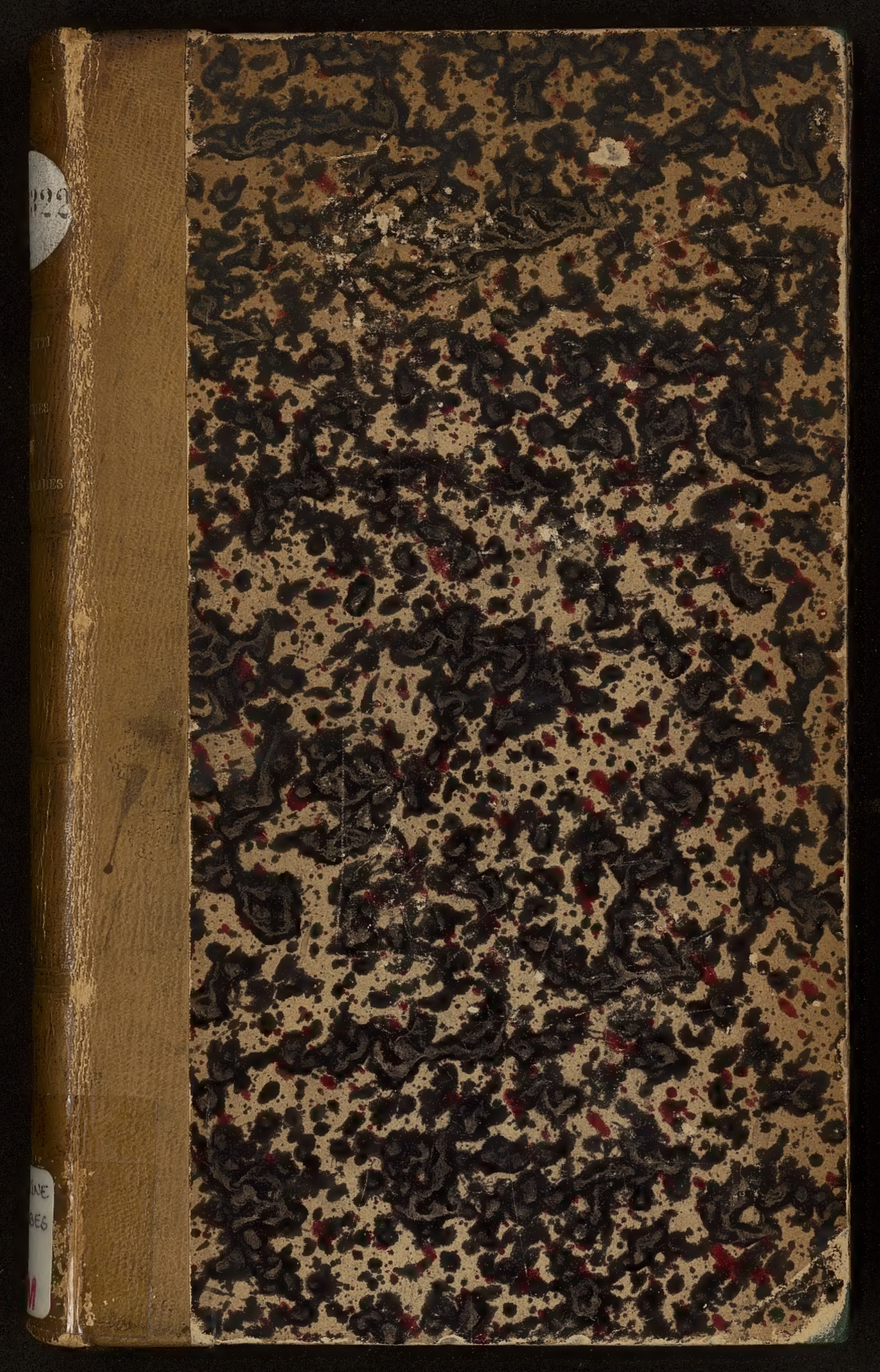
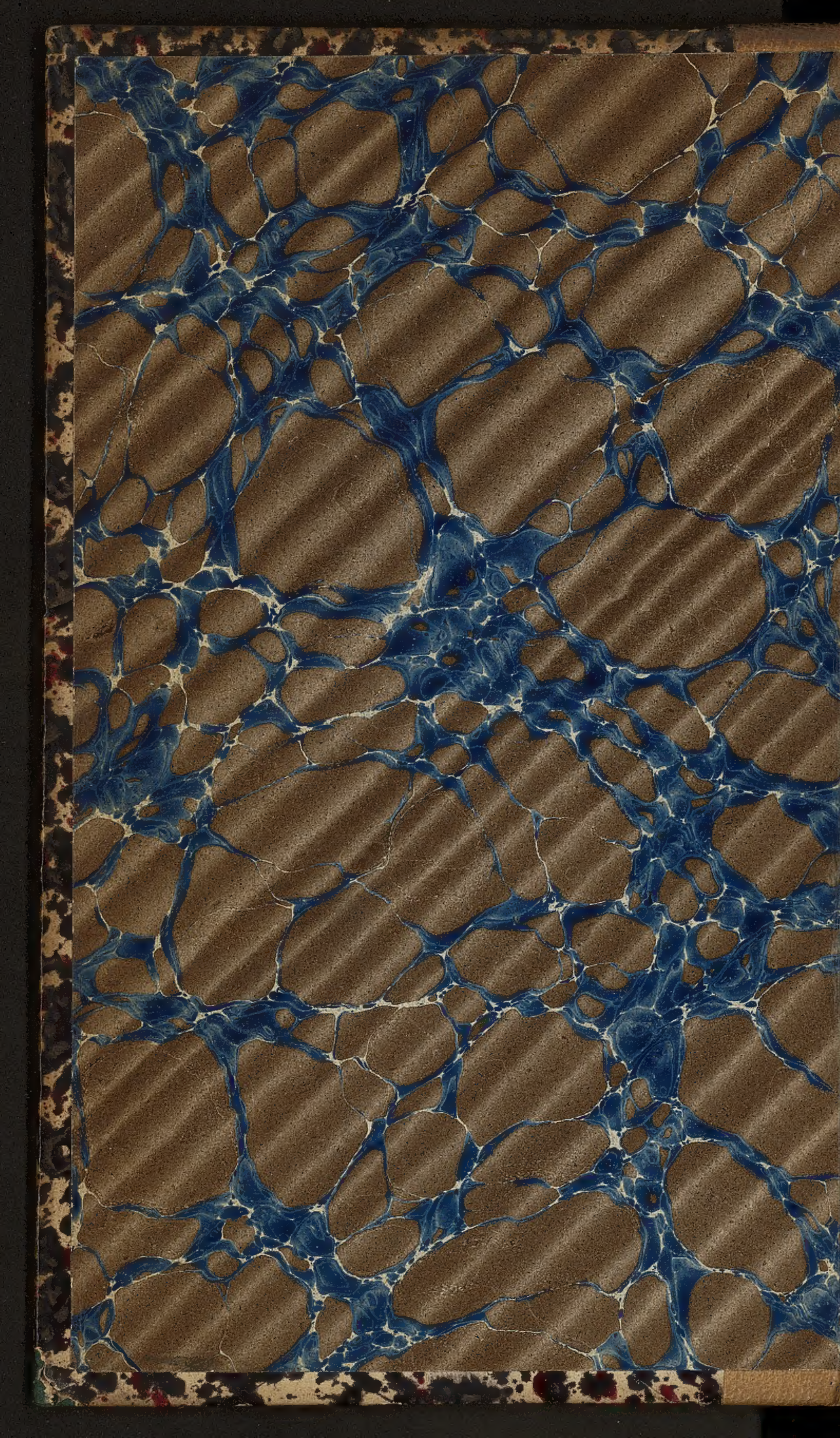






NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.



EXTRAIT N° 6 DE L'ANNÉE 1857

DU JOURNAL ASIATIQUE.

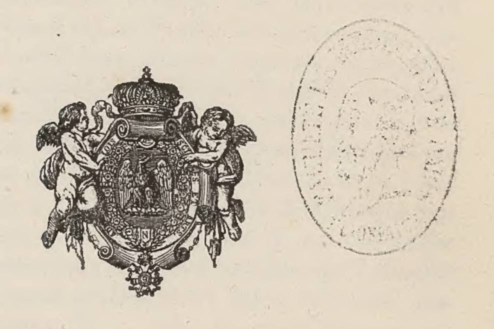
NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR LE DR B. R. SANGUINETTI.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVII.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

AVERTISSEMENT.

Le savant Salâh eddîn Khalîl ibn Îbec Assafady, ou originaire de la ville de Safad, en Syrie, mort dans l'année 764 de l'hégire (1363 de J. C.), est l'auteur d'un dictionnaire biographique fort étendu, d'une sorte de biographie universelle. Il est intitulé : الوافي بالوفيات, *Alouâfi bilouafaïât,* « Le Livre complet des nécrologies, ou le parfait nécrologe », et l'on en peut lire des détails dans le Dictionnaire bibliographique et encyclopédique de Hâdji Khalfah (édition de M. G. Fluegel, t. VI, p. 417 à 418, n° 14155). La Bibliothèque impériale ne possède qu'une petite partie de cet intéressant ouvrage, notamment deux volumes dépareillés, qui ensemble comprennent la lettre خ (*khâ*) et les lettres suivantes, jusqu'au commencement du ص (*sâd*). Ces deux volumes ont appartenu à deux exemplaires différents; le premier, inscrit dans le supplément arabe, mis en ordre par M. Reinaud, sous le n° 706, formait le tome huitième d'un exemplaire, الجزء الثامن. Il commence avec la lettre خ, et se termine avant la fin de la lettre س (*sîn*). Le second, porté également dans le supplément arabe sous le n° 706, et auquel je donnerai ici le n° 706 *bis*, était le tome quinzième d'un autre exemplaire, الجزء الخامس عشر. Il commence au milieu de la lettre س, et finit avec les premières pages de la lettre ص :

de sorte que plus de la moitié du contenu de ce volume XVe se trouve aussi dans le volume précédent.

J'ai pensé que cet ouvrage d'Assafady méritait d'être connu des lecteurs du *Journal asiatique*, et je me suis par conséquent décidé à en traduire un certain nombre de biographies. Cette fois je donne celles des médecins, et plus tard j'espère faire connaître les notices de quelques autres personnages. Parmi les médecins dont il est question dans le présent travail, plusieurs n'étaient pas connus d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, puisqu'ils ont vécu après l'époque de ce célèbre historien des médecins. D'autres ne sont pas mentionnés dans le manuscrit de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah que la Bibliothèque impériale possède, je veux dire le manuscrit n° 673 du supplément arabe. Pourtant, il paraît certain qu'Ibn Aby Ossaïbi'ah leur a consacré quelques lignes; car ils se trouvent presque tous portés sur une des listes des notices contenues dans son ouvrage, dressée d'après d'autres manuscrits. On sait, en effet, que Reiske, Nicoll, et d'après eux Wüstenfeld, ont publié les noms des personnages dont on trouve la biographie dans Ibn Aby Ossaïbi'ah; mais ces listes diffèrent beaucoup l'une de l'autre, probablement parce que l'auteur, Ibn Aby Ossaïbi'ah, aura complété plus tard son premier travail, et encore, par suite de lacunes dans les manuscrits. Ainsi Reiske donne une cinquantaine de noms qui manquent dans Nicoll, et celui-ci, une soixantaine qu'on ne retrouve pas dans la liste de Reiske.

Toutes les biographies des médecins que j'ai lues dans les deux volumes d'Assafady indiqués ci-dessus, et qui étaient, soit résumées d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, ou bien analogues à celles fournies par ce dernier auteur; toutes ces biographies-là, je les ai rejetées du présent mémoire, jugeant que cet historien spécial des médecins méritait en tout cas la préférence sur les autres biographes. Je n'ai fait d'exception que pour deux ou trois notices, à cause des différences dans les récits, et des imperfections de notre manuscrit n° 673 d'Ibn Aby Ossaïbi'ah.

La Bibliothèque impériale possède un autre ouvrage d'Assafady, inscrit au supplément arabe sous le n° 698, et intitulé : كتاب ألحان السواجع بين البادى والمراجع, c'est-à-dire « Le livre des mélodies de ceux qui composent des discours rhythmiques, ou des rimeurs[1], entre celui qui commence, qui prend l'initiative, et celui qui répond, qui réplique. » C'est un volume renfermant les lettres et les poésies que l'auteur a écrites et reçues, ou ses correspondances en prose rimée et en vers avec les personnages les plus marquants, avec les savants les plus notables de son siècle, qu'il a nommés suivant l'ordre alphabétique[2]. Cet ouvrage est cité par Hâdji Khalfah (édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 401, n° 1131, et manuscrits de la Bibliothèque impériale); mais ce célèbre bibliographe se trompe en fixant, dans cet endroit, la date de la mort d'Assafady à l'année 749 de l'hégire. Il aurait pu lire dans ledit ouvrage des correspondances portant la date de l'année 756 de l'hégire, et d'un temps postérieur. Du reste, le même Hâdji Khalfah, en parlant de l'ouvrage d'Assafady intitulé : الوافى بالوفيات, et dont il est question tout au commencement de cet avant-propos, donne l'année 764 de l'hégire comme celle de la mort de ce savant biographe et littérateur. Il dit encore la même chose en citant un troisième écrit d'Assafady, qui porte pour titre : اعيان العصر واعوان النصر, ou « Les Notables du siècle et les auxiliaires de la victoire. » (Édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 365, n° 973.) Or, cette date de l'an 764 de l'hégire est sans doute la véritable.

[1] Ou si l'on aime mieux : « Le livre des mélodies des colombes qui roucoulent, etc. » M. G. Fluegel a traduit : *Modulationes turturum gementium*, etc.

[2] J'ai parlé ici de cet ouvrage, car j'aurai peut-être l'occasion une autre fois d'y faire des emprunts. Il sera alors connu de mes lecteurs, et je n'aurai plus à revenir sur ce sujet. C'est ainsi que je n'ai rien dit dans le présent travail d'un ou deux personnages qui y sont nommés, et dont j'avais déjà dit quelques mots dans mes *Extraits* d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, publiés dans ce recueil.

Enfin, je ne dois pas négliger de mentionner que, dans le Dictionnaire biographique d'Aboû'l Méhâcin, intitulé: *Almenhal Assâfi*, ou « l'abreuvoir limpide, etc.[1] » (ms. arabe de la Bibliothèque impériale, t. III), il existe une notice sur Assafady. L'an 696 de l'hégire (1297 de J. C.) y est donné comme la date de sa naissance, et l'an 764 de la même hégire (1363 de J. C.), comme celle de sa mort[2].

1° ALKHASSÎB (الخصيب).

C'était un chrétien, un médecin de mérite, résidant à Basrah; il était très-habile dans son art et faisait des cures admirables. Voici ce que dit Mohammed, fils de Salâm Aldjoumahy[3] : « Le poëte de Basrah, Hacam, fils de Mohammed, fils de Konbour Almâziny, ou de la tribu de Mâzin[4], étant tombé malade, on lui amena le médecin Khassîb pour qu'il le traitât. Ce fut à cette occasion que Hacam composa les vers suivants : »

[1] Le titre entier de l'ouvrage est : المنهل الصافى والمستوفى بعد الوافى, et le nom complet de son auteur, Djamâl eddîn Aboû'l Méhâcin Yoûçuf ibn Taghri Berdi, ou Tangri Virdi. C'est le célèbre historien de l'Égypte, mort dans l'année 874 de l'hégire (1469 de J. C.). (Cf. Hâdji Khalfah, édition citée, t. VI, p. 224, n° 13302.)

[2] Voyez manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arabe, n° 749, fol. 54 et suivants.

[3] Le nom indique que ce personnage descendait des Bénoû Djoumah, branche de la tribu de Koraïch. Il a écrit une histoire des poëtes, divisés par classes, et intitulée: طبقات الشعراء, ou « Les Classes des poëtes. »

[4] C'était un des poëtes attachés aux Abbâcides. Il est mort l'an 208 de l'hégire (823 de J. C.).

[1] ولقد قلت لاهلى   إذْ اتونى بخصيبِ
ليس والله خصيبٌ   للّذى بى بطبيبِ
انّما يعرف دآى   مَنْ به مثل الّذى بِى

TRADUCTION.

J'ai dit à ma famille, lorsqu'elle a conduit Khassîb auprès de moi :

« Par Dieu! Khassîb n'est pas le médecin qu'il faut pour ce que j'éprouve.

« Ma maladie ne peut être connue que par celui dont la situation est analogue à la mienne. »

Aldjoumahy raconte encore les faits ci-dessous rapportés : « Khassîb, le médecin, fit prendre une boisson médicamenteuse à Mohammed, fils du calife Aboû'l 'Abbâs, Assaffâh, et qui se trouvait alors à Basrah. Aussitôt après, Mohammed fut sérieusement malade dans cette ville. Il fut transporté à Bagdad, où il mourut. C'était dans les commencements de l'année 150 de l'hégire (février 767 de J. C.). L'on conçut des soupçons sur la conduite de Khassîb, qui fut mis en prison et y fut gardé jusqu'à sa mort. Lorsqu'il devint malade, il examina son urine, et dit : « Galien déclare que quiconque, étant affecté de cette « maladie, rend une pareille urine, ne peut vivre. » On lui fit observer que Galien s'est souvent trompé; à quoi Khassîb répondit : « Je n'ai jamais eu plus « besoin qu'à présent que Galien se soit trompé. » Il mourut en effet de sa maladie. »

[1] Ces distiques sont du mètre رمل.

2° KHALÎFAH, FILS DE YOÛNOS, OU JONAS (خليفة بن يونس).

Il était le petit-fils d'Aboû'l Kâcim, fils de Khalîfah. C'était le savant Sadîd eddîn Aboû'l Kâcim Alansâry Alkhazradjy Assa'dy Al'ibâdy Alcahhâl, ou l'Oculiste, plus connu sous le nom d'Ibn Aby Ossaïbi'ah. Ce personnage était le père de l'historien célèbre des médecins, de Mouaffik eddîn. Il est né au Caire, et a exercé d'abord sa profession dans cette ville, de même que son frère, le médecin Rachîd eddîd. Sadîd eddîn s'est beaucoup distingué dans la connaissance des maladies de l'œil, et il s'est acquis à ce sujet une grande réputation. Il a été occupé plus tard dans l'hôpital appelé *Noûry* (ou fondé à Damas par Noûr eddîn, fils de Zengui); il a été employé aussi dans le château de Damas. Sadîd eddîn mourut l'année 649 de l'hégire (1251 de J. C.).

3° DÂNÏÂL, OU DANIEL LE MÉDECIN (دانيال الطبيب).

'Obaïd Allah, fils de Djabrîl, ou Gabriel, dit [1] : « Daniel était d'une constitution faible, ses membres

[1] Aboû Sa'îd 'Obaïd Allah, fils de Djabrîl, est auteur de plusieurs livres qui traitent de médecine, et aussi d'un ouvrage sur la biographie des médecins. Il mourut l'an 450 de l'hégire (1058 de J. C.). On peut voir sa notice dans le chapitre huitième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 85 r°). (Cf. Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, p. 18.)

étaient courts et difformes. Mo'ïzz addaoulah[1] l'ayant attaché à son service, entra un jour auprès de ce médecin et lui dit: « Ô Daniel! est-ce que vous autres « médecins ne prétendez pas que les coings constipent, lorsqu'on les mange avant le repas, et qu'ils « relâchent, lorsqu'on les mange après le repas? » Daniel répondit : « Oui, certes. » Mo'ïzz addaoulah reprit : « Pour ma part, quand je les mange après le « repas, ils me resserrent. » Daniel fit : « Cela n'est « pas dans la nature de l'homme. » Alors Mo'ïzz addaoulah le frappa sur la poitrine avec son poing, en disant : « Lève-toi, apprends les manières qu'il faut « observer lorsqu'on sert les rois, et reviens plus « tard. » Daniel sortit de chez Mo'ïzz addaoulah, il cracha le sang, de sorte qu'il en mourut[2]. »

'Obaïd Allah ajoute : « C'est encore ici une erreur des savants; car l'effet relâchant qu'ils attribuent aux coings, pris après les aliments, n'a lieu que chez les hommes dont l'estomac est débile. Ce viscère ne pouvant point dans ce cas repousser les matières qu'il renferme, il arrive que le coing le fortifie et l'aide à s'en débarrasser. Par conséquent, le ventre se relâche et s'ouvre. J'ai même connu une personne qui, lorsqu'elle voulait vomir, buvait de préférence à toute autre chose, soit du sirop, soit de l'oxymel de coings. Elle vomissait ainsi toutes les fois que cela lui convenait. »

[1] Il s'agit ici d'Ahmed, fils de Boûïeh, le puissant prince Bouide, mort l'an 356 de l'hégire (967 de J. C.).

[2] Ceci se passait également dans l'année 356 de l'hég. (967 de J. C.).

4° DÂOUD, OU DAVID, FILS DE DAÏLEM (داود بن ديلم).

C'était un des médecins les plus distingués de Bagdad, et les plus renommés pour leurs belles cures. Il était employé chez le calife Almo'tadhid Billâh, et le servait. On voyait en ce temps-là les rescrits, ou édits de Mo'tadhid sortir avec l'écriture de Dâoud, fils de Daïlem, tant était élevée la place qu'il occupait auprès de ce souverain. Dâoud allait et venait souvent dans les palais impériaux; il recevait d'Almo'tadhid Billâh de grands bienfaits et des grâces nombreuses. Il mourut l'an 329 de l'hégire (941 de J. C.)

5° DÂOUD, FILS D'ALY (داود بن علىّ).

Il était le petit-fils de Dâoud, fils d'Almobârec; c'était le savant illustre, le cheïkh Sadîd eddîn Aboû Mansoûr, fils du cheïk Sadîd eddîn. On prétend aussi que son nom était 'Abd Allah. Dâoud a étudié la médecine sous son père et sous Aboû Nasr 'Adnân, fils d'Al'aïn Zarby[1]. Il a suivi à Alexandrie les leçons d'Aboû Thâhir Ismâ'îl, fils d'Aouf; il est devenu le chef des médecins au Caire, dont il a servi les rois.

[1] Le manuscrit porte عدلان, 'Adlân, et عين زربىّ, 'Aïn Zarby, sans l'article. Ce personnage, originaire d'Anazarbe, en Cilicie, comme son nom l'indique, était en même temps médecin, philosophe, astronome et poëte. Il a écrit sur la médecine, et il mourut l'an 548 de l'hégire (1153 de J. C.). On le trouve mentionné dans le chapitre quatorzième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 219 v°). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 95.)

Dâoud a amassé des richesses énormes, il a eu de nombreux disciples, et on lui a généralement appliqué le surnom, ou titre honorifique de son père, qui était Sadîd eddîn, ou « le bien dirigé en religion. » Le sien propre était celui de Cheref eddîn, ou « la noblesse de la religion ». Il a été le médecin d'Al'âdhid[1] et de quelques-uns de ses prédécesseurs; il a possédé une haute dignité et une grande influence. Nafîs eddîn, fils de Zobaïr, cheïkh des médecins[2], a étudié sous sa direction. Dâoud a reçu de la cour, en une seule journée, la somme de trente mille ducats. Il a pratiqué la circoncision sur les deux fils d'Alhâfizh Lidînillâh[3], et dans cette circonstance il a été gratifié d'environ cinquante mille ducats en or. Salâh eddîn, ou Saladin, l'honora beaucoup, et il eut toute confiance en lui pour ce qui concernait la médecine. Dâoud mourut l'année 591 de l'hégire (1195 de J. C.).

6° DÂOUD, FILS D'ABOÛ'L MOUNA (داود بن ابى المنى).

Son surnom était Aboû Soleïmân; il était chré-

[1] Il est ici question d'Al'âdhid Lidînillâh, dernier calife de la race des Fâthimites en Égypte, mort dans l'année 567 de l'hégire (1171 de J. C.).

[2] On trouve quelques détails sur ce personnage dans le chapitre quatorzième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 222 v.). Il était né l'an 555 ou 556 de l'hégire (1160 ou 1161 de J. C.); il était médecin habile, chirurgien, et surtout oculiste.

[3] وطهّر ابنى الحافظ لدين الله. Le verbe طهّر, dont la signification est de « purifier, sanctifier, etc. », a ici, sans doute, le sens de « circoncire ».

tien de religion, et demeurait au Caire du temps des califes Fâthimites. C'était un médecin qui jouissait d'une grande faveur auprès de ces souverains, et il était originaire de Jérusalem. Dâoud avait aussi des connaissances en astronomie (ou plutôt en astrologie), et il possédait cinq fils. Lorsque le roi *Mâri*, ou Amauri [1], arriva en Égypte, il demanda au calife ce médecin, et l'emmena à Jérusalem, ainsi que ses enfants. Le roi Amauri eut un fils atteint de l'éléphantiasis, ou de la lèpre. Dâoud composa pour lui la thériaque, appelée *fâroûk*, qui en est une excellente espèce, puis se voua entièrement au culte de Dieu, et se fit moine chrétien. Il laissa son fils aîné, nommé Almouhaddhab Aboû Sa'îd, comme son successeur, ou vicaire, sur sa maison et sur ses autres fils, les frères d'Almouhaddhab.

Il arriva que le roi des Francs, ou des Latins, fit prisonnier le jurisconsulte 'Îça, qui ensuite tomba malade. Le roi le fit visiter par Mouhaddhab, qui, le voyant dans une basse-fosse et chargé de chaînes, retourna vers le roi, et lui dit : « Ce captif est un homme riche, habitué à bien vivre, et quand même je lui ferais boire l'eau de la vie, ou de la fontaine de Jouvence[2], tandis qu'il se trouve dans l'état où il est, cela ne lui servirait à rien. » Le roi répondit :

[1] C'est ici Amauri Ier, qui, étant âgé de vingt-sept ans, succéda dans l'année 1162 à son frère Baudouin III, roi de Jérusalem. On sait qu'il était un prince courageux, mais cruel et avare. Il mourut l'an 1173 de J. C.

[2] ولو سقيته ماء الحياة.

« Que faire? » Mouhaddhab reprit : « Laisse-le sortir de cette basse-fosse, brise ses chaînes et honore-le; il n'a besoin d'aucun autre traitement. » — « Nous craignons qu'il ne prenne la fuite, et sa rançon doit être importante. » — « Confie-le-moi, et je m'en déclare responsable. » — « Fais-le donc quitter son cachot, et lorsqu'il déboursera sa rançon, tu auras pour ta part mille ducats. » Mouhaddhab se rendit auprès du légiste 'Îça et le fit sortir de la basse-fosse. 'Îça demeura dans la maison de Mouhaddhab, à ses ordres, et en quelque sorte à son service. Quand le prix pour sa délivrance fut parvenu à Jérusalem, le roi fit donner à Mouhaddhab Aboû Sa'îd mille ducats, et ce dernier fit cadeau de cette somme au jurisconsulte 'Îça, qui la prit et se dirigea vers le roi Nâcir[1].

Or, le savant Dâoud Aboû Soleïmân avait connu, au moyen de la science astrologique, que Saladin s'emparerait de Jérusalem, telle année, tel jour, et qu'il y entrerait par la porte dite de la Miséricorde. Aboû Soleïmân appela son fils, nommé Alfâris Aboû'l Khaïr ibn Soleïmân, et lui dit : « Va trouver Saladin, annonce-lui cette nouvelle, et félicite-le sur cela ». Aboû'l Khaïr avait été élevé avec le fils du roi, celui-là même qui était affecté de l'éléphantiasis[2], et il portait un costume militaire. Il se rendit auprès du roi Nâcir, recevant partout les congratu-

[1] الملك الناصر, ou « le roi défenseur ». Tel est le titre du fameux sultan Saladin.

[2] Ce fils d'Amauri I[er] naquit l'an 1160, et il devint à son tour

lations du public; c'était dans l'année 580 de l'hégire (1184 de J. C.). Alfâris alla d'abord trouver le jurisconsulte 'Îça, qui se réjouit beaucoup de son arrivée et qui l'accompagna chez le sultan. Lorsque Saladin fut informé de la bonne nouvelle que lui faisait annoncer le père d'Alfâris, il devint tout joyeux, et fit à celui-ci un présent considérable, en lui disant: « Quand Dieu permettra que s'accomplisse ce que tu me prédis, mets ce drapeau jaune et cette flèche au-dessus de ta maison; toute la rue qui la renferme sera épargnée et mise sous la protection de ta demeure. »

Le moment étant arrivé[1], tout ce que Dâoud Aboû Soleïmân avait pronostiqué se vérifia. Le légiste 'Îça entra dans la maison qui appartenait à ce savant médecin, il y resta, afin de la garantir de toute attaque et de toute violence, ainsi que la rue entière. De tous les habitants de Jérusalem, il ne se sauva personne, soit de la mort, soit de la captivité, soit du rachat, si ce n'est la famille du docteur ci-dessus mentionné. Le sultan Saladin donna aux fils de Dâoud Aboû Soleïmân le double de ce qu'ils recevaient des Latins. Il écrivit des lettres dans ses différentes provinces, continentales et maritimes, pour que les fils de Dâoud fussent exemptés de tous les droits et de toutes les charges imposés aux chrétiens; en effet, ils en furent dispensés. Saladin fit venir en

roi de Jérusalem dans l'année 1173, après la mort de son père. Il s'appelait Baudouin IV, dit le Lépreux.

[1] Ce fut dans l'année 583 de l'hégire (1187 de J. C.).

sa présence le savant Aboû Soleïmân, il se leva à son approche, alla à sa rencontre, et lui dit : « Tu es un cheïkh béni, nous avons reçu ta prédiction, et tout ce que tu as annoncé est arrivé. Or, dis-moi ce que tu désires. » Aboû Soleïmân répondit : « Protége mes enfants. » En conséquence, Saladin se chargea des fils de ce médecin, et il en eut un très-grand soin. Plus tard, il les confia à 'Âdil[1], en lui recommandant de les distinguer et de les honorer.

7° DAÏLEM ABOÛ DÂOUD (ديلم ابو داود).

Nous avons déjà fait mention de son fils[2]. Daïlem était un des médecins renommés de Bagdad. Il allait et venait souvent, ou avait ses entrées chez Hacam ibn Mohalled, ministre de Mo'tamid[3], qu'il servait. Le calife désira d'être saigné, et dit à Hacam ibn Mohalled : « Écris les noms de tous les médecins qui sont attachés à notre personne, afin que nous ordonnions qu'ils soient gratifiés d'une somme d'argent, chacun d'eux suivant son mérite. » Le ministre en dressa la liste, en y introduisant le nom de notre Daïlem Aboû Dâoud. Mo'tamid écrivit au-dessous de cette liste les dons qu'il faisait à chacun des personnages qui y étaient désignés.

Daïlem dit : « J'étais assis dans ma demeure, lors-

[1] C'est le frère de Saladin. Son titre était en effet celui de الملك العادل *Almalic Al'âdil*, c'est-à-dire « le roi juste et équitable ».

[2] Voir plus haut, 4°, p. 12.

[3] C'est le calife Abbâcide *Almo'tamid 'Ala Allâh*, ou « celui qui se confie à Dieu ». Il mourut l'an 279 de l'hégire (892 de J.-C.).

qu'un messager de la trésorerie entra, portant une bourse qui contenait mille ducats. Il me la remit et s'en retourna. Je ne savais pas à quelle occasion je recevais cette somme d'argent. Par conséquent, je m'empressai de monter à cheval pour me rendre chez Ibn Mohalled, que j'informai de ce fait. » Le ministre raconta à Daïlem ce qui s'était passé entre le sultan et lui, puis ajouta : « Or, j'ai introduit ton nom parmi les autres noms, et ta part a été de la somme de mille ducats. »

8° ARRACHÎD ABOÛ SA'ÎD (الرشيد ابو سعيد).

C'est Ibn Almouaffak Ya'koûb, médecin chrétien de Jérusalem, un des docteurs les plus notables et un des médecins savants les plus célèbres. Il étudia la grammaire sous Taky eddîn Khaz'al, et la médecine sous le savant Rachîd eddîn 'Aly, fils de Khalîfah, fils d'Aboû Ossaïbi'ah, qui était l'oncle de l'historien des médecins. Il fut occupé près d'Almouhaddhab[1], et servit Alcâmil[2] au Caire. Plus tard, il

[1] C'est probablement le personnage dont il a été parlé ci-dessus, p. 14, et qui a été un médecin de beaucoup de mérite. Ibn Aby Ossaïbi'ah le mentionne vers la fin du chapitre quatorzième de son ouvrage (ms. n° 673, fol. 222 v° et 223 r°). Il l'appelle : الشيخ مُهذَّب الدين ابو سعيد بن ابى سليمان نصرانىّ من اهل القدس فاضل فى صناعة الطبّ. Il ajoute que ce médecin a été attaché au service de Saladin, puis à celui d'Almalic Al'âdil; qu'il se rendit de Damas en Égypte, et y resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans l'année 613 de l'hégire (1216 de J. C.).

[2] Il s'agit de الملك الكامل, ou « le roi parfait », mort l'an 635

fut aussi attaché au fils de ce dernier, Assâlih Ayyoûb[1]. Lorsque Sâlih fut atteint d'une plaie gangréneuse à la cuisse, tandis qu'il se trouvait à Damas, il fut traité par Rachîd Aboû Khalîfah. La maladie ayant traîné en longueur, Sâlih fit venir Rachîd ibn Almouaffak, auquel il se plaignit de son état, et fit connaître ses souffrances. Il existait entre ce médecin et Aboû Khalîfah un sentiment de rivalité et d'envie, de sorte qu'Ibn Almouaffak dit qu'Aboû Khalîfah s'était trompé dans le traitement. Alors le sultan regarda Aboû Khalîfah d'un œil courroucé; celui-ci se leva et sortit. Dans cette même séance, Ibn Almouaffak fut frappé d'une attaque d'hémiplégie, il tomba à la renverse devant le souverain, qui ordonna de le transporter dans sa maison. Il resta malade pendant quatre jours, puis il mourut. C'était dans l'année 645 de l'hégire (1247 de J. C.).

Rachîd Aboû Sa'îd est l'auteur des deux ouvrages suivants : 1° *Le Livre des sources de la médecine.* Il renferme des traitements choisis, exposés d'une manière succincte, et c'est un des meilleurs ouvrages; 2° *Des Scolies, ou Notes sur le contenant*[2] *en médecine.*

L'on prétend aussi que Rachîd Aboû Sa'îd mourut dans l'année 644 de l'hégire (1246 de J. C.), et cette opinion est fondée.

de l'hégire (1238 de J. C.). Ce roi d'Égypte était le fils d'Almalic Al'âdil Aboû Becr.

[1] Son titre était الملك الصالح, c'est-à-dire «le roi pieux et vertueux». Il mourut l'an 647 de l'hégire (1249 de J. C.).

[2] الحاوى, *alhâoui*, ou «ce qui comprend, qui contient, etc.». Tel est le titre d'un des ouvrages de Rhases.

9° RIDHOUÂN, FILS DE MOHAMMED (رضوان بن محمّد).

Il était le petit-fils d'Aly, fils de Roustem, le Khoràçânien; son titre était *Fakhr eddîn*, ou « la gloire de la religion »; il était aussi nommé *Ibn Assâ'âty*, ou « le fils de l'horloger ». Le lieu de sa naissance, comme celui de son éducation, était Damas. Son père, Mohammed, était du Khorâçân; mais il émigra en Syrie, et demeura à Damas jusqu'au moment de sa mort. Le père de Fakhr eddîn était sans pareil dans l'art de l'horlogerie et dans les connaissances astrologiques. C'est lui qui a fabriqué les horloges qui se trouvent à la porte de la mosquée cathédrale des Bénoû Omayyah, à Damas[1]. Il les plaça sous le règne du juste Noûreddîn Mahmoûd[2], duquel il reçut de nombreux bienfaits, ainsi que des appointements réguliers pour l'entretien de ces horloges. Quand Mohammed mourut, il laissa deux enfants, dont l'un était Béhâ eddîn Aboû'l Haçan 'Aly, fils d'Assâ'âty, le poëte, que nous mentionnerons, s'il plaît au Dieu Très-Haut, dans la lettre *'Aïn*[3]; l'autre était Fakhr eddîn Ridhouân, dont nous traitons ici.

Fakhr eddîn était un médecin accompli; il excellait dans la médecine et dans la littérature. Il étudia

[1] بباب الجامع الأُمَوىّ.

[2] Mort dans l'année 569 de l'hégire (1174 de J.C.).

[3] Initiale du nom propre 'Aly, indiquée en français, ainsi que dans toutes les autres langues européennes, par une apostrophe, à défaut du son ou de l'articulation correspondante.

les sciences médicales sous Radhy eddîn Arrahby[1], à qui il resta attaché pendant un certain temps. Il était plein d'intelligence et d'esprit; il faisait bien tout ce qu'il entreprenait, et avait un grand zèle pour la science. Ridhouân étudia aussi sous Fakhr eddîn Almâridîny[2]; lorsque ce savant arriva à Damas. Ce fils de l'horloger, Fakhr eddîn, était un calligraphe distingué, et il écrivait le *mansoûb*[3]. Il était instruit dans la logique, aussi bien que dans les belles-lettres. Ridhouân étudia celles-ci à Damas, sous Tâdj eddîn Alkindy[4]. Il servit Almalic Alfâïz[5], fils

[1] Ce médecin célèbre, originaire de la ville de Rahbah, ou *Rahbat Mâlic ibn Thaouk*, en Mésopotamie, et établi à Damas, mourut dans le commencement de l'année 631 de l'hégire (octobre 1233 de J. C.). Il laissa trois fils, dont deux ont aussi exercé la médecine. Ibn Aby Ossaïbi'ah parle de ce personnage dans le chapitre quinzième (ms. nº 673, fol. 244 r. à 245 rº). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 127 à 128.)

[2] C'était un médecin d'un grand mérite; il mourut à la fin de l'an 594 de l'hégire (1198 de J. C.). Ibn Aby Ossaïbi'ah donne sa notice biographique dans le chapitre dixième de son ouvrage (ms. nº 673, fol. 154 vº à 155 rº). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 104.)

[3] وكان ابن الساعاتى فخر الدين جيّد الكتابة كتب المنسوب. Par *almansoûb*, ou *alkhatth almansoûb*, mots dont le sens littéral est «l'écriture attribuée, etc.», je pense que l'on doit entendre, en cet endroit, les firmans, ou lettres patentes du souverain.

[4] C'est le célèbre littérateur, grammairien, lecteur du Korân, ou professeur de lecture korânique, né à Bagdad l'année 520 de l'hégire (1126 de J. C.), et mort à Damas l'an 613 de l'hégire (1217 de J. C.). Notre auteur, Assafady, donne plus loin une intéressante notice sur ce personnage, sous le nom de Zaïd, fils d'Alhacam, etc. L'on peut, du reste, lire la biographie de Tâdj eddîn Alkindy, dans l'ouvrage d'Ibn Khallicân, édition de M. de Slane, p. 279 à 281 du texte arabe; et t. I, p. 546 et suivantes de la traduction anglaise.

[5] الملك الفائز, ou «le roi qui réussit, le roi victorieux». Son

d'Almalic Al'âdil Aboû Becr, et fut aussi son vizir, ou ministre. Il servit également Almalic Almo'azzham[1], fils d'Almalic Al'âdil, comme médecin et ministre; il fut de plus son commensal. Ce docte médecin savait jouer du luth; il aimait passionnément les doctrines médicales et les écrits du cheïkh Ibn Sîna, ou Avicenne, et il mourut à Damas de la maladie appelée *ictère*, ou jaunisse.

Ibn Assâ'âty a laissé les ouvrages suivants : 1° Le complément du Livre sur la colique, ou les douleurs d'entrailles, du *raïs*, ou chef[2]; 2° les notes marginales sur la Kânoûn[3]; 3° un choix de poésies, etc.

Voici deux de ses distiques :

[4] يحسدني قومي على صنعتي لانني بينهم فارسُ
سهرت في ليلي فاستنعسوا لا يستوي الناعس والدارسُ

TRADUCTION.

Mes concitoyens éprouvent un sentiment d'envie pour moi, à cause de ma profession; car je suis un lion parmi eux.

nom propre était Ya'koûb, ou Jacob. (Cf. Aboû'l Faradj, *Historia Dynastiarum*, édition Pococke, p. 440 du texte arabe, et p. 288 de la traduction latine; Ibn Alathîr, *Chronicon*, texte arabe, publié par M. C. J. Tornberg, t. XII, p. 231.)

[1] الملك المعظم, ou «le roi vénéré»; il régna à Damas, où il mourut l'an 624 de l'hégire (1227 de J. C.).

[2] C'est ainsi que l'on désignait souvent Avicenne. Le titre arabe de l'ouvrage est : تكميل كتاب القولنج للرئيس.

[3] *Canon*, ou règle; personne n'ignore que c'est là le titre du principal ouvrage du célèbre Avicenne.

[4] Ces vers sont du mètre سريع.

J'ai veillé les nuits, tandis qu'ils se sont livrés au sommeil. Il n'y a pas en effet d'égalité entre celui qui dort et celui qui étudie.

10° ASSADÎD ADDIMIÂTHY, OU SADÎD DE DAMIETTE (السديد الدمياطى).

C'était un médecin israélite, que j'ai vu beaucoup au Caire, et aux cures duquel j'ai souvent assisté. Il était rempli de mérite, il avait des connaissances en géométrie, en arithmétique, en physique, etc.; il se rappelait bien les opinions et les écrits des médecins. La thérapeutique de Sadîd réussissait à merveille; il était en cela très-heureux, et personne dans son siècle ne l'égalait sous ce rapport. Il a étudié sous le cheïkh 'Alâ eddîn, fils d'Annafîs [1], il a été présent à ses discussions avec le juge Djamâl eddîn ibn Ouâcil [2], et m'a raconté des choses qu'il avait évidemment apprises, dans ces occasions, du cheïkh 'Alâ eddîn. Sadîd a été un des médecins du sultan

[1] Médecin très-célèbre et auteur de plusieurs livres estimés. Il mourut dans l'année 696 de l'hégire (1297 de J. C.), ou peut-être quelques années auparavant. (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 146 à 147.)

[2] C'est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et autres, fort estimés. Il est cité assez souvent par Aboû'l Fédâ, qui en fait beaucoup d'éloges. Ils ont eu des rapports ensemble à Hamâh, et Aboû'l Fédâ confesse d'avoir appris de lui bien des choses. Son nom entier était Mohammed, fils de Sâlim, ibn Ouâcil Djamâl eddîn, et il mourut l'an 697 de l'hégire (1298 de J. C.). (Cf. Aboû'l Fédâ, *Annales muslemici,* édition de Reiske et Adler, *passim,* et notamment, tom. I, p. 441 à 459; tom. IV, p. 555 à 557, et tom. V, p. 144 à 151.)

Almalic Annâcir Mohammed [1]; il était rare que le *raïs*, ou chef, Djamâl eddîn Ibrâhîm, entrât dans les palais de ce sultan, sans que Sadîd fût avec lui. Ce médecin, Sadîd, portait le cou incliné; il vécut très-vieux et mourut, à ce que je crois, dans l'année 743 de l'hégire (1342 de J. C.).

11° SA'ÎD, FILS D'ABOÛ'L HAÇAN (سعيد بن ابى الحسن).

Ce médecin était le petit-fils d'Îça; son surnom était Aboû Nasr, et il comptait parmi les docteurs les plus distingués. L'imâm Nâcir [2] tomba gravement malade de la pierre dans la vessie, l'année 598 de l'hégire (1202 de J. C.). Son médecin, Aboû'l Khaïr [3], ayant conseillé l'opération, l'on fit venir le chirurgien pour faire la section dans le pénis (ou plutôt l'urètre) du malade [4]. L'opérateur dit : « Il n'y a pas dans tout le pays le pareil de mon maître Aboû Nasr, le chrétien. » Par conséquent, on le fit venir aussi, et il déclara qu'il n'y avait nul besoin d'opérer. Il se mit à amollir les parties avec des onctions et un traitement doux, de sorte que le troisième jour le calcul

[1] C'est le fils de Kalâoûn; ce sultan mamloûc d'Égypte mourut vers la fin de l'an 741 de l'hégire (1341 de J. C.).

[2] Il s'agit ici du calife de Bagdad, Annâcir Lidînillâh, mort dans l'année 622 de l'hégire (1225 de J. C.).

[3] Mort dans l'année 608 de l'hégire (1211 de J. C.). Il était un médecin célèbre de Bagdad. (Cf. Aboû'l Faradj, *Historia Dynastiarum*, édition citée, p. 453 du texte arabe, et p. 296 de la version latine; Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 117.)

[4] فاحضر الجرائحىّ ليشقّ ذكره ،

urinaire sortit. On prétend qu'il pesait cinq *mithkâl*[1], et qu'il était plus volumineux qu'un noyau d'olive.

Lorsque Nâcir se rendit au bain, il commanda qu'Aboû Nasr entrât avec lui à l'hôtel de la monnaie, et qu'il emportât tout l'or dont il pourrait se charger. En outre de cela, les deux fils du calife lui donnèrent deux mille ducats. Nadjâh, l'échanson; Nâcir eddîn ibn Mahdy, le ministre, et la mère du calife lui firent ensemble un présent de trois mille ducats. Les commandants et le public firent aussi à Aboû Nasr, dans cette circonstance, de riches cadeaux. Le calife Nâcir le gratifia d'un don magnifique, et lui assigna un traitement annuel considérable. Ce médecin soigna Nâcir plusieurs autres fois, et il le guérit. Chaque fois il recevait beaucoup d'or et des robes d'honneur.

Aboû Nasr a composé un ouvrage médical, intitulé : *Livre de l'impromptu, ou improvisé, sous forme de demandes et de réponses*[2].

12° SA'ÎD, FILS D'ABD ARRAHMÂN (سعيد بن عبد الرحمان).

C'était le petit-fils d'Ahmed, fils de Mohammed, *Ibn 'Abd Rabbihi,* ou « le fils du serviteur de son maître. » Il était par conséquent de la famille du célèbre littérateur Ibn 'Abd Rabbihi[3]; celui-ci fut

[1] Environ sept drachmes, ou gros (26 grammes).

[2] كتاب الاقتضاب على طريق المسألة والجواب،

[3] Cet illustre personnage était de Cordoue; il naquit l'an 246 de

son oncle paternel. Sa'îd était un médecin de mérite, ainsi qu'un excellent poëte. En médecine, il était fort instruit sur les doctrines et sur les méthodes des anciens. Son système à lui, dans le traitement des fièvres, consistait à employer un mélange de substances froides ou réfrigérantes. Il agissait en cela d'une manière admirable, et avec beaucoup de succès. Cependant, il n'a servi aucun roi en qualité de médecin. Sa'îd brillait dans le pronostic médical, dans la connaissance des changements atmosphériques, du souffle des vents, des mouvements des étoiles et des astres.

Ibn Djoldjol [1] dit : « Voici ce que m'a appris, sur le médecin Sa'îd, le jurisconsulte Soleïmân, fils d'Ayyoûb, ou Job, qui s'est exprimé en ces termes : « Je tombai malade de la fièvre, qui me dura un « temps très-long et qui me conduisit au bord du « tombeau. Sur ces entrefaites, Sa'îd rencontra un « jour mon père, pendant que celui-ci se rendait « chez le gouverneur de la ville (de Cordoue), Ahmed, fils d'Îça. Ce médecin s'approcha de mon « père, lui fit les politesses et les salutations qu'il lui

l'hégire (860 de J. C.), et il mourut l'année 328 de l'hégire (940 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicân, édition citée, p. 46 à 47 du texte arabe, et t. I, p. 92 et suivantes de la version anglaise.)

[1] Célèbre médecin de Cordoue, qui vivait encore l'année 372 de l'hégire (982 de J. C.), date d'un de ses ouvrages. Assafady, notre auteur, qui donne plus loin la notice d'Ibn Djoldjol sous le nom de Soleïmân, fils de Hassân, dit que ce personnage mourut sur la fin du IVe siècle de l'hégire (vers l'an 1008 de J. C.) : وتوفى ابن جلجل فى حدود الثلاث ماية.

« devait, lui demanda des nouvelles de ma maladie, « et s'informa du traitement que l'on suivait. Il dé- « sapprouva fort, il blâma hautement cette manière « de traiter ma fièvre, et envoya chez mon père dix- « huit de ces grains arrondis, ou pilules, en lui re- « commandant de m'en faire prendre une tous les « jours. Or, avant qu'elles fussent finies, la fièvre « me quitta, et je guéris parfaitement. »

Sa'îd, fils d'Abd Arrahmân, est l'auteur des ouvrages qui suivent : 1° Le Livre des antidotes; 2° des notes sur quelques observations, ou expériences médicales; 3° un poëme sur la médecine, dans le mètre dit *radjez;* 4° d'autres poésies, dont voici un échantillon[1] :

[2] لمّا عدمتُ مُؤاسيًا وجليسًا
نادمتُ بقراطا وجالينوسًا
وجعلتُ كُتْبَهما شفآءَ تفرّدى
وهُما الشفآءُ لكلّ جُرْحٍ يُؤْسًا

TRADUCTION.

Lorsque je suis privé de quelqu'un qui me console et me tienne compagnie, je deviens le commensal, ou l'associé d'Hippocrate et de Galien.

Je me sers de leurs œuvres comme moyen curatif de mon

[1] وله كتاب الانقراباذين وتعاليق مجرّبات فى الطبّ وأرْجوزة فى الطبّ ومن شعره الخ

[2] Ces vers sont du mètre كامل.

isolement. Ces deux personnages, en effet, savent guérir toutes les blessures.

Ces deux distiques étant parvenus à l'oncle de leur auteur, Ahmed ibn 'Abd Rabbihi, il y répondit par des vers, dont voici quelques-uns :

[1] أَلْفيتَ بقراطًا وجالينوسًا
لا يُثْكِلانِ ويُرْزآنِ جليسًا
فجعلتَهم دون الاقارب حبّةً
ورضيتَ منهم صاحبًا وانيسًا
واظنُّ بخلك لا يُرَى لك تاركًا
حتّى تُنادم بعدهم إبليسًا

TRADUCTION.

Tu as trouvé qu'Hippocrate et Galien sont une bonne société, et qu'ils sont utiles à leur compagnon.

Or, tu les as affectionnés à l'exclusion de ta parenté, te contentant de les avoir, eux deux, pour amis et pour familiers.

Je pense que l'on ne verra jamais ton avarice te quitter; de sorte que, plus tard et après eux, tu seras le commensal du diable.

Voici des vers composés par Sa'îd, fils d'Abd Arrahmân sur la fin de ses jours, tandis qu'il se tenait à l'écart des rois :

[1] Ces vers sont sur le même mètre et ont la même rime que les précédents. Ceux-ci avaient été adressés par Sa'îd à son oncle, pour se plaindre que ce dernier ne fût pas allé lui rendre visite, lors d'une indisposition qu'il eut.

[1] أَمِنْ بعد غَوْصى فى علوم الحقائقِ
وطول انبساطى فى مذاهب خالقِى
وفى حين اشرافى على مَلَكُوته
أُرَى طالبًا رزقًا الى غير رازقِى
وايّام عُمْر المرء مُتْعَة ساعةٍ
تُحيّى خيالًا مثل لَمْحَة بارقِ
وقد أَذِنتْ نفسى بتقويض رَحْلها
واسرع فى سوقى الى الموت سآئقِى
وانّى وإنْ اوغلتُ او سرتُ هاربًا
من الموت فى الآفاق والموت لاحقِى

TRADUCTION.

Est-ce qu'après m'être profondément plongé dans les sciences des vérités, et m'être arrêté longtemps sur les doctrines de mon Créateur;

Est-ce au moment où je suis près de me rendre dans son royaume éternel (ou dans le monde des esprits), que l'on me verra demander mes moyens de subsistance à tout autre qu'à mon dispensateur de la nourriture journalière?

La durée de la vie de l'homme, ce n'est, à vrai dire, que l'avantage d'une heure. C'est un fantôme qui passe [2], à l'exemple de la splendeur de l'éclair.

Mon âme connaît bien déjà que sa demeure est ruinée. Celui qui me mène, me pousse avec beaucoup de hâte vers le trépas.

[1] Ces vers sont du mètre طويل.
[2] Littéralement : Elle fait vivre un fantôme, etc.

Certes, quand même je me cacherais, ou je fuirais la mort, en parcourant les différentes régions de la terre, toujours la mort m'atteindrait.

13° SOLEÏMÂN, FILS DE DÂOUD (سليمان بن داود).

Il était le petit-fils de Soleïmân, il s'appelait Amîn eddîn ou « le gardien fidèle de la religion », Soleïmân, chef des médecins à Damas, et était extrêmement heureux dans les cures qu'il entreprenait. Quand le juge Djalâl eddîn Alkazouîny se rendit au Caire et y exerça les fonctions de grand juge [1], il trouva le sultan [2] rempli de sollicitude pour la guérison du juge 'Alâ eddîn ibn Alathîr, qui était affecté d'hémiplégie. Djalâl eddîn dit au souverain : « Ô maître! Amîn eddîn Soleïmân, médecin à Damas, a soigné mon fils 'Abd Allah, qui était affligé de cette même maladie, et qui en est guéri parfaitement. » Par conséquent, le souverain fit venir Amîn eddîn au Caire. Ce médecin traita 'Alâ eddîn ibn Alathîr; mais sa cure ne réussit pas très-bien, car le malade voulut trop agir suivant sa propre volonté et son caprice.

Je visitai avec Amîn eddîn les reliques du Prophète (Mahomet), qui se trouvent dans le couvent du *Sâhib*, ou vizir, Tâdj eddîn ibn Hinnâ, dans le

[1] Voyez, sur ce Djalâl eddîn, les *Voyages d'Ibn Batoûtah*, texte arabe publié et traduit par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti, *passim*, et notamment t. I, p. 210.

[2] C'était Almalic Annâcir, Mohammed, fils de Kalâoûn.

Ma'choûk[1] et aux environs du Caire[2]. Ensuite ce médecin retourna à Damas, et c'était dans l'année 729 de l'hégire (1329 de J. C.). Il passait en conversation une partie de la nuit chez le vizir Chams eddîn, et, en sa présence, il jouait aux échecs toutes les nuits. Il l'accompagnait aussi dans ses parties de plaisir, etc. Amîn eddîn est mort dans l'année 732 de l'hégire (1332 de J. C.).

14° CHABÎB, FILS DE HAMDÂN (شبيب بن حمدان).

C'était le petit-fils de Chabîb, fils de Hamdân, fils de Chabîb, fils de Mahmoûd; c'était l'excellent littérateur, le médecin, l'oculiste, le poëte, connu sous le nom de Taky eddîn Aboû 'Abd Arrahmân. Il demeurait au Caire, et il était le frère du cheïkh Nadjm eddîn, supérieur des Hanbalites dans cette

[1] C'est-à-dire : «l'amant, ou l'objet aimé»; ce ne peut être que le nom donné à quelque localité, près du Caire. Il existe ailleurs d'autres endroits qui sont ainsi appelés.

[2] Le couvent dont il est ici question était situé dans le lieu nommé دير الطين *Deïr atthîn;* ce qui veut dire : «le monastère de la terre sigillée, ou de l'argile». — «C'est, dit Ibn Batoûtah, un couvent considérable, que Tâdj eddîn ibn Hinnâ a bâti pour y déposer de nobles ornements et d'illustres reliques, à savoir : un fragment de l'écuelle du Prophète, l'aiguille avec laquelle il s'appliquait le collyre, l'alêne qui lui servait à coudre ses sandales, et le Korân du prince des croyants, 'Aly, fils d'Aboû Thâlib, écrit par lui-même. On dit que le vizir acheta les illustres reliques du Prophète que nous avons indiquées, pour la somme de cent mille drachmes (environ soixante et quinze mille francs). Il a bâti le couvent, il a légué les fonds nécessaires pour y servir à manger à tout venant, et pour payer un traitement aux gardiens de ces nobles objets.» (*Voyages d'Ibn Batoûtah,* édition citée, t. I, p. 94 à 95).

ville. Chabîb naquit peu de temps après l'an 620 de l'hégire, et il mourut dans le cours de l'année 695 de la même hégire [1]. Il a suivi les leçons d'Ibn Roûzbah; il a écrit sous sa dictée sur les anciens et sur le Dimiâthy [2]. Il était d'une grande perspicacité et d'un caractère très-énergique; il possédait beaucoup de connaissances et de belles qualités. Chabîb rivalisa, marcha de pair avec *Bânat So'âd* [3], et il mourut au Caire. Voici quelques-uns de ses vers, extraits d'un poëme :

[4] اباد بى وَخْدُها البيدآ فقرّبها
طَرْقى وقرّبها وَجْنآءُ شِمليلُ

[1] L'an 620 de l'hégire commença le 4 février 1223 après J. C., et l'année 695, le 10 novembre 1295.

[2] Je pense qu'il s'agit ici du traditionnaire célèbre Aboû Mohammed, 'Abd Almoûmin, fils de Khalaf, de Damiette. (Cf. Ibn Batoûtah, *Voyages*, édition citée, t. I, p. 59.)

[3] وعارضَ بانتْ سُعادُ. Par ces mots, *Bânat So'âd*, ou « (la femme, l'amante appelée) So'âd s'est éloignée », l'on désigne le célèbre poëme que Ca'b, fils de Zohaïr, a composé à la louange de Mahomet, et qui commence par les deux mots ci-dessus mentionnés. On le nomme aussi قصيدة البردة, *Kassîdat al bordah*, ou « le poëme du manteau »; car Mahomet donna son propre manteau au poëte, pour lui témoigner sa satisfaction. J'en transcris ici le premier distique, et l'on verra que les cinq vers de Chabîb, cités plus bas, sont sur le même mètre que ceux de Ca'b, fils de Zohaïr, et qu'ils ont aussi la même rime :

بانتْ سُعادُ فقلبى اليومَ متبولُ
مُتَيَّمٌ إِثْرَها لم يُفْدَ مكبولُ

[4] Ces vers sont du mètre بسيط.

الى النبىّ رسول الله انّ له
مَجْدًا تَسامَى فلا عرضٌ ولا طولُ
مَجْدٌ كبا الوَهْمُ عنْ ادراك غايته
ورَدّ عقل البرايا وهْو معقولُ
مُطهَّرٌ شرّف اللهُ العِبادَ به
وساد فخرًا به الاملاكُ جبريلُ
طُوبَى لطَيْبَةَ بل طوبى لكلّ فتًى
له بطيب ثراها الجَعْدِ تقبيلُ

TRADUCTION.

La course rapide, l'amble de ma chamelle aux longues joues, robuste et agile, eut bientôt avec moi parcouru le désert[1]. De la sorte, mes yeux furent rafraîchis pendant le voyage, et ma monture aussi fut joyeuse.

Je me dirigeai vers le Prophète[2], l'envoyé de Dieu; celui qui est entouré d'une gloire éminente, que nulle largeur, nulle longueur ne sauraient mesurer.

L'imagination est impuissante à en saisir l'immensité; l'intelligence des créatures est trop bornée, pour qu'il lui soit permis de la concevoir.

C'est ici le saint à la faveur duquel Dieu ennoblit ses serviteurs. C'est parce que les anges veulent honorer Mahomet que Gabriel est à leur tête[3].

[1] Ou bien la plaine qui se trouve entre la Mecque et Médine.

[2] C'est-à-dire, le tombeau de Mahomet, situé à Médine.

[3] On sait dans quels termes le Korân parle de Gabriel (chap. II, versets 91 et 92; chap. LXVI, verset 4). On sait aussi qu'il est regardé par les musulmans comme leur ami fidèle, et qu'il est placé par eux au-dessus de tous les autres anges.

Heureuse Médine! heureux même tout homme à qui il a été donné de baiser le parfum de sa terre molle et légère!

Voici ce que dit le cheïkh Athîr eddîn Aboû Hayyân[1] : « Chabîb me présenta son *Dîouân,* ou recueil de poésies, et je trouvai admirables toutes celles que je lus devant lui et qu'il m'expliqua. De ce nombre est une *kassîdah,* ou poëme, à l'éloge de Mahomet, et dont je vais citer quelques vers : »

[2] هذا مقامُ محمّد والمنبرِ
فآستجلِ انوار الهداية وآنظرِ
وآلثمْ ثرى ذاك الجناب مُعفّرًا
فى مسك تُربته خُدودك وآفخرِ
وآحللْ على حَرَم النبوّة وآستجرْ
بحماه من جور الزمان المُنْكَرِ
وآغنمْ بطَيْبَةَ طيبَ وقتٍ ساعةً
منه كدهرٍ فى التنعّم وآشكرِ
فهُناك من نور الإلاه سريرةٌ
كشفتْ غِطاءَ الحقّ للمتبصّرِ

[1] C'est probablement le célèbre grammairien espagnol Athîr eddîn Aboû Hayyân Mohammed, fils de Yoûçuf, de Grenade, mort l'année 745 de l'hégire (1344 de J. C.). (Cf. Hâdji Khalfah, *Dictionnaire bibliographique et encyclopédique,* édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 224, n° 347; Ibn Batoûtah, *Voyages,* édit. citée, t. I, p. 91.)

[2] Ces distiques sont du mètre كامل.

وجَلَتْ دُجَى ظُلَمَ الضلال فأَشرقَتْ

أُفُقَ الهداية بالصباح المُسْفِرِ

نورٌ تجسَّمَ فآرتقَى مُتجاوِزًا

شَرَفًا على الفَلَكِ الاثير الاكبرِ

TRADUCTION.

C'est ici la place où se tenait Mahomet; c'est ici l'endroit de la chaire. Or, vois à découvert les lumières de la bonne direction, et examine attentivement.

Baise la terre de ce lieu, en roulant tes joues dans la poussière, dans le musc de son sol; ensuite, glorifie-toi.

Séjourne près du sanctuaire de la prophétie, et cherche du secours dans sa protection, contre la tyrannie de ce temps inique.

Jouis à Médine de jours vraiment délicieux; car une heure passée dans cette ville vaut un siècle de félicité. Sois donc reconnaissant, et remercie Dieu.

Ici se trouve une splendeur divine mystérieuse (Mahomet), qui a rendu la vérité claire et manifeste pour quiconque médite bien.

Elle a percé l'obscurité, elle a dissipé les ténèbres de l'erreur; elle a éclairé d'une aurore brillante l'horizon du culte véritable.

Cette splendeur, cette lumière divine a multiplié ses efforts; elle s'est élevée immensément, jusqu'à ce qu'elle eût ennobli, par sa présence, le ciel empyrée et principal[1].

[1] Assafady mentionne encore, d'après le cheïkh Athîr eddîn, un grand nombre d'autres vers de Chabîb; mais je ne crois pas devoir les donner ici. Ceux que j'ai cités suffiront à mes lecteurs pour se faire une idée du talent poétique de ce médecin.

Extraits de l'ouvrage Arabe
d'Ibn Aby Ossaïbi'Ah sur l'histoire
des Medecins

PREMIER EXTRAIT

DE

L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR L'HISTOIRE DES MÉDECINS,

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. LE D[r] B. R. SANGUINETTI.

AVERTISSEMENT.

Le but que j'ai en vue, dans le présent travail, c'est de contribuer, pour ma part, à faire connaître un ouvrage dont la publication complète rendrait beaucoup de services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences en général, et particulièrement à ceux qui étudient l'histoire de la médecine et de la philosophie. Le fragment qui va suivre se compose de la préface de l'auteur arabe, puis du premier chapitre de l'ouvrage, qui traite de l'origine de la médecine. Dans son introduction, Ibn Aby Ossaïbi'ah développe les motifs qui l'ont déterminé à écrire son livre, il en indique ensuite le

plan, et en mentionne le contenu. Je pourrai donc me dispenser d'insister ici sur ces différents points. La manière avec laquelle l'auteur traite le sujet difficile et épineux de l'origine de la médecine me semble plus complète que celle des auteurs qui l'ont précédé; je dirais presque, plus satisfaisante, eu égard surtout aux opinions raisonnables d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, et à l'espèce d'éclectisme, assez bien entendu, suivant moi, dont il fait preuve, lorsqu'il arrive à exprimer son propre avis, après avoir toutefois rapporté un grand nombre d'opinions différentes ou opposées. Au reste, ce qu'il m'importe le plus de constater, c'est que, dans les citations diverses que l'auteur fait d'anciens ouvrages, il arrive que, dès le commencement de son œuvre, il nous fait connaître des passages de livres qui sont perdus pour nous, et qui pourront, peut-être, quelquefois servir à mettre sur leur trace. Il faut convenir que c'est déjà quelque chose, et on en verra plus loin des exemples.

J'ai eu sur mon bureau, pour exécuter ce travail, trois manuscrits d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, appartenant à la Bibliothèque impériale, dont un n'est qu'un abrégé de l'ouvrage entier. Je les ferai connaître en peu de mots; ce sont :

1° Le n° 674 du Supplément arabe, mis en ordre par M. Reinaud, manuscrit in-4°, de 150 feuillets, mais incomplet et ne contenant que les huit premiers chapitres. Il est assez bon, renferme çà et là des gloses marginales qui ont parfois de l'intérêt, et il est, à mon avis, le meilleur de tous les manuscrits de cet ouvrage que possède la Bibliothèque impériale. C'est celui qui m'a particulièrement servi pour établir le texte correspondant au fragment de la version que je donne ici. Ce texte, dont une partie est en prose rimée, et qui est loin d'être facile, se trouve tout prêt pour l'impression. Je pense que sa lecture et son étude offriraient plus d'un genre d'intérêt et d'utilité, et je souhaite que l'occasion favorable se présente bientôt de le rendre public.

2° Le n° 756, ancien fonds arabe; il est également in-4°, est composé de 138 feuillets, et il renferme aussi les huit

premiers chapitres seulement. Ce manuscrit est à peine médiocre, et certainement fort au-dessous du précédent.

3° Le n° 873, ancien fonds arabe: c'est un mince volume, petit in-4°, de 111 feuillets, et un abrégé de tout l'ouvrage. Il serait assez bon, mais, par malheur, il a tellement souffert de l'humidité et d'autres causes encore, qu'il est très-souvent illisible, même avec le secours d'une loupe.

Enfin, je me suis beaucoup servi, comme on le verra plus bas, d'un manuscrit de cet ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque impériale, Supplément arabe, n° 673, et qui est le seul qui soit complet. C'est un volume in-folio, de 273 feuillets, moderne et médiocre.

Je ne puis me dispenser de dire quelques mots sur l'auteur arabe et sur ses œuvres. On trouve des détails à ce propos dans l'ouvrage d'Abou'lmahâcin, sous l'année 668 de l'hégire, à la fin[1], dans Hâdji Khalfah[2], Reiske[3], Wüstenfeld[4], etc. mais particulièrement dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage même d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, où l'auteur parle plusieurs fois de sa famille et de sa personne[5]. Je me contenterai de consigner ici, en résumé, un petit nombre de renseignements le plus importants.

Le nom de notre auteur est Mouwaffik eddîn Abou'l'abbâs Ahmed, fils d'Abou'lkâcim, fils de Khalîfah Alkhazradjy[6], mais il est plus connu sous celui d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ابن

[1] Ms. de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arabe, n° 661, fol. 219 r. et v.

[2] Ms. de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arabe, n° 875, aux mots عيون الالبا (lisez الانبآء).

[3] *Opuscula medica ex monimentis Arabum et Ebræorum*, publié par Gruner, p. 55-56.

[4] *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, p. 132.

[5] Voyez, entre autres, la biographie d'Ibn Albaïthâr, ms. 673, fol. 223 r. et v.; celle d'Abdallathîf, 247 r.-253 v.; et notamment la biographie de l'oncle de l'auteur, Rachîd eddîn 'Aly, fol. 266 v.-273 r.

[6] Il tirait ainsi son origine de la tribu de Khazradj. (Voyez sur cette célèbre tribu, l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, etc. par M. Caussin de Perceval, *passim*, et spécialement t. II, p. 646 et suiv.)

ابى أصيبعة). Il est né à Damas, au plus tard dans l'année 600 de l'hégire (1203 de J. C.), et il a appris la médecine de son oncle Rachîd eddîn 'Aly, fils de Khalîfah, praticien de mérite et directeur, à Damas, de l'hôpital pour les maladies des yeux. Il a aussi étudié sous son père, qui était surtout chirurgien et oculiste. Son professeur de philosophie a été le jurisconsulte et philosophe Radhy eddîn Aldjîly (c'est-à-dire du Ghilan). Il a eu des rapports avec Ibn Albaïthâr, qui lui a donné des leçons de botanique, avec 'Abdallathîf et quelques autres de ses contemporains célèbres. Dans l'année 634 de l'hégire (1236-1237 de J. C.), Ibn Aby Ossaïbi'ah s'était rendu au Caire, où il exerçait la médecine, et y avait même un emploi dans un hôpital. Environ un an après, il se rendit à Sarkhad, en Syrie, et entra au service du commandant 'Izz eddîn Aïdémîr, fils d'Abdallah, dont il fut le premier médecin. Il mourut dans le mois de djoumâda premier, de l'année 668 de l'hégire (janvier 1270 de J. C.). Il était alors presque septuagénaire, et même plus que septuagénaire, d'après Abou'l mahâcin.

Le principal ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah est, sans contredit, son Histoire des médecins, dont voici le véritable titre : *Sources de nouvelles au sujet des classes des médecins*[1], et qui est regardé comme classique dans son genre. Il a aussi laissé un autre livre de médecine pratique, intitulé : *Expériences et observations utiles*[2]. Il en avait commencé un troisième, qu'il n'a pas fini, mais qu'il voulait intituler : *Monuments des nations et histoires des savants*[3]. Enfin Ibn Aby Ossaïbi'ah est l'auteur de plusieurs pièces de vers, une, entre

[1] كتاب عيون الانبآء فى طبقات الاطبّاء

[2] كتاب التجارب والفوآئد. Il est aussi quelquefois nommé : كتاب حكايات الاطبّآء فى علاجات الادواء

[3] كتاب معالم الأمم واخبار ذوى الحِكَم

autres, à l'éloge de l'émîr Amîn Addaoulah, dont Abou'lmahâcin a reproduit un fragment[1].

Je ferai observer maintenant que le présent extrait est tout à fait inédit, la traduction comme le texte. Il faut excepter seulement l'énumération des chapitres, qui se trouve donnée, avec plusieurs différences, dans quelques ouvrages plus ou moins récents. Je ne dois pourtant pas passer sous silence que M. Wüstenfeld[2] dit avoir été certifié qu'il y a, dans la bibliothèque royale de Copenhague, une traduction latine manuscrite de l'ouvrage entier, par Reiske. D'un autre côté, je lis dans le catalogue de Nicoll[3], que Gagnier aurait aussi traduit en latin, mais avec peu de soin ou d'exactitude[4], la préface de cet ouvrage, le premier chapitre, et une partie du deuxième. Son manuscrit se trouverait déposé à la bibliothèque d'Oxford. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre de ces deux travaux, et, s'ils existent, ils me sont restés totalement étrangers. Les personnes compétentes qui auront occasion d'en prendre connaissance pourront, si elles le jugent à propos, les comparer avec la présente version, et signaler, s'il y a lieu, les modifications à exécuter dans celle-ci.

Une autre remarque à faire, c'est que les médecins qui liront les pages ci-dessous trouveront, sans doute, que j'ai donné dans quelques-unes de mes notes des détails qu'ils jugeront superflus pour eux. J'en conviens; mais on ne doit pas perdre de vue que ce travail est publié dans le *Journal asiatique,* dont la plupart des lecteurs ne sont point initiés aux sciences médicales.

Je donne ici, en finissant, et, pour ainsi dire, comme hors d'œuvre, quelques vers curieux et assez bizarres, qui se trouvent dans le premier feuillet du manuscrit n° 674, mais qui ne font pas partie de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah. Je les

[1] Voyez la citation ci-dessus, p. 232, note 1.

[2] Ouvrage cité, p. IV; cf. aussi p. 132.

[3] *Bibliothecæ Bodleianæ Catalogus,* vol. I, part. II, p. 126.

[4] « . . . . , sed id parum diligenter aut fideliter. »

fais suivre de la traduction. Ce sont deux petites pièces de vers séparées, dont voici la première :

قيل   اذا كان الزمانُ زمانَ سُوءٍ   (وافر)
وكان الناسُ أمثالَ الذِئابِ
فكن كلبًا على من كان ذئبًا
فانّ الذئبَ يُنْفَى بالكلابِ

Traduction.

On a dit : Dans les temps corrompus, et lorsque les hommes sont comme des loups,

Sois un chien à l'encontre de quiconque est un loup ; car celui-ci est chassé par les chiens[1].

Voici la second pièce de vers :

تَوَقَّ رعاك الله تسعًا من البَشَرْ   (طويل)
فصحبتهم تُفْضِى الى البُؤس والضَرَرْ
هُمو أعورٌ ثم أعرجٌ ثمّ أحدبٌ
كذا كَوْسَجٌ يتلو الصَفاطة (2) والكَدَرْ
كذا غائرِ العينين ظاهر جَبْهة
كذا أزرق العينين فالحَذَر الحَذَرْ

Traduction.

Évite (puisse Dieu te garder !) neuf espèces de gens ; car leur société conduit à la misère et à l'affliction.

[1] On peut comparer la pensée qu'expriment ces vers, avec le passage suivant du *Prince* de Machiavel : « . . . . . . : perchè un uomo che voglia fare in «tutte le parti professione di buono, conviene che rovini fra tanti che non «sono buoni. » (Machiavelli, *Il Principe*, cap. xv.)

[2] Le manuscrit porte exactement الصفاطح, mot dont j'ignore le sens ; et je doute même de son existence réelle. Je propose d'y substituer الضفاطة.

Ce sont : le borgne, le boiteux, le bossu, l'individu à la barbe clair-semée, le sot et l'homme agité (litt. la sottise et le trouble).

Ajoute : celui qui a les yeux profondément enfoncés, l'individu au front saillant, et enfin, l'être aux yeux bleus. Gare, gare à ce dernier [1]!

EXTRAIT D'IBN ABY OSSAÏBI'AH.

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX ! JE NE PUIS RÉUSSIR QU'AU MOYEN DE L'ASSISTANCE DE DIEU, ET JE ME CONFIE ENTIÈREMENT À LUI.

Louons l'Être suprême, qui disperse les peuples et qui ressuscite les cadavres, qui crée les hommes et guérit les maladies. Il récompense quiconque l'exalte, par des bienfaits considérables, et menace qui lui désobéit, d'un châtiment douloureux et de terribles vengeances. C'est Dieu qui a tiré du néant les créatures par son art admirable, qui a suscité les maladies, et a fait descendre du ciel le remède, par l'artifice le plus parfait et la science la plus merveilleuse.

J'atteste qu'il n'y a point d'autre dieu qu'Allah; j'en fais la confession sincère, pleine de foi, délivrée de tous les obstacles provenant de l'hésitation et du regret. Je témoigne que Mohammed est le serviteur de Dieu et son apôtre, qu'il a reçu le Korân, et qu'il a été envoyé pour toutes les nations arabes et barbares. Par la splendeur de sa mission, il a illu-

[1] Aucun orientaliste n'ignore que les regards lancés par des yeux bleus sont réputés, chez les Arabes, de très-mauvais augure.

J'ai à peine besoin de dire que j'ai transcrit et traduit ces vers uniquement pour divertir le lecteur, comme ils m'ont amusé moi-même.

miné les ténèbres de la nuit obscure; au moyen de son sabre miraculeux, il a détruit quiconque a été rebelle et injuste, et, à l'aide des preuves évidentes de sa prophétie, il a guéri et déraciné la plaie du polythéisme.

Que la bénédiction de Dieu soit sur Mohammed, persévérante, durable, tant que les éclairs continueront à briller et que tomberont les pluies! Que Dieu bénisse aussi les membres de sa famille doués de mérite et de générosité, ses disciples, dont le seul but a été la loi du Prophète, ses femmes, les mères des croyants, exemptes de toute souillure! Puisse Dieu les ennoblir tous et les exalter!

Or donc, il est certain que la médecine est un art des plus nobles en même temps qu'une profession des plus lucratives. Sa prééminence a été reconnue dans les livres divins et dans les préceptes religieux, au point que la science des corps a été placée sur le même rang que celle des religions. Les sages ont dit qu'on doit avoir en vue deux sortes de recherches, c'est-à-dire ce qui est bien et ce qui est agréable. Mais l'homme ne peut point atteindre à ces deux choses, à moins de se trouver constitué en bonne santé; car le plaisir dont on jouit dans ce monde, et le bonheur qui est espéré dans la vie future, ne peuvent être obtenus par l'homme que par suite de la durée de sa santé et de la force de sa constitution. Ceci est possible seulement avec le secours de l'art médical, qui sait conserver la santé présente et rendre la santé perdue.

Puisque la médecine tient une place si éminente, et que, de plus, on en a généralement besoin dans tous les temps et à toutes les époques, il en résulte qu'on doit s'en occuper sérieusement, et qu'on doit chercher avec fermeté et constance à connaître ses lois, tant générales que particulières. Il y a eu, en effet, depuis le commencement de la médecine et jusqu'à nos jours, un très-grand nombre de personnages qui ont médité sur cette science, se sont efforcés de la connaître et ont fait des recherches sur ses origines. Parmi eux est une multitude des principaux adeptes de cette science, qui ont exercé la médecine et s'y sont illustrés. Leur mérite est devenu notoire, et les traditions ont transmis le souvenir de leur rang élevé et de leur brillant génie. Les livres qu'ils ont laissés, leurs œuvres, témoignent assez à cet égard en leur faveur.

Pourtant je n'ai pas trouvé qu'aucun des coryphées de l'art médical, et même de ceux qui s'en sont occupés avec plus de soin, ait composé un ouvrage général pour faire connaître les classes des médecins et rappeler successivement les circonstances de leur vie. C'est pour cela que je me suis déterminé à mentionner dans ce livre des choses recherchées et choisies (نُكَتًا وَعُيُونًا) touchant les différents ordres de médecins distingués, anciens et modernes, et servant à la connaissance de leurs classes, suivant la succession des époques et des temps où ils ont vécu. J'ai voulu aussi que mon livre fût un extrait de leurs discours, de leurs récits, de leurs aventures, de leurs

controverses, et qu'il renfermât quelques détails sur les titres de leurs ouvrages, afin de montrer le degré de science par lequel Dieu les a distingués, et la noblesse de nature et d'intelligence dont il les a gratifiés.

Bien que, pour ce qui regarde beaucoup d'entre eux, leurs époques soient très-anciennes et les temps dans lesquels ils vivaient, fort loin de nous, cependant nous leur sommes redevables des services qu'ils nous ont rendus par leurs ouvrages, et de leurs bienfaits à notre égard pour les connaissances médicales qu'ils ont rassemblées dans leurs livres, et les descriptions que ceux-ci contiennent. C'est précisément comme le mérite du maître envers l'élève et du bienfaiteur à l'égard de celui qui reçoit les bienfaits. On trouvera aussi mentionnés dans cet ouvrage un certain nombre de sages et de philosophes qui ont médité sur la médecine et s'en sont occupés avec soin; on y lira un aperçu de leurs conditions, de leurs aventures et des titres de leurs livres. Chacun de ces savants est cité à sa place convenable, d'après les divisions en classe et en ordre. Mais pour ce qui est de la mention de tous les sages, des mathématiciens et autres savants qui se sont occupés de différentes sciences, à l'exclusion de la médecine, on la trouvera, s'il plaît à Dieu très-haut, avec détail, dans le livre que j'intitulerai : *Monuments des nations et histoire des savants* [1]. Quant au présent ouvrage, que je viens de com-

[1] Cet ouvrage n'a pas été achevé par Ibn Aby Ossaïbi'ah, comme je l'ai déjà dit, p. 233.

poser, je l'ai divisé en quinze chapitres et je l'ai nommé : *Sources de nouvelles touchant les classes des médecins*[1]. J'en ai fait hommage à la bibliothèque du maître, du seigneur, du vizir savant et juste, du chef parfait, prince des ministres, roi des médecins, le premier des savants, soleil de la loi, soutien de la dynastie, perfection de la religion, noblesse du culte, Abou'lhaçan, fils de Ghazzâl, fils d'Abou Sa'îd. Que Dieu éternise son bonheur et lui fasse obtenir ce qu'il désire dans ce monde et dans l'autre[2]!

Enfin, j'implore l'aide et le secours de Dieu très-haut, car il en est le maître, et il est tout-puissant à cet égard. Voici maintenant l'énumération des chapitres.

Chap. i. — Comment la médecine a été découverte, et commencement de son existence.

Chap. ii. — Des classes des médecins qui ont connu les

[1] De tous les manuscrits, le n° 673 seul donne l'espèce de dédicace qui va suivre.

[2] Ce personnage était fort instruit dans la médecine, l'histoire naturelle et l'astronomie. Il composa différents ouvrages sur ces sciences et il posséda une très-riche bibliothèque. Il fut nommé vizir du roi Assâlih Ismâ'îl, fils du roi Al'âdil, à Damas, en l'année 628 de l'hégire (1231 de J. C.). Mais plus tard, et après diverses vicissitudes du sort, il prit part à une expédition contre un sultan mamloûc de l'Égypte; il fut arrêté, puis condamné à mort, et exécuté le 14 du mois de dhou'lka'dah de l'année 648 (6 février 1251). On peut lire sa notice biographique dans le présent ouvrage de notre auteur, au chapitre xv, où il est question des médecins de la Syrie (ms. 673, fol. 263 r. et v.). (Cf. Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, p. 121-122; Reiske, *Abulfedæ Annales muslemici*, t. IV, p. 525, 720 et 721; Macrîzy, *Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte*, traduite par M. Quatremère, t. I, p. 25 et 30.)

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT LA MÉDECINE A ÉTÉ DÉCOUVERTE, ET COMMENCEMENT DE SON EXISTENCE.

Je dirai d'abord que le discours qui a pour objet de traiter convenablement ce point est difficile

pour plusieurs motifs. Le premier, c'est l'éloignement du temps; car toute chose dont l'époque est depuis longtemps écoulée offre des difficultés à l'examen, et surtout quand il s'agit de recherches du genre de celles qui nous occupent ici. Le deuxième motif consiste en ce que nous n'avons pas trouvé chez les anciens, ni chez les plus distingués d'entre eux, gens dont l'opinion a de la valeur, un seul et unique avis, décisif à ce sujet, sur lequel ils soient tombés d'accord, et que nous puissions suivre. Le troisième, c'est que ceux qui ont discuté à ce propos forment des sectes qui diffèrent l'une de l'autre, et dont les individus sont en contradiction entre eux, à cause de ce qui venait à l'esprit de chacun. Il s'ensuit qu'il est difficile d'établir, parmi ces opinions diverses, où est la vérité.

Galien a dit, dans son Commentaire sur le livre du serment d'Hippocrate[1], que la recherche, parmi les avis des anciens, au sujet de celui qui le premier a inventé la médecine, n'est pas chose facile. Nous commencerons par confirmer son assertion, au moyen des considérations qui vont suivre, touchant le dénombrement de ces avis opposés. Or on peut éta-

[1] Ce Commentaire ne se trouve pas parmi les livres que nous possédons de Galien; de plus, ce grand médecin ne le mentionne point dans les détails qu'il nous donne lui-même sur ses œuvres, dans les traités intitulés : *Galeni de libris propriis Liber; Galeni de ordine librorum suorum Liber* (édition grecque et latine des œuvres d'Hippocrate, de Galien, etc. par Réné Chartier, t. I, p. 35 à 52). Galien n'en parle pas non plus (autant que je le puis savoir) dans aucun de ses nombreux ouvrages. Il est, peut-être, du nombre des livres perdus de cet auteur, ou, plus probablement, il est apocryphe.

blir deux premières catégories à l'égard des allégations émises sur la découverte de l'art médical. Les uns disent qu'il est éternel, les autres prétendent qu'il a eu un commencement. Ceux qui adoptent l'opinion que les corps ont eu un principe, disent que la médecine en a eu un aussi, car les corps auxquels la médecine est appliquée sont créés. Mais ceux qui adoptent la croyance dans leur éternité, l'attribuent également à la médecine, et disent que l'art médical est éternel et a toujours existé, puisqu'il est du genre des choses éternelles, qui ont été de tout temps, à l'instar de la nature de l'homme.

Quant aux partisans de la création de la médecine, ils se divisent en deux groupes. Quelques-uns disent qu'elle a été créée en même temps que l'homme; car elle constitue un des objets par lesquels il se conserve. D'autres prétendent, et c'est le plus grand nombre, que la médecine a été découverte après la création de l'homme. Mais ceux-ci encore forment deux partis; car, parmi eux, les uns disent que Dieu très-haut l'a inspirée aux hommes. Ceux qui suivent cet avis se conforment aux opinions de Galien, d'Hippocrate, de la généralité des dogmatiques (أَصْحاب القِياس) et des poëtes grecs. Les autres avancent que ce sont les hommes qui l'ont mise au jour. C'est l'avis de quelques empiriques (اصحاب التجربة), de quelques méthodiques (اصحاب الحِيَل), de Thessalus l'imposteur, et de Philinus (ou bien Philon)[1]. Mais ils

[1] Philinus, de Cos, disciple d'Hérophile, fut un des chefs de la

sont en désaccord relativement au lieu dans lequel on l'aurait découverte et aux moyens qui auraient servi à la découvrir.

Or les uns disent que les Égyptiens l'ont inventée, et ils prouvent cela pour ce qui regarde le remède appelé en grec ἑλένιον (الانى), c'est-à-dire l'*aunée*[1]. D'autres disent que ce fut Hermès qui découvrit tous les arts, et la philosophie et la médecine. Quelques-uns prétendent que les gens de *Koûloûs* (اهل قولوس; du colosse? les Rhodiens[2]?), l'ont tirée des médicaments qu'une accoucheuse avait préparés pour la

secte empirique; mais peut-être l'auteur arabe a-t-il voulu parler de Philon. Celui-ci, contemporain et ami de Plutarque, a été un médecin méthodiste, dont Galien a dit quelques mots.

Thessalus, de Tralles, ville de Lydie, exerça à Rome la médecine sous le règne de Néron. Il embrassa le système des méthodiques et l'étendit. Galien lui reproche beaucoup de bassesses.

[1] C'est l'*inula helenium* dont le nom est, en pharmacie, *enula campana*, plante de la famille des corymbifères, dont la racine, à peu près conique, est aromatique et stimulante.

[2] Les mss. 674 et 756 portent فولوس. L'abrégé, ms. 873, paraît avoir نولوس. Le seul ms. 673 donne قولوس.

Ce n'est que par une sorte de conjecture que je traduis ce mot de la manière qu'on vient de lire, et parce que je ne saurais trouver ici un sens plus plausible à la leçon *koûloûs* ou aux variantes que j'ai fait connaître. Au surplus, il pourrait se faire que le terme قولوس fût synonyme de قو et signifiât alors l'île de Cos. Ce qui tendrait peut-être à le faire croire, c'est un passage du كتاب الفهرست analogue à celui que je viens de traduire, et qui commence par ces mots : وبعض يقول ان اهل قو* ويقال قولوس استخرجوها الخ. (Ms. de la Bibl. impér. suppl. ar. n° 1400 *bis*, t. II, fol. 134 r.)

* Manuscr. فو (*sic*).

femme du roi, et par l'action desquels celle-ci guérit. D'autres disent que les habitants de la Maurusie ou Mauritanie (اهل موريسيا)[1] et de la Phrygie en ont été les inventeurs, ces peuples ayant été les premiers qui aient découvert le chant, et traité les affections de l'esprit par l'emploi des modulations et des cadences. Ils ajoutent que l'on guérit les maladies de l'âme par les mêmes moyens qui dissipent celles du corps. D'autres soutiennent que ceux qui ont inventé la médecine, ce sont les sages qui habitaient Cos, et c'est l'île d'où étaient Hippocrate et ses ancêtres, je veux dire la famille d'Esculape. De l'avis d'un bon nombre d'entre les anciens, la médecine aurait commencé dans trois îles situées au milieu du quatrième climat. L'une de celles-ci est appelée Rhodes, l'autre Cnide et la troisième Cos, et Hippocrate tirait son origine de la dernière. Quelques-uns affirment que la médecine a été découverte par les Chaldéens; suivant d'autres, par les enchanteurs des peuples du Yaman; d'autres avancent que c'est par les sorciers de Babylone ou ceux de Perse. Il y en a qui attribuent aux Indiens la découverte de la médecine; d'autres aux Esclavons, d'autres encore aux habitants de l'île de Crète, qu'on dit avoir connu, les premiers, la plante appelée *ἐπίθυμον* (افيثمون) ou *épithyme*[2]. Enfin, d'autres prétendent

[1] Ne faut-il pas supposer ici une erreur, et croire qu'il s'agit de la Mysie?

[2] C'est la cuscute ou barbe de moine (*cassutha*), plante parasite, qui a été employée en médecine comme diurétique, etc.

que la découverte de la médecine est due aux gens du mont Sinaï (ou Israélites; اهل طور سينا)[1].

Pour ce qui regarde ceux qui affirment que la médecine vient de Dieu, une partie d'entre eux disent que cela arriva par une inspiration pendant le sommeil. Ils donnent comme preuve qu'un grand nombre de personnes ont vu en songe des remèdes qu'elles ont après cela employés dans l'état de veille, et qui les ont guéries de maladies opiniâtres; et il en a été ainsi pour tous ceux qui s'en sont servis plus tard. D'autres disent que Dieu très-haut a suggéré la médecine aux hommes, au moyen de l'expérience ou de l'empirisme, et qu'ensuite la chose se répandit et se fortifia. Ils argumentent de ce qu'une femme, qui se trouvait en Égypte, était affligée par la tristesse et les soucis, tourmentée par la colère et la suffocation; outre cela, elle était faible d'estomac, sa poitrine remplie d'humeurs dépravées, et ses menstrues étaient arrêtées. Le hasard fit qu'elle mangea de l'aunée[2] un grand nombre de fois, à

[1] Voici la traduction d'une glose marginale que le manuscrit 674 fournit en cet endroit du texte : « L'expression *thoûr sîna* est syriaque et la signification de *thoûr*, c'est « montagne ». Quant au terme *sinïa*, le *noûn* (*n*) précédant le *yâ* (*i*), il veut dire « buisson »; mais, lorsqu'il est arabisé, le *yâ* est mis au contraire avant le *noûn*. L'on dit donc *thoûr sîna*, ou montagne du buisson. »

Tel est, en effet, le sens du mot syriaque ܣܢܝܐ, comme aussi de l'hébreu סְנֶה.

[2] Le ms. 674 contient en marge une petite glose dont la teneur suit : « Le *râcen* (الراسن), l'aunée, est la même chose que le poireau romain (ou grec). »

cause d'une sorte de convoitise de sa part pour cette plante. Alors ses infirmités se dissipèrent et elle revint à la santé. Toutes les personnes qui éprouvaient des maux du genre de ceux qu'elle avait endurés, et qui employèrent le même remède, guérirent. Or les hommes ont fait usage de l'expérience dans toutes les choses[1].

Ceux dont l'opinion est que Dieu lui-même a créé la médecine, en donnent pour preuve l'impossibilité, pour l'intelligence humaine, d'avoir inventé cette science illustre. C'est là l'avis de Galien, dont nous allons citer les propres paroles, extraites de son Commentaire sur le livre du serment d'Hippocrate[2].

« Quant à nous, dit-il, ce que nous croyons le plus fermement, et ce que nous pouvons dire de mieux, c'est que l'Être suprême, qu'il soit béni et exalté ! a créé la médecine et l'a inspirée aux hommes; car il n'est pas admissible que le talent de ceux-ci ait pu atteindre à une science aussi sublime. Mais Dieu, qu'il soit béni et exalté! l'a, en réalité, mise au jour, et lui seul pouvait le faire. En effet, nous ne voyons point que la médecine soit inférieure à la

[1] Ce paragraphe se trouve aussi dans le كتاب الفهرست, mais avec quelque variantes, ou plutôt incorrections, surtout au milieu et à la fin. Voici comment il commence : فقال اسحق ابن حنين فى تاريخه قال قوم ان اهل مصر استخرجوا الطبّ والسبب فى ذلك ان امرأة الخ. (Suppl. ar. n° 1400 *bis*, t. II, fol. 133 v.)

[2] Voyez ci-dessus (p. 242, note).

philosophie, qu'on affirme avoir été inventée par Dieu, qu'il soit béni et exalté! et inspirée par lui aux hommes.»

Dans l'ouvrage du cheïkh Mouwaffik eddîn Aç'ad, fils d'Iliâs, fils d'Almathrân [1] (le métropolitain), qu'il a intitulé: *Jardin des médecins et verger des sages*, je lis un fragment qu'il a emprunté à Abou Djâbir [2] le Maghrébin, et c'est le suivant:

Opinion d'Abou Djâbir, et observations d'Ibn Almathrân.

«La cause de la découverte de l'art médical est une révélation et une inspiration de Dieu: et la preuve, c'est que la médecine a pour but de soigner les corps des hommes, soit pour leur donner la santé dans le cas de maladie, soit pour conserver la santé

[1] C'était un chrétien qui s'était fait musulman. Après son changement de religion, il fut nommé médecin du sultan de Syrie et d'Égypte, le célèbre Saladin, qui l'estimait beaucoup. Il a composé quelques ouvrages de médecine; il a réuni une assez belle bibliothèque, et a cessé de vivre vers la fin du vi[e] siècle de l'hégire, sans que l'on sache, au juste, dans quelle année. On dit, en effet, que ce fut en 585, 587 ou 597 (1189, 1191 ou 1200-1201 de J. C.). Le titre arabe de celui d'entre ses ouvrages cité ci-dessus est: بستان الاطبّاء وروضة الالبّاء. Notre auteur donne la biographie d'Ibn Almathrân au chapitre xv (ms. 673, fol. 239 r. à 241 v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 101.)

[2] C'est le fameux alchimiste Geber, qui vivait environ dans la seconde moitié du II[e] siècle de l'hégire; mais on n'est point d'accord sur le lieu de sa naissance, ni sur celui de sa demeure, ni sur le nombre de ses ouvrages, etc. (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 12-13; et Hammer Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, t. III, p. 293 à 300.)

qui existe. On ne peut pas admettre que l'art tout seul suffise aux corps, sans qu'il soit associé avec la science concernant ces mêmes corps, dont il a le soin particulièrement en vue. Or il est évident que ceux-ci ont eu un commencement, puisqu'on peut les compter; et tout ce qui tombe sous le nombre a commencé par l'unité, et s'est multiplié ensuite. Il ne se peut pas que les corps des hommes soient de ces choses qui sont illimitées; car il est absurde de supposer la création de ce qui est indéfini ».

Observations d'Ibn Almathrân.

« Il ne serait pas exact de soutenir que toute chose que l'on ne peut point compter est par cela même illimitée; mais elle peut avoir un terme, qu'on est impuissant à saisir. »

« Puisque les corps, reprend Abou Djâbir, en faveur desquels seulement l'art médical subsiste, ont eu de nécessité un principe, il faut que la médecine aussi en ait eu un nécessairement. Il est manifeste que la personne, qui a été la première parmi le grand nombre des êtres humains, a eu besoin de la médecine, comme toutes celles qui l'ont suivie. Il est de même notoire que la connaissance de l'art médical n'a pas eu lieu, de la part du premier individu, au moyen de l'invention, à cause de la brièveté de sa vie et de la longueur de l'art; et il n'est pas possible que, dans le principe, un plus grand nombre d'hommes se soient réunis pour le décou-

vrir, par le motif que l'art est bien fondé et établi. Toute chose de ce genre ne se découvre pas par la diversité, mais par l'accord. Or les gens qui furent les premiers dans la multitude des créatures n'ont pas pu s'entendre sur un sujet fixe, à cause que chaque être ne ressemble pas à l'autre sous tous les rapports; et s'ils n'étaient pas unanimes dans leurs avis, on ne peut point admettre qu'ils se soient mis d'accord au sujet d'une affaire aussi constante que l'art médical. »

Observation d'Ibn Almathrân.

« Tout ceci conduirait encore à penser, au sujet des autres sciences et arts, qu'ils sont le produit d'une inspiration divine, car ils sont également doués de fixité. Quant à l'opinion qu'il n'est pas admissible qu'un certain nombre d'individus se soient accordés à l'égard d'une chose constante, elle n'est pas fondée. Au contraire, leur unanimité ne peut avoir lieu que pour une telle chose. La diversité arrive seulement par suite du manque de cette condition, de la stabilité. »

Abou Djâbir ajoute : « Il est donc évident que la découverte de l'art médical ne provient point des hommes dans l'origine de la multitude (ou de la création). On peut en dire autant du terme de celle-ci, à cause de la différence qui existe entre les gens, à cause de leur séparation et de la naissance de la discorde parmi eux. Nous remarquerons pourtant qu'il peut se faire qu'un individu doute de ce que

nous venons d'avancer, et dise : « Est-ce que tu pour-« rais nier qu'une seule personne, ou bien plusieurs, « connussent les lieux d'où proviennent les herbes et « les plantes médicinales; les endroits des métaux et « les particularités de ceux-ci; les effets des différentes « parties des animaux, leurs propriétés, leurs parties « nuisibles et leurs parties utiles? Qu'elles connussent « encore la différence des maladies et des pays, ainsi « que la diversité des tempéraments des populations, « et la variété de leurs demeures? Qu'elles connus-« sent, de plus, la force qui est engendrée au moyen « de la composition des médicaments; quelle force « répugne à une autre touchant l'énergie des re-« mèdes; quel tempérament convient avec l'autre ou « en diffère; enfin, tout ce qui s'ensuit au sujet de « l'art médical? » Nous répondrons que si tout cela lui paraît facile et aisé, il se trompe beaucoup; et s'il admet que c'est une chose très-difficile que d'arriver à ces connaissances au moyen de l'intelligence, nous avons déjà dit que leur invention est impossible. Et puisqu'on ne peut supposer à l'égard du commencement de l'art médical que l'une de ces trois circonstances : l'invention, la révélation ou l'inspiration divine, et que l'invention n'est pas admissible, il ne reste plus qu'à convenir que la médecine a été établie par suite de la révélation ou de l'inspiration divine. »

Observation d'Ibn Almathrân.

« Tout ce qu'on vient de lire constitue un dis-

cours embrouillé, et dont l'ensemble est peu consistant. Il est vrai, pourtant, que Galien a écrit, dans son Commentaire du serment [1], que l'art médical est révélé et d'inspiration divine. Et Platon dit, dans le Livre du gouvernement, qu'Esculape a été, sans doute, secouru et inspiré par Dieu; mais que c'est une erreur de ne pas admettre que le talent de l'homme ait pu inventer l'art médical, et de réputer trop faibles, pour cet objet, les intelligences qui ont découvert des choses plus sublimes que l'art médical lui-même [2]. »

Opinion d'Ibn Almathrân.

« Supposons, en effet, ajoute Ibn Almathrân, qu'un premier homme ait eu besoin de l'art médical, comme il arrive que toutes les créatures d'à présent, sans exception, peuvent en avoir besoin. Admettons donc, par exemple, qu'il ait éprouvé des pesanteurs dans son corps, que ses yeux aient rougi, qu'il ait été saisi, en un mot, des signes de la plénitude sanguine et qu'il n'ait pas su quoi faire. Or, par l'excès de son mal, le saignement de nez survint, à la suite duquel les incommodités qu'il endurait cessèrent. Il apprit donc ce fait. Plus tard revinrent exactement les mêmes symptômes, et l'in-

[1] Voyez ci-dessus, p. 242, note, et p. 247, 248.

[2] Platon parle d'Esculape à plusieurs reprises dans le troisième livre de la République; mais, le sens de ses paroles diffère quelque peu de celui que leur prête ici l'écrivain arabe, qui citait, je le suppose, de mémoire.

dividu s'empressa alors d'égratigner son nez, d'où coula le sang. Tout ce dont il souffrait disparut. Il n'oublia point ces détails; de plus, il en instruisit ses enfants et toutes les personnes qu'il vit de sa parenté. Peu à peu l'art médical se perfectionna, jusqu'à ce que la veine fût ouverte avec une dextérité intelligente et une main légère [1].

« Si nous supposions encore, au sujet de l'ouverture de la veine, qu'une autre personne, se trouvant dans les conditions de pléthore sanguine ci-dessus énoncées, se soit blessée par hasard, ou égratignée; qu'elle ait ainsi perdu du sang, et qu'il soit arrivé, dans ce cas, le même soulagement que nous avons mentionné plus haut; qu'ensuite, les intelligences aient raffiné jusqu'à l'invention de la saignée, tout cela se pourrait. Après quoi l'ouverture de la veine a constitué un article de la médecine.

« Supposons maintenant qu'une personne se soit trouvée avec l'estomac rempli d'aliments, d'une manière excessive, et que, par une réaction naturelle, il soit survenu l'une ou l'autre de ces deux évacuations : le vomissement ou la diarrhée; mais cela à la suite de nausées, d'anxiété, d'agitation, d'efforts pour vomir, de douleurs d'entrailles, de gargouillements, et de vents circulant dans le ventre. Après l'évacuation tout le mal s'évanouit. Admettons qu'un autre individu ait manié, par hasard, quelque es-

[1] ولطفتْ حواشى الصناعة حتّى فُتح العرق بلطافة ذهن ودقّة حَسّ

pèce des plantes tithymales[1], qu'il l'ait mâchée et qu'elle lui ait occasionné des évacuations alvines et des vomissements copieux. Il aura ainsi connu l'effet de cette plante, et appris que cet événement allége et fait cesser les accidents du cas qui précède. Or, il aura indiqué cela à l'individu souffrant et l'aura excité à se servir d'une petite quantité de ce végétal, lorsque le vomissement ou le cours de ventre ne venaient pas, et que les symptômes avaient de la gravité. Voici qu'il en obtient l'effet désiré et que ses maux sont soulagés.

« Plus tard l'art se perfectionna, il fit des progrès, et les regards se portèrent sur les plantes qui avaient du rapport avec celle nommée tout à l'heure, pour voir laquelle, parmi celles-ci, donnait lieu à l'effet cité, et quelle autre ne le produisait point; quelle espèce le faisait avec violence et quelle autre faiblement; puis vint le raisonnement pur, ou par induction[2], au moyen duquel on remarqua, dans le médicament qui produisait cet effet, quelle était sa saveur,

[1] Elles sont aussi appelées euphorbiacées, et constituent une famille de plantes qui renferment un suc laiteux, âcre et caustique. Toutes les espèces sont plus ou moins dangereuses. Néanmoins, on a quelquefois employé la gomme résine (ou plutôt une sorte de résine cireuse et saline), qui découle d'incisions pratiquées dans quelques-unes de celles-ci, et qu'on nomme euphorbe (*euphorbium*), comme un violent purgatif drastique.

Le man. 674 a, en marge, ce que je vais traduire : « Le tithymale c'est l'euphorbe épurge » (ou catapuce, *euphorbia lathyris:* اَلنَّبُّوع الشبرم).

[2] وجَاء صفَاءُ العُقول. Littér. : La pureté des intelligences.

quelle sensation il produisait d'abord sur la langue, et quelle autre la suivait. Tel fut, en réalité, son chemin pour arriver aux découvertes. L'expérience l'aida et convertit son hypothèse en fait; elle démentit les erreurs dans lesquelles ce raisonnement était tombé, et confirma ce qu'il avait imaginé en fait de conjecture vraie, jusqu'à ce que la chose fût bien établie.

« Si tu admets, dit toujours Ibn Almathrân, qu'une personne ayant le dévoiement, et ne sachant pas quels médicaments et quels aliments lui seraient utiles ou nuisibles, ait employé accidentellement du sumac[1] dans son alimentation; que cela lui ait été favorable, qu'elle ait persisté et qu'elle soit guérie; qu'ensuite elle ait désiré savoir comment cette substance lui a donné la santé, qu'elle l'ait goûtée et trouvée acide, astringente. D'après cela, elle aura conclu que ce sera son acidité qui lui a été avantageuse, ou bien sa qualité astringente. Elle aura goûté une autre substance, dans laquelle était une acidité pure et sans mélange, et l'aura employée chez une autre personne qui éprouvait les mêmes inconvénients qu'elle avait endurés. Elle aura vu que cela ne lui a pas été aussi utile que l'avait été pour elle-même ce qu'elle avait pris. Elle aura alors porté son attention sur une autre chose dont la saveur était purement astringente, elle l'aura mise en usage

[1] Fruit astringent du *rhus coriaria,* arbrisseau de la famille des térébinthacées. On l'a employé comme styptique; on en a fait usage aussi comme assaisonnement.

chez ladite personne, et se sera aperçue que l'avantage produit, dépassait de beaucoup celui qu'avait procuré la substance uniquement acide. Il en sera résulté pour elle la connaissance que la saveur astringente est utile dans l'état décrit ci-dessus, et c'est à cause de cela qu'elle l'aura appelée *astringente,* et la maladie, *évacuation*. Elle aura dit que ce qui est astringent est utile pour le flux du ventre. Or, l'art s'est perfectionné, il a accompli des progrès sous ce rapport, au point de faire des découvertes admirables et d'inventer des choses merveilleuses. En effet, un individu, succédant à un autre, aura trouvé que celui-ci avait fait une découverte au moyen de l'expérience qui l'établit d'une manière positive. Il s'en souvint, il fit des recherches analogues et remplit les lacunes, jusqu'à ce que l'art fût perfectionné. Que si nous admettons qu'il survienne un opposant, nous trouvons aussi qu'un grand nombre d'individus se sont mis d'accord; si celui qui a précédé s'est trompé, celui qui est venu plus tard l'a rectifié, et si un ancien a été en défaut, un moderne a perfectionné. Telle est la marche dans tous les arts, et c'est là, à mon avis, ce qu'il y a de plus probable. »

Ibn Almathrân continue : « Hobaïch, surnommé Ala'çam [1] (c'est-à-dire le paralysé de la main), raconte ce qui suit : « Un individu acheta un foie frais

[1] Il était neveu du célèbre Honaïn, ou fils de sa sœur, et il était aussi son élève. C'est sous la direction d'un tel oncle qu'il a traduit plusieurs livres de médecine, du grec en arabe; de sorte qu'il est plus connu comme traducteur, que comme auteur d'ouvrages sur cette science. Hobaïch vécut à Bagdad à la cour du calife Almo-

« chez un boucher et il se dirigea vers son habitation. Mais il fut obligé de se détourner de son chemin pour quelque besoin, et il laissa le foie qu'il « tenait, sur des feuilles d'une plante qui se trouvaient « étendues par terre; puis, sa besogne accomplie, il « revint pour prendre le foie et vit qu'il était liquéfié « et fondu en sang. Alors il prit les feuilles, reconnut « la plante, et se mit à la vendre comme poison et « pour procurer la mort, jusqu'à ce qu'il fût découvert et condamné à mort à son tour. »

Remarque d'Ibn Aby Ossaïbi'ah.

Je dois dire que cet événement arriva du temps de Galien, qui affirme avoir été, lui-même, la cause de l'arrestation de cet homme, et dit qu'il l'a fait conduire devant le gouverneur, de sorte qu'il fut jugé et condamné à périr. Galien ajoute : « Et j'ai ordonné encore, au moment où on l'amenait au supplice, qu'on lui bandât les yeux, afin qu'il ne vît pas la plante, ou qu'il ne l'indiquât à aucune autre personne et ne l'en instruisît. » Galien mentionne ce fait dans son livre sur les médicaments évacuants [1]. J'ai su, de plus,

tewakkil et de ses successeurs, jusqu'à la fin du IIIe siècle de l'hégire (partie du IXe et commencement du Xe de J. C.).

Ibn Aby Ossaïbi'ah donne une courte notice de Hobaïch, ch. VIII, où il est question des médecins syriens des premiers temps de la dynastie des Abbâcides (man. 673, fol. 115 r. et v.). Il en dit encore quelques mots au chap. IX, où il parle des traducteurs (man. 673, fol. 116 r.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 30.)

[1] Le texte de Galien que nous possédons diffère ici un peu du récit arabe. En effet, le médecin de Pergame, en parlant du cou-

par le peintre Djémâl eddîn d'Içʼirdh [1] qu'au pied de la montagne, du côté opposé de cette ville, et près de l'hippodrome, il y a beaucoup d'herbes; et qu'un certain fakîr, du nombre des cheïkhs d'Içʼirdh, se rendit une fois dans ce lieu et s'endormit sur une plante. Cela dura jusqu'à ce que des personnes vinssent à passer devant lui, qui le virent dans cet état et remarquèrent qu'il y avait du sang sous lui, coulant de son nez et du côté du fondement. Or elles l'éveillèrent et furent surprises du fait; mais elles finirent par connaître que la cause venait de la plante sur laquelle il avait longtemps dormi. Ledit Djémâl eddîn m'a raconté aussi qu'il s'est dirigé lui-même vers ce lieu et qu'il a vu la plante. Il dit qu'elle avait la même apparence que la chicorée endive, mais que ses bords étaient proéminents et son goût amer. Il ajoute qu'il a vu plusieurs personnes qui avaient approché cette plante du nez et l'avaient flairée à plusieurs reprises, être saisies à l'instant d'épistaxis. Voilà ce qu'il affirme; mais je ne suis pas sûr que cette plante soit celle que Galien a indiquée, ou bien une autre.

Ibn Almathrân reprend : « Je dirai alors qu'un individu bon, excellent, cherchant le bien, aura

pable, dit ce qui suit : « At populi præses, quoniam ex narratione « quam de herba fecit (ille homo), multam ubique nasci dixit, ocu« lis obtectis, neci traducendum jussit, ne alicui interea ostenderet. » (*Galeni de purgantium medicamentorum facultate Libellus*, cap. IV ; édit. Chart., t. X, p. 467.)

[1] C'est une ville de la Mésopotamie. (Cf. Abou'lféda, *Géographie*, texte arabe publié par MM. Reinaud et de Slane, p. 289.)

médité sur ce sujet et appris que si une drogue produit cet effet, c'est-à-dire si elle tue, il faut absolument qu'il ait été créé une autre drogue pour être utile à la partie lesée par la première, et s'opposer à celle-ci. Il aura cherché cela avec diligence, au moyen de l'expérience, et il n'aura pas manqué souvent, ou de tout temps, d'avoir recours aux animaux et de leur administrer, d'abord le premier médicament, puis un second. Si ce dernier a soulagé le mal, le but aura été atteint; sinon, il aura employé autre chose, jusqu'à ce qu'il soit tombé sur le remède qu'il recherchait. Dans l'invention de la thériaque, on voit la preuve la plus manifeste de ce que nous avons dit; car elle n'était d'abord composée que de baies de laurier et de miel; mais après, on y ajouta un très-grand nombre d'autres drogues, et l'on en obtint l'avantage qu'on connaît. Ce ne fut ni par révélation, ni par inspiration divine, mais bien par l'effet de l'analogie, du raisonnement par induction, et à la suite du long espace de temps de sa durée. Si tu demandes maintenant : « D'où vient « cette connaissance, qu'il faut absolument qu'un « médicament ait son contraire ? » Nous répondrons : « Quand on eut considéré le végétal qui tue le napel [1] (et c'est une plante qui grimpe, et qui, lors-

[1] Le nom botanique du napel est *aconitum napellus.* C'est une plante très-vénéneuse, de la famille des renonculacées, dont, au reste, toutes les espèces sont dangereuses. Plusieurs médecins ont pourtant employé le napel pour combattre certaines maladies chroniques et opiniâtres, telles que rhumatismes, névralgies, paralysies et autres :

qu'elle tombe sur ledit napel, le dessèche et le fait périr), on reconnut ainsi qu'il y avait la même chose dans d'autres plantes. Les observateurs la cherchèrent; puisque l'homme savant et clairvoyant connaît la manière d'induire un objet d'un autre, parmi les choses connues, quand il médite sur cela d'après notre mode de raisonnement, celui que nous avons appliqué à ce sujet. Enfin, Galien a composé un livre sur la manière dont tous les arts ont été inventés [1], et il n'a pas suivi d'autre voie que celle que nous avons mentionnée. »

Ibn Aby Ossaïbi'ah reprend ici et dit : Je dois avertir que nous avons cité les avis dont il a été question plus haut, malgré leur contraste et leurs variétés, ayant eu pour but de rappeler ce qu'on connaît de plus important dans ce que les différents partis pensèrent à ce sujet. Et puisqu'il y a en ceci beaucoup de diversité et d'opposition, ainsi qu'on l'a vu, il en résulte que la recherche sur l'origine de la médecine est une matière très-difficile. Mais l'homme intelligent, lorsqu'il s'occupe de cette question suivant son talent, trouve qu'il est probable que les commencements de l'art médical sont arrivés par

Come eccellente medico, che cura
Con ferro, e fuoco, e con veneno spesso.
(Ariosto, c. VII, st. 42.)

Pour ce qui est de la plante parasite à laquelle on fait allusion dans le texte, c'est sans doute une sorte de cuscute.

[1] On veut parler ici, probablement, de l'écrit de Galien, composé dans le but d'exciter à l'étude des arts et surtout de la médecine. (*Galeni suasoria ad artes Oratio*; et *De optima doctrina Liber*; édit. Chart., t. II, p. 3 à 20.)

toutes les causes qui viennent d'être mentionnées ou par plusieurs de celles-ci. Nous disons donc que la médecine est un objet de nécessité pour les hommes, inhérent à ces êtres, toujours et partout. Seulement, elle diffère chez eux à raison des lieux, de la quantité de la nourriture qu'on prend, et aussi à raison du degré différent de capacité des individus mêmes. D'après cela, la nécessité, à son égard, sera plus grande chez certaines populations que chez d'autres; car, quelques contrées seront affligées de beaucoup de maladies, dont les habitants de quelques autres seront exempts. Ceux qui se nourrissent d'aliments de plusieurs sortes, et qui mangent beaucoup de fruits, sont particulièrement dans le premier cas. Tous ceux de cette catégorie ont leurs corps, pour ainsi dire, préparés pour les maladies; de sorte qu'ils peuvent rarement échapper à quelque affection dans les diverses périodes de leur vie. Aussi, ces gens auront besoin de l'art médical plus que d'autres qui se trouveront, par exemple, dans des contrées dont le climat est plus sain; qui feront usage d'aliments moins diversifiés, et qui, outre cela, mangeront, des choses qu'ils possèdent, une quantité moindre.

Ensuite, les hommes offrant des degrés différents de capacité intellectuelle, celui d'entre eux dont le discernement fut plus parfait, l'expérience plus grande et l'avis meilleur, aura, sans doute, connu et conservé, mieux que tout autre, ce qui avait précédé parmi son peuple en fait de cas expérimentés et de

notions de tout genre, servant à traiter les maladies et à les guérir au moyen de tel médicament plutôt que par tel autre. Quand il est arrivé, dans quelques contrées, que les habitants ont été attaqués par beaucoup de maladies, et que parmi eux se sont trouvées plusieurs personnes dans l'état d'excellence que nous venons d'indiquer, elles possédèrent les voies du traitement par le poids de leur savoir, la noblesse de leur nature, et par leur connaissance des choses d'expérience. Elles auront ainsi rassemblé, à la longue, des faits nombreux se rapportant à la médecine.

Nous allons maintenant établir, autant qu'il nous sera possible, quelques catégories au sujet des inventeurs de la médecine.

Première catégorie.

Celle-ci consiste en ce qu'une partie des connaissances médicales est venue aux hommes des prophètes et des élus de Dieu, au moyen de l'aide divine dont ceux-ci ont été favorisés.

Ibn 'Abbâs [1] raconte que Mahomet a dit ce qui suit : « Lorsque Salomon, fils de David, priait, il voyait un arbre debout devant lui, et il l'interrogeait sur son nom; or, si cet arbre était pour être planté, on le plantait, et s'il devait servir pour l'usage de la médecine on en prenait note. » Un certain nombre

[1] C'était un cousin germain de Mahomet, et une grande autorité en matière de traditions.

d'israélites prétendent que Dieu a fait tenir à Moïse le livre des médicaments. Les Sabéens disent que la médecine a été découverte dans leurs temples, par leurs devins et leurs saints, en partie au moyen de songes et en partie par inspiration divine. Quelques-uns, parmi eux, disent qu'on l'a trouvée écrite dans leurs temples, sans qu'on sache qui l'a tracée. D'autres avancent qu'on a vu sortir une main blanche sur laquelle la médecine était écrite. On rapporte aussi cette opinion des Sabéens, que Seth a enseigné la médecine et qu'il l'avait héritée d'Adam. Quant aux Mages, ou adorateurs du feu, ils disent que Zoroastre, qu'ils regardent comme leur prophète, a apporté des livres de science, lesquels, selon eux, avaient été reliés au moyen de douze mille peaux de buffles. Quatre mille parmi ces volumes contenaient la médecine. Les Nabathéens de l'Irâk, les Syriens ou Araméens, les Chaldéens, les Chasdéens[1] et autres peuples de la race des anciens Nabathéens, s'attribuent tous la découverte de la médecine. Ils disent qu'Hermès des Hermès, trois fois grand en science (ou trismégiste), était un des leurs; qu'il connaissait leurs sciences, qu'il se rendit en Égypte, y répandit les sciences et les arts chez les habitants, bâtit les pyramides et les *berbas* (ou monuments religieux des Égyptiens), et que c'est d'eux que la science émigra chez les Grecs.

[1] Ceux-ci sont appelés, dans la Bible, כַּשְׂדִּים *Casdîm*, et ils ont habité longtemps la Mésopotamie; ce sont aussi des Chaldéens. (Voyez *Genèse*, XI, 28, 31, et ailleurs.)

L'émîr Abou'lwafâ Almobacchir, fils de Fâtic[1], dans l'ouvrage intitulé : *Quintessence des sciences et beautés des discours*, dit ce qui suit : « Lorsqu'Alexandre se rendit maître du royaume de Darius et qu'il soumit les Perses, il fit brûler les livres traitant de la religion des Mages ou pyrolâtres ; il s'empara des livres d'astronomie, de médecine et de philosophie, qu'il fit traduire en grec, et qu'il envoya dans son pays, après avoir jeté au feu les originaux. »

Le cheïkh Abou Soleïmân, le logicien, dit : « Ibn 'Ady m'a assuré que les Indiens possèdent des sciences sublimes touchant la philosophie, et il pensait que la science avait été par eux transmise aux Grecs. » Ledit cheïkh Abou Soleïmân fait observer et ajoute : « Je ne sais pas d'où lui est venue cette conjecture[2]. »

[1] Ibn Aby Ossaïbi'ah parle plus loin de ce personnage (qui a composé quelques livres de philosophie et de médecine, et qui a possédé une riche bibliothèque), au chap. XIV, où il traite des médecins de l'Égypte (ms. 673, fol. 211 r. et v.). — Le titre arabe de l'ouvrage ci-dessus nommé est : مُخْتَار الحِكَم ومَحَاسِن الكَلِم, que l'on peut aussi traduire par : *Choix de sentences et de bons mots.*

[2] Abou Soleïmân était médecin, mais surtout philosophe, et il a écrit des livres de philosophie. On connaît aussi des poésies de ce personnage, qui a étudié sous Ibn 'Ady.

Notre auteur donne sa notice, chap. XI (ms. 673, fol. 164 v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 58.)

Ibn 'Ady fut aussi un médecin et un philosophe distingué. Il vivait à Bagdad, et a traduit, du grec et du syriaque en arabe, plusieurs livres de philosophie. Il a dépassé l'âge de quatre-vingts ans, et sa mort eut lieu dans l'année 364 de l'hégire (974 de J. C.).

Ibn Aby Ossaïbi'ah donne des détails sur ce personnage, chap. X (ms. 673, fol. 129 r. et v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 56-57.)

Enfin quelques savants israélites disent que celui qui inventa l'art médical, ce fut Yoûfâl[1], fils de Lâmekh, fils de Methoûchâlekh[2].

Deuxième catégorie.

Quelques connaissances médicales sont parvenues aux hommes par suite d'une vision nocturne véridique.

Un fait de ce genre est raconté par Galien, dans son livre sur la saignée, où il parle de l'ouverture d'une artère (العرق الضارب), qu'il a pratiquée sur lui-même, et qui lui fut indiquée en songe. Il dit : « On m'ordonna deux fois dans le sommeil de faire la section de l'artère qui se trouve entre le doigt indicateur et le pouce de la main droite. Lorsque le matin arriva, j'ouvris ce vaisseau, et je laissai le sang couler jusqu'à ce qu'il s'arrêtât spontanément; car ce fut ainsi qu'on m'ordonna de faire dans mon rêve. Il en coula un peu moins qu'une livre de douze onces, et, à l'instant même, s'apaisa une douleur que j'éprouvais, il y a de cela longtemps, dans l'endroit où le foie se réunit avec le diaphragme. J'étais, en effet, alors fort jeune. » Galien ajoute : « Et je connais un

[1] Je pense qu'il faudrait dire ici Yoûbâl. On lit en effet, dans la Bible, que celui-ci יוּבָל a été l'inventeur des premiers instruments de musique. Il serait donc considéré, à l'instar d'Apollon, comme le père de cette dernière, et, en même temps, de la médecine. (Cf. *Genèse*, IV, 21.)

[2] Le père de Lâmekh est appelé, dans la Bible, Methoûchâël. (Cf. *Genèse*, IV, 18.)

homme [1], dans la ville de Pergame, que Dieu a guéri d'une douleur ancienne qu'il éprouvait au côté, au moyen de la saignée de l'artère de la main. Ce qui a déterminé cet homme a agir ainsi, ce fut un songe qu'il eut lui-même. »

Voici ce que dit Galien dans le quatorzième livre de son ouvrage sur la méthode de guérir : « J'ai vu une langue qui grossit et se tuméfia, au point que la bouche ne pouvait plus la contenir. L'individu qui était atteint de cette maladie n'avait jamais subi d'émissions sanguines, et il était alors âgé de soixante ans. La première fois que je le visitai, ce fut à la dixième heure du jour, et je pensai que je devais le purger au moyen de ces pilules que j'avais l'habitude d'employer. Elles étaient composées d'aloès, de scammonée et de pulpe de coloquinte. Je lui administrai donc ce médicament vers le soir, et lui prescrivis, outre cela, de placer sur l'organe malade quelqu'une des substances appelées réfrigérantes ou calmantes. Je dis au malade d'agir ainsi, afin que je visse ce qui en résulterait, et que je pusse régler le traitement d'après l'effet produit. Un autre médecin qu'il avait fait venir ne fut pas de mon avis touchant cette dernière prescription. Pour cette cause, le malade prit les pilules, mais on remit au lendemain la délibération sur ce qui avait trait au remède local. Nous espérions qu'il

[1] Le texte imprimé de Galien porte ici « un prêtre » *minister dei Pergami*. Tout le reste de la citation est conforme à ce texte. (*Galeni de curandi ratione per venæ sectionem Liber*, cap. XXIII; édit Chart. t. X, p. 451.)

se présenterait à notre esprit quelque chose d'utile à ce sujet, et que nous l'essayerions ainsi sur la langue affectée, lorsque déjà le corps aurait été tout à fait purgé, et que la matière épanchée dans la langue serait descendue dans les parties inférieures. Mais le malade fit, pendant la nuit, un rêve clair et évident, par suite duquel il approuva mon conseil et le prit comme base de la cure locale. Je veux dire qu'il vit, en dormant, une personne qui lui commandait de mettre dans sa bouche du suc de laitue[1]. Il l'employa en effet; il guérit parfaitement, et n'eut besoin, avec cela, d'aucun autre remède[2]. »

Galien s'exprime ainsi qu'il suit dans son Commentaire sur le livre du serment d'Hippocrate[3] : « La plupart des hommes avouent que Dieu, qu'il soit béni et exalté! leur a donné, par inspiration, l'art médical, au moyen de songes et de visions nocturnes, qui les ont délivrés de maladies graves. Nous voyons, sous ce rapport, qu'un nombre incalculable de personnes ont ainsi été guéries par Dieu, qu'il soit béni et exalté! les unes par l'intemédiaire de Sérapis, et les autres par celui d'Esculape, dans les villes d'Épidaure (فنداروس), de Cos et de Pergame. Cette dernière est ma ville natale. »

[1] On l'appelle, en langage de pharmacie, *lactucarium* et *thridace*. C'est un calmant, et quelque peu narcotique.

[2] Ce sont là, en réalité, les termes dont se sert le médecin de Pergame. (*Galeni Methodi medendi Libri XIV*, lib. XIV, cap. VIII; édit. Chart. t. X, p. 327.)

[3] Voy. ci-dessus, p. 242, note.

En somme, on trouve dans tous les temples, soit des Grecs, soit des autres peuples, la mention de guérisons de maux dangereux obtenues par des songes ou des visions nocturnes.

Oribase raconte, dans sa grande Collection[1], qu'un homme était affecté d'un gros calcul dans la vessie, et il dit à ce propos : « Je le traitai par tous les médicaments qui conviennent pour réduire les pierres en petits fragments, et je n'en obtins aucun avantage. Le malade était près de périr, lorsqu'il vit, pendant le sommeil, un individu s'approchant de lui, tenant dans sa main un oiseau d'un petit volume, et qui lui disait : « Voici un oiseau appelé « *l'oiseau jaune*[2] ; il fréquente les lieux où se trouvent « des haies et des broussailles. Or prends-le, fais-le « brûler et emploie ses cendres, si tu veux guérir de « ta maladie. » Lorsqu'il se fut réveillé, il se conforma à ce conseil, et cela provoqua la sortie du calcul de sa vessie, sous la forme d'une poussière semblable à la cendre; il guérit complétement[3]. »

[1] Le mot كُنَّاش de notre texte, qui signifie « collection, pandectes, etc. », dérive probablement du chaldaïque כְּנַשׁ, qui veut dire « assembler ». Le verbe hébreu כָּנַס a aussi le sens de « rassembler, accumuler ».

[2] Le mot que donne notre texte, صفراغون, est composé du terme arabe صفراء, adjectif féminin qui signifie « jaune », et du persan غون, dont le sens est « oiseau ».

[3] Ce passage fait probablement partie des ouvrages perdus d'Oribase. Il ne se trouve pas parmi ce que nous connaissons des écrits de ce célèbre médecin. De plus, M. le D[r] Daremberg a bien voulu

Le fait suivant offre encore un exemple de guérison arrivée par suite d'une vision nocturne véridique. Un calife du Maghreb fut atteint d'une maladie chronique qu'il traita, mais inutilement, par beaucoup de moyens. Une certaine nuit, il vit en songe Mahomet, auquel il se plaignit de ses souffrances. Le Prophète lui dit : « Frotte-toi avec du *lâ*, mange du *lâ*[1], et tu guériras. » Lorsqu'il s'éveilla de son sommeil, il resta tout stupéfait de cet événement et ne comprit pas le sens de ces paroles. Il interrogea à ce propos ceux qui expliquent les rêves; mais aucun d'eux ne put éclaircir cela, excepté 'Aly, fils d'Abou Thâlib, de la ville de Kaïréwân[2]. Celui-ci dit : « Ô prince des croyants, le Prophète ordonne que tu oignes ton corps avec de l'huile d'olive, et que tu manges de celle-ci, pour que tu guérisses. » Le calife lui demanda d'où lui venait cette connaissance, et il répondit : « Du passage suivant du Korân : . . .*d'un arbre béni, de l'olivier, qui n'est* NI *de*

s'assurer, à ma demande, qu'il ne se trouve point dans les fragments manuscrits et inédits d'Oribase qu'il a entre les mains.

Je saisis cette occasion pour remercier cet honorable et savant collègue, M. le Dr Daremberg, des renseignements bibliographiques qu'il m'a donnés sur ce point, ainsi que sur plusieurs autres, relatifs au présent travail.

[1] Ce qui va suivre dissipera, peut-être, l'obscurité dont cette phrase est enveloppée. Au demeurant, je prie le lecteur de donner ici au monosyllabe *lâ* (particule arabe qui signifie *non, ne, ni*), le sens de « huile d'olive. »

[2] Cette ville, appelée communément Kaïrovan, fait partie de l'Afrîkiyah des géographes arabes, et elle est située dans la régence de Tunis. (Cf. Abou'lféda, *Géographie*, texte arabe p. 144.)

l'Orient, NI *de l'Occident, et dont l'huile éclaire....*[1]. »
Quand le prince eut fait usage de cette substance, il s'en trouva bien et guérit tout à fait.

J'ai tiré le texte qui suit d'un autographe d'Aly, fils de Rodhwân[2], contenant son Commentaire sur l'ouvrage de Galien qui traite des sectes en médecine[3]. Il dit : « J'étais affligé, depuis plusieurs années, d'une violente céphalalgie qui avait pour cause une plénitude des vaisseaux sanguins de la tête. Je fis usage de la saignée, mais la douleur ne s'apaisa point; je la répétai à plusieurs reprises, et mon mal de tête persista toujours le même. Or je vis Galien en songe, qui m'ordonna de lui lire son Traité sur la méthode de guérir. J'en lus en sa présence sept livres, et quand je fus arrivé à la fin du septième, il dit : « J'avais oublié ton mal de tête. » Il me prescrivit d'appliquer des ventouses dans le derrière de la tête, sur l'occiput; puis je me réveillai, je suivis ce conseil, et je guéris sur l'heure de mon mal. »

[1] On lira le verset entier, dont les mots ci-dessus ne sont qu'un fragment, au chapitre XXIV, vers. 35, du Korân. On pourra voir aussi quelque remarques analogues à notre sujet dans la quarante-sixième séance de Harîry, texte et commentaire (édition Silvestre de Sacy, p. 534).

[2] Ce personnage est né en Égypte, et il a exercé la médecine au Caire. Il a écrit quelques livres sur cette science, et a cessé de vivre dans l'année 453 ou 460 de l'hégire (1061 ou 1067-8 de J. C.). On peut lire sa biographie au chap. XIV du présent ouvrage (ms. 673, fol. 211 v. à 215 r.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité p. 80-82; et Silv. de Sacy, *Traduction de la relation de l'Égypte par Abd-Allatif,* p. 103-104.)

[3] *Galeni De sectis, ad eos qui introducuntur* (édit. Chart. t. II, p. 286-299).

Voici ce que raconte 'Abdalmalic, fils de Zohr, dans le Livre du secours (كتاب التيسير)[1] : « Ma vue s'était affaiblie par suite d'un vomissement critique excessif. Il me survint, en outre, un gonflement dans les pupilles des deux yeux tout à la fois, et cela préoccupait beaucoup mon esprit. Or je vis en songe une personne qui, pendant sa vie, avait pratiqué la médecine, et elle m'ordonna, dans mon rêve, de me servir du sirop de roses (شراب الورد) comme collyre. J'étais alors simplement étudiant; à vrai dire, j'avais déjà appris la médecine, mais je manquais encore d'expérience; c'est pour cela que j'informai mon père de ce que j'avais rêvé. Celui-ci médita quelque temps sur cet événement, puis il me dit : « Fais usage de ce qu'on t'a prescrit dans « ton sommeil. » J'agis ainsi, et je m'en trouvai bien. Ensuite, je n'ai pas cessé depuis lors, dans ma pratique, d'employer ce moyen comme remède pour donner de la force aux yeux, jusqu'au moment où j'écris le présent ouvrage. »

Il y a beaucoup d'exemples du genre de celui que nous venons de rapporter, au sujet des découvertes

[1] C'est le célèbre Aven Zohar ou Aben Zohar, médecin arabe d'Espagne, mort à Séville l'an 557 de l'hégire (1162 de J. C.). Son père était médecin, de même que son fils; car il appartenait à cette fameuse famille d'Espagne, les Ibn Zohr, qui a fourni plusieurs personnages distingués à l'art médical, ainsi qu'à d'autres professions.

On peut lire la Notice d'Aven Zohar dans le chap. XIII d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. 673, fol. 197 v. à 198 v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité p. 90-91; Al-Makkary, *The history of the Mohammedan Dynasties of Spain, translated* by P. de Gayangos, t. I. Appendix A, p. III-VII.)

qui proviennent d'un songe véridique. En effet, il est arrivé souvent que des individus ont vu en songe les propriétés de remèdes comme inspirées par ceux qui les leur ont ainsi fait connaître, et souvent aussi ces remèdes les ont guéris. Plus tard, le traitement par ces moyens fut bien connu, et il se propagea.

Troisième catégorie.

Quelques connaissances médicales sont parvenues aux hommes par suite du hasard et d'une découverte fortuite.

Il en est ainsi de la connaissance qui porta Andromaque II à introduire dans la thériaque la chair des vipères. Ce qui l'excita à procéder ainsi et détermina son esprit à effectuer cette composition, ce furent trois faits qui arrivèrent par hasard. Voici ses propres paroles[1] : «Quant au premier événe-

[1] Il est peut-être utile, pour l'intelligence des observations que j'aurai à présenter plus loin, que je consigne ici, en le résumant, ce que nous savons de plus important à l'égard des deux personnages, Andromaque de Crète, ou l'Ancien, et Andromaque le Jeune, nommé ici Andromaque II.

Le premier était natif de l'île de Crète, et il vécut à Rome dans le premier siècle de J. C. sous le règne de Néron. Il a laissé un recueil qui contient la description d'un grand nombre de médicaments composés, qu'il a inventés lui-même, pour la plupart, et dont Galien a ensuite parlé. La plus fameuse des compositions d'Andromaque est l'antidote qu'il appelle *galène*, γαλήνη, mot grec qui signifie «tranquillité, gaieté», et qu'on a nommé depuis *thériaque*. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une imitation de l'antidote de Mithridate, mais il contient de plus les vipères sèches, etc. Il en a donné la description dans un poëme grec dédié à Néron, et que Galien nous a conservé dans son livre des Antidotes et ailleurs. (*Galeni de Antid.* Lib. I,

ment, je vais dire en quoi il consiste : il y avait des cultivateurs qui labouraient la terre, pour la semaille, dans une de mes campagnes ou fermes, située dans le lieu nommé *Boûrtoûs*[1]. Deux parasanges de distance séparaient cet endroit du lieu où je demeurais; mais j'allais tous les matins, de bonne heure, vers ces laboureurs, pour voir ce qu'ils faisaient, et je m'en retournais quand ils quittaient l'ouvrage. Je leur apportais, avec moi, des vivres et de la boisson, chargés sur l'animal que montait l'esclave, afin qu'ils fussent contents et qu'ils travaillassent avec courage. Je continuais ainsi, lorsqu'un jour je leur apportai ce que j'avais l'habitude de leur donner, et je leur amenai donc une petite cruche verte remplie de vin. Le goulot en était luté et ne fut pas ouvert. Outre cela, je leur amenai aussi des aliments; et

cap. vi, édit Chart. t. XIII, p. 875-877; *Galeni de Ther. ad Pis. Liber,* cap. vi et vii, éd. Chart. t. XIII, p. 937-940). Andromaque fut premier médecin ou archiatre de Néron, et mourut à Rome l'an 65 de J. C.

Andromaque le Jeune, fils du précédent, était aussi médecin, et il fut nommé, à son tour, archiatre de Néron, après la mort de son père. Il paraît avoir écrit plusieurs livres de médecine, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Mais Galien parle beaucoup de médicaments qu'Andromaque le Jeune avait inventés et décrits. On peut voir, entre autres, les endroits suivants : *Galeni de Compos. med. sec. locos,* lib. III, cap. i, et lib. VI, cap. vi (édit. Chart. t. XIII, p. 398-401, et p. 499-500); *Galeni de Compos. med. sec. genera,* lib. IV, cap. v (édit Chart. t, XIII, p. 744-752).

[1] Je lis ainsi par conjecture. Serait-ce *Portus?* La leçon du manuscrit 674 est proprement بورنوس (*sic*); celle du ms. 673, نورنوس. Le ms. 756, et l'abrégé, ms. 873, donnent ce mot d'une façon embrouillée ou illisible.

lorsque les laboureurs les eurent mangés, ils prirent la cruche et l'ouvrirent. Quand l'un d'eux y eut introduit sa main, avec une tasse, pour puiser la boisson, il y trouva une vipère toute macérée, et, par conséquent, ils s'abstinrent de boire. Ils dirent : « Il « y a dans ce village un individu tourmenté par la « lèpre ou l'éléphantiasis, et qui souhaite la mort, à « cause de la violence de son mal ; nous lui ferons « boire de ce vin, afin qu'il meure; et Dieu nous « en récompensera, puisque nous délivrerons de la « sorte cette créature de sa maladie. » Ils se dirigèrent vers cet homme avec des provisions de bouche, et l'abreuvèrent de ladite boisson, dans la certitude, de leur part, qu'il cesserait de vivre dans la journée. Aux approches de la nuit, son corps se gonfla énormément, et le malade resta ainsi jusqu'au lendemain matin. Alors sa peau extérieure, ou l'épiderme, tomba, et laissa à nu sa peau intérieure rouge, ou le derme. Ensuite celui-ci durcit, l'individu guérit et vécut un temps fort long, sans se plaindre d'aucune infirmité. Il périt enfin de la mort naturelle, qui est la destruction de la chaleur innée. Or ceci est une preuve que la chair des vipères est avantageuse dans les affections graves et les maladies chroniques du corps.

« Pour ce qui regarde le deuxième événement : mon frère Baroloûbïoûs (برلوبيوس)[1] était arpenteur, ou commis surveillant des fermes, par ordre du roi. Il s'y

[1] Je serais tenté de lire *Boûloûbïoûs*, c'est-à-dire Polybe, ici en

rendait, le plus souvent, dans les temps rigoureux et mauvais, d'été comme d'hiver. Un jour il partit pour un village qui était à neuf parasanges de distance, et il mit pied à terre, pour se reposer, au pied d'un arbre. La saison était très-chaude, et il s'endormit. Une vipère passa près de lui, et le mordit dans la main, qu'il avait posée sur le sol par excès de fatigue. Il s'éveilla avec frayeur, il reconnut qu'il avait été atteint par une grande calamité, et n'eut pas même la force de se lever pour tuer la vipère. L'angoisse et la défaillance le prirent; puis il écrivit un testament où il consigna son nom, celui de sa famille, le lieu et la description de sa demeure. Il l'attacha sur l'arbre, afin que quand il serait mort, et qu'un individu passerait près de lui et verrait le papier, il le prît, le lût, et informât de l'événement sa parenté; après cela, il se résigna à périr. A peu de distance de lui il y avait de l'eau, dont un petit excédant se trouvait dans un creux, au pied de l'arbre auquel il avait attaché le billet. Il avait une grande soif et il but beaucoup de cette eau. A peine fut-elle entrée dans son intérieur, que sa douleur s'apaisa, ainsi que tout ce qu'il avait éprouvé par suite de la morsure de la vipère. Il guérit donc et resta tout stupéfait, car il ne savait point ce que contenait cette eau. Or il coupa un bâton, ou une branche de l'arbre, et commença à rechercher avec cela ce qu'il y avait au fond de l'eau, puisqu'il lui répugnait de la remuer avec sa

core par conjecture. Ou bien c'est peut-être Procope, suivant un des manuscrits, le n° 673, qui porte بركوبيوس.

main, par crainte qu'il n'y eût encore là quelque chose qui pût lui faire du mal. Il y trouva deux vipères, qui s'étaient sans doute battues entre elles, et qui étaient tombées ensemble dans l'eau, où elles avaient macéré.

« Mon frère arriva à notre maison sain et sauf; il continua dans cet excellent état de santé tout le temps qu'il vécut; il laissa l'emploi qu'il avait, et se borna à s'attacher à moi avec assiduité. Ce que nous venons de raconter est une nouvelle preuve que la chair des vipères est utile contre la morsure des mêmes vipères, des serpents, des animaux féroces et rapaces.

« Voici ce qui concerne le troisième événement: le roi Bïoûloûs (بيولوس)[1] possédait un page mauvais, médisant, vil, et offrant, en un mot, la réunion

[1] Il m'est impossible de deviner au juste quel prince on entend désigner par ce nom, ou par sa variante *Boûloûs* (بُولوس), que fournit le manuscrit 673. C'est peut-être Julius, ou Vitellius, ou même Ptolémée. Tout ce que je puis dire, c'est que, bien souvent, les Arabes font preuve d'une très-grande ignorance en ce qui regarde l'histoire ancienne; et je suppose que ce sont eux qui ont, pour le moins, brodé sur les détails donnés par Andromaque, si tant est que ceux-ci soient authentiques, et non tout à fait apocryphes.

Je vais transcrire ici, surtout comme exemple des bévues historiques et chronologiques des écrivains arabes, précisément l'article qui concerne Andromaque (sans doute l'Ancien), tel que je le lis dans le كتاب تواريخ الحكماء, manuscrit de la Bibliothèque impériale. On remarquera, 1° que l'auteur fait vivre Andromaque du temps d'Alexandre; et 2° qu'il le dit premier médecin dans l'*Ordon* (mot qui désigne le fleuve Jourdain, et peut-être le district ou pays du Jourdain, dans la Palestine et la Syrie). Il est évident que ces assertions sont l'une et l'autre également fausses. Voici la citation :

de tous les vices, de toutes les calamités; mais il le tenait en grande considération et l'aimait beaucoup, précisément à cause de ses vices. Ce page avait offensé un grand nombre de gens, de sorte que les ministres, les gouverneurs et les princes s'entendirent pour provoquer sa ruine. Ils ne purent y réussir, à cause de l'estime que le roi avait pour lui. L'un d'eux imagina une ruse et dit aux autres : « Allez broyer le « poids de deux drachmes d'opium, et faites-les lui « prendre dans ses aliments ou dans sa boisson. Il « arrive assez souvent que des personnes périssent « d'une mort subite : lorsque celui-ci sera mort, « vous l'apporterez en présence du roi, et son corps « sera exempt de toute blessure, de toute lésion ap- « parente. » Or plusieurs de ses ennemis invitèrent ce page dans un jardin; et comme ils ne réussirent point à lui faire avaler le poison dans la nourriture, ils le mirent dans la boisson. Au bout d'un court espace de temps, il mourut (en apparence). Alors les auteurs du crime dirent : « Laissons le

اندروماخس حكيم فيلسوف فى زمن الاسكندر ولم تكن له شهرة غيرة (*) وقد اخذ عنه شىء من هذا النوع وله مقالات مذكورة فى مدارس هذا العلم وكان رئيس الاطبّآء بالاردن وهو الذى وقف على معجون المترود يطس فزاد فيه ونقص منه فكان ممّا زاد فيه لحوم الافاعى فنفع من لسع الافاعى زيادة على منافعه المستقرّة (Suppl. arabe, n° 672, p. 62.)

* Telle est la leçon exacte du manuscrit. Mais je ne doute pas qu'il ne manque ici une ou plusieurs lignes.

« mort dans une chambre, scellons-en la porte, et « mettons-y, pour la garder, les artisans, pendant que « nous irons trouver le monarque et que nous l'ins-« truirons que le jeune homme est mort à l'impro-« viste, afin qu'il envoie, pour l'examiner, ses gens de « confiance. » Lorsqu'ils furent tous partis chez le souverain, les artisans virent une vipère sortir d'entre les arbres et pénétrer dans la chambre où était le page. Ils ne purent pas entrer derrière le reptile et le tuer, puisque la porte était condamnée. Après quelque temps, le page se mit à crier : « Pourquoi « avez-vous fermé la porte sur moi? Aidez-moi, car « une vipère m'a mordu. » Il poussa la porte de l'intérieur, les gardiens du jardin réunirent leurs efforts aux siens de l'extérieur, de façon qu'ils la brisèrent. Le page sortit et n'avait aucun mal. Ceci est encore une preuve que la chair des vipères est avantageuse contre les boissons vénéneuses et mortelles. »

Voilà tout ce qu'a raconté Andromaque. Le fait suivant offre aussi l'exemple d'une chose, découverte par hasard et à la suite d'un événement fortuit : un malade, dans la ville de Bassora, était devenu hydropique, et les membres de sa famille désespéraient de le sauver. Ils avaient fait usage, pour le traiter, d'un grand nombre de moyens médicaux, mais ils ne nourrissaient plus aucune espérance à son égard, et ils dirent : « Il n'y a pas possibilité de le guérir. » Le malade entendit cela de la bouche de ses proches, et il leur dit : « Laissez-moi donc maintenant me « procurer la jouissance des biens de ce monde et

« manger tout ce que je voudrai; or, ne me tuez pas « par la diète. » Ils lui répondirent : « Mange ce que « tu voudras. » Le malade s'asseyait, en effet, à la porte de sa maison, il achetait et mangeait de tout ce qui passait devant lui. Il vit un jour un individu qui vendait des sauterelles cuites, et il en acheta une grande quantité. Quand il les eut mangées, il fut atteint d'une diarrhée séreuse, qui dura trois jours et qui faillit le perdre, tant elle était considérable. Mais lorsque le flux du ventre s'arrêta, tout le mal dont il souffrait dans son intérieur disparut, sa force se rétablit, il guérit et put sortir pour s'occuper de ses affaires. Un médecin le vit et fut surpris de cet événement. Il le questionna à ce sujet, et l'individu guéri lui fit part des détails concernant son rétablissement. Le médecin dit alors : « Les sauterelles n'ont « pas, de leur nature, la propriété de produire l'effet « dont tu parles; or, indique-moi le marchand qui « te les a vendues. » Quand il le lui eut fait connaître, le médecin demanda à ce marchand où il chassait ses sauterelles, et se dirigea avec lui vers le lieu qu'il désigna. Il vit qu'elles se trouvaient sur un sol dont la principale plante était le *mezereum*[1]. Celui-ci est justement un remède employé contre l'hydropisie; lorsqu'on en administre à un malade le poids d'une seule drachme, il en résulte une purgation prompte et tellement abondante, qu'on est im-

[1] C'est le *daphne mezereum*, arbrisseau de la famille des thymélées. Il est connu vulgairement sous les noms de « bois gentil » et de « lauréole femelle ».

puissant pour l'arrêter; de sorte que le traitement par ce moyen est dangereux, et, pour cette raison, les médecins osent rarement le prescrire. Les sauterelles s'étant donc abattues sur cette plante, qui a été ainsi digérée dans leur intérieur, puis celles-ci ayant été cuites, l'action du végétal en a été affaiblie, et les sauterelles ont pu être mangées et procurer ladite guérison au moyen de cette plante.

Voici un autre cas de guérison arrivée par une voie fortuite et par hasard : Apollon, qui a donné le jour à Esculape, avait une tumeur inflammatoire dans un bras, qui le faisait cruellement souffrir. Or, étant réduit à la dernière extrémité par suite de ce mal, il désira vivement de se rendre au bord d'un fleuve, où ses esclaves le transportèrent par son ordre. Il y avait là la plante nommée *sempervivum*[1], sur laquelle il plaça son bras pour le rafraîchir. Cela diminua sa douleur, et il continua un temps assez long à rester dans cette position. Le lendemain matin, il fit comme la veille, et il guérit complétement. Quand les gens s'aperçurent de la promptitude de sa guérison, ils reconnurent que la cause en était dans le moyen susindiqué. L'on dit même que c'est le premier médicament qui ait été découvert.

Il existe beaucoup d'autres exemples du genre de ceux que nous avons mentionnés.

[1] Cela désigne communément le genre orpin (*sedum*), groupe de végétaux succulents de la famille des joubarbes ou des crassulacées. Quelques espèces sont en effet employées comme émollientes.

Quatrième catégorie.

Quelques connaissances médicales sont parvenues aux hommes par suite de ce qu'ils ont observé chez les animaux. Ils se sont ainsi conformés aux actes de ceux-ci et les ont imités.

Rhazes raconte, dans son ouvrage sur les propriétés des choses (كتاب الخواصّ)[1], que l'hirondelle, quand elle voit ses petits atteints de la jaunisse, part et apporte ce qu'on appelle la *pierre de l'ictère.* C'est une petite pierre blanche, que l'hirondelle seule connaît, et qu'elle place dans son nid, de sorte que ses petits guérissent. Quand l'homme veut se procurer cette pierre, il enduit de safran les petits de l'hirondelle. Celle-ci pense alors qu'ils sont pris de la jaunisse, vole à la recherche de la pierre et l'apporte. On la prend ensuite, on la suspend sur la personne atteinte d'ictère, et cette pierre la soulage.

Un fait analogue est fourni par les aigles, quand la femelle se trouve gênée par ses œufs, dont la sortie est difficile; ce qui la fait tellement souffrir que quelquefois elle court danger de mort. Lorsque le mâle s'en aperçoit, il s'envole et rapporte ensuite une pierre nommée *kilkil* (mot qui signifie « son, bruit »), car, étant agitée, elle fait entendre un certain bruit dans son intérieur. Pourtant, si on la brise, on n'y

[1] Ibn Aby Ossaïbi'ah parle de ce célèbre médecin, ainsi que de ses nombreux ouvrages, au chapitre XI de son livre, où il traite des médecins de la Perse (ms. 673, fol. 158 r. à 164 v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 40 à 49.)

trouve absolument rien. Tous ses fragments, étant agités, font aussi entendre un bruissement comme fait la pierre dans son intégrité. Celle-ci est plus généralement connue sous le nom de *pierre de l'aigle*. Le mâle la dépose donc dans le nid, ce qui facilite la sortie des œufs de sa femelle. Les hommes font usage de la même pierre, dans les cas d'enfantement difficile, d'après l'exemple tiré des aigles.

Quand les yeux des serpents sont devenus obscurs par suite de leur demeure, pendant l'hiver, dans les ténèbres de l'intérieur de la terre, et qu'ils sortent de leurs cachettes au temps où il commence à faire chaud, ils recherchent la plante du fenouil. Ils passent à plusieurs reprises leurs yeux sur ce végétal, ce qui remédie à leur infirmité. Lorsque les hommes eurent été témoins de ce fait et qu'ils eurent expérimenté à ce sujet, ils trouvèrent qu'une des propriétés du fenouil c'est de faire disparaître la faiblesse de la vue, si on se sert de son eau distillée, en collyre.

Galien mentionne, dans son ouvrage sur les clystères[1], et d'après Hérodote, que c'est un oiseau nommé *aník*[2] qui, le premier, a montré aux hommes la connaissance des lavements. Il prétend que cet oiseau mange beaucoup, et ne manque jamais d'avaler toutes les viandes qu'il peut se procurer. Son ventre se constipe, par suite du mélange et de l'abondance des humeurs dépravées. Quand cet état

[1] *Galeni de clysteribus Libellus* (édit. Chart. t. XIII, p. 1013).

[2] C'est probablement la même chose qu'*anoûk*. Il s'agit ici de l'ibis, oiseau de l'Égypte, qui a quelque rapport avec la cigogne.

lui devient insupportable, il se dirige vers la mer, prend de l'eau avec son bec, qu'il introduit après cela dans son fondement, et, par le moyen de l'eau de la mer, les humeurs emprisonnées dans son corps sortent. Ensuite cet animal retourne à son mode habituel de nourriture.

Cinquième catégorie.

Quelques connaissances médicales sont arrivées aux hommes par la voie de l'inspiration ou de l'instinct, comme cela a lieu pour beaucoup d'animaux.

On dit que lorsque le faucon souffre dans le ventre, il se dirige vers un oiseau qu'il connaît bien et que les Grecs appellent *dryops* (دريغوس)[1]. Il le chasse, mange de son foie, et sa douleur s'apaise à l'instant.

Nous voyons les chats manger du foin ou des herbes, à l'époque du printemps; s'ils en manquent, ils se tournent alors vers les feuilles sèches de certains arbres dont on fait les balais, et ils en avalent. On sait pourtant que ce n'est point là la nourriture

[1] Je lis ainsi par conjecture et parce que je ne connais point de nom d'oiseau, en grec, qui approche le plus de la leçon arabe, que celui de *δρύοψ, οπος*. Il est mentionné da la comédie des Oiseaux, d'Aristophane, dans le vers suivant, qui est le 305e:

Πορφυρὶς, *κερχνῆς, κολυμβὶς, ἀμπελὶς, φήνη, δρύοψ.*

(*Aristophanis comœdiæ undecim*, etc. édit. de Leyde, 1760, t. II, p. 706).

Le *dryops* désigne le *picus* ou pivert.

Je dois ajouter que la leçon du ms. 673 est بريغوس et celle du ms. 756 دريقوس.

habituelle de ces animaux; mais l'instinct les invite à agir ainsi, Dieu ayant constitué cette action comme une cause de la santé de leurs corps. En effet, après avoir mangé de ce qu'on vient de dire, les chats vomissent des humeurs de différentes sortes qui s'étaient amassées dans leur intérieur. Ils continuent à faire usage de ces herbes jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent qu'ils se trouvent dans leur état habituel de santé, et alors ils cessent.

Quand les mêmes chats reçoivent quelque lésion d'un des animaux nuisibles et venimeux, ou bien quand ils ont mangé, par hasard, quelque chose provenant de ces derniers, ils recherchent les lampes et les endroits où l'on garde l'huile. Ils avalent de celle-ci, et alors les symptômes qu'ils ressentaient s'apaisent.

On assure que les bêtes de somme, quand elles broutent pendant le printemps du laurier-rose, en deviennent malades. Elles accourent alors tout de suite vers une herbe qui est l'antidote de cette plante, elles la paissent et, par ce moyen, elles guérissent.

L'événement suivant, arrivé depuis peu, confirme ce que nous venons de dire : Behâ eddîn, fils de Nakkâdhah, le secrétaire, raconte que, lorsqu'il voyageait dans la direction de Carac[1], il passa par Zhalîl, station où il y a du laurier-rose en abondance. Il mit pied à terre, ainsi que plusieurs autres individus,

[1] La ville et le château de Carac sont situés dans la Syrie, sur la limite de celle-ci et du Hidjâz. (Cf. Abou'lféda, *Géographie*, texte arabe, p. 246.)

dans un endroit de cette station, et tout près d'eux se trouvait ladite plante. Les esclaves attachèrent dans ce lieu les bêtes de somme de ces individus; or elles broutèrent les herbes qu'elles purent atteindre et mangèrent du laurier-rose. Quant à ses bêtes de somme, à lui, ses esclaves les négligèrent, de sorte qu'elles errèrent à volonté et allèrent paître dans des endroits différents, tandis que les autres restèrent à leur place et ne purent pas la quitter. Le lendemain matin, on trouva les animaux de Behâ eddîn bien portants, mais ceux des autres voyageurs furent trouvés tous morts, sans exception, dans le lieu où ils étaient attachés.

Dioscoride raconte, dans son ouvrage, que les chèvres sauvages dans l'île de Crète, quand elles sont atteintes par des flèches, et que celles-ci restent dans leur corps, s'empressent de paître la plante nommée *almechcather amchîr*[1], qui est une sorte de

[1] Ce nom bizarre se lit beaucoup de fois, dans Avicenne, écrit de différentes manières. On trouve, en effet, tantôt مشكطر امشير, tantôt مشكطر امشيغ, ou bien مشك طرامشيغ, etc. Cela désigne, le plus souvent, le dictame et quelquefois aussi une espèce de pouliot. Ce sont, l'un et l'autre, des végétaux aromatiques et stimulants qu'on a parfois, et à tort, confondus ensemble. On a même nommé le dictame «pouliot des bois,» *silvestre pulegium;* mais, le véritable pouliot est une espèce de menthe, et le dictame constitue plusieurs variétés, dont une est la fraxinelle.

On pourra voir, à ce sujet, les passages que je vais indiquer du texte arabe d'Avicenne publié à Rome en 1593. Dans le tome I, p. 207, l. 32 et suiv. l'auteur dit quelques mots sur la description du مشكطر امشير; il en indique deux espèces ou variétés, dont l'une est appelée *le vrai* et l'autre *le faux,* à l'exemple de Diosco-

pouliot (ou mieux, le dictame). Les flèches tombent et ces animaux ne ressentent plus aucun mal [1].

Le kâdhi Nadjm eddîn 'Omar, fils de Mohammed, fils d'Alcoraïdy, m'a rapporté ce qui suit : que la cigogne fait son nid au sommet des coupoles et des lieux élevés ; qu'elle a un ennemi, parmi les oiseaux, qui la poursuit toujours, et qui se dirige vers son nid pour en casser les œufs. Le kâdhi ajoute : « Mais il y a quelque part une herbe dont la propriété est que l'ennemi de la cigogne devient aveugle dès qu'il en respire l'odeur. La cigogne l'apporte dans son nid et la place sous ses œufs, de façon que l'oiseau ennemi ne peut alors rien entreprendre contre ces derniers [2]. »

ride, pour le dictame. La première paraît se rapporter au dictame de Crète (*Origanum dictamnus*), et la seconde à quelque espèce de marrube ou à la fraxinelle. Au tome II, p. 89, l. 28, Avicenne parle de nouveau de cette plante, à l'article du traitement des brûlures. Il y revient, p. 179, l. 7 et 24, à l'occasion de la thériaque, et ailleurs.

[1] On lit, en effet, dans Dioscoride, à l'article du dictame, les paroles suivantes : « Produnt in Creta capras, sagittis percussas, hu-« jus herbæ pastu, eas excutere. » (*P. Dioscoridæ Pharmacorum simplicium reique medicæ Libri VIII*, etc. Io. Ruellio interprete, etc. 1529. lib. III, cap. xxxv, fol. 164, B.)

[2] Les lignes qui suivent, que j'ai extraites d'Ælien, avancent une chose qui a beaucoup d'analogie avec le fait dont parle notre auteur. Voici le passage : « Ciconiæ ovis suis perniciem molientes ves-« pertiliones sapientissime vindicant. Quum hæ itaque solo suo « contactu ova ipsa sterilia efficiant, hoc remedio utuntur ciconiæ : « platanis folia in nidos suos inferunt, ad quæ accedentes vesperti-« liones, torpore comprehensæ, perniciem afferre non queunt. » (*Claudii Æliani De animalium natura Libri XVII.* Petro Gillio Gallo et Conrado Gesnero Helvetio interpretibus, etc. lib. I, cap. xxxvii.)

L'auteur appelé *Aouhad Azzémân*[1], c'est-à-dire « l'Unique de l'époque », raconte dans son ouvrage, intitulé : *Celui qui médite* (المعتبر), que le hérisson a dans sa cachette des portes qu'il ferme et qu'il ouvre, suivant le souffle des vents qui lui sont nuisibles ou favorables.

Il raconte aussi qu'une personne a vu l'outarde combattre contre la vipère, s'enfuir de celle-ci pour aller vers une plante légumineuse dont elle mangea, puis retourner au combat. Que ladite personne ayant été témoin de ce fait, courut vers cette plante et la coupa, pendant que l'outarde était occupée à combattre la vipère. Quand la première revint vers le lieu où avait poussé cette herbe et qu'elle ne la trouva plus, elle se mit à tourner autour de la place sans pouvoir découvrir ce qu'elle cherchait. Elle tomba morte bientôt; et il fut évident qu'elle se guérissait, par le moyen de cette plante, des blessures qu'elle recevait de son adversaire.

Le même auteur mentionne que la belette, quand elle se bat contre le serpent, s'aide en mangeant de la rue; que les chiens, lorsqu'ils ont des vers dans les entrailles, avalent de la lavande, ce qui les fait

[1] Il était natif de Bassora, et attaché, comme médecin, au calife Mostandjid billâh, qui régna tranquillement pendant les années 555 à 566 de l'hégire (1160 à 1170 de J. C.). Il a écrit plusieurs ouvrages, tant de médecine que de philosophie. Ibn Aby Ossaïbi'ah donne sa notice et mentionne ses œuvres au chapitre x, où il traite des médecins de l'Irâk, etc. (Ms. 673, fol. 147 r. à 148 r.) (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, 98-99, et Reiske, *Abulf. Ann. musl.* t. III, p. 599 et 601.)

vomir et les purge; que la cigogne, étant blessée, soigne sa plaie au moyen de l'origan des montagnes (une espèce de pouliot); enfin, que le bœuf sait faire la distinction des herbes qui se ressemblent quant à leur extérieur, qu'il reconnaît celles qui lui conviennent et les paît, et celles qui lui seraient nuisibles, et il les laisse. Cela, malgré son insatiable appétit, sa gourmandise et la stupidité de sa cervelle.

Il y a un grand nombre d'exemples de la nature des faits qu'on vient de lire. Ainsi donc, puisque les animaux, qui sont privés de la raison, ont reçu par inspiration ou instinct la connaissance des choses qui leur conviennent et leur sont utiles, l'homme aussi doit l'avoir reçue, et, à plus forte raison; l'homme qui est intelligent, éclairé, libre dans ses actions, et la plus noble des créatures. Ceci est l'argument le plus considérable en faveur de ceux qui soutiennent que la médecine n'est qu'une inspiration et une direction de Dieu (qu'il soit loué!), au profit des hommes.

En somme, la plupart des connaissances médicales sont sans doute parvenues aux hommes au moyen de l'inspiration divine, et aussi au moyen de l'expérience, du hasard et des événements fortuits; puis ces notions se sont multipliées parmi eux, aidées surtout en cela par le raisonnement établi sur les faits observés, et auquel ils furent amenés par leurs propres qualités naturelles. Ainsi, ils acquirent la connaissance de choses nombreuses, assem-

blage de toutes les notions partielles provenant desdites voies différentes et opposées. Plus tard, les hommes méditèrent sur ces matières, ils déduisirent leurs causes et leurs analogies, et par là ils furent en possession des règles générales et des principes de la science. Tel fut, en effet, le commencement de l'étude et de l'enseignement, lesquels finissaient aux notions générales acquises jusqu'alors; car, quand la science est bien établie, l'enseignement a lieu depuis les faits généraux jusqu'aux faits particuliers, tandis que, dans son origine, il remonte, au contraire, de ceux-ci à ceux-là. (Il est donc synthétique au lieu d'être analytique.)

J'ajouterai ici, comme je l'ai déjà indiqué auparavant, qu'il n'est pas nécessaire de supposer que le commencement de la médecine ait été particulièrement dans un lieu à l'exclusion d'un autre, ni qu'un peuple ait été seul en ceci et en dehors de tous les autres. Il ne peut exister, à ce sujet, qu'une différence du plus au moins, et une variété dans les divers modes de traitement; car il est hors de doute que chaque peuple s'est mis d'accord à l'égard d'un certain nombre de médicaments qu'il a employés, et au moyen desquels il a traité les maladies.

Je suis d'avis que le motif par suite duquel les opinions diffèrent touchant l'attribution de la médecine à tel ou tel peuple, vient seulement de ce que la science s'est montrée *de nouveau* chez une nation que l'on a ainsi regardée comme celle qui l'a fondée. En effet, il se peut que l'art médical ait existé d'a-

bord chez un peuple ou dans un coin particulier du globe, et que ce peuple ait été effacé du monde et perdu, par des causes célestes et terrestres. Telles sont, par exemple, les pestilences qui ravagent, les famines qui font émigrer, les guerres qui détruisent, les rois qui triomphent, et les manières de vivre défavorables. Quand la médecine eut été anéantie chez une nation, puis qu'elle eut surgi chez une autre, et qu'il s'écoula depuis lors un temps fort long, on oublia ce qui avait précédé, et l'on regarda la seconde nation comme l'inventrice de cette science, exclusivement à la première. L'on a alors raisonné sur le commencement de l'art médical, uniquement par rapport à celle-là, et l'on a dit : « Depuis qu'il s'est montré ainsi, etc. » Mais on veut dire, en réalité : « Depuis que l'art médical s'est montré chez ce peuple, en particulier. »

Cette confusion se retrouve, même dans ce qui n'est pas d'un temps très-éloigné. En effet, il est notoire, ainsi que Galien et d'autres l'ont déjà raconté, qu'Hippocrate, ayant vu l'art médical près de sa perte, et ses traces presque effacées chez la famille d'Esculape [1], dont il faisait partie lui aussi, il sauva la médecine par cela même qu'il la fit connaître; il la divulga aux étrangers, la fortifia, lui donna une nouvelle vie, et la répandit au moyen des livres où il la consigna. C'est pour cela que beaucoup de gens

[1] L'auteur veut ici parler des Asclépiades, gens que l'on désignait ainsi comme descendants d'Esculape, dont le nom grec est Ἀσκληπιός, Asclépios.

disent qu'Hippocrate est le premier qui ait fondé l'art médical et qui l'ait exposé dans un ensemble d'ouvrages. Mais, il est certain seulement qu'Hippocrate est le premier membre de la famille d'Esculape qui ait réuni dans des livres les connaissances médicales, afin qu'ils servissent à l'enseignement de tout individu, sans exception, capable d'apprendre la médecine. Ce sont ses ouvrages qu'ont pris pour guide les médecins qui sont venus après lui, et jusqu'au temps présent. Mais Esculape l'Ancien est le premier qui ait raisonné au sujet de la médecine; comme nous le dirons bientôt, avec la permission de l'Être suprême.

TABLEAU LITTÉRAIRE
DU
KHORASSAN ET DE LA TRANSOXIANE
AU IV[e] SIÈCLE DE L'HÉGIRE,

PAR M. C. BARBIER DE MEYNARD.

(Suite.)

CHAPITRE SECOND.

DES POÈTES MODERNES QUI ONT VÉCU À LA COUR DES SAMANIDES À BOUKHARA, OU QUI ONT EXERCÉ DES CHARGES PUBLIQUES DANS LES DIFFÉRENTES PROVINCES SOUMISES À CETTE DYNASTIE (55).

Boukhara était le siége du gouvernement des Samanides et le centre de leur autorité; cette ville

réunissait tout ce qu'il y avait alors d'hommes distingués ; elle était le ciel où brillaient toutes les étoiles de la terre, le jardin où florissaient toutes les gloires de l'époque.

Voici ce que m'a raconté, à ce propos, Abou Djafar Mohammed ben Moussa el-Moussawi (56) : « Mon père Abou'l-Hassan donna un jour à Boukhara, sous le règne de l'émir Saïd, un grand festin, où il réunit les étrangers les plus illustres. On y voyait Abou'l-Hassan el-Ladjam, Abou Mohammed ben Mathran, Abou Nasr ben el-Hozaïmi, Abou Djafar ibn el-Abbas, et une foule d'écrivains non moins remarquables. L'assemblée une fois réunie, les parfums d'une conversation ingénieuse s'élevèrent du milieu d'elle ; les convives se passèrent tour à tour la coupe des reparties brillantes ; ils répandirent les perles de leur érudition, firent étinceler les facettes de leur esprit et déployèrent à l'envi les prodiges de leur éloquence. Alors mon père, saisi d'admiration, se tournant vers moi, s'écria : « Quel beau jour, ô « mon enfant, que celui-ci où tout ce que notre « siècle compte d'hommes remarquables est réuni « chez nous ! Retiens-en la date et redis-là à tes en- « fants, car je doute que, dans tout le cours de ton « existence, tu voies encore une assemblée comme « celle-ci. » Mon père disait vrai, et jamais, depuis lors, le collyre d'une réunion aussi belle n'a rafraîchi mes yeux » (57).

DEUXIÈME EXTRAIT

DE

L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR L'HISTOIRE DES MÉDECINS,

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. LE Dr B. R. SANGUINETTI.

AVERTISSEMENT.

Mon intention n'est pas de répéter aux lecteurs du Journal asiatique les détails que je leur ai donnés dans l'avertissement de mon *Premier extrait;* bien au contraire, je m'en réfère tout à fait à ceux-ci. J'ajouterai seulement que les manuscrits qui m'ont servi pour le présent travail sont les mêmes que j'ai consultés pour exécuter le précédent, et que j'ai déjà fait connaître; que ce *Second extrait* est tout aussi inédit que le premier; et que je suis également prêt à en publier le texte, à la plus prochaine occasion opportune.

Le fragment que je donne maintenant est la version du deuxième chapitre d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, chapitre presque entièrement consacré à l'histoire d'Esculape. L'auteur entre dans de longs et curieux détails à ce sujet, et je puis assurer qu'un bon nombre de ces derniers ne manquent ni de nouveauté, ni d'intérêt. Sans doute on y trouvera reproduits beaucoup de ces renseignements plus ou moins fabuleux, que les écrivains grecs, surtout, nous fournissent sur ce célèbre dieu de la médecine; mais au moins ils sont ici souvent présentés sous une forme diverse. On en trouvera aussi d'autres, provenant de sources purement orientales ou

arabes, et qui diffèrent d'une manière notable de ceux donnés par les Grecs. Je n'ai pas jugé à propos d'indiquer minutieusement toutes ces différences, de même que je n'ai pas cru nécessaire de réfuter toujours certains faits prétendus historiques, et dont la fausseté était évidente. Mes lecteurs s'en apercevront aisément par eux-mêmes, et ils rectifieront tout de suite les quelques erreurs des auteurs orientaux auxquelles je viens de faire allusion. En somme, Ibn Aby Ossaïbi'ah a puisé, comme on le verra, de plusieurs côtés, et il a réussi à former un ensemble qui sera lu et étudié, je le pense, avec quelque profit.

De toutes les difficultés qu'a offertes le présent travail, je ne signalerai que le nombre considérable de noms propres, soit mythologiques, soit historiques, et qui sont parfois étrangement altérés. Tout défigurés qu'ils étaient, j'ai fait de mon mieux pour les reconnaître et les rétablir. Mais quelquefois il s'est agi de noms et de faits, les uns comme les autres apocryphes. Alors le terrain vous manque complétement sous les pieds; on ne saurait marcher avec quelque sûreté; et il est souvent impossible de s'appuyer sur quelque conjecture ferme et solide. Ces cas, dis-je, ce sont présentés. C'est au lecteur compétent de juger si j'ai fait tout ce que je devais, ou si, malgré mes efforts, j'ai été au-dessous de mon sujet.

EXTRAIT D'IBN ABY OSSAÏBI'AH.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DES CLASSES DES MÉDECINS QUI ONT CONNU, LES PREMIERS, QUELQUES PARTIES DE LA MÉDECINE ET EN FURENT AINSI LES INVENTEURS.

Esculape[1].

Un grand nombre d'anciens philosophes et de

[1] Les manuscrits portent presque partout اسقلنبيوس; mais il serait plus régulier d'écrire اسقليبيوس.

médecins conviennent qu'Esculape, comme nous l'avons indiqué précédemment, est le premier médecin que l'on connaisse, et le premier qui ait raisonné sur quelques parties de la médecine, se guidant d'après l'expérience. Il était Ionien, et ce nom vient de *Ioûnân*[1], presqu'île qui fut habitée par les philosophes grecs.

Dans le livre second de son ouvrage intitulé *Les milliers* (*d'années*), Abou Ma'char[2] dit: Qu'une cité de l'Occident était anciennement appelée *Argos* (ارعش), et que ses habitants étaient appelés *Arghîzâ* (ارغيزا, pour Argives); que, plus tard, cette ville a été nommée *Anoûniâ* (انونيا, au lieu de ايونيا, ou Ionie), et que ses habitants furent dits Ioniens, du nom de leur ville; que celle-ci fut possédée par un des rois successeurs d'Alexandre (مُلوك الطوآئف); mais que l'on prétend que le premier souverain grec qui ait gouverné la ville de Ionie, était appelé *Anoûlioûs* (انوليوس, pour *Aeolus*, ou Éole); que ce prince

[1] Ce mot يونان est pris ici pour la Grèce, et dans le sens de Ionie. Il a ainsi le même emploi que le terme hébreu יָוָן, c'est-à-dire qu'il est tantôt le nom propre de Iawan, fils de Japhet, fils de Noë, que tantôt il signifie la Grèce ancienne même, et quelquefois aussi les Grecs.

[2] Ce ابو معشر est le célèbre astronome, ou plutôt astrologue, connu en Europe sous le nom d'*Albumasar*. Il était natif de la ville de Balkh, dans le Khorâçân, et il a composé plusieurs ouvrages dont le plus connu est celui cité ici et appelé كتاب الأُلوف, ou «le Livre des milliers d'années.» Il est mort l'an 272 de l'hégire (885-886 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicân, *Biographies*, partie du texte arabe publiée par M. de Slane, p. 165-166.)

a été surnommé *Dictator* (Dictateur دقطاطر[1]); qu'il a gouverné pendant dix-huit années les Ioniens, et a établi pour ceux-ci des préceptes nombreux qu'ils ont suivis.

L'illustre cheïkh Abou Soleïmân Mohammed, fils de Thâhir, fils de Behrâm Assidjistâny (c'est-à-dire du Segestan), le logicien, dit ce qui suit, dans ses *gloses marginales* (في تعاليقه[2]) : Qu'Esculape est fils de Jupiter (ou de Zeus, ابن زيوس), que sa naissance est réputée spirituelle, qu'il est le chef de la médecine, et le père de la plupart des philosophes. Il ajoute qu'Euclide est un de ses descendants, qu'il en est ainsi de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, et de la majeure partie des Ioniens; qu'Hippocrate était son seizième enfant, c'est-à-dire le seizième rameau de sa postérité; enfin, que le frère d'Esculape était Solon, et que celui-ci fut le premier qui ait établi des lois (ou le père des législateurs, وهو ابو واضع النواميس).

Or, je dis que l'interprétation arabe du nom d'Es-

[1] Je crois inutile d'insister sur le peu d'exactitude de ces prétendues données historiques. Quant au mot دِقطاطر, il ne me paraît pas pouvoir être entendu ici d'une autre manière que celle que j'ai adoptée. Cela prouve bien la confusion des temps, dans laquelle s'est fourvoyé l'auteur arabe. Pour ce qui est de supposer que دقطاطر soit la reproduction du terme grec Δεκατευτήρ, signifiant « dîmteur », ou percepteur de dîmes, cela me semble fort peu probable.

[2] J'ai dit quelques mots sur ce أبو سليمان dans mon *Premier extrait.* (Voyez *Journal asiatique,* cahier double de mars-avril 1854, p. 264, note 2; et tirage à part dudit extrait, p. 35, note 1.)

culape est : l'*empêchement de la sécheresse* (منع اليُبّس[1]). On prétend encore que la racine de ce mot, dans l'idiome des Grecs, est dérivée de l'idée de l'éclat et de la lumière.

On trouve dans les *Histoires des Géants* (ou *Héros*), écrites en syriaque, qu'Esculape était d'un naturel vif, d'une forte intelligence, avide d'instruction et très-zélé pour apprendre la science médicale; que beaucoup de circonstances heureuses se sont offertes à lui, qui l'ont aidé à devenir très-habile dans la médecine; et que des choses admirables, touchant le traitement des maladies, lui furent découvertes au moyen de l'inspiration de Dieu. Qu'il soit honoré et glorifié! On raconte aussi qu'Esculape trouva la science médicale dans un temple que les Géants possédaient à Rome, appelé le *Temple d'Apollon*[2], et qui était consacré au Soleil. D'autres disent qu'Esculape, lui-même, a été le fondateur de ce temple, qui fut nommé le *Temple d'Esculape*.

Une des choses qui confirment ce que nous venons de dire, c'est que Galien raconte dans son ouvrage

[1] Il est clair que l'on a ainsi pensé à l'*α* privatif et à *σκέλλω* « sécher, dessécher. » De là, dit-on, le nom d'Ἀσκληπιός. (Voyez aussi, sur cette étymologie hasardée, ci-dessous, p. 196.)

[2] فى هيكل كان لهم برومية يعرف بهيكل ايلق وهو للشمس

Je pense que ce mot ايلق est une altération de ابلّن ou ابلّو, pour exprimer l'*Apollon* grec, ou l'*Apollo* des Latins, ici dieu Soleil. Peut-être aussi est-il la corruption du terme grec Ἥλιος « Soleil ». Je dois ajouter que les manuscrits donnent ordinairement افلولن pour Apollon. Il vaudrait mieux écrire افلّون.

qui traite du *catalogue de ses livres*[1], que le Dieu Très-Haut l'ayant délivré d'un apostème mortel qui l'affligeait (دُبَيْلة قتّالة), il fit un pèlerinage à son temple, appelé le *Temple d'Esculape*[2]. Il dit aussi, au commencement de son ouvrage, intitulé *La méthode de guérir*, que ce qui ne peut manquer de donner, chez la multitude, du crédit à la médecine, ce sont les cures divines dont le peuple a été témoin dans le temple d'Esculape[3].

L'historien Orosius (هروشيش صاحب القِصَص, ou Paul Orose), dit: Que le temple d'Esculape était un édifice situé dans la ville de Rome, renfermant une statue qui parlait aux gens lorsqu'ils l'interrogeaient,

[1] ان جالينوس قال فى كتابه فى فينكس كتبه. Telle est la leçon des manuscrits. Je ne doute pas que ce mot فينكس ne soit l'équivalent du terme grec πίναξ, qui signifie, entre autres choses, « index et catalogue ». L'auteur veut ainsi désigner le livre de Galien que nous connaissons sous le titre de : Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων. Cet ouvrage est, en effet, une sorte de liste où le médecin de Pergame fait le dénombrement de ses œuvres; il en indique le contenu, la date de la publication, etc., etc.

[2] Voyez le Traité intitulé : *Galeni De libris propriis liber*, cap. II. Le médecin de Pergame raconte qu'Antonin (c'est-à-dire l'empereur Marc-Aurèle) le dispense de l'accompagner dans son expédition en Allemagne, mais l'oblige d'aller à Rome, pour y attendre son retour. Il s'exprime ainsi : « Sed dimittere persuasus, cùm di« centem audîsset, contra iubere patrium deum Æsculapium, cuius « et cultorem me demonstrabam, ex quo me lethali affectione ab« scessus laborantem servâsset; deum veneratus, et reditum suum « expectare iusso me, etc. » (Édition Chartier, t. I, p. 38-39.)

[3] Cf. *Galeni Methodi medendi libri XIV*, lib. I, cap. I. (Édition Chartier, t. X, p. 1-3).

et qui avait été anciennement inventée par Esculape; que les Mages ou idolâtres de Rome (مجوس رومية) prétendaient que cette figure avait été dressée en tenant compte de certains mouvements des étoiles, et qu'elle était investie de la spiritualité d'une des sept planètes[1]; enfin, que la religion des chrétiens existait à Rome avant le culte des étoiles[2]. C'est du moins ce que raconte Orosius.

Galien affirme, dans beaucoup d'endroits, que la médecine d'Esculape était divine; et il ajoute que le rapport qu'il y a entre la médecine d'Esculape et la sienne est le même que celui qui existe entre sa médecine (de Galien) et celle des carrefours (ou la médecine *triviale;* طِبّ الطُرُقات). Galien mentionne encore, au sujet d'Esculape, dans l'ouvrage composé pour exciter à l'étude de la médecine, que le

[1] Les seules qui fussent connues dans l'astronomie des anciens, comme dans celle des Arabes.

[2] Si par ces mots l'auteur veut dire que les folies astrologiques ont commencé à Rome quelque temps après l'apparition du christianisme dans cette ville, il a parfaitement raison. Il en est ainsi de l'application ridicule qu'on a faite de l'astrologie à la médecine, aussi bien à Rome que dans tout l'Occident, depuis cette époque et durant plusieurs siècles. Je ne parle pas ici des pays orientaux; car c'est de là même que ces rêveries nous sont venues. (Cf. Kurt Sprengel, *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneikunde,* deuxième édition, t. II, p. 167 et suiv.) Je dois ajouter que la phrase arabe est ainsi conçue : وكان دين النصرانيّة فى رومية قبل عبادة النجوم On pourrait lire : قِبَل au lieu de قَبْل ; et alors le sens serait : « que la religion des chrétiens existait à Rome, à côté (ou en face) du culte des astres. »

Dieu suprême a révélé à Esculape ce qui suit : « Tu es plus digne que je t'appelle *un ange*, qu'*un homme*[1]. »

Hippocrate dit que Dieu a élevé à lui Esculape dans les airs, au milieu d'une colonne de lumière. Un autre auteur raconte qu'Esculape était vénéré chez les Grecs, qui imploraient du secours sur sa tombe dans leurs maladies, et on assure que l'on allumait chaque nuit mille lampes sur son tombeau. Les rois étaient de la race d'Esculape[2], et ils prétendaient qu'il avait été doué du don de la prophétie. Dans son ouvrage intitulé *Les lois*, Platon mentionne beaucoup de faits se rapportant à Esculape, touchant des choses mystérieuses qu'il a su découvrir, et des anecdotes admirables qu'il a connues d'avance, parce qu'il était aidé de Dieu. Ensuite les hommes les virent arriver, précisément comme il avait prédit et annoncé. Platon raconte aussi, dans le troisième livre de son ouvrage *Sur le gouvernement* (ou *la République*), qu'Esculape, ainsi que ses fils, était instruit dans la politique ; que ces derniers étaient d'habiles et bons soldats,

[1] Cf. *Galeni Suasoria ad artes oratio* (édit. Chartier, t. II, p. 3). Les mots arabes du dernier passage sont إنّى الى ان اسمّيك ملكًا اقرب منك الى ان اسمّيك انسانًا. Littéralement : « Tant que je te nommerai *ange*, ce sera plus près de toi, que tant que je t'appellerai *homme.* »

[2] On sait, en effet, que plusieurs descendants de ce dieu de la santé ont régné dans la Carie, et cela depuis son fils Podalyre, jusqu'à Théodore second, qui fut obligé de se retirer dans l'île de Cos, lors de la descente des Héraclides. Il y eut là, en tout, onze rois de cette famille. Quelques descendants de Machaon, autre fils d'Esculape, ont régné dans la Messénie.

et qu'ils étaient, de plus, savants dans la médecine. Il ajoute que l'avis d'Esculape et son habitude étaient de soigner les malades que l'on pouvait guérir; mais que, quant à ceux qui portaient des affections mortelles, il ne les traitait nullement, afin de ne pas prolonger leur vie, qui était inutile pour eux comme pour les autres: et il les abandonnait ainsi à eux-mêmes.

Dans son ouvrage intitulé *Choix de sentences et de bons mots*, l'émîr Abou'lwafâ Almobacchir, fils de Fâtic[1], dit : Que l'Esculape dont il est ici question était un disciple d'Hermès, qu'il avait voyagé avec celui-ci, et que, lorsqu'ils furent revenus de l'Inde et qu'ils furent entrés en Perse, Hermès laissa Esculape à Babylone, comme son vicaire, afin qu'il établît des lois dans ce pays. Il ajoute : « Quant à cet Hermès, il est le premier du nom; on prononce ce mot *ermes*, et c'est le nom d'*Othârid* (Mercure[2]). Les Grecs le nomment *Ithrismîn* (اطرسمين, corruption de Τρισμέγισλος, Trismégiste); les Arabes, *Idrîs*, et les Hébreux, *Akhnoûkh* (Hénoch, اخنوخ pour חֲנוֹךְ). Il est fils de Iâred, fils de Mahalâîl (pour Mahalaleël), fils de Kaïnân, fils d'Énoûch, fils de Cheïth (Seth), fils d'Adam[3]. (Que le salut soit sur eux tous!) Le

[1] Il a été parlé de ce personnage dans mon *Premier extrait.* (Voy. *Journal asiatique*, cahier double de mars-avril 1854, p. 264, note 1; et tirage à part du même extrait, p. 34, 35, note 2.)

[2] ولفظه ارمس وهو اسم عطارد. Par ce mot ارمس, l'auteur fait peut-être allusion à l'orthographe grecque d'Ἑρμῆς; ou bien, c'est une erreur. On écrit, en arabe, هرمس.

[3] وهو ابن يارد بن مهلاييل بن قينان بن انوش بن شيث ابن آدم عليهم السلام. (Cf. *Genèse*, chap. v, vers. 1-21.)

pays de sa naissance est l'Égypte; il y est venu au monde dans la ville de Memphis, et il est resté sur la terre quatre-vingt-deux ans. » Mais d'autres disent qu'il y a demeuré l'espace de trois cent soixante-cinq années.

Almobacchir, fils de Fâtic, dit encore : « Esculape, sur qui soit le salut! était un homme au teint brun, de haute taille, chauve, d'une belle figure; il avait la barbe épaisse, de jolis linéaments, de longs bras et de larges épaules; ses os étaient volumineux, ses muscles grêles, ses yeux brillants et très-noirs; il parlait lentement, était souvent silencieux, laissait ses bras en repos lorsqu'il marchait, regardait la plupart du temps par terre, et réfléchissait beaucoup; il était doué de vivacité, de sévérité, et, quand il parlait, il remuait son doigt indicateur. »

Un autre assure qu'Esculape a existé avant le grand déluge, qu'il était disciple de l'*Agathodæmon* égyptien, et qu'Agathodæmon était un prophète des Grecs et des Égyptiens; que l'interprétation du mot Agathodæmon est « l'heureux » (lisez « le bon ») et « le génie » (c'est-à-dire « le bon génie »)[1]; que cet Esculape est le premier qui ait pratiqué la médecine chez les Grecs; qu'il l'enseigna soigneusement, mais qu'il défendit à ceux-ci de la transmettre aux étrangers.

[1] وتفسير اغاثا ديمون السعيد الجدّ. Les manuscrits portent bien certainement الجدّ; mais j'ai traduit comme s'il y avait الجنّ; car c'est la seule manière exacte de rendre, en arabe, la seconde moitié du terme grec composé Ἀγαθοδαίμων.

Quant à l'astronome Abou Ma'char de Balkh, il prétend, dans son *Livre des milliers d'années*, que cet Esculape n'a pas été le premier des médecins, eu égard à l'excellence du mérite, ni même par rapport au temps dans lequel il a fleuri; mais qu'il a pris l'art médical d'un autre personnage, et a suivi la voie de ceux qui l'avaient précédé; qu'il a été le disciple de l'Hermès égyptien, et qu'il y a eu trois Hermès.

Voici ce que dit le cheïkh Mouwaffik eddîn Aç'ad, fils d'Iliâs, fils d'Almathrân, que Dieu ait pitié de lui! dans son abrégé du livre *Des maladies*[1] :

« Les Chasdéens (ou Chaldéens; الكسدنيّون) emploient l'expression de « Hermès aux trois bienfaits[2]. » Celui-ci était, en effet : 1° *roi*, et son empire s'étendait dans la plus grande partie du monde habité; 2° *prophète*, et le Dieu Très-Haut l'a mentionné dans le Korân, sous le nom d'Idrîs[3]. Sur qui soit le salut! Ce dernier est le même personnage que les Israélites appellent Khénoûkh; l'on dit aussi Akhnoûkh (Hénoch)[4]; et 3° *médecin philosophe*. Il a composé beaucoup d'ouvrages, qui se trouvent aujourd'hui encore entre les mains des hommes. Tels sont, par exemple : *Le livre de la longitude et de la latitude;* celui

[1] J'ai parlé de ce ابن المطران dans mon *Premier extrait.* (Voy. *Journal asiatique*, cahier double de mars-avril 1854, p. 248, note 1; et tirage à part dudit extrait, p. 18, 19, note 3.)

[2] هرمس المُثلّث بالنِعَم.

[3] Voyez *Korân*, XIX, 57; et XXI, 85.

[4] خنوخ وقيل اخنوخ.

De la baguette d'or; Le livre de la doctrine d'Hermès, touchant les projections des rayons (ou radiations) des planètes, et sur l'égalisation des maisons de la sphère[1]. Les trois bienfaits que nous avons cités (c'est-à-dire les qualités ou grâces de roi, prophète et médecin philosophe) ont été réunis sur cet Hermès; mais l'on n'a jamais entendu dire qu'aucun autre que lui les ait eus tous les trois en partage : et le Dieu Très-Haut l'a élevé à lui dans une colonne de lumière[2]. Les Indiens, ainsi que les Harrâniens[3], prétendent qu'il a été attiré au ciel dans du feu, que Dieu lui avait envoyé. C'est pour cela que ces peuples brûlent leurs corps après la mort. Il y a même parmi eux des gens qui les font brûler avant le décès, pour s'approcher plus tôt de Dieu et l'adorer. »

Quant au premier Hermès, qui est celui-là même qu'on appelle *Hermès aux trois bienfaits*, il a vécu avant le déluge. Ce mot Hermès est un surnom ou titre, à l'instar de César et Cosroës. Les Perses, dans leurs Annales, le nomment *Alledjehed*, terme qui signifie « possesseur de justice[4] ». C'est le même

[1] On voit que ce sont là des théories qui font partie de l'astrologie judiciaire.

[2] Cf. *Genèse*, v, 24; et *Korân*, xix, 58.

[3] الحرّانيّون. Ils prennent leur nom de Harrân (appelée par les Romains *Carrhæ*, du grec Κάῤῥαι), ville de la Mésopotamie. Les Orientaux croient que ce fut la première cité bâtie après le déluge. C'est ici, disent-ils, et dans ses environs, que s'établirent les Sages, les Sabéens, appelés aussi Harrâniens, etc.

[4] وتسمّيه الفرس فى سِيَرها اللّجهد وتفسيره ذو عدل. Ce terme اللّجهد m'est inconnu, de même que sa variante اللهجد, que fournit

que les Harrâniens considèrent comme prophète, et que les Perses disent avoir eu pour aïeul Caïoûmarth, qui est précisément Adam. Les Israélites l'appellent Hénoch, et on le nomme, en arabe, Idrîs.

Abou Ma'char dit : « Cet Hermès est le premier qui ait raisonné sur des choses célestes, telles que les mouvements des étoiles. Son aïeul était Caïoûmarth ou Adam, qui l'a instruit des heures de la nuit et du jour. Il est aussi le premier qui ait bâti des temples et qui y ait glorifié l'Être suprême. C'est encore le premier qui ait médité sur la médecine et raisonné sur cette science. Il a composé, pour ses contemporains, beaucoup de livres, en des poésies justes et cadencées, en rimes célèbres, et dans l'idiome des gens de son temps; ces ouvrages traitent de choses terrestres et célestes. Ce même Hermès est, de plus, le premier qui ait menacé les hommes du déluge, et qui ait connu qu'une calamité, venant du ciel, atteindrait infailliblement la terre, par l'eau et le feu. Il habitait la haute Égypte, pays qu'il avait lui-même choisi; il y bâtit les pyramides et les *cités de terre*[1]. Comme il craignait que la

le ms. nº 673. Ne serait-ce pas plutôt المجاهد « le champion de la loi? » C'est ainsi, en effet, que la légende musulmane et persane appelle cet Hermès ou Idrîs, qu'on dit avoir combattu, le premier, contre les infidèles, c'est-à-dire les descendants de Caïn, les Caïnites.

[1] مدائن التراب. Peut-être que l'auteur les appelle ainsi, voulant indiquer qu'elles étaient construites en briques séchées au so-

science ne se perdît par suite du déluge, il construisit les *berbas* (monuments religieux) : l'on appelle ainsi une montagne, qui est aussi nommée *berba d'Ikhmîm* [1]. Il figura dans ces berbas, au moyen de la peinture et de la sculpture, tous les arts et tous les métiers, ainsi que les artistes et les artisans, avec leurs instruments; il y décrivit, pour ses successeurs, les diverses sciences, désirant ardemment qu'elles se conservassent à jamais dans sa postérité, et craignant beaucoup que les vestiges du savoir ne vinssent à s'effacer du monde. »

On est certain, par les traditions qui nous ont été transmises, comme venant des principaux apôtres de Mahomet, qu'Idrîs est le premier qui ait lu des livres [2], et qui ait médité sur les sciences; il a reçu du ciel trente feuillets. C'est le premier homme

seil. L'Égypte n'a jamais été riche en bois de construction. Ou bien, par ces mots مدائن التراب, il faut seulement entendre *les cités de cette région.*

[1] Telle est la version exacte du texte, lequel, d'ailleurs, me paraît être défectueux en cet endroit, et que voici : فبنى البرابى وهو الجبل المعروف بالبرباه برباه اخميم. On peut, du reste, consulter sur ce fameux monument d'Ikhmîm (Χέμμις ou *Panopolis*), monument qui est à présent démoli, les deux ouvrages suivants : *The Travels of Ibn Jubair,* edited by W. Wright, p. 57-59; *Voyages d'Ibn Batoutah,* publiés et traduits par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti, t. I, p. 103-104.

[2] ان إدريس اوّل مَن درس الكتب. On a même prétendu que le nom d'Idrîs vient du verbe *daraça,* quand il signifie *lire;* ou du nom d'action *ders,* qui veut dire *lecture.*

qui ait cousu les vêtements et les ait endossés. Dieu l'a élevé près de lui à un poste sublime [1].

Waheb, fils de Mounebbih, dit [2] : Qu'Idrîs a été le premier qui ait écrit avec la plume faite avec le roseau; le premier qui ait cousu les habits et s'en soit revêtu; que les hommes, avant lui, endossaient les peaux des bêtes; et il ajoute qu'Idrîs a été ravi au ciel, étant alors âgé de trois cent soixante-cinq années [3].

Le deuxième Hermès était de Babylone; il habitait cette capitale des Chaldéens, et il a vécu après le déluge, du temps de *Berîn-Bâly* [4]. Celui-ci reconstruisit cette ville après l'époque de Nimroûd, fils de Coûch [5]. Cet Hermès excellait dans la médecine et la philosophie; il connaissait les qualités des nombres, et il avait pour disciple l'arithméticien Pythagore [6]. Il renouvela, dans la médecine, la phi-

[1] Cf. *Korân*, XIX, 57, 58.

[2] On trouve quelques détails sur ce personnage dans les *Biographies* d'Ibn Khallicân, manuscrit de la Bibliothèque impériale. Il y est nommé ابو عبد الله وهب بن منبه اليمانّى صاحب الاخبار والقصص. Ainsi, il est auteur de *récits* et d'*histoires;* et il aurait raconté les traditions, surtout d'après le célèbre Abou Horaïrah. L'on ne connaît pas exactement l'époque de la mort de Waheb. Ibn Khallicân dit qu'il décéda à San'â, dans le Yaman, l'an 110 de l'hégire (728 de J. C); ou bien l'année 114, au mois de moharram (mars 732); ou bien encore en l'année 116 (734); et il avait vécu quatre-vingt-dix ans. (Supplément arabe, n° 702, fol. 319 v.)

[3] Cf. *Genèse*, V, 23, 24.

[4] برين بالى. Je suppose que ce mot est une altération de سرتن بالى, et que l'on veut désigner ici Sardanapale.

[5] Cf. *Genèse*, X, 8 à 11.

[6] وكان تلميذه فيثاغورس الارثماطيقىّ.

losophie et la science des nombres, ce qui avait été détruit par le déluge, à Babylone. Cette ville a été la résidence des philosophes de l'Orient; et ce sont eux qui ont, les premiers, rétabli les lois pénales et réglé les institutions civiles.

Le troisième Hermès a demeuré dans la ville de Memphis, a vécu après le déluge, et il est auteur du livre qui traite des animaux venimeux. Il était médecin philosophe, connaissait les propriétés des drogues délétères et des animaux nuisibles. Il a parcouru les contrées dans tous les sens, pour étudier les maladies des différents pays et leur nature, ainsi que les tempéraments des habitants. Il a aussi composé sur l'alchimie un traité excellent et précieux, duquel dépendent beaucoup d'arts et de métiers, tels que ceux de la verrerie, de la verroterie ou coquillages de Vénus, de la composition du lut, et autres semblables. Cet Hermès avait un disciple nommé Esculape, dont le lieu de résidence était la Syrie.

Mais il est temps de reprendre le discours sur notre Esculape. On raconte, à son égard, qu'il guérissait les maladies que les gens désespéraient de pouvoir guérir; et lorsque la multitude vit une pareille chose, elle pensa qu'Esculape faisait revivre les morts. Les poëtes grecs récitèrent, à son sujet, des vers admirables, où ils prétendirent qu'Esculape donnait la vie aux cadavres et faisait revenir au monde tous ceux qui étaient décédés. Ils avançaient aussi que le Dieu Très-Haut l'avait élevé à lui, pour

l'honorer et l'illustrer, et qu'il l'avait mis au nombre des anges. L'on dit qu'il n'est autre qu'Idrîs, sur qui soit le salut!

Le grammairien Iahia dit[1] : Qu'Esculape a vécu quatre-vingt-dix années, dont les cinquante premières ont constitué l'époque de son enfance d'abord, et ensuite tout le temps pendant lequel la puissance divine n'avait point encore commencé à paraître chez lui; les quarante autres années sont la période où il était savant, ainsi que professeur. Il ajoute : Qu'Esculape a laissé deux fils, habiles dans l'art médical[2]; qu'il leur ordonna de n'enseigner la médecine qu'à leurs enfants et aux membres de sa propre famille; et qu'aucun étranger n'eût à recevoir d'eux la communication de cette science. Iahia dit aussi :

[1] Ce يحيى النحوى était un médecin chrétien d'Alexandrie, qui a joui d'une certaine faveur chez le célèbre 'Amr, fils d'Al'âs, lorsqu'il fit la conquête de cette ville, en l'année 21 de l'hégire (641 de J. C.). Son vrai nom était يحنّا ou Johannes (Jean Philopone); et il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, assez estimés. Ibn Aby Ossaïbi'ah donne beaucoup de détails sur ce personnage et sur ses œuvres, au chapitre VI, où il parle des médecins d'Alexandrie. (Ms. 674, fol. 112 r. à 114 r.)

[2] Ces deux fils d'Esculape étaient Machaon et Podalyre, braves soldats, ainsi que savants médecins pour leur temps, surtout le premier, qui était l'aîné. Ovide fait une mention de Machaon en ces termes, dans le premier livre *Des Pontiques*, lettre III :

Utque Machaoniis Pæantius artibus heros
Lenito medicam vulnere sensit opem :

Plus loin, au troisième livre, lettre IV, le poëte exilé, en parlant de sa santé et de ses forces, s'exprime ainsi :

Firma valent per se, nullumque Machaona quærunt.

Qu'Esculape fit les mêmes recommandations à ceux qui lui succéderaient sur cette terre; et leur prescrivit deux choses : 1° qu'ils eussent à demeurer au milieu des pays habités par les Grecs; savoir, dans trois îles, dont l'une était Cos, patrie d'Hippocrate[1]; et 2° qu'ils ne fissent point connaître l'art médical aux étrangers, mais que seulement les pères l'enseignassent à leurs enfants. Les deux fils d'Esculape accompagnèrent Agamemnon, lorsqu'il partit pour la conquête de Troie[2]; il les estimait et les honorait excessivement, à cause du haut rang qu'ils occupaient dans la science.

On lit ce qui suit dans un autographe de Thâbit, fils de Korrah, le Harrânien[3], à l'occasion des personnages appelés *Hippocrate* (لمّا ذكر البقارطة): « Es-

[1] L'abrégé, le ms. n° 873, est ici plus complet que tous les autres manuscrits; car il ajoute : « que la deuxième île, ou ville, était Cnide, et la troisième, Rhodes. والثانية بمدينة قنيدس والثالثة بمدينة رودس.

[2] Les manuscrits portent ridiculement اطرابلس « Tripoli. » Il aurait fallu écrire اطرويا, pour Τρωία ou Τροία « Troie ».

[3] ثابت بن قُرّة الحرّانى. On le connaît en Europe sous le nom de *Thebit*. Il était savant en médecine, philosophie, astronomie et dans les mathématiques; il a joui d'une très-grande faveur près du calife Almo'tadhid billâh. Thâbit connaissait fort bien les trois langues arabe, syriaque et grecque; il a composé beaucoup d'ouvrages dans les deux premières, et a traduit aussi un certain nombre de livres, du grec en arabe.

Thâbit est né, suivant Ibn Khallicân, dans l'année 221 de l'hégire (836 de J. C.), à Harrân, et il est mort à Bagdad, le jeudi 26 de safar de l'année 288 (19 février 901). Mais Ibn Aby Ossaïbi'ah dit que Thâbit est né l'an 211 de l'hégire (826 de J. C.), et qu'il est mort à l'époque que je viens de mentionner, âgé par consé-

culape, dit-on, avait douze mille disciples dans les différentes contrées de la terre; et il enseignait la médecine verbalement. Sa famille s'était ainsi transmis cette science par héritage, jusqu'à ce que l'art médical reposât tout entier sur Hippocrate [1], lequel vit que les membres de sa famille et de sa caste étaient réduits en fort petit nombre. Comme il craignait que la médecine ne vînt à périr, il commença à écrire sur cette science des livres, en forme de résumés. »

Fragment (prétendu) de Galien, et observations de Honaïn.

Voici ce que Galien dit d'Esculape, dans son *Commentaire sur le Livre du serment et de la promesse d'Hippocrate* [2] : « Deux opinions sont parvenues jusqu'à nous, touchant l'histoire d'Esculape. L'une de celles-ci est un mystère (ou une énigme, لغز); l'autre est une chose naturelle (طبيعىّ). Suivant la première, Esculape serait une des forces ou facultés de Dieu, qu'il soit béni et exalté! à laquelle on aurait donné ce nom, pour indiquer l'action même

quent de soixante et dix-sept années lunaires. On peut lire dans cet auteur la notice de Thâbit, au chapitre x (ms. 673, fol. 122 r. à 123 v.) (Cf. Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, p. 34 à 36.)

[1] الى ان تضعضع الامر فى صناعة الطبّ على ابقراط

[2] Voyez ce que j'ai dit sur cet ouvrage supposé de Galien, dans mon *Premier extrait* (*Journal asiatique*, cahier double de mars-avril 1854, p. 242, note; et tirage à part dudit extrait, p. 13, note).

de cette puissance, c'est-à-dire, l'empêchement de la sécheresse[1]. »

Observation de Honaïn[2].

« Puisque la mort n'arrive que lorsque la sécheresse et le froid prédominent, et que ces deux conditions réunies dessèchent le corps qui meurt, il est tout simple qu'on ait nommé le ministère (المهنة), au moyen duquel les corps vivants conservent, tant qu'ils continuent à vivre, leur chaleur et leur humidité, d'un mot qui indique le manque de la siccité (عدمان اليبس). »

Galien reprend : « On dit, d'un autre côté, qu'Esculape est fils d'Apollon, que Phlégyas et Coronis en ont été le père et la mère nourriciers[3], et qu'il

[1] Cf. ci-dessus, p. 181. Je dois avertir que le fragment qui s'étend depuis ici jusqu'à la p. 197, l. 21, manque dans tous les manuscrits, excepté dans le manuscrit n° 674.

[2] حنين est très-célèbre, comme auteur d'ouvrages de médecine, etc.; mais surtout comme traducteur de livres de cette science, et autres, du grec en arabe; il a été médecin du calife Almotéwakkil. Honaïn était d'une famille syrienne; mais il est né à Hîrah, dans l'Irâk, vers l'an 176 de l'hégire (792-793 de J. C.). Il a cessé de vivre à Bagdad, le mardi 6 de safar de l'année 260 (1[er] décembre 873), pendant le califat de Mo'tamid. On trouve aussi quelquefois l'an 194 de l'hégire (809 de J. C.) indiqué, peut-être à tort, comme la date de sa naissance. Ibn Aby Ossaïbi'ah donne plus loin, chapitre VIII, la biographie de Honaïn (ms. 673, fol. 105 v. à 114 v.), et il en parle encore au chapitre IX (fol. 115 v.). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 26 à 29.)

[3] فيقولون انّه ابن افلولن وانّ فلاعولوس وقورونس مهدبه (*sic*)

Je pense qu'on doit lire le dernier mot مُهَدِّبُهُ, ce qui signifie : « celui qui soigne, qui élève, etc. » Régulièrement, il faudrait ici مهدّباه ou مهدّبيه, au duel.

est composé d'une partie qui est mortelle, et d'une portion qui n'admet point la cessation de la vie. L'on veut indiquer par là, que toute sa sollicitude est pour les hommes, comme étant des créatures de son espèce; mais que, cependant, il est doué d'une nature qui n'est pas sujette au trépas, et qui est supérieure, par conséquent, à celle de l'homme. Seulement le poëte (sans doute Homère) lui a donné le nom d'Esculape, qu'il a pris des effets mêmes de la médecine. Quant à l'opinion qu'il est fils de Phlégyas, elle provient de ce que ce dernier mot est dérivé du terme signifiant l'*ardeur du feu* [1]; et c'est comme si l'on disait : *Fils de la puissance productrice de la chaleur animale.* »

Observation de Honaïn.

« Esculape a été nommé fils de Phlégyas, car la vie ne se maintient que par la durée de la chaleur naturelle, qui réside dans le cœur et dans le foie. On l'a appelée *chaleur,* puisqu'elle est de la nature du feu. »

Galien ajoute : « Pour ce qui regarde l'opinion qu'Esculape est fils de Coronis, elle est basée sur cela que ce nom est dérivé de l'idée de la satiété et de l'avantage de la santé [2]. »

[1] L'auteur a certainement pensé au verbe grec *φλέγω* « j'enflamme. »

[2] Il s'agit ici probablement de *κορέννυμι* « je rassasie » ; peut-être, de *κορέω*, pris dans le même sens.

Observation de Honaïn.

« Esculape a été nommé ainsi, pour indiquer que la jouissance des aliments et des boissons ne peut être parfaite pour l'homme, qu'à l'aide de la médecine, qui procure une bonne digestion de ce qu'on a mangé. C'est l'art médical seul qui conserve la santé, et qui la restitue, lorsqu'elle cesse d'exister. »

Galien continue : « On dit qu'Esculape est fils d'Apollon; car le médecin doit posséder, jusqu'à un certain point, le don de la divination. En effet, il n'est pas admissible que le médecin accompli puisse ignorer ce qui doit survenir plus tard. »

Observation de Honaïn.

« Galien veut parler ici de la *prescience* médicale (ou pronostic médical, تقدمة المعرفة الطبّية). »

Galien reprend : « Il est temps aussi que nous parlions de la figure d'Esculape, de ses vêtements et de sa puissance. Les relations que nous trouvons écrites, touchant le culte qu'on lui aurait rendu, comme à un dieu, doivent plutôt être rangées au nombre des fables, que regardées comme l'expression de la pure vérité. Ce qui est bien connu à son égard, c'est qu'il a été élevé au ciel, parmi les anges, dans une colonne de feu. C'est analogue à ce que l'on raconte au sujet de Bacchus, d'Hercule[1], et d'au-

[1] Le texte porte زيونوسس وابرقلس. Je suppose que le premier mot est au lieu de ديونوسس, c'est-à-dire Διόνυσος, Dionysus,

tres héros semblables, qui ont mis toute leur sollicitude et tout leur zèle à être utiles aux hommes. En somme, on dit que Dieu, qu'il soit béni et exalté! a agi ainsi envers Esculape, de même qu'il avait fait pour ceux qui lui ont ressemblé, afin de consumer sa partie terrestre et mortelle par le feu, d'attirer ensuite à lui sa portion non susceptible de mort, et d'élever alors son âme au ciel. »

Observation de Honaïn.

« Galien explique dans ce passage comment se fait la conformité de l'homme à l'égard de Dieu, qu'il soit béni et exalté! Il dit, en effet, que lorsque la créature a détruit ses désirs corporels, au moyen du feu de la patience et de l'abstention de ceux-ci[1] (appétits qu'il désigne par les mots de *sa partie terrestre et mortelle*); et lorsque son âme raisonnable, ayant rejeté ces concupiscences, a été ornée des grâces divines (il fait allusion à celles-ci par l'idée de l'*élévation au ciel*), c'est alors, dit-il, que l'homme est semblable à Dieu, qu'il soit béni et exalté! »

Galien dit encore : « La figure d'Esculape est celle d'un homme barbu, et couvert d'une chevelure tombant en boucles. Pour ce qui regarde la cause qui a fait représenter Esculape avec la barbe, tandis que le portrait de son père[2] est celui d'un

Bacchus; et que le second est pour ایرقلس, savoir, Ἡρακλῆς, Héraclès, Hercule.

[1] بنار الصبر والإمساك عنها (عن الشهوات الخ).

[2] D'après les manuscrits, ce serait au contraire *son fils;* car ils

jeune homme imberbe, quelques personnes disent qu'Esculape a été figuré et peint de la sorte, parce que tel était son état, lorsque Dieu l'a fait monter au ciel. D'autres pensent que le motif de cela est que la pratique de la médecine exige la chasteté et l'âge mûr. Enfin, il y en a qui avancent que la raison est, qu'Esculape était plus habile dans l'art médical que son père lui-même[1].

« Si tu contemples Esculape, tu le verras debout, prêt à marcher, et ayant les vêtements relevés. On veut indiquer, par cette image, que les médecins doivent être disposés à tout moment à agir en philosophes[2]. Tu apercevras que les parties de son corps que la pudeur défend de laisser voir sont cachées, et que celles dont il a besoin pour la pratique de l'art médical sont nues et en évidence. On représente Esculape, tenant à la main un bâton recourbé et noueux. Cela veut dire que la médecine a le pouvoir de conduire ceux qui la pratiquent, jusqu'à un âge dans lequel ils auront besoin d'un bâton pour s'appuyer ; ou bien, que l'individu à qui l'Être suprême, qu'il soit béni et exalté ! aura fait quelques dons, est réputé digne que Dieu lui accorde aussi une baguette, comme il

portent bien distinctement : وتصوير ابنه امرد; mais j'ai traduit comme s'il y avait *son père* ابيه, puisqu'il me semble qu'il doit être question ici d'Apollon, qui était, en effet, toujours représenté jeune et sans barbe. D'ailleurs, avec la leçon des manuscrits, le sens ne serait, en aucune manière, satisfaisant.

[1] تجاوزه فى الحذق بصناعة الطبّ اياه.

[2] ينبغى للاطبّاء ان يتفلسفوا فى جميع الاوقات.

l'a concédée à Hephæstos, *Roûs* et Hermès[1]. Tu vois, en effet, Roûs, rafraîchir avec cette baguette les yeux des gens qu'il aime[2], et réveiller ceux qui dorment. Le bâton d'Esculape a été fait de l'arbuste d'*althæa*[3]; car cette plante combat et chasse toute maladie. »

Observation de Honaïn.

« Comme l'althæa est une plante qui échauffe modérément, il en résulte qu'elle constitue un médicament dont l'utilité est fort répandue, étant employé, soit seul, ou bien associé à quelque autre substance plus chaude ou plus froide que l'althæa. Dioscoride et les autres écrivains qui ont parlé de cette plante, ont déjà fait la même remarque. C'est pour cette raison que son nom, dans la langue des Grecs, est dérivé du mot même qui signifie *guérison*[4]. Par cela, on veut indiquer que les avantages de l'althæa sont très-nombreux. »

[1] بمنزلة ما وهب لايفاسطس وروس وهرمس. Pour ايفاسطس, il me paraît certain qu'il désigne Ἥφαιστος, Hephæstos, Vulcain. Pour ce qui regarde روس, je pense que c'est une altération du mot Ὧρος, Orus. On pourrait aussi penser à Ἔρως, Éros, Cupidon; mais cela ne me semble nullement probable. J'en dirai autant d'Iris; de plus, on va bientôt voir que le mot روس est traité dans le texte comme étant du genre masculin. J'ajouterai que le *Roûs* des Orientaux ne peut point trouver ici sa place. Enfin, j'ai à peine besoin de dire qu'Hermès هرمس indique bien Mercure.

[2] وبهذه العصى تجد روس يُقِرّ اعين مَنْ يحبّ من الناس

[3] شجرة الخطمى. C'est l'althée, mauve sauvage, ou guimauve.

[4] Ainsi, Ἀλθαία « Althæa », d'ἄλθω « je guéris »; ou bien d'ἄλθος « guérison, remède ».

Galien dit : « La courbure du bâton d'Esculape et la quantité de ses nœuds, sont une allusion aux nombreuses parties et aux branches différentes qui constituent l'art de guérir. D'ailleurs, ce bâton n'a pas été laissé sans ornements ni apprêts; mais on y a figuré l'image d'un animal, dont la vie est longue, et lequel se roule autour du bâton. Il s'agit du dragon, ou gros serpent; et plusieurs raisons ont fait rapprocher celui-ci d'Esculape. D'abord, parce que c'est un animal à la vue perçante, qui veille beaucoup et ne dort jamais complétement. De même, celui qui a pour but l'enseignement de la médecine, ne doit pas s'en laisser distraire par le sommeil; il doit être extrêmement pénétrant, pour exceller dans son art, pour pouvoir avertir de ce qui existe et de ce qui doit nécessairement arriver. Nous voyons qu'Hippocrate a fait allusion à ceci dans ces paroles[1] : « Je « pense que la meilleure chose est que le médecin « sache prévoir. C'est alors qu'il sera savant et supé« rieur dans son art. Il avertira les malades de ce « qu'ils ont actuellement, de ce qui a précédé, et « aussi de ce qui doit survenir. »

[1] Ce passage du père de la médecine se trouve au commencement de son *Traité du pronostic*, ainsi que le dit, du reste, la glose marginale qui suit, du manuscrit n° 674 : قال ذلك فى اوّل كتابه تقدمة المعرفة. Voici maintenant la citation exacte et complète du texte d'Hippocrate : « Medicum providentiæ studio incum« bere, optimum esse mihi videtur. Prænoscens enim ac prædicens « apud ægrotos et præsentia, et præterita, et futura, quæque ægri « prætermittunt exponens, res utique ægrotantium magis agnoscere « credetur, adeò ut sese homines medico committere audeant ». (*Hippocratis Prognosticon*, édit. Chartier, t. VIII, p. 583, 584.)

« On a émis un autre avis, au sujet du gros serpent, représenté sur le bâton, qu'Esculape tient à la main. Ceux qui le défendent raisonnent de cette manière : le dragon est un animal qui vit pendant un temps fort long, au point que l'on prétend que sa vie dure un siècle tout entier. Pareillement, les adeptes de la médecine peuvent prolonger beaucoup leur existence. C'est ainsi que nous voyons Démocrite et Prodicus [1] (Hérodicus) vivre longtemps, pour avoir suivi les recommandations de l'art médical. De plus, le dragon rejette sa dépouille (sa peau, sa mue), que les Grecs nomment « la vieillesse [2]. » Pareillement encore, les hommes, avec le secours de l'art médical, peuvent chasser la vieil-

[1] ديموقريطس وابرودقطس. Le premier est Démocrite d'Abdère, et l'on s'accorde, en effet, assez généralement à donner une longue vie à ce célèbre médecin philosophe, savoir : cent neuf ans, ou plus. On sait qu'il était de Milet ; mais qu'il fut nommé l'*Abdéritain,* à cause qu'il demeura la plus grande partie de sa vie à Abdère, ville de Thrace. Il mourut l'année 361 avant J. C.

Le second, Prodicus, paraît être mis ici pour Hérodicus. Ce sont là deux noms qui ont été souvent confondus ensemble, surtout par suite du peu de différence qui existe entre le lettres grecques Π et Η qui en sont les initiales, et de l'identité des autres lettres : Πρόδικος, Ἡρόδικος. Hérodicus a été le maître d'Hippocrate; il lui a enseigné, dit-on, la médecine gymnastique, et a vécu *jusqu'à un âge très-avancé,* quoiqu'il eût une maladie incurable. Il était, suivant Plutarque, de Sélymbrie ou Sélivrée, ville de Thrace ; et, suivant d'autres, de Léontini, en Sicile.

[2] يسلخ عنه لباسه الذى يسمّيه اليونانيّون الشيخوخة. On voit qu'il s'agit de la mue annuelle des ophidiens. Le terme grec auquel on fait allusion ici est sans doute σῦφαρ, qui signifie, entre autres, « dépouille de serpent » et aussi « vieillesse ».

lesse, qui est la suite des maladies, et jouir ainsi d'une longue santé.

« Après avoir peint Esculape, on a placé sur sa tête une couronne, faite de laurier (شجرة الغار); car cette plante dissipe la tristesse. C'est ainsi que nous trouvons Hermès couronné de cette façon, lorsqu'il porte le nom de *vénérable* (المهيب). Il faut, en effet, que les médecins repoussent bien loin d'eux les chagrins; et c'est pour cela qu'Esculape est orné d'une telle couronne, qui a pour effet de chasser la tristesse. Il peut se faire aussi que le motif de cette couronne d'Esculape soit qu'un pareil ornement est commun à la médecine et à l'art augural ou divinatoire; et que les hommes aient jugé convenable que la couronne qui sert pour les médecins, soit tout à fait de la même nature que celle employée pour les devins. On peut encore observer, que l'arbre du laurier a la propriété de guérir les maladies. Nous voyons même que les reptiles venimeux fuient de tout endroit où l'on a jeté du laurier; et cet effet est pareil à celui que produit la plante appelée *koûnoûra*[1]. Le fruit du laurier,

[1] قونورا. Je ne connais aucune plante qui porte ce nom; mais je présume qu'il faut lire قونوزا, et qu'il s'agit ici de celle appelée en grec *κόνυζα*. C'est la *conysa*, ou conise, plante de la famille des corymbifères, aussi nommée la chasse-puce, l'herbe aux puces, l'herbe aux pucerons et l'herbe aux moucherons. Elle est aromatique, et son parfum est très-vanté, chez les anciens, *pour éloigner les serpents*, faire mourir les puces et autres insectes. On en distingue plusieurs espèces ou variétés, qui se trouvent aussi indiquées et décrites par Dioscoride.

nommé *baie de laurier*, lorsqu'on s'en sert pour se frotter le corps, agit exactement comme le fait le *castoréum* [1]. Après la représentation du serpent dont nous avons parlé, on a placé un œuf dans la main d'Esculape[2], pour indiquer que tout le monde a besoin de l'art médical; et l'œuf offre bien l'image de l'univers.

« Nous devons parler maintenant des sacrifices qu'on faisait à Esculape, afin d'obtenir, par son intermédiaire, les grâces de Dieu. Qu'il soit béni et exalté! On ne voit pas que personne ait offert, dans aucun temps, à Dieu, au nom d'Esculape, la moindre chose provenant du bouc. La raison en est, que les poils de cet animal ne se filent point aisément comme la laine, et que celui qui mange beaucoup de sa chair tombe malade avec facilité, atteint par les maladies épileptiformes. Car la matière nutritive qu'elle engendre est d'un mauvais suc (chyme ou chyle, ردىّ الكيموس), desséchante, grossière, âcre et inclinant vers le sang atrabilaire (يميل الى الدم السَوْداوىّ). On trouve seulement que des gens ont sacrifié à Dieu des coqs par l'intermédiaire d'Esculape; et l'on dit que Socrate a aussi offert à Esculape un semblable

[1] الجند بيدستر. Le castoréum est une matière animale sécrétée par le castor, mâle et femelle. C'est une substance résinoïde, qui excite la circulation, et agit comme sédative du système nerveux.

[2] Le texte porte, en effet : واذا صوّروا ذلك التنّين جعلوا بيده بيضة. Mais il semble, qu'au lieu de التنّين « le serpent », c'était ici le lieu de mettre الإكليل « la couronne ».

holocauste[1]. C'est donc d'une telle manière que cet être divin, Esculape, a enseigné aux hommes la médecine, laquelle devint pour eux une acquisition fixe (قِنْيَةً ثابتةً) et supérieure de beaucoup aux découvertes faites par Bacchus et Cérès[2]. »

Observation de Honaïn.

« Ce que Bacchus a inventé, c'est le vin, et il fut le premier en cela, d'après l'opinion des Grecs. Par son nom de Dionysus, les poëtes font allusion à la force qui fait subir une altération à l'eau, laquelle se trouve dans la vigne, et la dispose à devenir du vin; ainsi qu'à la joie qui résulte après qu'on a bu de celui-ci. Cérès a découvert le pain, et tous les grains dont on fait ce dernier. C'est pour cela que ceux-ci sont nommés, par les Grecs, du nom de leur inventrice[3]. Les poëtes ont appelé de la même manière la terre qui produit les céréales. Quant à Esculape, il a découvert, lui, la santé; et, sans celle-ci, on ne peut se procurer, ni les choses utiles, ni celles qui sont agréables. »

[1] On sait que Socrate, avant de mourir, a rappelé à Criton, son disciple et son ami, le sacrifice à faire d'un coq à Esculape, en lui disant : « Nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » Et ce furent ses dernières paroles. Ce grand philosophe voulait sans doute dire par là, que la mort était à ses yeux une véritable guérison, et l'annonce de la liberté.

[2] ديونوسس وديميطر. Il a déjà été question du premier. Quant au second nom, il est évident que c'est Δημήτηρ, Déméter, Cérès.

[3] C'est-à-dire, Δημήτηρ; et aussi, peut-être, Δημήτρια, ων, céréales.

Galien reprend : « En effet, ce qu'ils ont inventé (Bacchus et Cérès) ne pouvait être d'aucune utilité, sans la découverte due à Esculape.

« Quant à l'image du trône, sur lequel est assis Esculape, c'est le symbole de la force, ou de la faculté qui procure la santé ; celle-là est la plus noble de toutes les forces, ainsi que l'ont dit quelques poëtes. D'ailleurs, nous voyons que ceux-ci, en totalité, ont loué et exalté cette puissance. L'un d'eux, par exemple, après avoir dit qu'elle a la prééminence sur tous les bienfaiteurs par sa noblesse, ajoute : « Puissé-je, le « reste de ma vie, jouir de ton bien ! » Un autre poëte dit aussi qu'elle est le plus illustre de tous les bienfaiteurs; puis il s'écrie : « C'est toi que j'implore, « afin que je sois jugé digne d'obtenir tous les biens ! » En somme, on a dit ceci : « Les dons divers, tels que « l'opulence, les enfants, l'autorité, peuvent être ac- « quis indifféremment par tous les hommes. » Mais n'est-il pas vrai que tout cela n'est rien, à moins que les hommes ne soient aidés par la présence de la santé, et mis ainsi à même de pouvoir jouir de ces dons? La santé seule est la bienfaitrice qui mérite en réalité ce titre; car c'est un bien vraiment parfait; elle ne tient pas le milieu entre le bien et le mal, et n'est pas placée au second degré du bonheur, comme le pensent les philosophes, appelés péripatéticiens et stoïciens[1]. En effet, toutes les vertus les plus nobles

[1] وهم المعرفون بالمَشّائين وباصحاب المظلّة. Les premiers, المشّاؤن ou المشّابون, sont, sans doute, les péripatéticiens; les au-

auxquelles les hommes aspirent avec ferveur, tant qu'ils vivent, peuvent être regardées, en quelque sorte, comme dépendantes de la santé. Ainsi, nous voyons que ceux qui désirent montrer de la valeur et de la force, faire la guerre aux ennemis pour les chasser loin de leurs proches en les combattant avec constance, ne peuvent effectuer ces projets que par l'emploi de la vigueur du corps. De même, l'homme ne saurait point agir complétement avec justice, donner à chacun ce qui lui est dû, faire tout ce qu'il doit, observer les lois, être intègre dans toutes ses pensées et toutes ses actions, s'il ne jouit pas d'une bonne santé. Le salut, pareillement, ne peut être complet sans la santé; car il est, pour ainsi dire, engendré par celle-ci[1]. Enfin, tout ce que quelques personnes ont pu avancer, pour assurer que leur but n'était point d'acquérir la santé, ç'a été par l'effet de la croyance dans certaines opinions, et pour la satisfaction de doctrines futiles et fausses. Ces paroles, au reste, étaient seulement dans leur bouche, et n'étaient point dans leur pensée. Lorsqu'elles ont confessé la vérité, elles ont dit que la santé est réellement le bien le plus parfait.

« Cette force qui produit la santé a été, par les peuples, réputée digne de former le trône de

tres ne sauraient être que les stoïciens; mais ceux-ci sont plus souvent nommés par les Arabes اهل الاسْطُوَانة ; probablement du mot grec *σ7οά*.

[1] وذلك انه بمنزلة المولود عنها.

l'homme, qui est le maître dans l'art médical. De plus, le nom de cette force est dérivé d'une façon propre et non figurée; car dans la langue grecque, ce mot est tiré de celui qui signifie *humidité*[1]. En effet, la santé n'est parfaite que par suite de l'état humide du corps, comme l'a indiqué quelque part un poëte, en disant : « L'homme, c'est l'humidité » (الانسان الرطب).

« Si tu contemples le portrait d'Esculape, tu verras qu'on l'a aussi figuré assis, et appuyé sur des hommes, placés autour de lui. Cela est convenable; car il faut qu'il soit toujours ferme et stable, sans cesse au milieu des gens. On a également représenté sur lui un dragon, qui s'enroule autour de son corps. J'ai déjà raconté, ci-dessus, la raison de ce fait. »

Nous citerons maintenant ce qui suit, des préceptes et des maximes d'Esculape, tiré de ceux que l'émîr Abou'lwafâ Almobacchir, fils de Fâtic, a consignés dans son ouvrage intitulé *Choix de sentences et de bons mots :*

1° « Celui qui connaît les vicissitudes du sort ne met pas d'entraves aux préparatifs. » (C'est-à-dire, qu'il est toujours prêt à tous les événements).

2° « Certes, l'un de vous se trouve placé entre une grâce qu'il a reçue de son Créateur et un péché qu'il a commis. Il n'y a aucun autre moyen d'arranger ces deux choses l'une avec l'autre, que de louer

[1] L'auteur aura pensé que ὑγεία ou ὑγίεια « santé », vient de ὑγραίνω « je rends humide, etc. »

le bienfaiteur, et de lui demander pardon de la faute. »

3° « Que de fois n'avez-vous pas blâmé une époque, et lorsque vous êtes parvenus à un autre temps, ne l'avez-vous pas louée ! Combien de choses n'y a-t-il pas, dont les commencements ont été trouvés odieux, et que pourtant on a pleuré de voir finir ! »

4° « Celui qui adore Dieu sans savoir ce qu'il fait ressemble à l'âne de moulin, qui tourne sans cesse, mais qui ne se rend nullement compte de son action. »

5° « Il vaut mieux laisser échapper une chose désirée, que de la demander à celui qui n'est pas digne de la posséder. »

6° « Faire des dons à un impie, c'est renforcer son impiété; le bienfait, à l'égard de l'incrédule, est un bien gaspillé; enseigner à un sot, c'est accroître son ignorance; solliciter quelque faveur de l'homme méprisable, c'est avilir son propre honneur. »

7° « Je m'étonne de ceux qui s'abstiennent de faire usage des aliments nuisibles, de peur d'en éprouver quelque mal, et qui pourtant ne s'abstiennent pas des péchés, par crainte de la vie future ».

8° « Faites souvent silence; car le silence est une sauvegarde contre l'inimitié; soyez véridiques, attendu que la sincérité est l'ornement de la parole. »

9° On a dit à Esculape : « Décris-nous le monde d'ici bas. » Il répondit : « *Hier*, c'est un *terme* (c'est-à-dire, un temps fini); *aujourd'hui*, une *action*, et *demain*, une *espérance*. »

10° « Celui à qui vous inspirez un sentiment de pitié n'a pas pour vous une opinion bien favorable; celui qui vous calomnie est fort en colère contre vous; et celui qui vous hait ne peut pas vous donner de bons conseils. »

11° « La manière d'agir de l'individu qui a de la religion et des sentiments généreux, doit être de prodiguer à son ami sa personne et son bien; à ses connaissances, une physionomie gaie et un bon accueil; et à son ennemi, la justice. Il doit se garder soigneusement de toute circonstance déshonorante [1]. »

[1] Je crois devoir donner ici le texte de ces sentences : قال اسقلنبيوس من عرف الايّام لم يغفل الاستعداد وقال ان احدكم بين نعمة من بارئه وبين ذنب عمله وما يصلح هاتين الحالتين إلّا الحمدُ للمنعم والاستغفار من الذنب وقال كم من دهر ذممتموه فلمّا صِرْتُم الى غيره حمدتموه وكم من امرٍ أبغضت أوائله وبُكى عند اواخره عليه وقال المتعبِّد بغير معرفة كحمار الطاحون يدور ولا يبرح ولا يدرى ما هو فاعل وقال فوت الحاجة خير من طلبها الى غيرِ اهلها وقال اعْطاء الفاجر تَقْوِية له على فُجوره والصنيعة عند الكَفور اضاعة للنعمة وتعليم الجاهل ازدياد فى الجهل ومسألَةَ اللئيم إِهانة للعِرض وقال انّى لاعجب ممّن يحتمى من المآكل الرديّة مخافةَ الضرر ولايدع الذنوب مخافة الآخرة وقال اكثروا من الصمت فانّه سلامة من المقت واستعملوا الصدق فانّه زين النُطق وقيل له صفْ لنا الدنيا فقال أَمْسِ اجَل واليوم عمل وغدًا امَل وقال المشفق عليكم يُسْىء الظنَّ

Apollon [1].

D'après Soleïmân, fils de Hassân, connu sous le nom d'Ibn Djoldjol [2], cet Apollon serait le premier philosophe qui ait raisonné sur la médecine dans les contrées des Grecs (ببلد الروم) et des Perses [3]. Il

بكم والزارى عليكم كثير العَتْب لكم وذو البغضاء لكم
قليل النصيحة لكم وقال سبيل من له دين ومروّة ان يبذل
لصديقه نفسه وماله ولمن يعرفه طلاقة وجهه وحسن محضره
ولعدوّه العدل وان يتصاون عن كلّ حال تُعيّب

[1] Il y a dans le texte ايلق, et puis ceci : ويقال له ايله. J'ai déjà dit plus haut, p. 181, note 2, que je regarde ce mot comme une altération de ابلّن, ou bien de ابلّو, pour indiquer l'*Apollon* des Grecs, ou l'*Apollo* des Romains, etc.: et cela, peut-être, sans que l'auteur s'en doutât.

[2] أبن جلجل était un médecin arabe d'Espagne, attaché au calife Hichâm II, Mouwayyad billâh, qui commença à régner dans ce pays, l'année 366 de l'hégire (976 de J. C.). Il a laissé quelques ouvrages de médecine, et a pris part à une nouvelle traduction des livres de Dioscoride, du grec en arabe. Ibn Aby Ossaïbi'ah parle d'Ibn Djoldjol au chapitre XIII (ms. 673, fol. 187 v. à 188 v.) (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 57; *Relation de l'Égypte, par Abd-Allatif,* traduite par Silvestre de Sacy, p. 495-500, et p. 549-551; *The history of the Mohammedan dynasties of Spain, from the text of Al-Makkari,* translated by P. de Gayangos, t. I. Appendix A, p. XXIII-XXVII.)

[3] Je vais donner, tant bien que mal, la traduction de ce dernier morceau, lequel, du reste, me semble apocryphe, dans les noms propres comme dans les faits; et qui, de plus, n'est pas très-correct. Voici, en partie, le texte : وهو استنبط كتاب الاغريقى لهيامس الملك........ فى زمان بداق الحاكم وله آثار عظيمة مشيعة* وهو يُعدّ الخ

* Telle est la leçon du ms. n° 673; les autres mss. donnent شنيعة.

a découvert le *Livre* (*du?*) *grec* du (ou pour le) *roi Hïâmus*[1]; il a discouru et médité sur l'art de guérir, et l'a pratiqué. Ce fut après Moïse, sur qui soit le salut! et au temps du *juge Badâk*[2]. D'illustres et célèbres traditions se rapportent à lui, et il est mis au nombre des merveilles, à l'exemple d'Esculape.

[1] Est-ce que par ces mots هيامس الملك, l'auteur aurait eu en vue Hyame (Hyamus, Ὕαμος), le chef célèbre des Hyamides, qui remplissaient en Grèce les fonctions d'augures? Ou bien, le fameux médecin Iapis, au sujet duquel on lit les vers suivants, dans l'Énéide de Virgile?

Jamque aderat Phœbo ante alios dilectus Iapis
Iasides: acri quondam cui captus amore
Ipse suas artes, sua munera, lætus Apollo
Augurium, citharamque dabat, celeresque sagittas.
. . . .
. . . .

(Livre XII, vers 391-394 et suiv.)

Quant aux mots كتاب الاغريقى, ils désignent peut-être ici un ouvrage sur l'art augural, écrit en grec (*aghrîky*, corruption du mot latin *græcus*).

[2] Quel est ce بداق الحاكم, Badâk, le juge ou le magistrat, etc.? Il m'est bien difficile d'émettre une conjecture vraisemblable à ce sujet. Est-ce que, par hasard, l'auteur aurait pensé à Empédocle? Celui-ci était, on le sait, philosophe, poëte, médecin; et, en outre, un personnage très-influent dans la république d'Agrigente, en Sicile, sa patrie. Il aurait même pu en être le tyran; mais il ne l'a pas voulu, et a préféré y faire adopter le gouvernement populaire. Je finirai en disant, qu'au lieu de بداق, le manuscrit n° 673 porte يداق. — Le *Troisième extrait* renfermera tout le chapitre VII de l'ouvrage. C'est celui des médecins qui ont vécu au commencement de l'islamisme.

RECHERCHES
SUR L'HISTOIRE NATURELLE
CHEZ LES ARABES,

PAR J. J. CLÉMENT-MULLET.

ARACHNIDES.

Une des parties les moins cultivées dans les sciences qui se rattachent à l'Orient, c'est celle de l'histoire naturelle. Jusqu'ici la philologie, l'histoire et l'archéologie ont captivé toute l'attention des savants, et les recherches sur les sciences physiques ont été complétement négligées ou à peu près. Si l'on en excepte les travaux qui se rattachent à l'histoire naturelle biblique, comme ceux de Bochart, de Rosenmuller ou bien encore de Sprengel, nous ne voyons que des essais isolés, disséminés çà et là dans les ouvrages des savants, où ils se trouvent noyés, mais pas un seul corps d'ouvrage qu'on puisse comparer à l'*Hierozoicon*. Pourtant, cette partie mérite autant que toute autre d'être étudiée. En effet, elle peut conduire à une application positive du plus haut intérêt. Les synonymies bien faites révéleront la nature véritable des productions d'une contrée. Les relations et descriptions des pays visités par les anciens acquerront de la certitude, elles sortiront du vague dans lequel elles ont flotté jusqu'ici, et ce merveilleux lui-même, dont la vive imagination des Orientaux embellit chaque objet, ramené à sa juste valeur, pourra fournir des renseignements précieux aux explorateurs. Et l'agriculture elle-même, que n'y gagnera-t elle pas? Alors nous pourrons espérer avoir des versions exactes. On ne traduira plus le mot seulement, mais

la pensée, qu'on doit toujours chercher dans un ouvrage positif.

Conduit par la nature de mes études à l'alliance des langues orientales avec l'histoire naturelle, j'ai hasardé quelques essais d'application. La tâche est difficile, et même très-difficile, il faut l'avouer; mais enfin ce n'est pas un motif pour la repousser; c'en est un, au contraire, pour l'aborder avec courage et persévérance. Occupé de la traduction d'un traité du savant rabbin et médecin Maimonides, *Sur les morsures des animaux venimeux et les poisons*, j'ai rencontré un chapitre assez détaillé sur les arachnides; j'en ai vu dans Avicenne un autre bien circonstancié et j'ai été porté à les étudier; j'ai dû consulter aussi Damiri et Kazwini, les deux sources les plus abondantes où l'on puisse puiser. J'ai donc extrait les passages de ces auteurs qui se rattachaient à mon sujet et je les ai coordonnés de manière à les présenter, autant que possible, dans un ordre méthodique. Pour compléter les citations, j'ai cru devoir extraire du Dictionnaire des termes de médecine et de sciences naturelles, dressé sous les auspices de M. Clot-Bey[1], ce qui était relatif aux araignées et aux tarentules.

J'ai acquis une preuve nouvelle d'un fait, du reste, déjà bien connu : c'est celui des emprunts faits aux Grecs par les Arabes, et particulièrement à Aristote. On trouvera dans les notes les passages du naturaliste grec qui ont de l'analogie avec ceux des textes arabes; je n'ai pas cru devoir non plus négliger Pline, que j'ai cité aussi quand le besoin s'en est fait sentir. J'ai pu, à cette occasion, constater une réalité qui n'est pas sans intérêt, c'est que nous trouvons dans Avicenne et dans Pline des noms grecs d'arachnides qui ne se rencontrent nulle part dans Aristote ou Galien. Devrait-on en con-

[1] الشذور الذهبية في الالفاظ الطبية. *Dictionnaire des termes anciens et modernes des sciences médicales, nat.* etc. rédigé à l'École de médecine du Caire, sous la direction du docteur Clot-Bey, etc. Bibl. imp. ms. f. suppl. arabe, n° 1378.

clure que l'un et l'autre les ont pris dans quelque traité grec que nous aurions perdu? Est-ce bien simplement une tradition? C'est peu probable; ce qu'il y a de certain, c'est que la rédaction d'Avicenne ne permet pas de croire qu'il ait rien emprunté à Pline.

La nomenclature des arachnides attribuée à Galien, et que répète Albert le Grand d'après lui, ne se trouve dans aucune des éditions de Galien que j'ai pu consulter. Faut-il en conclure encore qu'elle a été extraite d'un ouvrage du médecin grec qui serait perdu?

La citation de Maimonides est extraite du traité du célèbre rabbin de Cordoue qui est cité plus haut. Il en existe à la Bibliothèque impériale deux manuscrits, l'un en caractères arabes et l'autre en caractères hébreux. Il y a de ce traité une version hébraïque dont j'ai tiré bon parti. Je dois la connaissance de ces manuscrits au savant et respectable M. Munk, si cruellement éprouvé par le malheur. Je m'étendrai peu sur cette dernière source, me proposant de donner très-prochainement le texte et la traduction de ce traité.

Pour Damiri, j'ai consulté les manuscrits de la Bibliothèque impériale, 870 et 873, f. s. ar.

Quant à Kazwini, j'ai pris, dans une copie faite sur le manuscrit 866, f. s. arabe, par moi, et collationnée sur quatre autres manuscrits, et dans le texte publié par M. Wustenfeld, renvoyant à la Chrestomathie de M. de Sacy pour les textes qui s'y trouvent, de même que je me suis servi de sa traduction.

J'ai cru devoir aussi hasarder quelques déterminations en m'aidant de la relation publiée par les savants de l'expédition d'Égypte; du *Règne animal* de Cuvier (éd. 1829, 1830, 5 vol.), dans lequel la partie des arachnides a été traitée par le savant et modeste Latreille. M. Guérin-Meneville a eu aussi l'obligeance de m'aider de ses conseils et de me communiquer sa belle collection.

Je m'en suis tenu aux noms les plus généraux, étant si peu secondé par les désignations des auteurs, qui souvent se con-

tentent d'indiquer la forme, par comparaison, avec un autre insecte, ou seulement la couleur. Forskhal lui-même, quelque consciencieux que soit son travail, n'a pu m'être d'aucune utilité parce qu'il a fait ses déterminations sans tenir compte des auteurs anciens, tandis qu'au contraire, dans le Dictionnaire de M. Clot-Bey, on s'est le plus ordinairement occupé de reproduire les anciens, sans s'occuper des modernes, ni en citer aucun. Au surplus, en règle générale, on doit dans l'histoire naturelle ancienne ne point chercher au delà des noms génériques, à moins de raisons toutes particulières qui fassent reconnaître le nom de l'espèce. Je suis loin de garantir l'exactitude de ma détermination, que je présente comme une œuvre de bonne foi, et en quelque sorte comme une invitation adressée aux savants pour reprendre ce sujet et l'étudier avec l'attention qu'il mérite. L'une des sources les plus fécondes où l'on doive puiser, c'est, sans contredit, Avicenne chez les Arabes. On trouve dans ses œuvres médicales des détails extrêmement curieux et utiles pour ce genre d'étude.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette courte introduction, qu'en rappelant au lecteur les jolies choses que Mocadessi fait dire à l'araignée[1]. Si le reproche qu'elle adresse à sa mère de l'abandonner au hasard, dès le moment de sa naissance, est en opposition avec les faits, d'autre part, on remarque l'exposé très-sommaire, mais très-vrai des mœurs de l'araignée et de sa manière de filer, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Nous ferons remarquer aussi, tant dans ce chapitre que dans celui du ver à soie, la comparaison judicieuse qui existe entre le fil du vers à soie et celui de l'araignée, dont le peu de consistance est devenu proverbial pour exprimer la fragilité des choses humaines. (*Koran*, s. XXIX, v. 40; éd. Flueg., et Job, c. LIII, v. 1, 14.)

Enfin, nous ferons observer qu'en Orient aussi, l'araignée a été un objet d'aversion et de dégoût, comme on peut le

[1] *Les oiseaux et les fleurs*, allégories morales d'Azz-eddîn el Mocaddessi, publiées en arabe, avec traduction et notes par M. Garcin de Tassy. Paris, Impr. royale, 1821, chap. XXXV.

voir dans Damiri (fol. 86, t. II, M. 870), qui nous apprend, entre autres choses, que le Prophète recommandait de tuer les araignées, qu'il regardait comme des démons ان العنكبوت شيطان فاقتلوه.

(Damiri.) العنكبوت دويبّة تنسج فى الهواء وجمعها عناكب وكنيته ابو خثيم وابو قشعم والانثى ام قشعم و وزنه فعللوت وهم قصار الارجل كبار العيون....... قال افلاطون احرص الاشيآء الذباب واقنع الاشيآء العنكبوت فجعل الله رزق اقنع الاشيآء احرص الاشيآء فسبحان اللطيف الخبير... قال الجاحظ ولد العنكبوت اعجب من الفرّوج الذى يخرج الى الدنيا كاسيا لان ولد العنكبوت يقوى على النسج ساعة يولد من غير تلقين ولا تعليم وتبيض وتحضن واول ما يولد دودًا صغارًا ثم يتغيّر ويصير عنكبوتًا وتكمل صورته عند ثلاثة ايام وهو يطاول السفاد فاذا اراد الذكر الانثى جذب بعض الخيوط نسجها من وسط فاذا فعل ذلك فعلت الانثى مثله فلا يزالان يتدانيان حتى يتشابكا فيصير بطن الذكر قبالة بطن الانثى وهذا النوع من العناكب حكيم ومن حكمته انه يمدّ السدآء ثم يعمل اللحمة ويبتدى من الوسط ويهىء موضعا لما يصيده من مكان اخر الخزانة فاذا وقع شىء فيما نسجه وتحرّك عمد اليه وشبّك عليه شيئًا يضعفه فاذا ضعفه حمل وذهب به الى

خزانته فاذا حرق الصيد من النسج شيئًا عاد اليه ورمّه والذى ينسجه لا يخرجه من جوفها بل من خارج جلده ومنها مشقوق بطول وهذا النوع ينسج بيته دايما مثلث الشكل ويكون سعة بيتها بحيث يغيب فيها شخصها

Kazwini (Voy. *Chrest.* Sacy).

(Dictionnaire de M. Clot-Bey.) العنكبوت حشرات رؤسها مختلطة بصدورها وليس اذناب ولا اجنحة ولبعضها فم فيه فكان جانبيان وهو مبدآء قناة لهضم ولكل واحد منها ثمانية ارجل (sic)

Kazwini. (Voyez *Chrest.* Sacy).

(Damiri.) الرتيلاء بضمّ الراء وفتح التاء المثلثة جنس من الهوامّ وتمتد ايضا وقال الجاحظ الرتيلاء نوع من العناكب ويسمّى ايضا عقرب الحيات لانها تقتل الحيات والافاعى انتهى

(Maimonides.) قال ابو عمرو موسى القرطبى الاسرايلى الرتيلاء هذا الاسم يقع على انواع كثيرة من الحيوانات وقيل انها ستة انواع وقيل ثمانية وهى كلها من اصناف العنكبوت وذكر حذاق الاطبّاء ان اعظم هذه الانواع شرًّا المصريّة امّا النوعان الموجودان فى البيوت فى اكثر البلاد فهما عنكبوتان واحدها العنكبوت الطويل الارجل الصغير الجثة التى ينسج بين الحيطان والسقوف نسجًا كثيرًا اسود

والاخر الذى هو اكبر جثة منه واقصر ارجل وهو
ينسج فى السقوف نسجًا ابيض شفيفًا شبه الثوب
النصافى فان هذين النوعين نكايتهما قليلة وقد
ربّما لا يحسّ الانسان بعضّهما وامّا بقية الانواع الاخر
من الرتيلاء فانها توجد غالبًا فى الارياف ومنها نوع له
زغب واهل مصر يسمّونه ابا صوفة ونهش هذه الانواع
كلها قريب من لسع العقرب وكل ما ينفع من لسع العقرب
ينفع من نهش الرتيلاء

(Kazw.) رتيلاء صنف من العناكب يقال له بالفارسيّة ديلمك

(Dictionnaire de M. Clot-Bey.) وقال الاروپيون الرتيلاء
نوع العنكبوت كثير الوجود فى جنوب ايطاليا يحدث من
عضّه مرض عصبى عجيب لما يحصل لمعضوضه من التشنّج
بحيث انه دائمًا يميل الى الرقص

ARAIGNÉE (1°).

(Damiri). L'araignée (en arabe عنكبوت, plur. عناكب, sur la forme فعللوت) est un petit animal qui file dans l'air; elle est surnommée : le mâle, *le père de l'infortune*, et la femelle, *la mère de l'infortune*. Les araignées ont les pieds courts et les yeux nombreux. Platon a dit : « Ce qu'il y a de plus mobile, c'est la mouche; ce qu'il y a de plus sédentaire, c'est l'araignée; or,

Dieu a donné ce qu'il y a de plus mobile pour nourriture à ce qu'il y a de plus sédentaire. Gloire à Dieu, bienfaisant et intelligent (2) ! » Djaez dit que les petites araignées sont encore plus admirables que les poussins, qui viennent au monde tout vêtus, tout habillés, tandis que les petites araignées sont assez fortes et assez habiles pour pouvoir, immédiatement au moment de leur naissance (3), filer sans être obligées de prendre aucune leçon. L'araignée fait sa ponte; elle couve ses œufs; mais ce qu'elle met au jour est tout d'abord un petit ver, lequel ensuite subit une métamorphose et devient une araignée parfaite, qui acquiert sa forme complète en trois jours (4). L'araignée amène avec lenteur l'acte de l'accouplement. Lorsque le mâle veut s'approcher de la femelle, il tire quelques fils qu'il fait partir du milieu de sa toile; la femelle en fait autant de son côté, et ils ne cessent point de s'approcher l'un de l'autre peu à peu, jusqu'à ce qu'ils soient complétement réunis et que l'abdomen du mâle soit appliqué à celui de la femelle. Cette espèce d'araignée est remplie d'instinct; un des effets de cet instinct, c'est qu'elle commence à poser la chaîne, puis elle fait la trame. Elle part du milieu et elle dispose un lieu à part pour la réserve de sa chasse; c'est son magasin. Quand une proie est tombée dans sa toile, elle s'agite; l'araignée arrive vers elle, elle l'enveloppe de quelques fils dans lesquels cette proie reste enlacée et dans l'impuissance d'agir. Lorsque l'araignée a ainsi privé l'insecte de sa force, elle

le prend et l'emporte à son magasin. Si la proie a brisé quelque partie de la toile, elle y revient et répare le dommage (5). La matière dont son fil est composé ne sort point de l'intérieur de son corps, mais il vient de l'extérieur de sa peau (6). Sa bouche est fendue en long. Cette espèce (7) donne toujours à sa retraite une forme triangulaire, et la dispose assez ample pour que son corps puisse y être caché.

(Kazwini). Il y a des auteurs qui pensent que l'araignée femelle seule travaille et que les mâles sont des paresseux qui ne font rien (8). D'autres disent que la femelle fait la chaîne et le mâle la trame, parce que la chaîne est plus forte que la trame, alors ils seraient associés pour le travail, ou bien ils représenteraient le maître et son disciple.

(Dict. de Clot-Bey). L'araignée est un insecte chez lequel la tête n'est point séparée du corselet; elle n'a point d'ailes ni de queue (9). Quelques espèces ont une bouche pourvue de deux dents placées de chaque côté; c'est le commencement du tube digestif, et toutes ont huit pattes.

(Kazwini). 1. Il y a une espèce qui tire sur le rouge, qui est couverte de duvet; sur sa tête sont quatre aiguillons qui lui servent à faire sa piqûre. Elle ne file point; mais elle se creuse un trou en terre, d'où elle sort la nuit comme tous les insectes (10).

2. Il y a une espèce qui est montée sur de longues pattes. Comme elle a la conscience de la faiblesse de ses membres et qu'elle sait qu'il lui est

impossible d'aller à la chasse, elle prépare pour attraper sa proie des réseaux et des cordes avec des fils. A cet effet, elle choisit un intervalle entre deux murailles voisines l'une de l'autre (11); elle jette sa salive, qui fait son fil, sur l'un des côtés, pour qu'il s'y fixe; puis, elle en fait autant du côté opposé (12), de même une seconde fois, puis une troisième. Voilà la chaîne; ensuite, elle applique sa trame jusqu'à ce que la toile soit au complet. Toute cette construction se fait suivant des règles géométriques qui lui donnent la perfection. Elle dispose ensuite dans l'angle un observatoire où elle attend la chute de sa proie; sitôt qu'une mouche ou un insecte quelconque vient à se jeter dans le filet, elle se hâte d'aller le saisir (13).

3. Une espèce dont les pattes sont courtes est appelée *loup-cervier* (phœde). Quand elle veut attraper sa proie, elle va chercher un angle de muraille; elle en garnit de son fil les extrémités. Lorsque, vers la fin du jour, la mouche, qui n'y voit plus, vient se réfugier dans ce coin, elle tombe dans le filet. Quelquefois cette araignée laisse tomber son fil de l'extrémité d'un toit, et elle-même se laisse descendre perpendiculairement attachée à ce fil (14). Quand elle voit une mouche voler à sa proximité, elle se lance elle-même sur elle, la garrotte solidement; puis elle emporte son butin chez elle (15).

4. Une espèce est appelée *le lion;* elle a six yeux; quand elle voit une mouche fixée à terre, elle contracte ses extrémités, puis s'élance d'un bond sur la

mouche, sans jamais manquer son coup (16); c'est le fléau des mouches (17).

5. Il y a une espèce qu'on nomme *rotaïle;* c'est la plus mauvaise de toutes. Quand elle marche sur un homme, il en meurt par suite de la plaie que cause sa bave, mais nullement par suite de sa morsure. On l'appelle le scorpion des *tsahaban* (sorte de serpent), parce qu'elle les tue (18).

6. Il y en a une dont les attaques sont très-redoutables. Elle dispose ses fils à la surface de la terre ou des rochers, et si quelque insecte vient à y tomber elle en fait sa proie (19).

7. Une espèce travaille avec beaucoup de délicatesse; elle dispose sa toile et place sa retraite sur un point élevé. Quand un insecte tombe dans le piége, il s'y débat, l'araignée accourt, suce ce qu'il a d'humidité. Pendant ce temps, la mouche bourdonne par l'excès de la douleur, jusqu'à ce qu'enfin elle meure; l'araignée alors l'emporte au magasin pour ses besoins à venir. C'est vers le coucher du soleil que la chasse est plus abondante (20).

ROTAÏLE, PHALANGION DES GRECS, PHALANGIUM DES LATINS.

(Damiri.) Le rotaïle est une espèce d'insecte; mais ce nom s'étend aussi à d'autres. Suivant Djaez, le rotaïle est une espèce d'araignée nommée aussi *scorpion des serpents et des vipères*, parce qu'elle les tue (21).

(Maimonides.) Abou Amrou Mousa, de Cordoue[1], israélite, dit que ce nom de *rotaïle* s'applique à plusieurs espèces d'animaux (22). Suivant les uns il y en a six espèces; suivant d'autres il y en a huit, qui toutes appartiennent au genre araignée. Des médecins distingués par leur habileté disent que de toutes les espèces la plus dangereuse est celle d'Égypte (23). Mais, pour les deux espèces qu'on trouve partout et dans toutes les maisons, l'une des deux est une araignée qui a de longues pattes, un petit corps, qui établit entre les murailles et les toits des fils nombreux, de couleur noire.

L'autre a le corps plus gros et les pattes plus courtes; elle file après les toits. Son fil est blanc et brillant comme le vêtement nommé *nisafi* (24). Ces deux espèces sont fort peu nuisibles, et souvent il arrive que l'on sent à peine leur morsure.

(Maim. Dam.) Les autres espèces, qui sont des rotaïles, se trouvent généralement dans les champs. Il y en a une qui est revêtue d'un duvet et que les habitants du Caire appellent *le père de la soie* (25).

Les morsures de toutes ces espèces, quant aux effets, se rapprochent de la piqûre du scorpion, et

[1] Sur le titre du manuscrit arabe 1094 A. F, il est appelé ابو عمران موسى الاسرائلى القرطبى. Au commencement du traité, soit dans ce manuscrit, soit dans celui 411, en caractères hébreux, on ne trouve que les noms موسى بن عبيد الله القرطبي. Voici ses noms, tels que les donne Casiri, *Catal. Bibl. Escurial*, t. I, p. 294 :
ابو عمران موسى بن عبيد الله بن ميمون الاسرائلى القرطبى
Voy. Abdallatif, *Descript. de l'Égypt.* p. 465, trad. de Sacy.

tout ce qui peut être efficace contre cette dernière s'emploie utilement pour la morsure des rotaïles.

(Kazwini). *Rotaïle*, espèce d'araignée nommée en persan *daïlamak* ou *daïlamouk*.

(Dict. de Clot-Bey). Les Européens disent que le *rotaïle* est une espèce d'araignée très-abondante sur les côtes d'Italie, dont la morsure cause une maladie nerveuse extraordinaire, parce que celui qui en a été atteint est continuellement porté à danser (26).

(Avicenne, t. II, p. 146). On compte six espèces de rotaïles :

La première est nommée *roughion :* elle affecte une forme arrondie ; elle a la couleur de raisin, c'est-à-dire tirant sur le noir.

La seconde est nommée *lycos* (27) : son corps est plus large ; les parties qui appartiennent au cou sont garnies d'écailles bien apparentes ; au-dessus de la bouche elle a trois corps saillants distincts et lisses.

La troisième, *mourmekion*, est de la taille de la grosse fourmi nommée *hadjrouph ;* sa couleur tire sur le cendré ; son corps est couvert, particulièrement sur le dos, de petites excroissances rouges (28).

La quatrième, le *sklerocephale :* tout son corps et sa tête ne font qu'un ; elle est pourvue d'ailes comme la grande fourmi (29).

La cinquième, le *selicoun* (euclion) : elle est de forme allongée, grêle, son corps est tacheté de points, surtout la tête et le cou.

La sixième, *karnokolaphtès :* elle a le corps allongé, de couleur verte; elle a comme des aiguillons sous le cou (30).

Un autre auteur a écrit que le rotaïle est un animal qui ressemble à l'araignée nommée *phed* « loup-cervier », et qui donne la chasse aux mouches.

Suivant Galien, il y en a douze espèces :

1° L'araignée d'Égypte est la plus mauvaise; elle est horrible à voir; son corps est allongé de même que sa tête; elle ressemble à ces mouches qui volent autour des lumières.

2° Il y a celle qui est rouge, qui ressemble à une araignée dont le corps est arrondi.

3° Celle de couleur noir de fumée, qui ressemble aussi à une araignée.

4° Celle qui est tachetée de noir et de blanc.

5° Celle qui a le corps arrondi, la bouche petite.

6° Celle qui est étoilée (*asterion*), dont le dos se termine en pointe, avec des lignes brillantes (31).

7° Celle qui est couverte d'un duvet jaune.

8° L'*uvée* (couleur de raisin noir) : elle est indiquée spécialement par ce nom; elle a la bouche au milieu de la tête; ses pattes sont courtes, se portant en arrière. Quand elle veut mordre, elle se contracte sur ses pattes, et pour blesser (frapper), elle lance sa salive en petite quantité. Elle est plus grêle que celle couleur raisin noir, nommée la première (32).

9° La *myrmécoïdes*, qui ressemble à une fourmi :

elle a le cou rouge, la tête noire, le dos blanc; elle est tachetée de points de couleurs variées.

10° Celle qui a la forme d'une *cantharide* (cantharidalis).

11° Celle qui a la forme d'une *guêpe* et qui est rouge (33).

12° L'*erviforme* (*herbina*, seu *ervina*, Gor. ad Nic. Ther.), ainsi nommée à cause de sa petite taille, et parce qu'elle ressemble à la vesce noire. Elle est ronde; sa bouche est petite, son corps roux, ses pattes blanches; elle est couverte d'un duvet très-abondant.

ACCIDENTS CAUSÉS PAR LA MORSURE DE CHAQUE ESPÈCE EN PARTICULIER.

Voici les accidents particuliers cités par Galien et autres médecins :

L'araignée égyptienne est affreuse; elle cause de violents maux de tête, de la somnolence, que suit une mort prompte.

La rouge cause par sa morsure une douleur faible et qui se calme facilement.

Celle qui est noir de fumée est horrible; elle cause de la douleur à l'épigastre, des vomissements continuels, des céphalalgies, une toux incessante, la suppression des urines, et elle détermine la mort en peu de temps.

Celle qui est noire, et celle qui est tachetée de noir et de blanc, causent une douleur vive accompagnée de frissons, du froid, un tremblement et de la pesanteur dans les cuisses.

Celle qui est blanche, qui a le corps arrondi, une petite bouche, cause une douleur faible accompagnée de démangeaisons, de coliques, une atonie générale du corps, et des déjections alvines.

Celle qui est étoilée cause une vive douleur, accompagnée de démangeaisons, de frissons, de la torpeur; rend hébété, cause de la pesanteur de tête et de l'atonie dans le corps.

Celle qui a un duvet jaune cause une très-vive douleur, des horripilations, une sueur froide; le ventre se tuméfie et le plus grand nombre succombe. Il y en a qui ajoutent encore quelques-uns des symptômes que cause la morsure de celle qui est couleur raisin noir : érection du pénis, perte de la voix, émission spermatique, des mouvements convulsifs; mais cela est peu certain, aussi je n'y attache point de valeur.

Celle couleur raisin noir cause une douleur cuisante dans la morsure même, du froid dans tout le corps, des horripilations, un tremblement, des mouvements convulsifs, une sueur froide, l'extinction de la voix, de la torpeur dans tout le corps, une douleur générale, l'érection du pénis et des émissions involontaires du fluide spermatique; l'urine est trouble.

Celle qui a la forme d'une fourmi fait une morsure assez innocente et qui ne cause qu'une faible douleur.

Celle qui a la forme d'une cantharide cause une éruption sur le corps et de l'embarras dans la langue.

Celle qui a la forme d'une guêpe produit de la douleur locale, des mouvements convulsifs, une somnolence invincible, de l'affaiblissement dans les cuisses.

Celle qui est erviforme est horrible; les accidents qui suivent sa morsure sont analogues à ceux que cause l'araignée couleur raisin noir, mais ils sont d'une médication encore plus difficile.

NOTES.

(1) En hébreu עכביש. On trouvera dans Bochart (*Hierozoicon*, t. III, chap. XXIII, p. 498 et suiv. édit. de Rosenmuller) des détails assez étendus sur l'étymologie du nom hébreu et du nom arabe, de même que sur les noms divers de la toile d'araignée en arabe. Une version persane de la Bible, manuscrite, qui est à la Bibliothèque impériale, traduit le mot עכביש par گابرو « visage de bœuf », qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. (Voir Notice de M. Munk, sur Rab. Saadia Gaon, et sur une version persane manuscrite, dans le vol. IX de la traduction de la Bible, par M. Cahen, p. 148.)

(2) Je n'ai pu trouver cette citation dans aucune partie de Platon.

(3) *Δύνανται δ' ἀφιέναι αἱ ἀράχναι τὸ ἀράχνιον εὐθὺς γεννώμενοι.* « Les araignées peuvent produire leur fil aussitôt qu'elles sont nées. » (Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIX; éd. Duv.) — *Πλέκει τὰ θήρατα, οὐκ ὑπὸ λόγου τὴν τέχνην διδαγμένος, ἀλλὰ τὴν φύσιν ἔχων διδάσκαλον.* « Elle dresse ses filets sans avoir reçu aucune leçon de la science, instruite seulement par la nature. » (Theodoretus, *De Providentiâ*, serm. V. Boch. t. III, p. 498.) من العنكبوت من بطن امّه نسّاج (Freytag, *Prov. de Meidani*, t. III, p. 364).

(4) Pour bien comprendre le sens de cette phrase, il faut rapprocher le texte d'Aristote de celui de Pline, et les combiner ensemble. *Γεννᾷ δὲ σκωλήκια μικρὰ πρῶτον* . . . . *Ἐπιστρόγγυλα δ' ἐστὶ κατ' ἀρχας· ὅταν δὲ τέκῃ ἐπῳάζει τε, καὶ ἐν τρισὶν ἡμέραις διαρθροῦται.* « Elles mettent au jour de petits vers. Ces vers sont, dans

le commencement, à peu près ronds; l'araignée, après les avoir déposés, les couve, et au bout de trois jours on distingue les membres.» (Aristote, *Hist. anim.* lib. V, cap. XXVII; éd. Duv.) *Aranei.... pariunt vermiculos ovis similes.* (Pline, *Hist. nat.* lib. XI, cap. XXIX.)

(5) Ce passage est entièrement tiré d'Aristote (*Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIX, t. II, p. 438; édit. Duv.). On y remarque quelques-unes de ces différences qui constatent si souvent l'inexactitude avec laquelle les Arabes ont fait leurs emprunts aux auteurs grecs. Ainsi cette partie trop concise du passage ويبتدى من الوسط ويهيّأ موضعا لما يصيده من مكان اخر الخزانة a besoin, pour être bien comprise et être complétée, d'être rapprochée du texte grec : *Εἶτα σΊημονίζεται ἀπὸ τοῦ μέσου· λαμβάνει δὲ τὸ μέσον ἱκανῶς· ἐπὶ δὲ τούτοις ὥσπερ κρόκας ἐμβάλλει, εἶτα συνυφαίνει. Τὴν μὲν οὖν κοίτην καὶ τὴν ἀπόθεσιν τῆς θήρας ἄλλοθι ποιεῖται· τὴν δὲ θήραν, ἐπὶ τοῦ μέσου.....* «Ensuite elle établit la chaîne en partant du milieu, *qu'elle sait très-bien prendre; puis elle passe dessus la chaîne les fils qui tiennent lieu de trame, unissent le tout ensemble.* Dans un endroit particulier, elle place son nid et le dépôt de son butin : *c'est au milieu qu'elle fait le guet, et de là qu'elle chasse.*» (Trad. de Camus, t. I, p. 599.) Il semble que tout ce qui est ici en *italique* a été oublié par l'écrivain arabe. L'expression موضعا أخر, équivalent du grec *ἄλλοθι*, demande un corrélatif qui manque en arabe et que donne le grec.

(6) Cette théorie est prise dans Aristote (*Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIX). *Οὐδ' ἔσωθεν ὡς ἂν περίτΊωμα, καθάπερ Φησὶ Δημόκριτος· ἀλλ' ἀπὸ τοῦ σώματος οἷον Φλοιὸν, ἢ τὰ βάλλοντα ταῖς θριξὶν οἷον αἱ ὕστριχες.* «Leur fil ne sort pas du dedans de leur corps, ainsi que les excréments, comme le prétend Démocrite; il sort du corps même, comme naît une écorce, ou comme naissent les traits, soit du porc-épic, soit des autres animaux qui lancent ce qui leur tient lieu de poil.» Pline indique très-succinctement ces deux opinions (l. XI, c. XXVIII) : «Orditur telas, tantique operis materiæ uterus ipsius «sufficit; sive ita corrupta alvi naturâ stato tempore, ut Democrito «placet; sive est quædam lanigera fertilitas.» Les faits constatés par les modernes paraissent confirmer les idées de Démocrite, puisqu'on sait que la matière dont se compose le fil est conduite par des canaux à des mamelons par lesquels il s'élabore. Pourtant on trouve dans quelques espèces des exemples de fils produits par éjaculation.

et rayonnant à l'entour du corps de l'insecte. Cette assertion, énoncée par Laister, est confirmée par Latreille, t. IV, p. 221 du *Règne animal* de Cuvier, édit. 1829. Un rapprochement curieux à faire ici, c'est ce qu'on lit dans le livre d'Azz-eddin el Mocadessi : *Les Oiseaux et les Fleurs*, au chapitre de l'araignée, que nous avons déjà indiqué plus haut : فالقى لعابى على حافاتها، حذرا من الخلطة وآفاتها ثم افرد من طاقات غزلى خيطا دقيقا، منكسا فى الهواء رقيقا، فاتعلق به مسبلا يدى Voici la traduction qu'en donne M. Garcin de Tassy, dont nous reproduisons ici les propres expressions : « Je jette de l'une à l'autre paroi ma liqueur glutineuse, évitant avec soin de mêler les fils de mon tissu; puis je fais sortir, par *les pores de ma filière*, une soie mince, qui descend au travers de l'air; en m'y tenant à la renverse, accrochée par les pattes, je laisse pendre celles qui me servent de mains. » Ce passage est intéressant, en ce sens qu'il donne une description très-succincte de l'araignée qui file, et qu'ensuite il précise la connaissance exacte chez Mocadessi du mécanisme employé par l'araignée. M. Garcin de Tassy, dans ses notes, indique l'araignée domestique, *aranea domestica* de Lin. Effectivement les deux lignes citées résument bien ce que dit Maimonides des *deux araignées qui se trouvent dans les maisons*, comme nous le verrons plus loin.

(7) Famille des *inéquitèles* des modernes. Suivant Rosenmuller (*Hyeroz.* t. III, p. 506, note 3), ce passage de Damiri s'appliquerait à l'*aranea insidiatrix* de Forskal.

(8) Ἐργάζεται δὲ καὶ θηρεύει ἡ θήλεια· ὁ δ' ἄῤῥην συναπολαύει. « C'est la femelle qui travaille et qui chasse; le mâle partage sa proie. » (*Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIX.) Pline attribue au mâle une vie moins paresseuse; il chasse pendant que la femelle travaille. « Feminam putant esse quæ texat, marem qui venetur; ita paria fieri « merita conjugio. » (*loc. cit.*) On sait aujourd'hui que ces associations des araignées n'existent point, et que la férocité de leurs mœurs les rendent impossibles.

(9) Le manuscrit porte زبانات; je crois que c'est une de ces fautes de copistes si nombreuses dans les manuscrits arabes.

(10) C'est la famille des *mineuses* de Dégeer, ou des *territèles* de Cuvier, *Règne animal*.

(11) On lit dans le ms. de la Bibliothèque impériale, n° 866, f. suppl. فاذا ارادت نصب الشبكة عمدت الى موضعين متقاربين بينهما فرجة مقدر فما دونها ليمكنها اتّصال الخيوط بين الطرفين ثم يشرع فيلقى Ce qui présente quelque différence avec le texte de la *Chrestomathie.*

(12) Ms. 866 ثم يعدو.

(13) C'est la famille des *tendeuses* de Dégeer, ou des *inéquitèles* du *Règne animal* de Cuvier. Cette espèce et la suivante paraissent avoir de l'analogie avec les deux premières, citées par Maimonides, parmi les *rotaïles*, et malgré les noms que leur a donnés le naturaliste arabe, elles ne sont nullement de la classe des *lycoses*, mais bien des araignées domestiques.

(14) Il semble que le naturaliste arabe ait confondu deux espèces. La première partie de sa description paraît s'appliquer très-bien aux *filandières* (*inéquitèles*), et la fin aux *tendeuses* ou *orbitèles.*

(15) Le texte suivi ici est celui du ms. 866, f. suppl. Celui de la *Chrestomathie* de Sacy est plus abrégé. Comme il est très-connu, il a paru inutile de le reproduire. On lit des choses tout à fait analogues, p. 221, *Règne animal*, t. IV.

(16) La *Chrestomathie* porte فلم تخط وثبته.

(17) Ce sont les araignées loups de Dégeer; les *aranéides vagabondes* du *Règne animal* comprenant les *lycoses* et les *saltigrades* ou *saltiques*, etc. mais il ne faut point tenir compte du nombre d'yeux; car cette famille en a huit.

(18) Ce paragraphe est rempli de ces exagérations qui défigurent trop souvent les parties les plus sérieuses des traités d'histoire naturelle des anciens. On serait tenté de substituer au mot ثعبان, qui s'applique à un grand serpent, celui de ثُعبة *lacertæ genus*, si l'on ne voyait plus loin que le rotaïle tue les serpents et les vipères. Latreille (*Règne animal*, t. IV, p. 216) dit aussi que la lycose taren-

tule jette souvent par l'anus une liqueur excrémentitielle, sans indiquer si elle est malfaisante.

(19) Ce paragraphe ne se trouve que dans le manuscrit 866, f. suppl. Il manque dans la *Chrestomathie* et dans tous les autres manuscrits. Il s'agit ici très-probablement d'un genre qui serait placé entre les *tapissières* et les *mineuses.*

(20) J'ai suivi le texte adopté par M. de Sacy; il diffère d'une manière assez notable de celui du ms. 866, f. suppl. qui se trouve reproduit dans la *Chrestomathie*. Ce passage paraît un abrégé de celui d'Aristote (*Hist. anim.* liv. IX, cap. XXXIX) qui commence par ces mots : *Ἄλλο δ' ἐστὶ τρίτον τούτων σοφώτατον καὶ γλαφυρώτατον.* Seulement l'élégance attribuée par Aristote à la forme de l'animal est, par l'auteur arabe, attribuée au travail.

(21) Ce genre est le *φαλάγγιον* des Grecs et le *phalangium* des Latins. M. de Sacy pense que ce mot *rotaïla* a de l'analogie avec celui de *tarentule.* Je me range plainement à l'opinion du savant professeur, qui se trouve confirmée aussi par le texte du Dictionnaire de M. Clot-Bey. Cependant, suivant Pline, le *phalangium* est inconnu en Italie; mais il est, à cet égard, formellement démenti par Aldrovande (*De insect.* p. 610) et par Aëtius, cité par Mathiole (l. II, c. 57). Cuvier (*Règne an.* p. 27) professe cette dernière opinion. L'annotateur de Pline, dans la collection Panckoucke, dit qu'il ne faut point confondre les *phalangiens* avec les *tarentules*, qui appartiennent à deux ordres différents. Les naturalistes modernes comprennent, sous le nom *phalanges*, les araignées vagabondes ne filant point de toiles, mais sautant sur leur proie. Ce sont les *vagabondes* de Homberg, ou *sauteuses* de Degéer, les *saltigrades* et surtout les *salpuges* ou *galéodes.* On trouvera dans Aldrovande des documents utiles pour l'histoire des phalangiens.

(22) Cette phrase : هذا الاسم يقع على كثير وإلخ «Ce nom s'applique à plusieurs espèces d'animaux», mérite d'être relevée, en ce sens qu'elle nous apprendrait que le nom de *rotaïle* a été appliqué à plusieurs espèces d'insectes qui ne sont point des *arachnides*; elle est explicative de celle que nous lisons au commencement du paragraphe تسمّى ايضا. C'est aussi l'opinion de M. Guérin-Meneville

que, parmi les descriptions d'Avicenne et de Galien, figurent des insectes qui ne sont nullement des araignées.

(23) Damiri a beaucoup abrégé la citation; la voici telle qu'il la rapporte : وذكر حذاق الاطبّاء ان اعظم هذه الانواع شرّا المصريّة * امّا النوعان الموجودان فى البيوت فى اكثر البلاد فهما العنكبوت ونكايتهما قليلة وامّا بقية الانواع الاخر من الرتيلاء فانها توجد غالبًا فى الارياف ومنها نوع له زغب واهل مصر يسمّونه ابا صوفة ولها نهش وهذه الانواع كلها قريب من لسع العقرب. Les deux espèces indiquées par Maimonides présentent des caractères qui rappellent, l'une l'*aranea* ou *tegenaria domestica* Walk. et l'autre l'*arachne familiaris* Walk. décrites dans la *Description de l'Égypte*, t. XXII, p. 312, 314.

(24) الثوب النصافى ne se trouve point dans le Dictionnaire des vêtements arabes de M. Dozy, ni dans aucun autre Dictionnaire, où l'on rencontre seulement نصيف *bicolor, striata vestis*. Cette signification semblerait dériver de l'un des sens attribués à la deuxième forme du verbe radical, *partim alba, partim nigra fuit*. M. Quatremère a donné une note fort détaillée et fort savante sur cette sorte de vêtement, dans les *Not. et extr.* t. XIII, p. 200, n° 2. Il conclut en disant que le mot *nisafi* s'appliquait à une *étoffe légère*, *dont le tissu n'est pas de laine*. La version hébraïque porte הנקרא בקראן. Ne peut-on pas considérer ce mot comme étant une altération de l'arabe بَرّكان, d'où vient le mot français *bouracan*, ou espagnol *barracan*? Ce nom, dit M. Dozy, est communément celui d'une étoffe grossière en laine, dont on fait des manteaux qui ont pris le nom de l'étoffe; mais le *barracan des dames de haute classe est en soie ou en toile de coton fine*. (Voyez *Dictionnaire des noms des vêtements arabes*, par M. Dozy, v° بركان; voy. aussi *Travels in nothern Africa*, p. 18, du capitaine Lyon.)

(25) J'ai adopté la leçon ابا صوفة, qui se trouve dans le manuscrit de Damiri, qui paraît dériver de cette sorte de duvet qui couvre notre araignée. Les manuscrits de Maimonides portent صرفة, et la version hébraïque de même צרפה.

(26) On trouve ici la répétition de tout ce qu'on lit dans les livres modernes d'histoire naturelle.

(27) C'est probablement la *lycose tarentule* du *Règne animal*. Ἀγρώστης. Nicand. *Theriac.*

(28) Le genre *myrmice* de Latreille, *Dict. hist. nat.* Tous ces noms sont horriblement défigurés dans la version latine d'Avicenne.

(29) Il est très-probable qu'on a confondu avec les *arachnides* un insecte de l'ordre des *diptères*, ou de la famille des fourmis.

(30) On lit dans le dictionnaire grec de Budée : Κρονοκολάπτης, κρονοκόλαπτον : « genus phalangii, bestiolæ lucernis obvolanti non « dissimilis ». (Voy. Nicand. *Annot. Gorræi in Theriac.* — Diosc. *de Persiâ.*) Ce nom reporterait à l'espèce dite *égyptienne*.

(31) La comparaison de cette description avec la division du chapitre qui traite des accidents causés par les araignées phalanges nous fait voir qu'ici les descriptions de deux espèces ont été confondues en une seule, et que, pour rétablir l'exactitude du texte, il faut lire : ومنها بيضا مدورة البطن صغيرة الفم ومنها كوكبيّة وهى محددة الظهر والخ. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette confusion se trouve dans les traductions latines d'Avicenne et même dans la version hébraïque; mais elle a disparu dans la reproduction de cette division par Albert le Grand, p. 676, *De araneis* (t. IV *De animal.*). J'ai suivi cette rectification dans la traduction, me contentant de l'indiquer pour le texte. Du reste, elle est nécessaire pour retrouver les douze espèces de Galien. Cette espèce est aussi indiquée par Pline : « Idem erat *asterion* nisi distingueretur virgulis albis. » (Liv. XXIX, ch. XXVII.) Le mot arabe كوكبيّة, qui se traduit littéralement par *stellata* « étoilée », a quelque analogie avec le mot grec ἀστήριον.

(32) C'est très-probablement, suivant l'opinion de M. Guérin-Meneville, l'espèce indiquée par M. Walckenaer sous le nom de *latrodectus erebus*, figurée Atl. *Descrip. de l'Égypte*, pl. III, fig. 9, dont la morsure est très-dangereuse.

(33) L'*ocyale* ou *lycose* et la *clubione albini* (*Descrip. de l'Égypt. Arachnide*, pl. IV, f. 10; pl. V, f. 6) sont les deux espèces dont la

forme rappelle le mieux celle de la guêpe. De même que les *vlobores* et les *eugnathes,* qui sont les *tetragnathes* des auteurs, ce sont celles qui se rapprochent davantage de la forme des *cantharides.* Pline parle, au liv. XXIX, chap. XXVII, de deux espèces de *tetragnathes.*

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 JUILLET 1854.

Le secrétaire adjoint donne lecture du procès-verbal; la rédaction en est adoptée.

On lit ensuite une lettre de MM. Maisonneuve et compagnie, libraires-éditeurs, qui annoncent qu'ils se proposent de publier successivement tous les ouvrages nécessaires aux langues de l'Orient, et offrent à la Société le *Guide de la conversation français-turc,* par M. Alex. Timoni, qu'ils viennent de faire paraître.

On procède au renouvellement de la Commission du Journal.

Résultat du scrutin :

MM. Bazin, Dulaurier, Garcin de Tassy, Grangeret de Lagrange, J. Mohl.

Sur la demande de quelques membres, M. le Président exprime le désir qu'il lui soit donné la liste des ouvrages de la bibliothèque qui ont besoin d'être reliés. Ce travail sera déposé sur le bureau lors de la première séance.

M. Léon de Rosny fait son rapport à la Société asiatique sur une *Carte du royaume de Siam,* par Mgr Pallegoix.

M. Victor Langlois donne lecture d'un extrait de son Voyage en Arménie, *Sur la ville de Cès.*

Ces articles sont renvoyés à la Commission du Journal

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Histoire des Arabes*, par M. L. A. SÉDILLOT, in-12.

Par l'auteur. *A History of India under Baber and Humayun*, by Will. ERSKINE, esq. London, 1854, 2 vol. in-8°.

Par l'auteur. *Libri Exodi et Levitici, secundum arabic. Pentat. samarit. versionem*, edit. A KUENEN. Lugd. Batav. 1854, in-8°.

Par l'auteur, J. A. VULLERS, *Lexicon persico-latinum*, fascicul. III. Bonnæ ad Rhenum, 1854, grand in-8°.

Par M. Garcin de Tassy. *Norsk og Keltisk om det norske og de keltiske sprogt indbyrdes Laan*, af. C. A. HOLMBOE. Christiania, 1854.

Par MM. Maisonneuve et compagnie, éditeurs. *Guide de la conversation* (grammaire, dialogues, vocabulaire) *français-turc, avec la prononciation figurée*, par M. Alex. TIMONI. Paris, 1854, in-16 oblong.

Par l'auteur. *Premier extrait de l'ouvrage arabe d'Ibn Aby Ossaïbi'ah sur l'histoire des médecins*, par M. le Dr B. R. SANGUINETTI. Extrait du Journal asiatique. Paris, 1854, in-8°.

Par la famille de feu M. du Caurroy. *Législation musulmane*, par M. DU CAURROY. Suite, in-8°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*, numéro de mai 1854, in-8°.

Par les éditeurs. *Journal des Savants*, juin, 1854, in-4°.

Par les éditeurs. *Le Mobacher*, divers numéros.

Par la Société asiatique du Bengale, n°s 43 à 57 et 71 à 74, in-8°.

TRAITÉ MÉTHODIQUE de la conjugaison arabe dans le dialecte algérien, par M. A. CHERBONNEAU.

La langue arabe doit être considérée sous deux aspects : comme écrite et comme parlée. Son dictionnaire est immense; on peut s'en faire une idée en parcourant le *Kâmous* et le

Sihâh; tous les mots de ce dictionnaire peuvent être employés en écrivant; mais dans la langue parlée, une grande partie de ces mots sont inusités; les termes nécessaires aux besoins de la conversation ont seuls été conservés. Dans le dialecte algérien, principalement, il est arrivé, par la succession des siècles, que quelques mots ont été altérés ou ont dévié de leur sens primitif, et que d'autres, en petit nombre, sont nés dans la localité, et ne se trouvent pas dans le dictionnaire. Ces deux circonstances n'ont pas fait de ce dialecte une langue à part, indépendante de la langue régulière, puisque le fond en est le même. La grammaire de l'arabe écrit étant compliquée, surtout pour la conjugaison, ses règles ont été simplifiées dans le langage, et la conjugaison y a été réduite; mais aucune règle spéciale à la langue parlée n'a été inventée.

Le but de M. Cherbonneau n'était pas de faire la comparaison de la conjugaison écrite avec la conjugaison usuelle, ni d'extraire l'une de l'autre, ce qu'il aurait pu très-bien exécuter, puisqu'il a le double privilége de connaître parfaitement la langue écrite et la langue parlée. Il s'est borné, avec raison, et dans l'intérêt spécial qu'il avait en vue, à exposer, à préciser le rôle grammatical que joue le verbe dans l'idiome algérien; c'est ce qu'il explique dans sa préface, sur un point important de laquelle nous hasarderons, toutefois, quelques observations.

« Les mots devant composer le tableau de nos pensées, dit M. Cherbonneau, il ne suffit pas qu'ils expriment le sujet et l'attribut; il est aussi de toute nécessité qu'ils expriment leur réunion, c'est-à-dire l'existence du sujet avec l'attribut; le mot qui sert à former cette liaison indispensable du sujet avec l'attribut, *c'est le verbe.* C'est le verbe, a dit Silvestre de Sacy, qui donne la vie au discours; sans lui, le discours serait mort et inintelligible; c'est de lui que dépend le sens de toute proposition. Il est donc d'une grande importance de connaître, avant tout, la nature du verbe. »

Plus loin, et dans *ses notions préliminaires,* M. Cherbon-

neau définit le verbe *un mot qui exprime l'existence ou l'action;* puis, dans la 7e partie, intitulée *Le verbe être,* il dit : «Le verbe كان se sous-entend très-souvent, lorsqu'il est au temps présent, et qu'il sert de *lien* entre un sujet et un attribut, comme dans cette phrase : *Dieu est très-grand* الله اكبر. La même règle existe en grec, et l'on dit : *Φίλος πιστὸς σκέπη κραταία* «Un ami fidèle est un fort rempart.» Enfin, M. Cherbonneau, un peu plus bas, fait la remarque suivante: «Il arrive encore que, sans recourir à aucun artifice, on emploie le pronom personnel devant l'attribut pour exprimer le présent du verbe *être;* ainsi l'on dit : *lui généreux,* au lieu de : *il est généreux.*»

En confrontant ces divers passages, qu'il nous soit permis de dire qu'il n'est pas exact de prétendre que le verbe est le *lien indispensable* du sujet avec l'attribut, puisqu'on peut souvent, en arabe, le sous-entendre, et même le remplacer par un pronom personnel, en disant tantôt *Dieu très-grand* pour *Dieu est très-grand,* et *lui généreux,* pour *il est généreux.* Du reste, on sous-entend le verbe *être,* non-seulement dans les langues arabe et grecque, mais dans beaucoup d'autres, et notamment en français, dans une foule de phrases, comme celles-ci : *Quel beau tableau! Heureux l'homme des champs!* etc. Donner pour raison que, dans ces phrases, le verbe est sous-entendu, c'est précisément dire qu'on peut ne pas l'exprimer, par conséquent, s'en passer, sans nuire pour cela *à la vie du discours, à l'intelligence du sens.* C'est que le verbe, dans les phrases même où il est exprimé, ne joue pas le rôle de *lien,* de *copule,* comme disent les grammairiens, entre le sujet et l'attribut. S'il y avait un mot qui pût jouer ce rôle, ce serait tout au plus la conjonction; mais le verbe a une autre fonction que la fonction abstraite, métaphysique, imaginaire de lier le sujet avec l'attribut; son rôle véritable est d'exprimer l'*existence* ou l'*action,* accompagnée de certaines circonstances de mode, de temps, de personne (de genre même, dans la langue arabe). C'est par ces circonstances que le verbe se distingue de l'adjectif, dont il n'est

TROISIÈME EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

EXTRAIT N° 6 DE L'ANNÉE 1855

DU JOURNAL ASIATIQUE.

TROISIÈME EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR LE Dr B. R. SANGUINETTI



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LV.

TROISIÈME EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

AVERTISSEMENT.

J'ai cru devoir m'abstenir de donner, dans le *Journal asiatique,* des extraits des chapitres III à VI inclusivement de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, lesquels traitent des médecins grecs, et de ceux de l'école d'Alexandrie. Leur histoire n'est peut-être pas de nature à intéresser la majeure partie des lecteurs de ce recueil; et, d'un autre côté, elle nous est connue, au moyen de sources plus abondantes et plus pures que celles des Arabes. On trouvera donc ici la version de tout le chapitre VII, qui donne les notices de dix médecins, parmi lesquels on compte une femme. Les uns vécurent avant Mahomet ou furent ses contemporains, les autres existèrent sous les califes omayyades, et quelques-uns même, sous les premiers califes abbâcides.

On sait que, dans la plus grande partie de cette époque, la médecine était fort peu cultivée par les Arabes, ou plutôt qu'il n'existait pas encore chez eux d'établissements scientifiques où l'ont pût s'instruire, dans l'art de guérir, d'une manière savante et en même temps pratique. Aussi presque

tous les médecins qui nous occupent maintenant ont étudié, soit à Alexandrie, soit en Perse, et surtout à Djondaïçâboûr, dans le Khoûzistân. On verra que les personnages dont on va lire les notices ne sont nullement connus jusqu'ici, ni par l'histoire de la médecine, ni par les biographies des médecins. C'est à peine si les noms d'un ou deux parmi eux sont prononcés dans ladite histoire. Pourtant on s'apercevra qu'Ibn Aby Ossaïbi'ah a donné sur ces personnages des détails nombreux et intéressants, qui ont de l'importance sous plusieurs points de vue, tant scientifiques qu'historiques. On remarquera encore, entre autres choses, certaines particularités se rattachant à l'histoire musulmane, qui étaient ou généralement ignorées, ou moins bien connues qu'on ne les expose dans les pages qui vont suivre.

Il me reste à dire quelques mots sur les manuscrits d'Ibn Aby Ossaïbi'ah que j'ai consultés. J'ai déjà fait connaître à mes lecteurs ceux qui m'ont servi jusqu'ici, et je n'y reviendrai point. Mais je dois les avertir que, cette fois, je n'ai plus eu à ma disposition le manuscrit n° 873, qui est l'abrégé. J'ai eu à sa place un autre manuscrit d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, dont je n'ai pas encore parlé, et sur lequel je vais à présent donner quelques renseignements.

Ce manuscrit appartient à la Bibliothèque impériale, et il est classé, dans l'ancien fonds arabe, sous le n° 757. Il est du format in-4°, il est composé de cent soixante-neuf feuillets, et renferme la première partie de l'ouvrage, ainsi que la deuxième; la troisième et dernière manque. La première partie finit au feuillet 80, et au milieu du chapitre VIII de l'ouvrage entier, à l'exemple des deux autres manuscrits n°s 674 et 756. Elle est écrite d'une façon suffisamment correcte, on y trouve partout les points diacritiques, et elle peut-être signalée comme assez bonne, ou pour le moins comme médiocre. Toutefois elle offre de vastes lacunes, qui se trouvent, du reste, dans tous les manuscrits, sauf le manuscrit n° 674. La seconde partie est tracée par une autre main, et elle ne présente presque pas de points diacritiques; mais l'écriture est néanmoins pas-

sablement belle et très-lisible. Ce que j'en ai étudié jusqu'ici m'autorise à dire que cette portion du manuscrit n'est pas beaucoup au-dessous de la précédente. Enfin, cette seconde partie s'achève au milieu du dixième chapitre de l'ouvrage, comme la première se termine, ainsi que je l'ai dit, dans le cours du huitième [1].

EXTRAIT D'IBN ABY OSSAÏBI'AH.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DES CLASSES DES MÉDECINS ARABES ET AUTRES QUI VÉCURENT DANS LES PREMIERS TEMPS DE L'ISLAMISME.

Alhârith, fils de Caladah atthakafy [2] (c'est-à-dire de la tribu de Thakîf).

Il était originaire de la ville de Thâïf, il voyagea dans divers pays, il apprit la médecine en Perse, et l'exerça dans cette contrée. Il connut ainsi les maladies et les remèdes; il savait aussi jouer du luth, ce qu'il apprit également en Perse et dans le Yaman. Hârith vécut du temps de Mahomet, d'Aboû Becr, d'Omar, d'Othmân, d'Aly, fils d'Aboû Thâlib, et de Mo'âouiyah [3]. Ce dernier lui dit un jour: « Qu'est-ce que la médecine, ô Hârith? » Il répondit « *alazm* (الازم), c'est-à-dire « la faim. » Ce fait est mentionné par Ibn

[1] Le long fragment du chapitre VIII[e], qui finit la première partie de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (chapitre d'une grande étendue), fournira la matière du *Quatrième Extrait*, qui paraîtra dans le cahier d'août prochain.

[2] الحارث بن كلدة الثقفي. On sait que la tribu de Thakîf occupait le territoire de la ville de Thâïf, ainsi que cette cité, située près de la Mecque.

[3] Il est très-probable que Hârith est mort dans les premières années de l'islamisme, comme on le verra ci-dessous, p. 19, 20, note 2.

Djoldjol. Dans l'ouvrage intitulé *Assihâh*, ou la pureté (de la langue), Aldjaouhary dit : « *Alazm* signifie l'abstinence; on dit *Azam arradjoul 'an achchaï* (أزم الرجل عن الشىء), et cela veut dire : « L'homme s'est abstenu de la chose. » Aboû Zaïd[1] s'exprime ainsi : « On donne le nom d'*Alâzim* (الآزم) à celui qui contracte et ferme ses lèvres; et on lit, dans les traditions, qu'Omar interrogea Hârith, fils de Caladah, au sujet du médicament. Il répondit par ces mots : « *Alazm*, savoir, « la diète. » Aboû Zaïd ajoute que Hârith était le médecin des Arabes. On raconte, d'après Sa'd, fils d'Aboû Ouakkâss, que ce même personnage tomba malade à la Mecque, que Mahomet alla le trouver et dit aux assistants : « Faites venir, près de Sa'd, Hârith, fils de Caladah, car cet homme pratique la médecine. » Quand Hârith eut visité le malade et bien examiné son état, il dit : « Ce qu'il a n'est pas grave; qu'on lui prépare une bouillie faite avec des dattes de Médine de la meilleure qualité et du fenugrec, cuits ensemble dans du lait. » Sa'd la but et guérit.

Hârith a entrepris beaucoup de cures; il connaissait les habitudes des Arabes, et les traitements

[1] Ce أبو زيد est sans doute le célèbre grammairien et philologue, d'une famille originaire de Médine, mais qui était né et établi à Basrah, où il mourut l'année 215 de l'hégire, commencée le 28 février 830 de J. C.; il était alors âgé de quatre-vingt-treize ans au moins. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages, et son nom entier est : Aboû Zaïd Sa'îd, fils d'Aous. (Cf. *Abulfedæ Annales muslemici*, op. I. I. *Reïskii*, ed. I. G. *Chr. Adler*, t. II, p. 153, et p. 677, note 146; Ibn Khallicân, *Biographies*, édit. de M. de Slane, p. 291 à 292.)

dont ils avaient besoin. Il a tenu de beaux discours sur les objets se rattachant à la médecine et sur autre chose encore. On lit, à ce propos, que lorsque Hàrith alla visiter Cosroës Anoûchirouân, celui-ci l'admit en sa présence. Quand il fut debout devant l'empereur, ce dernier lui dit : « Qui es-tu? » Il répondit : « Je suis Hârith, fils de Caladah, le Thakîfite. » — « Quelle est ta profession? » — « Le traitement des maladies. » — « Tu es Arabe? » — « Oui; je suis un des plus illustres enfants de l'Arabie, et suis né au beau milieu de ce pays. » — « Qu'est-ce que les Arabes feront d'un médecin, avec leur ignorance, leur esprit faible, et leurs mauvais aliments? » Hârith répondit : « Ô roi! s'ils sont tels que tu viens de les décrire, ils ont, plus que tout autre peuple, besoin de quelqu'un qui corrige leur ignorance, qui redresse leurs travers, qui gouverne leurs corps et qui modère leurs tempéraments; car l'homme intelligent connaît ces choses par lui-même, il sait distinguer l'endroit de son mal, et peut se préserver de toutes les maladies au moyen d'une sage conduite de sa propre personne. » Cosroës reprit : « Comment les Arabes reconnaîtraient-ils ce que tu leur exposeras? S'ils étaient capables de comprendre l'intelligence, on ne les taxerait pas d'ignorance. » Hârith répliqua : « On flatte l'enfant, et on le guérit[1]; on

[1] Ceci rappelle les vers suivants du Tasse :

Così a l' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso;
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E da l' inganno suo vita riceve.

fascine le serpent, et l'on s'en rend maître. » Il ajouta : « Ô roi! l'esprit émane du Dieu très-haut, qui l'a distribué parmi ses créatures, comme il a fait pour les moyens de subsistance. Chacune a eu sa part de l'un de même que des autres; mais il y a des gens préférés et comblés. Tel individu est riche, tel autre est pauvre, l'un est savant, l'autre est ignorant; il y a le prévoyant et l'impuissant; et tout cela par suite du décret de l'illustre, du savant par excellence. »

Cosroës admira son discours, puis il dit : « Quels sont les attributs des Arabes que tu peux louer, leurs manières et leurs qualités qui te plaisent? » Hârith répondit : « Ô roi! ils possèdent des âmes généreuses, des cœurs hardis, un idiome éloquent, des langues disertes, des généalogies authentiques, et de nobles mérites. Les paroles qui sortent de leurs bouches percent de part en part comme la flèche; elles sont aussi la source d'un amour plus doux que le zéphir du printemps et plus agréable que l'eau qui coule de la fontaine du paradis. Les Arabes prodiguent les aliments dans la disette, et ils coupent les têtes pendant la guerre. On ne saurait prétendre à leur illustration, on n'oserait pas offenser leurs protégés, prendre des libertés avec leurs femmes, ni mépriser leurs grands. Ils ne reconnaissent de mérite à personne, excepté au Roi Magnanime (Dieu), avec qui nul ne peut se mesurer, et qui n'est égalé ni par un sujet, ni par un roi. »

Cosroës se tint toujours assis, des larmes de ten-

dresse coulèrent sur ses joues [1], à cause du discours ferme et éloquent qu'il venait d'entendre. Il dit ensuite à ses courtisans : « Je trouve que Hârith a été supérieur, qu'il a loué son peuple, qu'il a fait connaître le mérite de celui-ci, et qu'il a été véridique dans ses paroles. » Ainsi, l'homme intelligent est celui qui se laisse instruire par l'expérience. L'empereur ordonna à Hârith de s'asseoir, et ce dernier ayant obéi, Cosroës dit : « Que penses-tu de la médecine? » — « Interroge-moi, je suis tout disposé à te répondre [2]. » — « Quelle est la base de l'art de guérir? » — « *Alazm.* » — « Que signifie *alazm*? » — « L'action de fermer les lèvres et d'agir doucement avec les mains [3]. » — « Tu as dit vrai. Et quel est le mal très-grave? » — « L'introduction des aliments par-dessus d'autres aliments, c'est ce qui anéantit les créatures humaines, et qui détruit les lions au sein des déserts. » — « Tu as raison. Quelle est la cause qui *allume* [4] les maladies? » — « C'est l'indigestion ou en d'autres termes, les cru-

[1] وجرى مآء رياضة الحلم فى وجهه. Littéralem. : « L'eau de l'exercice de la douceur coula sur sa face. »

[2] Le texte porte seulement la formule ناهيك, savoir : « Je suis prêt à te satisfaire; il n'est pas besoin, pour cela, d'aucun autre, etc. »

[3] C'est-à-dire : la diète et le repos.

[4] قال فما العلّة التى تلتهب منها الادوآء. Telle est la leçon du ms. 674, et que j'ai adoptée; mais je dois ajouter que ce manuscrit porte en marge تصطلم, comme variante de تلتهب, et que les autres manuscrits fournissent aussi تصطلم ou يصطلم. Avec ces derniers mots, on peut ainsi traduire le passage : « Quelle est la cause par suite de laquelle les maladies font des ravages? »

dités de l'estomac. Si celles-ci restent dans les entrailles, elles donnent la mort; si elles se dissolvent, elles occasionnent des maladies. » — « Tu as bien dit. Que penses-tu de l'usage des ventouses? » — « (Il faut les employer) lorsque la lune décroît, par un temps serein et sans aucun nuage. Il est bon que l'esprit soit alors satisfait, et que les vaisseaux sanguins soient en repos, tant au sujet d'une joie qui te soit survenue, que d'un souci qui t'ait quitté. » — « Que dis-tu de l'entrée dans le bain? » — « Garde-toi d'y entrer ayant l'estomac rempli d'aliments; n'aie pas commerce avec ta femme si tu es ivre[1]; ne reste pas nu pendant la nuit; ne te mets pas en colère tout de suite après avoir mangé; aie soin de ta personne, ce qui servira à tranquilliser ton esprit; et mange peu, ce qui conciliera ton sommeil. » — « Quelle est ton opinion à l'égard des médicaments? » — « Tant que dure ta santé, laisse-les de côté; mais si une maladie survient, coupe-la avec les moyens qui servent à la repousser, avant qu'elle prenne racine. Certes, le corps est comme le sol : si tu as soin de celui-ci, il est florissant, et si tu l'abandonnes, il est ruiné. » — « Que dis-tu du vin? » — « Le meilleur est le plus salutaire, le plus léger est celui qui passe mieux, et le plus

[1] Ceci m'invite à citer les vers suivants de Molière :

Les médecins disent quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir,
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfants pesants, et qui ne sauraient vivre.

(*Amphitryon*, acte II, scène III.)

doux est celui qu'on désire davantage. Ne le bois pas pur, car il te donnera la migraine, et te suscitera plusieurs autres maladies. » — « Quelle espèce de viande est la préférable? » — « Les bêtes à laine trop jeunes[1], et les viandes coupées en lanières, séchées et salées, sont un manger nuisible; évite la chair de chameau et celle de vache. » — « Quel est ton avis au sujet des fruits? » — « Mange-les au commencement de leur saison, et à leur propre époque; laisse-les lorsqu'ils passent et s'en vont, et que leur temps est accompli. Les meilleurs fruits ce sont les pommes, les grenades et les oranges; les meilleures plantes odoriférantes sont les roses et les violettes; les meilleures herbes potagères, la chicorée endive et la laitue. » — « Que dis-tu de l'usage de l'eau pour boisson? » — « C'est là la vie du corps, et c'est par l'eau qu'il se soutient. Cependant l'eau qu'on boit est plus ou moins utile, suivant les cas : en prendre immédiatement après son sommeil, c'est nuisible; la meilleure eau est celle qui se digère plus facilement; la plus légère est aussi la plus pure. Les grands fleuves fournissent au besoin l'eau fraîche et limpide, non mélangée avec celle des marais et des collines, laquelle passe par des terrains fangeux[2];

[1] Le texte porte الضأن الفتى; et le manuscrit 674 donne en marge la variante الجداء الرضيع, ou « les chevreaux de lait. » Il aurait été mieux d'écrire الرضيعة.

[2] Deux manuscrits seulement donnent ce passage, ainsi que les deux lignes qui le suivent. Le manuscrit 674 porte : بَرل عن ضَرادع

mais qui traverse, en tombant sous forme de chaîne, le gravier ainsi que les gros cailloux. » — « Quelle est la saveur de l'eau? » — « On ne lui reconnaît point de saveur spéciale; seulement on dit que son goût est dérivé de la vie. » — « Quelle est sa couleur? » — « L'œil ne saurait distinguer la couleur de l'eau, car celle-ci reproduit la nuance de tous les objets qui la renferment (ou qu'elle renferme). » — « Dis-moi par où l'homme commence? » — « Il prend son origine par où il boit l'eau, c'est-à-dire par la tête. » — « Quelle est cette lumière qui se trouve dans les yeux? » — « Elle est composée de trois choses : le blanc c'est de la graisse, le noir un liquide, ce qui voit, c'est un gaz. » — « De combien de principes notre corps a-t-il été formé et composé? » — « De quatre différentes natures ou éléments : la bile noire (atrabile), qui est froide et sèche; la bile jaune, qui est chaude et sèche; le sang, qui est chaud et humide; la pituite (flegme), qui est froide et humide. » — « Pourquoi n'a-t-il pas été formé d'une seule et unique nature? » — « Si l'homme eût été fait d'une seule nature, il n'aurait ni mangé, ni bu, ni été sujet aux maladies, ni à la mort. » — « Et s'il eût été borné à deux natures seu-

المَسطان (*sic*); la leçon du ms. 756 est analogue à celle-ci; mais il faut observer que ce manuscrit n'accompagne presque jamais les lettres de leurs points diacritiques. Je présume que le premier mot est pour يَزِلّ, que ضرادع est au lieu de صرادح, et que مُسْطان est le pluriel de مَسيط, à l'exemple de غُدْران, qui est le pluriel de غَدير, etc.

lement? » — « Cela ne se peut pas; car ce seraient deux contraires qui se combattraient (et se neutraliseraient). » — « Et à trois? » — « Deux choses analogues et une contraire ne vont pas bien ensemble; les quatre natures constituent l'état tempéré, et par suite, la durée du corps humain. » — « Je te prie de me parler, en résumé, du chaud et du froid. » — « Tout ce qui est doux est chaud, tout ce qui est acide est froid, tout ce qui est âcre est chaud, tout ce qui est amer est tempéré; car dans l'amertume il existe du chaud et du froid. » — « Fais-moi le plaisir de me dire avec quoi l'on traite la bile jaune? » — « Avec les médicaments froids et agréables. » — « Et la bile noire ? » — « Avec les drogues chaudes et agréables. » — « Et la pituite? » — « Avec ce qui est chaud et sec. » — « Et le sang? » — « On le tire s'il est en trop grande abondance, et on l'amortit, s'il est échauffé, au moyen de substances froides et sèches. » — « Comment traite-t-on les flatuosités? » — « Par les clystères doux, et les onctions chaudes et agréables. » — « Tu ordonnes donc les lavements? » — « Oui : j'ai lu dans des ouvrages de médecins que le clystère nettoie les entrailles et en balaye les maladies. Ce qu'il y a de singulier, pour celui qui emploie ces remèdes, c'est l'imbécillité et le manque d'esprit des enfants (des créatures). Certes, la sottise, la plus grande sottise, consiste à manger ce que l'on connaît devoir nuire; mais l'on préfère son appétit au repos de son corps. » — « Qu'est-ce que la diète? » — « C'est la modération

en toute chose; car manger au delà du besoin c'est gêner l'esprit, et l'empêcher de prendre son essor. » — « Que dis-tu des femmes, et du commerce qu'on a avec elles? » — « Multiplier les rapports avec le sexe, c'est dangereux; garde-toi bien de fréquenter une femme âgée, car elle est comme l'outre très-usée. Elle t'arrache les forces, et rend malade ton corps; son eau (sa salive) est un poison dangereux, et son haleine est une mort rapide; elle te prend tout, et ne te donne rien. Au contraire, l'eau de la jeune femme est douce et pure, son embrassement est de l'amour et du plaisir; sa bouche est fraîche, son odeur est agréable, ses parties étroites[1]; enfin elle augmente ta force et ta joie. » — « Pour quelle femme le cœur éprouve-t-il plus de penchant, et laquelle l'œil se réjouit-il plus de voir? » — « Si tu peux la trouver de haute stature, avec la tête volumineuse, le front large, le nez recourbé (ou aquilin)[2], ayant les yeux noirs et les lèvres brunes, les joues lisses, la poitrine vaste, un beau cou, la tendresse peinte sur sa face, comme la noirceur sur ses lèvres; ses sourcils réunis, ses seins rebondis, sa taille mince, ses pieds petits; blanche, recouverte de beaucoup de cheveux, ceux-ci étant crépus, florissante, grassouillette, et que tu prendrais

[1] وريحها طيّب وهَنها ضيّق. Les mss. 757 et 673 portent : وريقها عذب طيّب الخ.

[2] واسعة الجبين اقناة العِرْنين. On aurait dû écrire : قَنْوآء, en place de أقْنَاة.

dans l'obscurité pour une pleine lune brillante; quand elle sourit, elle laisse voir des dents blanches comme les pétales de la camomille, et une bouche de la couleur de la pourpre[1]; c'est un œuf bien gardé[2], plus agréable que la crême du lait, plus doux que le miel, plus charmant que le paradis et que le bonheur de la vie future; enfin, son odeur est plus pénétrante que celle du jasmin, et même que celle de la rose. Si tu peux la trouver, dis-je, telle que je viens de la décrire, tu te réjouiras d'approcher une pareille créature, et tu te délecteras de te trouver seul à seul avec elle. » Cosroës se mit à rire, au point de se démettre les épaules[3]; puis il dit : « Quel est le moment plus favorable pour les rapports intimes avec les femmes? » Hârith répondit : « Vers la fin de la nuit le ventre est plus libre, l'esprit plus tranquille, le cœur plus passionné, et la matrice plus chaude. Si, en outre, tu veux t'amuser avec ta femme pendant le jour, laisse repaître tes yeux dans la beauté de sa figure, que ta bouche cueille des fruits de sa beauté, que ton oreille rassemble les doux sons de sa voix, et que tous tes membres reposent sur elle. » Cosroës dit : « Que Dieu te récompense, ô Arabe ! Tu as prodigué de la vraie science, et tu as fait

[1] Le texte porte : تخالها فى الظلمة بدرًا زاهرًا تبسم عن أُقْحُوَان وعن مبسم كالأُرْجُوَان.

[2] En d'autres termes : « Une jeune fille, belle et candide. » Les mots arabes sont : كأنّها بيضة مكنونة.

[3] فاستضحك كسرى حتّى اختلجتْ كتفاه.

preuve de sagacité et d'intelligence. » Il le loua beaucoup[1], et ordonna de mettre par écrit ce que Hârith avait dit.

Alouâthik billâh raconte dans son livre, nommé *Bostân* ou « Jardin »[2], que Hârith, fils de Caladah, passa un jour devant des gens qui se tenaient au soleil, et qu'il leur dit : « Je vous recommande l'ombre, car le soleil use les habits, dissipe les odeurs, gâte le teint et fait sortir le mal caché. » Hârith a dit encore ce qui suit : « Le ventre plein est la maison de la maladie, et la diète est le principal médicament; donnez à chaque corps selon son habitude. » Quelques-uns disent que ceci appartient à 'Abdalmalic, fils d'Abdjar[3]; d'autres l'attribuent à Mahomet, et en lisent ainsi le commencement : « L'estomac est la maison de la maladie. » Cela vaut mieux, en effet, que l'autre version : « Le ventre plein est la maison de la maladie[4] ».

On met ce qui va suivre dans la bouche du prince des croyants, 'Aly, fils d'Aboû Thâlib : « Celui qui désire la durée (mais il n'y a pas de durée !), qu'il se nour-

[1] وأحسنَ صفتَه. Telle est la leçon du ms. 674, et celle que je préfère; les autres manuscrits portent : وأحسن صلته. Ceci peut signifier : « Il lui fit un beau présent. »

[2] Le neuvième calife abbâcide الواثق بالله, ou celui qui se confie à Dieu, Aboû Dja'far Haroûn, était musicien, chanteur et poëte. Il s'agit ici, selon toute apparence, d'un recueil de ses poésies.

[3] Voyez ci-dessous, p. 35.

[4] واوّله المعدة بيت الداء وهو ابلغ من لفظه البطنة

risse convenablement, qu'il mange lorsque les intestins sont vides[1], qu'il boive quand la soif se fait sentir, qu'il avale peu d'eau, qu'il s'étende ou se repose après le dîner, qu'il marche après le souper, et qu'il ne se couche pas avant de s'être rendu aux commodités. Entrer au bain ayant le ventre rempli d'aliments est une des plus mauvaises choses; un bain dans l'été est préférable à dix bains dans l'hiver; manger le soir de la viande salée et séchée conduit à la ruine du corps; les rapports sexuels avec une vieille femme détruisent les vies des créatures[2]. » Quelques-unes de ces phrases sont attribuées à Hârith, fils de Caladah, qui aurait dit, entre autres choses : « Celui qui se réjouit de la longueur de la vie (mais il n'y a pas de longueur dans la vie!), qu'il soupe tard (*falïoucri al'achâ*), qu'il dîne de bonne heure, qu'il fasse peu de dettes (*arridâ*), et qu'il voie rarement les femmes[3]. » Le sens du mot *falïoucri* ci-dessus, est « qu'il retarde »; par le terme *arridâ*, l'auteur entend « la dette », laquelle est appelée de ce

[1] مَن اراد البقآء ولا بقآء فليجوّد الغذآء وليأكل على نقآء الخ.

La leçon des manuscrits, sauf le ms. 673, est الحذاء, en place de الغذاء; mais le ms. 674 porte dans l'entre-ligne ces mots: لعله الغذاء.

[2] Les vingt-trois lignes qui suivent manquent dans tous les manuscrits, excepté dans le ms. 674.

[3] مَن سرّه النسآء ولا نسآء فليبكر العشآء وليباكر الغدآء وليخفّف الردآء وليقلّ غشيان النسآء.

mot, qui signifie aussi manteau, par suite de cette expression des Arabes : « La dette est sur mon cou et sur ma promesse[1]. » Et puisque le cou est le lieu où l'on porte le manteau, il en résulte que la dette a reçu le même nom que ce dernier. On rapporte d'une autre manière les expressions déjà citées; d'après celle-ci, il serait recommandé de souper tôt, et cette version est plus authentique. Aboû 'Aouânah[2] raconte, sur la foi d'Abd almalic, fils d'Omaïr, que Hârith, fils de Caladah, se serait exprimé ainsi : « Celui qui se réjouit de la durée (mais il n'y a pas de durée!), qu'il dîne de bonne heure, qu'il se hâte de souper, qu'il fasse peu de dettes, et qu'il ait peu de rapports avec le sexe. »

Harb, fils de Mohammed, rapporte, d'après son père, que Hârith, fils de Caladah, a dit : « Quatre choses ruinent le corps humain, savoir : les rapports sexuels, ayant le ventre plein de nourriture, l'entrée dans le bain avec l'estomac rempli d'aliments, l'action de manger de la viande séchée et salée, et le commerce avec une vieille femme. » Dâoud, fils de

[1] هو فى عنقى وفى ذمّتى. Le manuscrit porte دمتى.

[2] Aboû 'Aouânah est le célèbre docteur, disciple du grand traditionnaire Moslim, et qui a composé un ouvrage de traditions, fait à l'exemple du *Sahîh* de son maître. Il a voyagé dans plusieurs contrées, afin de recueillir des récits authentiques de la bouche des jurisconsultes en renom, et il est mort dans l'année 316 de l'hégire, commencée le 25 février 928 de J. C. Son nom entier est : يعقوب بن اسحاق بن ابراهيم الاسفراينى, et son surnom, ابو عوانة. (Cf. Abulfedæ *Annales muslemici*, ouvrage cité, t. II, p. 354 à 355.)

Rachîd, raconte, comme le tenant d'Omar, fils de Ma'roûf, qu'au moment où Hârith, fils de Caladah, était près de rendre le dernier soupir, des gens s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : « Ordonne-nous quelque chose, dont la connaissance nous restera après ta mort. » Hârith répondit : « N'épousez jamais que les jeunes femmes; ne mangez point les fruits hors le temps de leur maturité; qu'aucun de vous ne fasse usage de médicaments, tant que son corps pourra supporter le mal; je vous recommande l'emploi de la chaux, une fois tous les mois; car elle dissout la pituite, dissipe la bile, et favorise l'embonpoint; après votre dîner, faites un somme tout de suite, et après votre souper, marchez une quarantaine de pas. » Hârith a dit aussi : « Repousse le médicament tant que tu trouves moyen d'agir ainsi, et ne le prends ensuite que par nécessité; car il n'est utile à rien, à moins que ne soit lésée la partie qu'il guérit[1]. »

Soleïmân, fils de Djoldjol, raconte ce qui suit, comme le tenant de Haçan, fils de Hoçaïn alazdy[2], qui l'avait appris de Sa'îd, fils d'Alomaouy, et celui-ci, de son oncle Mohammed, fils de Sa'îd, qui l'avait entendu de la bouche d'Abdalmalic, fils d'Omaïr, lequel aurait dit : que deux frères de la tribu de Thakîf et des Banoû Counnah s'aimaient au point

[1] Littéralement : « A moins que n'ait été lésé son semblable; فانّه لا يصلح شيًّا الّا أُفسد مثله.

[2] La phrase suivante n'est donnée que par le ms. 674.

qu'on n'avait pas d'exemple d'une amitié plus grande que la leur. L'aîné partit en voyage, et recommanda sa femme à son frère cadet, qui jeta un jour les yeux sur elle, mais sans le vouloir; il l'aima et en fut malade. Quand son frère revint, il le fit visiter par les médecins, qui ne connurent rien dans son état, jusqu'à ce qu'il lui amenât Alhârith, fils de Caladah. Ce dernier dit : « Je vois des yeux voilés, et je ne sais point de quelle maladie il s'agit; mais je veux expérimenter : donnez-lui à boire du vin. » Quand cette liqueur eut agi, le malade prononça ces vers :

Hé! doucement, hé! doucement; certes, je me trouve un peu mieux.

Conduisez-moi (ô mes deux amis) aux tentes situées dans le Khaïf[1], afin que j'en visite les femmes;

Ou plutôt, pour que je voie une gazelle que je n'ai point aperçue aujourd'hui dans les habitations des Banoû Counnah.

Elle a les joues fines, elle est bien dressée; et dans sa voix, il y a une sorte de son nasal (ou accent) qui est agréable[2].

Les assistants dirent à Hârith : « Tu es le plus grand médecin des Arabes. » Alors il dit : « Donnez

[1] Ce mot signifie « colline, penchant d'une montagne, etc. », c'est aussi le nom propre de plusieurs localités.

[2] Voici le texte de ces vers, qui sont du mètre هزج :

أَلَا رِفْقًا أَلَا رِفْقًا   قليلاً مَا أُكُونَنَّهْ
أَلِمَّا بِي الى الابيا   تِ بالخيف أَزُرْ هُنَّهْ
غزالاً ما رَأَيْتُ اليو   مَ فى دور بنى كُنَّهْ
أَسِيلُ الخدّ مربوبٌ   وفى مَنْطِقِه غُنَّهْ

encore du vin au malade. » Lorsque la liqueur eut produit son effet, ce dernier déclama ces vers :

Ô voisins, entrez en paix et attendez, afin que vous puissiez causer;

Et vous charger d'une affaire, et saluer, et faire du bien.

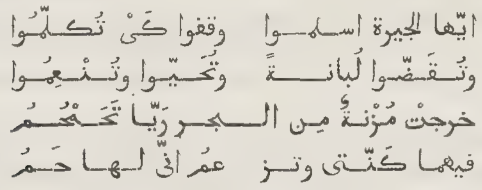
Une nuée était sortie de la mer; je veux dire une odeur suave (ou une belle), et une espèce de plainte. (Littéralement : un hennissement plaintif.)

J'ai reconnu en cela ma belle-sœur; mais elle prétend que je suis son beau-frère [1].

Son frère divorça avec sa femme, et voulut la lui faire épouser; mais le malade d'amour jura qu'il ne se marierait point avec elle. En effet, il mourut plutôt que de l'épouser.

Hârith, fils de Caladah atthakafy, a composé un ouvrage sur la conversation médicale qu'il a eue avec Cosroës Anoûchirouân [2].

[1] Tel est le sens que me semble comporter le texte de ces vers, qu'on trouvera ci-dessous. J'avoue que ce sens n'est pas satisfaisant; mais, en admettant que je ne me sois pas trompé, je ne puis faire que deux suppositions. Ou ces vers ont été beaucoup altérés par les copistes, ou bien l'état dans lequel se trouvait celui qui les a composés (ou qui est censé les avoir composés) rend compte suffisamment de leur incohérence. Je pense, au demeurant, que cette dernière conjecture n'est point inadmissible. Ces distiques arabes sont du mètre خفيف :


ايّها الجيرة اسلموا وقفوا كى تكلّموا
وتقضّوا لبانةً وتحيّوا وتنعموا
خرجت مُزْنةٌ من البحر ريّا تحمحمُ
فيهما كنّتى وتزعمُ انّى لها حَمُ

[2] On trouve quelques détails sur Hârith, fils de Caladah, dans le

Annadhr (النضر), fils d'Alhârith, fils de Caladah althakafy.

C'était un fils de la tante maternelle du prophète Mahomet; il avait aussi voyagé dans divers pays, à l'exemple de son père; il avait eu des rapports avec les hommes les plus éminents, avec les savants, soit à la Mecque, soit ailleurs, et il avait fréquenté les docteurs israélites, ainsi que les devins ou les prêtres. Il s'occupa sérieusement, et parvint à connaître une partie considérable des sciences anciennes; il étudia la philosophie et les différentes branches de la sagesse[1], et il apprit de son père ce que celui-ci savait, en fait de médecine et d'autres sciences.

Nadhr s'associa avec Aboû Sofiân pour des marques d'inimitié contre le Prophète; c'est que Nadhr était de la tribu de Thakîf; et Mahomet a dit : « Les Koraïchites et les Médinois, ce sont deux confédérés; les Banoû Omayyah[2] et les Thakîfites sont aussi

كتاب تواريخ الحكماء (ms. de la Biblioth. impér. suppl. ar. n° 672, p. 140 à 141). L'auteur paraît croire que Hârith est mort dans les premières années de l'islamisme, et qu'il n'a pas adopté sincèrement la religion de Mahomet. Il fait aussi mention un peu plus loin de ses rapports avec Mo'âouiyah. — Aboû'l Faradj (*Historia dynastiarum*, édition de Pococke, p. 158 = 9 du texte, et p. 99 de la traduction) parle de Hârith, et dit qu'il a cessé de vivre au commencement de l'islamisme. — Aboû'l Fédâ (*Annales muslemici*, ouvrage cité, t. I, p. 220 = 1) nous apprend que Hârith est mort, à ce que l'on dit, de poison, l'an 13 de l'hégire, commencé le 7 mars 634 de J. C.

[1] واجزاء الحكمة. Les mss. 673 et 757 portent واجزاء الطبّ.

[2] Aboû Sofiân, fils de Harb, était, en effet, un descendant d'Omayyah.

deux confédérés. » Nadhr faisait beaucoup de mal au Prophète, et il avait pour ce dernier des sentiments de jalousie. Il tenait maints discours à son égard, qui avaient pour but de diminuer la considération dont Mahomet jouissait près des Mecquois, et de rendre vaines, à ce qu'il croyait, les révélations du Prophète. Mais son iniquité l'empêchait de savoir que la prophétie est ce qu'il y a de plus grand, le bonheur, ce qu'il y a de plus puissant, la faveur divine, de plus illustre, et que les choses prédestinées sont ce qu'il y a de plus immuable. Nadhr était persuadé de pouvoir tenir tête à la prophétie, au moyen de ses connaissances acquises, de ses mérites et de sa science. Combien la terre est loin des Pléiades, le périgée de l'apogée, et le méchant du juste[1]! Et qu'elle est belle l'anecdote suivante, mentionnée par Platon dans le Livre des lois, pour prouver que ni le sage avec sa sagesse, ni le savant avec sa science, ne peuvent atteindre à la hauteur du Prophète, ni à ce qu'il révèle!

Platon dit : *Mârînoûs*, roi des Grecs[2], avait été affligé par beaucoup de calamités dans sa vie privée, et il avait essuyé plusieurs révoltes contre son pou-

[1] واين الثرى من الثريّا والحضيض من الاوج والشقيّ من السعيد.

[2] En lisant le long fragment qui va suivre, on s'apercevra tout de suite qu'il est apocryphe. Les idées qu'il exprime sont contraires aux opinions de Platon, et le nom même de ce prétendu roi des Grecs n'a jamais été mentionné par le philosophe d'Athènes. J'ajouterai, qu'au lieu de ماريناوس, le ms. 673 donne ماريون.

voir. C'est le prince dont le poëte Homère raconte la violence et l'orgueil, ainsi que les événements arrivés aux Grecs sous son règne. Il eut recours, dans son infortune, aux philosophes ses contemporains, qui examinèrent toutes ses actions dans leurs origines et dans leurs conséquences, et qui ensuite lui dirent : « Nous avons considéré tout ce qui te concerne; mais nous n'avons trouvé aucune chose, de ta part, qui puisse rendre compte de tes souffrances. Le philosophe est instruit seulement des excès et des désordres qui arrivent dans la partie (du monde que tu gouvernes) (?!)[1] : ce qui sort de là, n'est pas du domaine de la philosophie; c'est la prophétie qui en connaît. » Ils lui conseillèrent de consulter le Prophète de son temps, afin de réunir, en faveur du roi, ce qu'il annoncerait, avec leur propre science. Les philosophes ajoutèrent que ce Prophète ne demeurait pas dans les villes habitées; mais qu'il séjournait dans les régions éloignées et désertes, et qu'il était entouré des pauvres de cette époque. Le prince demanda quelles prérogatives devaient avoir les envoyés qu'il ferait partir vers le Prophète, et quel était le signe qui servirait à le leur faire connaître. Les philosophes répondirent : « Expédie, comme ambassadeurs vers lui, des individus dont le

[1] وانّما يعلم الفيلسوف الإِفْراطات وسُوء النظام الواقعين فى الجزء. Ce passage ne me paraît pas bien clair. Au lieu des trois derniers mots, le ms. 673 porte الواقفين فى الخبر, ou qui sont à sa connaissance; il porte aussi الافراط, au singulier. Le ms. 757 donne الواقفين فى الجزء.

naturel soit doux, la tranquillité d'esprit manifeste, la parole sincère, et auxquels le retour à la vérité soit plus agréable que de l'avoir connue par eux-mêmes. Entre les personnes ainsi douées et le Prophète, il existe un lien qui les conduira vers ce dernier[1]. »

Le roi continua d'interroger les philosophes sur ce Prophète, sur le lieu de sa naissance, sur sa patrie et sur sa manière de vivre dans les endroits nommés tout à l'heure. « Or, tu le trouveras[2] (dirent les philosophes), ayant renoncé aux plaisirs, cherchant la vérité, préférant la solitude, éloigné de toute ruse, et ne jouissant d'aucune faveur près des rois. Ceux-ci l'accusent de dépasser toute limite, et d'aller au delà des habitudes des gens de sa classe. Tu observeras qu'il est craintif, et tu le croiras distrait; lorsqu'il parle sur une chose, tu penseras qu'il la connaît à fond, et pourtant il ne sait même pas comment il parviendra à la savoir. Quand on lui demande compte de ce qu'il a dit, il répond que les paroles lui ont été, pour ainsi dire, mises dans la bouche et dans l'esprit, tantôt pendant la veille, tantôt dans l'état qui tient du sommeil et de la veille, et sans aucun effort de sa part. Toutes les fois qu'on le con-

[1] Le long et curieux fragment qui s'étend depuis ici jusqu'à la page 28, ligne 18, manque dans tous les manuscrits, excepté le ms. 674.

[2] Je ne serais pas étonné qu'il n'y eût ici une lacune dans le manuscrit. La phrase commence en ces termes : فانّك تجد ، زاهدًا في النعيم الخ.

sulte sur une affaire, tu remarqueras qu'il semble prendre la réponse d'une autre personne, et qu'il ne réfléchit pas sur le sujet, comme le ferait celui qui est en état de le connaître et de le découvrir[1]. » Les philosophes dirent encore au roi ceci : « Lorsque tes envoyés auront trouvé le Prophète, ils recueilleront des choses extraordinaires, paraissant dans son langage et dans ses actions, d'après ce qui a été dit dans la description de ses qualités. »

Le prince rassembla sept individus, et leur adjoignit le plus éminent des philosophes qu'il put trouver. Ils partirent à la recherche du Prophète, lequel fut rencontré à cinq journées de marche de la demeure de *Mârînoûs*, et dans un village abandonné par la plus grande partie de ses habitants, qui étaient allés s'établir proche de la ville de *Mârînoûs*, à cause de ce qu'ils avaient entendu dire de la douceur du voisinage du roi, et de l'avantage considérable à tirer de cette circonstance. Il n'était resté dans ledit village que des personnes vivant dans l'abstinence, menant une vie austère, et qui, par conséquent, avaient renoncé à toute sorte de gain ; de plus, des vieillards et des paralytiques, privés de toute vigueur. Le Prophète était au milieu de ces gens, dans une demeure ruinée, autour de laquelle il y avait une foule des individus susindiqués. La proximité du Prophète était par ceux-ci aimée avec passion, et elle les ren-

[1] Le manuscrit porte والمستنط له (للشىء ou الجواب). On doit sans doute lire والمستنبط.

dait indifférents aux biens que les autres avaient pu acquérir.

Les gens du village reçurent les envoyés du roi en leur disant : « Soyez les bienvenus. » Ils leur demandèrent le motif de leur entrée dans ce lieu désert, où il n'y avait rien qui pût retenir des personnages de leur condition. Ils répondirent : « Nous désirons avoir une entrevue avec *cet homme*, et nous associer avec vous pour jouir des avantages qu'il offre. A quel moment est-il seul? » Ils répliquèrent que rien ne l'empêchait de les recevoir tout de suite. Par conséquent, ils entrèrent chez lui, et le trouvèrent accroupi par terre, ayant les vêtements, ainsi que les reins, soutenus par une bande[1]. Il était au milieu de gens qui tenaient les yeux baissés, à cause du respect qu'il leur inspirait. Dès l'instant où les sept envoyés le virent, les pleurs les gagnèrent, et ils furent remplis de vénération pour lui. Ils étaient accompagnés par le philosophe, qui se tenait sur ses gardes, qui doutait de ses sens et qui voulait examiner soigneusement son affaire. Les envoyés saluèrent le Prophète, et celui-ci leur rendit faiblement le salut, comme un individu assoupi, stupéfait; puis sa somnolence augmenta, au point que son principe vital semblait s'échapper. Quand ceux qui étaient autour de lui virent son état, ils inclinèrent leurs regards, et se levèrent dans la posture de celui qui prie. Le Prophète dit ce qui suit : « Ô

[1] فوجدوه مُحتبيًا بين جماعة الخ.

ambassadeurs du coupable, qui a possédé une partie de mon univers, qui a cru la favoriser en y accumulant les biens matériels, et qui l'a ruinée par ses propres soins! Sa conduite a été semblable à celle de la personne qui, ayant été chargée d'une seule partie d'un jardin, abondant en fleurs et en fruits, aurait dirigé vers cette partie plus que sa portion convenable de l'eau de ce jardin, et qui aurait cru ainsi la bien cultiver. Au contraire, tout ce qu'elle lui a donné en dehors de sa portion juste, a été au détriment des saveurs agréables de ses fruits, des bonnes odeurs de ses fleurs, et a été la cause du desséchement graduel des arbres des différentes parties de ce jardin, et du dépérissement de ses herbes[1] ». Les sept envoyés, ayant entendu ces paroles, ne furent plus maîtres de leurs personnes, ils se levèrent comme les autres, et se tinrent debout dans la position de ceux qui prient.

Le philosophe dit : « Je suis resté assis et à l'écart de ces individus, pour examiner cette chose, et bien connaître ces merveilles. Cet homme me dit alors : « Ô toi qui t'estimes tant, et qui toutefois n'as pu « faire rien de plus que de promener ta pensée parmi « les sensations particulières et les raisonnements « généraux! Tu as été mis par là en possession d'une « science, au moyen de laquelle tu étudies les na-

[1] وتصويح نَبْتِه. Le manuscrit fournit en cet endroit la glose marginale suivante : يُقال صَوّح النبت اذا طال بسُرعة وانقلب ; savoir : « On dit d'une plante qu'elle est dépérie ou séchée (*saouah*), lorsqu'elle a poussé vite, et s'est bientôt courbée. »

« tures des sensations et autres choses analogues. « Tu crois arriver ainsi à la connaissance de toutes « les causes et de tous les effets, mais ce n'est pas « par un tel chemin que tu parviendras jusqu'à moi. « Pour cela, il n'y a point d'autre intermédiaire que « *celui* que j'ai placé entre moi et mes créatures, et « que j'ai élevé, comme l'indication de ma volonté. « Or, mets ta plus grande attention à le bien con- « naître; et quand tu l'auras trouvé, expose-lui ce « qui dépasse ton propre esprit; car, par un effet de « ma bienfaisance, je l'ai chargé de ce qui le diffé- « rencie de toutes les autres personnes, et de ce qui « constitue pour lui une marque que consultent les « intelligences de tous ceux qui recherchent sincè- « rement la vérité. » Il se tut, sa vue se fortifia, et les individus qui lui faisaient cercle reprirent leurs places accoutumées. Je sortis de chez lui; mais au soir j'y retournai, et je l'entendis qui adressait la parole à ses compagnons et aux sept envoyés, qu'il leur tenait le langage des ascètes, et qu'il leur défendait d'obéir aux appétits corporels. Lorsque son discours fut fini, je lui dis : « J'ai déjà entendu ce « qui est parvenu à toi dans le commencement de « ce jour; maintenant je te demande ce que tu as à « me dire outre cela. » Il dit : « Tout ce que tu as « écouté, c'était un propos qui a été tracé dans mon « esprit, et que ma langue a prononcé spontanément; « je n'ai eu qu'à le transmettre. S'il reste encore quel- « que chose à te dire, tu le sauras plus tard. »

« Je restai près de lui (reprend le philosophe)

l'espace de trois jours, pendant lesquels je m'efforçai de décider les sept envoyés à retourner dans leurs patries; mais ils ne le voulurent point. La quatrième journée j'entrai chez ce personnage, et à peine m'étais-je assis avec lui, qu'il s'évanouit, comme cela lui était arrivé la première fois que nous fûmes en sa présence. Ensuite, il parla ainsi : Ô ambassa-« deur du coupable, qu'il te tarde d'aller rejoindre ! « retourne dans ton pays, et, certes, tu n'y trouveras « plus ton maître. Je l'ai remplacé par un individu « qui redressera le penchant de la contrée qu'il gou-« verne. » Or, je le quittai, et j'arrivai dans mon pays; le roi était mort, et il régnait à sa place un homme d'un âge mûr, de la famille de *Mârînoûs*. Il répara les torts, et délivra les esprits des enveloppes de la mollesse et de l'oisiveté dont ils étaient recouverts[1]. »

Ibn Aby Ossaïbi'ah dit que, lors de la journée de Bedr, les musulmans combattirent contre les Koraïchites idolâtres. Le chef de ceux-ci était Aboû Sofiân[2], et leur nombre était de neuf cents à mille individus. Les musulmans ne comptaient alors que trois cent treize combattants; mais Dieu aida l'islamisme, et

[1] فردّ المظالم وخلّص الارواح ممّا غشيها من لبوسات الترفّه والبطالة.

[2] Aboû Sofiân, fils de Harb, n'a pas combattu à Bedr; mais il commandait seulement la caravane que les musulmans voulaient attaquer, et qui se sauva en changeant de route. (Cf. M. A. P. Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes*, etc. t. III, p. 36 et suiv.).

donna la victoire à son Prophète. Les polythéistes furent mis en déroute, les principaux personnages des Koraïchites furent tués dans le nombre, et beaucoup de ces païens furent faits prisonniers. Quelques-uns de ceux-ci payèrent leur rançon, d'autres furent tués par ordre du Prophète. Parmi les captifs, il y avait 'Okbah, fils d'Aboû Mo'ayyt, et Nadhr, fils d'Alhârith, fils de Caladah. Mahomet les fit mettre à mort tous les deux, à son retour de Bedr[1].

Voici ce que m'a raconté Chams eddîn Aboû 'Abdallah Mohammed, fils d'Alhaçan, fils de Mohammed, le secrétaire, de Bagdad, fils d'Alcarîm. (Il s'agit d'une tradition transmise successivement par les personnages suivants de l'un à l'autre, et remontant du premier aux deux derniers) : 1° le susdit Chamseddîn; 2° Aboû Ghâlib Mohammed, fils d'Almobârec, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Maïmoûn; 3° Aboû'lhaçan 'Aly, fils d'Ahmed, fils d'Alhoçaïn, fils de Mahmaouiyyah Acchâfi'y Alyezdy; 4° Aboû Sa'd Ahmed, fils d'Abdaldjebbâr, fils d'Ahmed, fils d'Aboû'lkâcim, le changeur, de Bagdad; 5° Aboû Ghâlib Mohammed, fils d'Ahmed, fils de Sahl, fils de Bachrân, le grammairien, de Ouâcith; 6° Aboû'lhoçaïn 'Aly, fils de Mohammed, fils d'Abdarrahîm, fils de Dînâr, le secrétaire; 7° Aboû'l-faradj 'Aly, fils d'Alhoçaïn, fils de Mohammed, le

[1] Les mss. 756 et 757 finissent ici l'histoire de Nadhr; ils ne reprennent, par conséquent, que ci-après, p. 34, ligne 1. Le ms. 673 offre des lacunes dans ce qui va suivre; la première lacune commence ici, et va jusque ci-dessous, ligne 20. Le ms. 674 seul donne le récit dans son intégrité.

secrétaire, d'Ispahân; 8° Mohammed, fils de Djarîr Atthabary; 9° Ibn Homaïd; 10° Maslamah, fils de Mohammed, fils d'Ishak; 11° et 12° 'Âssim, fils d'Omar, fils de Katâdah, et Yazîd, fils de Roûmân. Les deux derniers personnages auraient dit (suivant Chams eddîn, etc.) que Mahomet a fait mourir, de sangfroid, 'Okbah, fils d'Aboû Mo'ayyt, à la journée de Bedr. Ce fut 'Âssim, fils de Thâbit, fils d'Aboû'lafladj, le Médinois, qui lui coupa la tête par son ordre. Puis Mahomet revint de Bedr; et quand il fut arrivé à Safrâ, il fit périr Nadhr, fils d'Alhârith, fils de Caladah, le Thakîfite, un des descendants d'Abdaddâr. Ce fut 'Aly, fils d'Aboû Thâlib, qui fut chargé de le décapiter. Kotaïlah, fille d'Alhârith (et par conséquent sœur de Nadhr), composa les vers suivants, pour déplorer la mort de son frère [1] :

Ô cavalier! Othaïl est un lieu où tu arriveras, je pense, au matin du cinquième jour, si tu es bien guidé.

Apporte, dans cet endroit, mon salut à un mort; c'est un salut dont ne cesseront jamais de palpiter les nobles chamelles.

C'est moi qui le lui envoie, ainsi que des larmes, répandues en grande profusion, et d'autres qui m'étouffent.

Certes, Nadhr entendra si tu l'appelles, pourvu toutefois qu'un mort puisse entendre ou parler.

Les sabres des enfants de son père n'ont pas discontinué de l'attaquer; mon Dieu! quels liens de parenté ont été déchirés à cette occasion!

Il est conduit par force au trépas, tout fatigué; il marche

[1] Suivant d'autres récits, elle aurait été la fille même de Nadhr, fils de Hârith.

comme le chameau chargé d'entraves, et il est captif, garrotté.

Ô Mahomet! tu es le fils d'une femme illustre parmi son peuple, et d'un père noble et généreux.

Quel tort aurais-tu éprouvé si tu eusses pardonné? Souvent l'homme libéral fait du bien à son ennemi, quoiqu'il soit en colère et irrité.

Nadhr était ton plus proche parent de tous ceux que tu as punis de leurs fautes. Il était le plus digne de tous d'être mis en liberté, si quelqu'un devait l'être.

Si tu avais voulu accepter une rançon, je l'aurais racheté au moyen des choses les plus précieuses que donnent ceux-là seuls qui dépensent avec largesse [1].

[1] J'avertis le lecteur que le texte arabe des vers ci-dessus est publié, sauf pour le sixième distique et pour le dixième, et avec quelques leçons différentes, dans le recueil dit *Hamâçah* d'Aboû Tammâm (édit. de M. G. G. Freytag, 1828, p. 436 et suiv.). On sait que cet ouvrage a été traduit en allemand par M. F. Rückert, en 1846; ces vers se trouvent dans la première partie, p. 355 et suiv. Plus tard, de 1847 à 1851, M. Freytag a donné une version latine du *Hamâçah;* on y lit ces mêmes vers au deuxième chapitre, p. 131 et suiv. Mais M. Quatremère, dès l'année 1835, avait publié la traduction de cette élégie dans le Mémoire sur le *Kitâb Alaghâny,* donné dans le *Nouveau Journal asiatique* (t. XVI, p. 509 à 511).

On ne sera pas surpris que ma traduction ressemble beaucoup à celle du savant professeur que je viens de nommer; toutefois, elle présente aussi quelques différences. Je m'aperçois notamment que je m'éloigne de M. Quatremère dans l'interprétation du quatrième vers, et un peu aussi dans celle du dernier.

En somme, j'ai donné ici la traduction de cette pièce, pour ne point laisser mon récit incomplet. Je vais transcrire son texte; car il n'est pas à ma connaissance qu'il soit publié en entier quelque part. De plus, le ms. 674 offre des variantes et des gloses marginales, qu'il n'est pas sans intérêt de faire connaître.

Les vers de cette élégie, qu'on va lire ci-dessous, sont du mètre كامل:

يا راكبًا إِنَّ الأُثَيلَ مَظِنَّةٌ   مِنْ صُبْحِ خامسةٍ « وانت مُوَفَّقُ

Aboû'lfaradj alispahâny s'exprime ainsi : « Nous avons été informé que le Prophète a dit : « Si (par « impossible) j'eusse entendu ces vers avant de don- « ner la mort à Nadhr, je ne l'aurais pas tué[1]. » L'on prétend que les vers de cette femme sont les plus nobles qui aient été composés par une femme

بلّغْ به مَيْتا فإنّ *b* تحيّة — ما إنْ تزال بها النجآئبُ *c* تخفقُ
منّى اليه وعبرةً مسفوحةً — جادت بِدِرّتها واخرى تخنقُ
فَلْيسمعنّ النضرُ إنْ ناديتَهُ — إنْ كان يسمع ميّتٌ او ينطقُ
ظلّتْ سيوفُ بنى ابيه تنوبه — للّه ارحامٌ هُناك تُمزّقُ
صَبْرًا *d* يُقاد الى المنيّة مُتْعبًا — رَسْف *e* المُقيَّد وَهْو عانٍ مُوثَقُ
أمُحمّدًا ولأَنْتَ نسلُ نجيبةٍ — فى قومها والفحلُ فحلٌ مُعْرِقُ
ماكان ضرّك لو مننتَ وربّما — منّ الفتى وَهْو المَغيظ المُحْنَقُ
والنضر اقربُ مَن اخذتَ بزلّة — واحقّهم إنْ كان عِتقٌ يُعْتَقُ
لوكنتَ قابل فِدْيةً لفديته — باعزّ ما يَفدِى به مَن يُنْفِقُ

a Le ms. 674 présente dans cet endroit la glose marginale que je vais transcrire : اى اظنّ انّك تبلغ الاثيل صبيحة خامسة وهذا اصل قولهم مَظانٌّ من الخير والشرّ اى موضع له فيما يُظنّ به ،

b Voici une autre glose marginale du ms. 674 : اى ما ازال ابعث اليه مع كلّ راكب تحيّةً اى بلّغْهُ انت التحيّة فهذه حالى فى هذا التحيّات اليه ،

c Le ms. 674 donne, en marge, la variante الرَكائب.

d Le ms. 674 fournit, en marge, la variante قَسْرًا.

e Les deux manuscrits donnent رشق.

[1] لو سمعتُ هذا قبل ان اقتله ما قتلته.

affligée[1], de même que les plus modérés, les plus réservés et les plus circonspects[2]. »

Il semble (dit Ibn Aby Ossaïbi'ah) que Mahomet ait différé le trépas de Nadhr, fils de Hârith, jusqu'à son arrivée à Safrâ, afin de se donner le temps de réfléchir à ce sujet; puis il a jugé convenable de le tuer, et il a ordonné sa mort. On donne aussi la version suivante du dix-septième hémistiche de l'élégie ci-dessus :

Nadhr était, de tous ceux que tu as tués, celui dont la parenté avec toi était la plus rapprochée.

Kotaïlah indiquait ainsi que Nadhr était un proche parent du Prophète. Le combat de Bedr eut lieu dans la deuxième année de l'hégire[3]. Bedr est une localité, et c'est le nom d'un dépôt d'eau. Cha'by dit que Bedr était un puits appartenant à un individu qui s'appelait lui-même Bedr. Ce lieu a donné son nom à la journée de Bedr. Safrâ se trouve à la distance de dix-sept milles[4] de Bedr, et de trois petites nuits (ou journées) de Médine.

[1] مَوْتورة; littéralement: « Offensée, non vengée, etc. » Les deux manuscrits donnent موثورة.

[2] Le ms. 673 n'ajoute plus rien sur Nadhr; ce qui va suivre n'est donné que par le ms. 674.

[3] Précisément le 16 du mois de ramadhân, qui correspond au 13 janvier 624 de J. C. (Cf. M. A. P. Caussin de Perceval, ouvrage cité, t. III, p. 64 à 65.)

[4] Le ms. 674 donne la glose marginale que voici : قال الجوهرىّ الميل من الارض مُنتهى مدّ البصرِ عن ابن السِكّيت. J'ajouterai quelques lignes à cette glose, pour rappeler que ce dernier person-

Ibn Aby Ramithah attamîmy[1].

C'était un médecin contemporain de Mahomet, adonné aux opérations et à la pratique de la chirurgie. No'aïm rapporte, d'après Ibn Aby 'Oyaïnah; celui-ci d'après Ibn-Abdjar; celui-ci d'après Ziyâd; celui-ci d'après Lakîth, qui le tenait d'Ibn Aby Ramithah lui-même, que ce dernier aurait dit: « J'allai un jour chez Mahomet, et vis l'*anneau*[2] entre ses épaules; or je lui dis : « Certes, je suis un médecin, laisse-« moi soigner cela. » Mahomet répondit: « Tu es un « homme habile, mais le médecin c'est Dieu. » Soleïmân, fils de Hassân (Ibn Djoldjol), dit à ce propos: « L'envoyé de Dieu savait qu'Ibn Aby Ramithah

nage, *Ibn Assikkît*, ou le fils du Taciturne, est le célèbre grammairien Aboû Yoûçuf Ya'koûb, mis à mort d'une façon cruelle par le calife Almotéouakkil, le septième mois (celui de radjab) de l'année 244 de l'hégire, commencée le 19 avril 858 de J. C. La victime était alors âgée de cinquante-huit ans. (Cf. Aboû'l Fédâ, *Annales muslemici,* ouvrage cité, t. II, p. 202 = 5.)

Enfin, disons ici que cet auteur, Aboû'l Fédâ, donne dans ledit ouvrage (t. I, p. 84 à 85) quelques détails sur Nadhr, fils de Hârith.

[1] ابن أبي رمثة التميمي ; c'est-à-dire de la tribu de Tamîm.

[2] Le ms. 674 offre, en cet endroit, la glose marginale suivante, que je vais traduire : « C'était une excroissance charnue, qu'on aurait pu enlever; mais le Prophète ne l'a pas voulu. J'ajouterai que c'était un des signes et des indices de la prophétie qu'on devait chercher à conserver. Ce n'était point une maladie qu'on dût désirer, avec raison, de faire cesser. »

Les auteurs musulmans parlent, en effet, de ce خاتم, ou *sceau de la prophétie,* qui se trouvait entre les deux épaules de Mahomet. (Cf. M. A. P. Caussin de Perceval, *Essai,* etc. ouvrage cité, t. I, p. 320.)

était adroit de ses mains, mais qu'il n'excellait pas dans la science. Ceci résulte de ces paroles : « Le médecin, c'est Dieu[1]. »

'Abdalmalic, fils d'Abdjar al-Kinâny[2].

C'était un médecin savant et habile; il était d'abord établi à Alexandrie, où il était chargé de l'enseignement, après les docteurs alexandrins dont nous avons déjà fait mention. Les contrées étaient alors sous la domination des princes chrétiens. Quand les musulmans en firent la conquête et qu'ils s'emparèrent d'Alexandrie, Ibn Abdjar (de chrétien qu'il était) se fit musulman, à la sollicitation et sous les auspices d'Omar, fils d'Abd al'azîz, qui était alors commandant, avant qu'il fût calife, et il s'attacha à ce personnage. Lorsque ledit 'Omar parvint au califat, ce qui eut lieu dans le mois de safar de l'année 99 de l'hégire (commencée le 14 août 717 de J. C.), l'enseignement fut transféré à Antioche et à Harrân; de là il se répandit dans d'autres contrées musulmanes. 'Omar, fils d'Abd al'azîz, se faisait soigner par Ibn Abdjar, et il avait toute confiance en lui pour ce qui concernait l'art médical.

Ala'mach rapporte la maxime suivante d'Ibn Abdjar : « Laisse de côté le médicament, tant que ton

[1] Peut-être Ibn Djoldjol se trompe, en donnant ce sens au propos de Mahomet : انت رفيقٌ والطبيبُ اللّٰه. Il y en a un autre que tout le monde devine, et qui me semble bien plus naturel.

[2] عبد الملك بن ابجر الكنانى, savoir, de la tribu de Kinânah.

corps peut tolérer le mal. » Mais cette idée appartient à Mahomet, qui a dit : « Marche avec ta maladie tout le temps qu'elle te supportera[1]. »

Ibn Athâl[2].

C'était un médecin illustre parmi les docteurs distingués de Damas, et il était chrétien de religion. Lorsque cette ville fut au pouvoir de Mo'âouiyah, fils d'Aboû Sofiân, ce prince l'attacha à sa personne, il le combla de bienfaits, il le visita souvent; il eut une grande confiance en ce médecin, et il s'entretenait avec lui nuit et jour. Ibn Athâl connaissait bien les médicaments simples, ainsi que les composés, leurs propriétés et les poisons mortels qu'ils contenaient. C'est précisément à cause de cela que Mo'âouiyah fréquentait beaucoup ce médecin. Pendant le gouvernement de ce prince, un grand nombre de personnages marquants et d'émirs musulmans moururent de poison.

Voici ce que nous a rapporté Aboû 'Abdallah Mohammed, fils d'Alhaçan, fils de Mohammed, le secrétaire, de Bagdad, fils d'Alcarîm[3]. (L'auteur cite ici les mêmes personnages qu'il a nommés, p. 29, et qui se sont transmis cette tradition de l'un à l'autre,

[1] سِرْ بدائك ما حملك.

[2] ابن أثال.

[3] La citation qui suit, ou إسناد, manque dans tous les manuscrits, excepté le ms. 674. Je reconnais que j'aurais pu aussi la supprimer sans inconvénient; mais je préfère donner la traduction de mon texte dans son intégrité.

la faisant remonter du premier jusqu'à Aboû'lfaradj alispahâny inclusivement. Puis il ajoute :) Celui-ci dit dans son grand ouvrage appelé *Alaghâny*, ou les Chansons, qu'il a reçu la tradition suivante de son oncle[1]; celui-ci, d'Ahmed, fils d'Alhârith al-Khazzâz (négociant en soie); celui-ci, d'Almadâïny; celui-ci, d'un cheïkh du Hidjâz; celui-ci, de Zaïd, fils de Nâfi'[2], *maoula* (affranchi ou client, etc.) d'Almohâdjir, fils de Khâlid, fils d'Aloualîd; celui-ci, d'Aboû Dhîb, et celui-ci, d'Aboû Sohaïl. Ce dernier aurait raconté que Mo'âouiyah, lorsqu'il voulut nommer son successeur au pouvoir, Yazîd (son fils), dit aux Syriens ou aux Damasquins : « Le prince des croyants est vieux, sa peau s'amincit, ses os deviennent friables, et son terme est proche. Il désire désigner celui qui sera votre calife après sa mort. Qui voulez-vous? » Ils répondirent : « Nous voulons 'Abdarrahmân, fils de Khâlid, fils d'Aloualîd. » Mo'âouiyah se tut, il cacha sa pensée[3], et suborna Ibn Athâl, le médecin chrétien, à l'égard d'Abdarrahmân. Ibn Athâl fit prendre à ce dernier du poison, dont il mourut.

Cette nouvelle parvint au fils du frère de la vic-

[1] Le fragment qui commence ici, et qui finit p. 42, l. 5, se trouve, en effet, dans le كتاب الاغانى, dans la notice d'Almohâdjir (ms. de la Bibl. impér. suppl. ar. n° 1414, t. III, fol. 411 v° à 412 v°). Ce manuscrit m'a fourni quelques variantes, que je signalerai lorsqu'il sera nécessaire.

[2] Le ms. 674 et celui de كتاب الاغانى portent tous les deux رافع; mais ce qui va suivre me fait supposer que la bonne leçon est probablement نافع.

[3] Ou son dépit; فسكت واضمرها.

time, Khâlid, fils d'Almohâdjir, fils de Khâlid, fils d'Aloualîd. Il se trouvait à la Mecque, et avait de son oncle la plus mauvaise opinion; car son père, Almohâdjir, était avec 'Aly à Siffîn, tandis qu'Abdarrahmân, fils de Khâlid, était avec Mo'âouiyah. De plus, Khâlid, fils d'Almohâdjir, suivant aussi en cela l'opinion de son père, était du parti *hâchimite*[1]. Quand son oncle 'Abdarrahmân eut été tué, Khâlid fut rencontré par 'Orouah, fils de Zobaïr, qui lui dit : « Ô Khâlid, laisseras-tu Ibn Athâl garder les articulations de ton oncle à Damas[2], et resteras-tu à la Mecque, laissant tomber ton manteau et le traînant, pour te dandiner avec cela d'une manière superbe? » Khâlid fut indigné, il appela son affranchi, nommé Nâfi', il l'informa de l'événement, et lui dit: « Il faut absolument qu'Ibn Athâl soit tué. » Nâfi' était un homme fort et très-courageux.

Ils partirent ensemble de la Mecque, et arrivèrent à Damas. Ibn Athâl allait ordinairement le soir chez Mo'âouiyah. Or, Khâlid attendit sa sortie, assis dans une mosquée de Damas, appuyé contre une colonne,

[1] En d'autres termes, partisan d'Aly, qui était de la maison de Hâchim, et adversaire de Mo'âouiyah, qui descendait d'Omayyah.

[2] أَتدع ابن اثال بقّى اوصال عمك بالشام. Telle est la leçon des manuscrits d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, excepté le ms. 673, qui porte : اتدع لابن اثال بقى اوصى لعمّك بالشام. Le manusc. du كتاب الاغانى donne ici : اتدع ابن اثال يقى اوصال عمّك بالشام. Devrait-on lire بَقَرَ « briser; il a brisé », au lieu de بقى ou يقى ? Ou bien doit-on supposer بِقَىء, ou يقىء « vomir; il vomit, etc. » ? (Cf. p. 42, note 1.)

et son serviteur, assis et appuyé contre une autre colonne. Khâlid dit à Nâfi' : « Garde-toi bien de te présenter devant Ibn Athâl; c'est moi qui veux le frapper; mais protége mon dos, et défends-moi par derrière. Si tu vois là quelque chose de peu rassurant pour moi, ce sera alors ton affaire. » Au moment où Ibn Athâl passa devant eux, Khâlid se précipita sur lui et le tua. Les personnes qui étaient avec le médecin allaient tomber sur le meurtrier; mais Nâfi' se mit à crier contre elles, et elles cessèrent. Khâlid et Nâfi' fuirent, poursuivis par les personnes ci-dessus. Quand celles-ci les atteignirent, tous les deux chargèrent sur elles et les dispersèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une rue étroite, où ils s'engagèrent, et ils échappèrent ainsi à ceux qui les suivaient.

Mo'âouiyah, ayant su ce qui s'était passé, dit : « Le coupable est sans doute Khâlid, fils d'Almohâdjir; qu'on fasse des perquisitions dans la rue où il est entré. » On fit des recherches, et l'on amena l'homicide au calife, qui lui dit : « Que Dieu ne t'accorde aucun bien, ô visiteur ! Tu as tué mon médecin. » Khâlid répondit : « J'ai donné la mort à celui qui a reçu l'ordre et l'a exécuté; reste celui qui l'a donné. » — « Sur toi la malédiction divine ! Certes, pour Dieu, si seulement il avait dit (Ibn Athâl) : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah. » Ou s'il avait prononcé une seule fois la formule de la croyance musulmane, je te tuerais, en prenant son talion. Est-ce que Nâfi' était avec toi? » — « Non, il n'était pas avec moi. » — « Oui, pour Dieu, il y était : tu

n'aurais pas eu la hardiesse de faire ce que tu as fait, sans sa présence. » Mo'âouiyah donna ordre de le chercher; il fut trouvé et conduit devant le prince, qui lui fit donner cent coups de fouet. Pour Khâlid, il ne lui infligea point d'autre peine que celle de la prison. En outre, il força les Banoû Makhzoûm [1] à payer le prix du sang d'Ibn Athâl, qui fut de douze mille drachmes. Six mille furent versées par lui dans le trésor public, et les six mille autres, il les garda pour lui-même. Cela devint une coutume, pour ce qui concernait le prix du sang du sujet non musulman [2]; et elle dura jusqu'au califat d'Omar, fils d'Abdal'azîz ('Omar II). Celui-ci abolit le payement de la moitié de la somme ci-dessus, que le sultan s'appropriait, et confirma le payement de l'autre moitié, savoir, des six mille drachmes, que recevait le trésor public [3].

Lorsque Mo'âouiyah eut emprisonné Khâlid, fils d'Almohâdjir, celui-ci récita ces vers dans sa prison :

Quant à mes pas, ils sont très-rapprochés les uns des autres; c'est la marche de l'homme enchaîné dans la forteresse.

Pourquoi me promenerais-je dans les vallées de la Mecque, mon manteau suivant mes traces [4] ?

[1] Les Banoû Makhzoûm sont les membres d'une famille koraïchite, dont faisait partie Khâlid, fils d'Almohâdjir.

[2] فلم يزل ذلك يجرى فى دية المعاهد. Ce mot المعاهد veut dire littéralement : « celui qui a stipulé un pacte, le confédéré, etc. »

[3] Ce qui suit, jusqu'à la page 44, ligne 1, manque dans tous les manuscrits d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, sauf le ms. 674.

[4] C'est là peut-être une allusion au propos d'Orouah, qu'on a lu ci-dessus, p. 38, lign. 10 et suivantes.

Laisse cela; cependant, vois-tu un feu qui brûle à Dhoû Morâr[1]?

Il ne flambe point pour des gens qui se chauffent dans une nuit froide, ni même pour cuire des viandes.

D'où vient que la longueur de la journée n'abrége pas celle de ta nuit?

Est-ce que les temps seraient courts? Est-ce que le prisonnier serait fatigué de la captivité[2]?

Mo'âouiyah ayant eu connaissance de ces vers, mit le prisonnier en liberté. Ce dernier retourna à la Mecque, et, à son arrivée, il vit 'Orouah, fils de Zobaïr, auquel il dit : «Quant à Ibn Athâl, je l'ai déjà tué; mais n'est-il pas vrai qu'Ibn Djormoûz a

[1] Je suppose que ذُو مُرار est le nom d'un lieu, où quelqu'un, cher au prisonnier, allumait du feu à son intention, et pour lui indiquer qu'on pensait à lui.

[2] Voici le texte de ces vers, qui sont du mètre كامل :

امّا خُطاى تقاربتْ   مشى المُقيَّد فى الحِصارِ [a]
فيما امشّى فى الأَبا   طح يقتفى [b] اثرى إزارِى
دع ذا ولكن هل ترى   نارًا تشبّ بذى مرارِ
ما إنْ تشبّ لقرّة   بالمصطلين ولا قُتارِ
ما بالُ ليلِكَ ليس ينـــقص طولَه طولُ النهارِ
أَتقاصر الازمان [c] امر   غرض الأَسيرُ مِن الإِسارِ

[a] Le manuscrit du كتاب الاغانى porte الحضار.

[b] Le manuscrit d'Ibn Aby Ossaïbi'ah donne يعتفى.

[c] Le manuscrit du كتاب الاغانى porte الايّام, au lieu de الازمان. Il me semble que s'il y avait اتطاول, au lieu de اتقاصر, le sens serait peut-être meilleur.

gardé les articulations de Zobaïr à Basrah[1] ? Or, tue-le, si tu sais te venger. » 'Orouah porta plainte contre le meurtrier de son père à Aboû Becr, fils d'Abdarrahmân, fils de Hârith, fils de Hichâm[2], qui le conjura de renoncer au talion, et il obéit.

Ibn Aby Ossaïbi'ah dit que Zobaïr, fils d'Al'aouâm, était avec 'Âïchah dans *la journée du chameau*, qu'Ibn Djormoûz le tua, et que c'est pour cela que Khâlid, fils d'Almohâdjir, rappela à 'Orouah, fils de Zobaïr, le meurtre de son père par Ibn Djormoûz, afin de lui faire honte. Ce qui confirme tout ce que nous venons de dire, c'est qu'Âticah, fille de Zaïd, fils d'Amr, fils de Nofaïl, et épouse de Zobaïr, fils d'Al'aouâm, a composé les vers élégiaques qui suivent, lorsqu'Ibn Djormoûz eut tué son mari :

Ibn Djormoûz a trahi un cavalier qui était invincible au jour du combat, et qui jamais ne restait en arrière.

Ô 'Amr! si tu l'avais seulement averti de ton attaque[3], tu l'aurais trouvé tout autre que léger et tremblant du cœur et des mains.

[1] وهاذا ابن جرموز بقّى اوصال الزبير بالبصرة. En place de بقى, le manuscrit du كتاب الاغانى porte cette fois يعنى. (Cf. ci-dessus, p. 38, note 2.)

[2] Ce personnage était un des sept jurisconsultes célèbres de Médine, et il est mort l'an 94 de l'hégire, commencé le 7 octobre 712 de J. C. 'Orouah, fils de Zobaïr, était aussi de leur nombre. (Cf. Aboû'l Fédâ, *Annales muslemici*, ouvrage cité, t. I, p. 442 à 445; et Ibn Khallicân, *Biographies*, édition de M. de Slane, p. 134 à 135.)

[3] Le texte porte littéralement: « Si tu l'avais réveillé. » En effet, il paraît avéré qu'Amr, fils de Djormoûz, assassina Zobaïr pendant son sommeil. Ce fut après le *combat du chameau*, et dans son voyage

Allah est ton Seigneur; et puisque tu as tué un musulman, tu mérites la peine de celui qui est baptisé (l'enfer).

Certes, Zobaïr possédait une bravoure véritable; il était libéral par nature, noble dans l'assemblée.

Dans combien de gouffres ne s'est-il pas plongé, et dont ne l'avait point détourné ton assaut, ô vil produit du champignon de la colline raboteuse!

Va-t'en; tes mains n'avaient jamais saisi un homme pareil à Zobaïr dans tout le temps passé, parmi tous ceux qui vont et ceux qui viennent[1].

vers Médine. (Cf. Aboû'l Fédâ, *Annales muslemici*, ouvrage cité, t. I, p. 298 à 301.)

[1] Les distiques suivants sont du mètre كامل:

غدرَ ابنُ جرموزٍ بفارس بُهْمة
يومَ اللقاء وكان غيرَ مُعرّدِ
يا عمرو لو نبّهتَه لوجدتَه
لا طائشًا رَعِش الجنان ولا اليدِ
اللّهَ ربُّك • انْ قتلتَ لَمُسْلِمًا
وجبتْ عليك عُقوبةُ المُتعمّدِ
إنّ الزبير لَذو بلآء صادق
سَمْحٌ سَجيّتَه كريمُ المشهدِ
كم غمرة قد خاضها لم يثنه
عنها طرادُك يا ابن فقع القَرْددِ
فاذهب فما ظفرتْ يداك بمثله
فيما مضى ممّا يروح ويغتدِى

* Ces trois premiers vers seulement se trouvent cités dans le commentaire sur le *Hamâçah* (édit. de M. Freytag, p. 493). Au lieu de الله ربّك, on y lit ثكلتْك امّك, savoir : «Puisse ta mère te perdre!» Cette leçon me

Aboû 'Obaïd Alkâcim, fils de Sallâm, de Bagdad, raconte dans le livre des Proverbes [1], que Mo'âouiyah, fils d'Aboû Sofiân, ayant craint que le peuple ne fût favorable à 'Abdarrahmân, fils de Khâlid, fils d'Aloualîd, se plaignit de ce personnage, et que le médecin (Ibn Athâl) lui fit prendre une boisson miellée, contenant un poison qui le brûla. Alors Mo'âouiyah dit : « Il n'y a point d'autre bonheur que celui qui vous débarrasse tout de suite des personnes que vous haïssez [2]. » Il ajoute que Mo'âouiyah prononça les paroles suivantes, quand il sut qu'Alachtar avait avalé un breuvage fait avec du miel empoisonné, et qu'il en était mort : « Certes, Dieu a des défenseurs, et de ce nombre est le miel [3]. »

J'ai extrait ce que je vais rapporter de la chronique d'Aboû 'Abdallah Mohammed, fils d'Omar

semble préférable. En place de وجبت, on y trouve حلّتْ. Quant au mot المتعمّد, il veut dire : « l'individu baptisé, le chrétien, » Il signifie aussi : « celui qui agit en connaissance de cause, ou de propos délibéré. »

[1] Ce personnage était un grand jurisconsulte, auteur de beaucoup d'ouvrages, et, entre autres, d'un recueil de proverbes. Il est mort, suivant Ibn Khallicân (*Biographies*, ouvrage cité, p. 584 à 586), l'année 222 ou 223 de l'hégire (837 ou 838 de J. C.), et, suivant d'autres, plus tard.

[2] لا جدّ الّا ما اقعص عنك مَن تكره. Cela est devenu une phrase proverbiale; et on lit aussi ما, au lieu de مَن. (Cf. Freytag, *Proverbes arabes*, t. II, p. 489.)

[3] إِنَّ لِلّهِ جُنودًا منها العسل. C'est là également un proverbe, et Maïdâny l'explique en disant que, par la volonté de Dieu, l'homme peut périr, même par une chose qui lui semble très-innocente. (Cf. Freytag, *Proverbes arabes*, t. I, p. 10 à 11; voyez aussi, pour une autre explication, Schultens, *Meid. Prov. arab. pars*, p. 290.)

Alouâkidy[1]. Cet auteur raconte que, dans l'année trente-huitième de l'hégire, 'Aly, fils d'Aboû Thâlib, envoya Alachtar comme gouverneur de l'Égypte, après l'assassinat de Mohammed, fils d'Aboû Becr. Mo'âouiyah fut instruit de sa marche, et il suborna un *dihkân*, ou chef de village, à Al'arîch[2], à qui il dit : « Si tu tues Alachtar, tu seras dispensé de payer l'impôt pendant vingt ans. » Ce villageois dit des choses obligeantes à Alachtar, et lui demanda quelle boisson il préférait. Ayant su que c'était le miel, il reprit : « J'ai chez moi du miel provenant de Barkah[3]. » Il le mêla avec du poison, et l'apporta à Alachtar; celui-ci le but et il mourut. Mo'âouiyah, l'ayant su, dit : « Sur les mains et sur la bouche[4]. »

[1] Sa notice se trouve dans Ibn Khallicân (ouvrage cité, p. 710 à 712). Il serait né au commencement de l'année 130 de l'hégire (septembre ou octobre 747 de J. C.), et mort vers la fin de l'an 207 de l'hégire, commencé le 27 mai 822 de J. C.

[2] فدسّ الى دهقان بالعريش. Le mot دهقان s'applique à une sorte de tribun, ou dîmeur; il signifie aussi un grand propriétaire de terres, etc. — J'ai à peine besoin de dire qu'Al'arîch était une ville, et plus tard une simple station, entre l'Égypte et la Syrie, et qu'elle est située au bord de la mer Méditerranée.

[3] On sait que ce mot برقة est le nom que les Arabes ont donné à l'ancienne Pentapole.

[4] لِلْيدين وللفم. C'est encore un proverbe dont on fait usage, disent les commentateurs, quand on se réjouit du mal qui arrive à un ennemi. Maïdâny en fait remonter l'origine au calife 'Omar, fils d'Alkhatthâb, auquel un homme ivre fut amené pendant le mois du jeûne, le ramadhân. Il aurait commandé qu'il fût puni, et aurait prononcé ces paroles : لِلْيدين ولِلفم. La préposition لِ, toujours d'après Maïdâny, tiendrait ici la place de على ; et le sens serait

On lit dans la Chronique d'Atthabary, que Haçan, fils d'Aly, est mort empoisonné sous le règne de Mo'âouiyah. Celui-ci possédait, on le sait, de l'astuce; or, il suggéra à Dja'dah, fille d'Alach'ath, fils de Kaïs, et épouse de Haçan, l'idée d'un breuvage, et lui dit : « Si tu tues Haçan, je te marierai avec Yazîd. » Après la mort de son mari, cette femme envoya dire à Mo'âouiyah d'accomplir sa promesse ; mais il lui répondit : « Je tiens beaucoup à Yazîd. » Kothayyir[1] a composé les vers qui suivent, où il déplore la mort de Haçan :

Ô Dja'dah! pleure-le, et ne sois pas dégoûtée de verser des larmes réelles, et non point simulées.

Tu ne recouvriras pas la tombe sur son pareil, ni parmi les hommes qui marchent nu-pieds, ni parmi ceux qui portent des chaussures[2].

أسقطه الله على اليد والفم, savoir : « Que Dieu le fasse tomber sur la main et sur la bouche! » (Cf. Freytag, *Proverbes arabes*, t. II, p. 475.)

[1] كُثَيِّر, fils d'Abdarrahmân, et surnommé Aboû Sakhr, est mort l'an 105 de l'hégire, commencé le 10 juin 723 de J. C. On peut voir, sur ce poëte amoureux, Aboû'l Fédâ (*Annales muslemici*, ouvrage cité, t. I, p. 438 à 441), et Ibn Khallicân (ouvrage cité, p. 605 à 608).

[2] Voici le texte arabe de ces vers, qui sont du mètre سريع :

يا جَعْدَ بكّيه ولا تَسْأَمى بُكاءَ حقٍّ ليس بالباطلِ
لن تسترى البيتَ على مثله فى الناس من حافٍ ومن ناعلِ

Tous les manuscrits, à l'exception du ms. 674, finissent ici la notice d'Ibn Athâl, et ne reprennent le récit que ci-dessous, p. 49, ligne 1.

'Aouânah, fils d'Alhacam, rapporte qu'avant la mort de Haçan, fils d'Aly, le calife Mo'âouiyah écrivit à Marouân, fils d'Alhacam, son gouverneur à Médine, ces mots : « Tue les montures, dans l'espace qui se trouve entre moi et toi, avec les nouvelles de Haçan, fils d'Aly [1]. » Peu de temps après, Marouân lui annonça sa mort. Lorsqu'Ibn 'Abbâs ('Abdallah) entrait chez Mo'âouiyah, celui-ci le faisait asseoir à côté de lui sur son trône. Le jour où il reçut ladite nouvelle, le calife permit au public de venir en sa présence, et tout le monde prit place. Ibn 'Abbâs arriva, et Mo'âouiyah ne lui laissa pas même le temps de dire : « La paix soit sur vous ! » qu'il lui adressa la parole en ces termes : « Ô Ibn 'Abbâs, as-tu été informé de la mort de Haçan, fils d'Aly ? » — « Non. » — « Nous avons reçu l'avis de son trépas. » Ibn 'Abbâs dit [2] : « Nous avons été créés par Dieu, et nous retournerons à lui [3]. » Il ajouta : « Sa mort, ô Mo'âouiyah ! n'augmente en rien la longueur de ta vie ; et l'auteur de son décès n'entrera point avec toi dans ton tombeau. Nous avons été affligés par une perte plus grande que la sienne ; je veux dire celle de son aïeul Mahomet ; mais Dieu a réparé notre malheur, et ne nous a point fait périr après lui. » Mo'âouiyah reprit : « Assois-toi, ô Ibn 'Abbâs. » Ce dernier répliqua : « Ceci n'est pas un jour de séance. » Mo'âouiyah

[1] اقتل المطىّ فيما بينى وبينك بخبر الحسن بن علىّ.

[2] فاسترجع ابنُ عبّاس.

[3] Korân, chapitre II, verset 151.

laissa paraître de la joie pour la mort de Haçan; et ce fut à cette occasion que Kotham, fils d'Al'abbâs, (frère d'Abdallah), dit en vers :

Le fils de Hind[1] s'est réjoui aujourd'hui et a montré de l'orgueil; car Haçan est mort.

Que la miséricorde divine soit sur lui ! Il y a longtemps qu'il remplissait d'angoisse le fils de Hind, et qu'il lui blessait l'oreille.

Tant qu'il a vécu, une charge pareille à celle des montagnes Radhoua, Thabîr et Hadhan, accablait le fils de Hind[2].

Que serait-ce, s'il s'était avancé plein de vie, élevant la voix, et la poitrine bouillonnante de colère?

Jouis maintenant, ô fils de Hind, de tous tes biens en sûreté. Seulement, la graisse rend l'âne méprisable.

Or, crains Dieu, et montre du repentir; car la chose qui est passée est comme celle qui n'a jamais existé[3].

[1] Hind, fille d'Otba, était en effet le nom de la mère de Mo'âouiyah; et il n'y a pas de doute que l'auteur de ces vers ne s'exprime ainsi pour affecter un sentiment de mépris envers le calife. (Cf. sur Hind, M. Caussin de Perceval, ouvrage cité, t. I, p. 336 à 338.)

[2] Ce sont là trois montagnes de l'Arabie; les deux premières, situées dans le Hidjâz, et la troisième dans le Nedjd.

[3] Ces vers sont du mètre رَمَل :

اصبح اليوم ابنُ هند شامِتًّا ظاهرَ النخوة ان مات حسَنْ
رحمة الله عليه انّه طال ما اشجى ابن هند واذَنْ
ولقد كان عليه عُمْرَه عدل رضوى وثبير وحضَنْ
واذا اقبل حيًّا رافعًا صوته والصدر يغلى بالإحَنْ
فارتع اليوم ابن هند آمنًا انّما يغمص بالعير السِمَنْ

Aboû Hacam [1].

C'était un médecin chrétien, instruit dans les diverses méthodes de guérir, et dans les différents genres de médicaments. On cite de lui des procédés mémorables et des qualités célèbres. Mo'âouiyah, fils d'Aboû Sofiân, le consultait, et il avait toute confiance en lui pour la confection de certains médicaments composés, qui servaient à des buts qu'il voulait atteindre par l'intermédiaire de ce médecin. Aboû Hacam vécut fort longtemps, et il dépassa cent années [2].

Aboû Dja'far Ahmed, fils de Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, raconte, d'après son père, qui le tenait d'Îça, fils de Hacam, le Damasquin et le médecin, lequel l'avait su par son père, et celui-ci de son père (Aboû Hacam), qui disait ceci : « Pendant le règne de Mo'âouiyah, fils d'Aboû Sofiân, son fils Yazîd a commandé une fois la caravane de la Mecque. Le calife m'envoya avec celui-ci, pour lui servir de médecin. » « Quant à moi (dit à son tour 'Îça, fils de Hacam), je suis parti comme médecin d'Abdassamad, fils d'Aly, qui conduisait la caravane de la Mecque.

واتَّقِ اللهَ وأَحْدِثْ تَوبةً   إِنَّ ما كان كشىء لم يَكُنْ

a Le manuscrit donne أَزَنْ.

b Le manuscrit porte يعمص, et j'ai lu يغمص par simple conjecture.

[1] ابو حكم.

[2] Le passage qui suit, depuis ici jusqu'à la page 50, ligne 5, manque dans tous les manuscrits, à l'exception du ms. 674.

Le degré de descendance d'Abdassamad est pareil à celui de Yazîd[1]; et pourtant, entre la mort de l'un et celle de l'autre, il s'écoula l'espace de cent vingt années, et plus encore. »

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm[2], dit ce qui suit : « 'Îça, fils de Hacam, m'a assuré tenir de son père, que son aïeul (Aboû Hacam) lui avait raconté qu'une fois il avait défendu à 'Abdalmalic, fils de Marouân (le calife), de boire de l'eau dans la maladie dont il mourut. Il l'avait informé que s'il avalait de l'eau avant la maturité de son mal[3], il mourrait. Il ajoutait que le malade s'était abstenu de cela durant deux jours

[1] وقُعْدد عبد الصمد مثل قعدد يزيد. L'auteur veut dire que ces deux personnages descendaient d'Abdmanâf, et qu'il y avait pour l'un comme pour l'autre cinq degrés intermédiaires dans leur généalogie, de leur premier aïeul, jusqu'à eux deux. 'Abdassamad, ou le serviteur de l'Éternel, oncle des deux premiers califes abbâcides, a vécu assez longtemps. On le dit né l'an 104 de l'hégire, commencé le 21 juin 722 de J. C., et mort l'an 185 de l'hégire, commencé le 20 janvier 801 de J. C.; c'était alors sous le califat de Haroûn Arrachîd. Yazîd fit son pèlerinage l'an 50 de l'hégire (670 de J. C.), et 'Abdassamad accomplit le sien l'an 150 de l'hégire (767 de J. C.). On peut voir, pour plus de détails, Ibn Khallicân (ouvrage cité, p. 412).

[2] Ce personnage est souvent cité par Ibn Aby Ossaïbi'ah, lequel dit plus loin (ms. 674, fol. 142 r°) qu'il était calculateur, ou astrologue (حاسب), et surnommé *Ibn Addâyah*, savoir : « le fils de la nourrice. » On trouve dans Hâdji Khalfah l'indication d'un ouvrage intitulé : اخبار الاطبّاء لابن الدايه, ou « Histoire des médecins, par Ibn Addâyah. » (Voyez les mss. de la Biblioth. impér., à l'article اخبار, anc. fonds ar. n° 875, et suppl. ar. n° 1395).

[3] Ou avant la *coction* de sa maladie, قبل نضج علّته. On dirait aujourd'hui la *résolution*.

et une partie du troisième, lorsque son fils Oualîd entra, et demanda à son père comment il allait. Le médecin Aboû Hacam était présent, ainsi que les filles du malade. Ce dernier découvrit dans la physionomie de Oualîd la joie de le voir mourir, et il répondit à sa question par ce distique : »

Voici un individu qui demande de nos nouvelles, et qui désire notre perte. En voilà d'autres qui s'informent aussi de nous, et leurs larmes coulent [1].

« Il prononça d'abord le premier hémistiche en se tournant du côté de Oualîd; puis il se tourna vers les filles, et récita la seconde moitié du vers. Après cela, le malade demanda de l'eau, qu'il but, et il mourut à l'instant [2]. »

Hacam addimechky [3].

Il égalait son père dans la connaissance de la cure des maladies, dans les procédés médicaux et dans les qualités admirables. Il résidait à Damas, et, comme son père, il vécut aussi fort longtemps. Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, dit qu'il tenait d'Îça, fils de Hacam, que son père mourut à Damas, lorsqu'Abd-

[1] Ce distique est du mètre طويل :

ومستخبرًا عنّا يُريد بنا الرَّدَى   ومستخبرات والدموعُ سَواجمُ

[2] Le كتاب تواريخ الحكماء consacre quelques lignes à Aboû Hacam (ms. cité, p. 323 à 324). Il y est nommé aussi dans l'article plus détaillé de Hacam, son fils (p. 154 à 156).

[3] حكم الدمشقيّ, ou Hacam le Damasquin.

allah, fils de Thâhir, se trouvait dans cette ville, et dans l'année 210 de l'hégire. 'Abdallah lui demanda quel âge avait atteint son père, et il lui répondit : « Cent cinq ans, et sans qu'il y eût aucune altération dans son esprit, ni la moindre diminution dans sa science. » 'Abdallah observa alors que Hacam avait vécu juste la moitié de l'ère musulmane. Yoûçuf dit encore avoir su d'Îça ce qui suit :

« J'étais, dit 'Îça, à cheval, en compagnie de mon père, dans la ville de Damas, quand nous vînmes à passer devant la boutique d'une sorte de barbier, ou chirurgien poseur de ventouses [1], près de laquelle beaucoup de monde s'était arrêté. Un individu nous ayant reconnus, dit aux assistants : « Faites place, car « voici Hacam le médecin et son fils 'Îça. » Les spectateurs s'éloignèrent un peu, et nous vîmes alors un homme qui avait été saigné par le chirurgien-barbier dans la veine basilique. L'ouverture était grande, la basilique se trouvait sur l'artère (brachiale), l'opérateur n'avait pas su suspendre ou isoler la veine, et il avait blessé l'artère [2]. Le chirurgien-barbier ne con-

[1] حَجّام. Ce mot *haddjâm* signifie proprement un individu qui applique les ventouses, et qui exerce les opérations de la petite chirurgie.

[2] وكان الباسليق على الشرْيان فلم يحُسن الحجّام تعليق العرق فاصاب الشريان. Tous les médecins et tous les chirurgiens savent que la veine basilique est ordinairement le plus gros, le plus apparent des vaisseaux du pli du bras; mais qu'il est accolé à l'artère brachiale. La prudence exige de pratiquer la saignée sur une autre veine. Si l'on n'a pas le choix, on doit chercher à changer le rapport des deux vaisseaux, en imprimant un mouvement au membre.

naissait aucun moyen pour arriver à arrêter l'écoulement du sang. Nous essayâmes les compresses, les toiles d'araignées et les poils fins; mais nous ne réussîmes pas. Mon père me demanda si je savais proposer un autre expédient, et je lui répondis par la négative.

« Il se fit apporter une pistache, il la fendit par le milieu, jeta son amande, prit une moitié de l'écorce et la plaça sur lieu de la saignée; puis il coupa la lisière d'une étoffe de lin épaisse, avec laquelle il enveloppa la blessure par-dessus la moitié de la pistache, d'une manière extrêmement forte. Il serrait tant, que l'individu saigné criait et demandait secours. Après avoir ainsi entouré le bras, il arrêta solidement la ligature, et commanda de conduire cet homme près du fleuve Barada[1]. Mon père lui fit placer le bras dans l'eau de la rivière; il lui fit une sorte de lit au bord de celle-ci, et l'y laissa dormir. Il lui fit avaler quelques jaunes d'œufs demi-cuits[2], et le confia à la garde d'un de ses disciples. Mon père prescrivit à celui-ci de ne pas permettre au malade de retirer son bras de l'eau, depuis l'endroit de la blessure, excepté au moment de la prière, à moins qu'il n'y eût lieu de craindre pour lui la mort, à cause de l'excès du froid. Dans

En tout cas, si l'on est obligé de piquer une veine qui adhère à l'artère, il faut enfoncer très peu la lancette.

[1] بَرَدَى ou بردا est un des fleuves ou canaux de la ville de Damas.

[2] مُحّات بيض نِيمبرشت. Le dernier mot est persan; il est composé du substantif نِيم « moitié », et du participe du verbe برشتن « cuire, frire, etc. »

ce cas, il l'autorisa à sortir le membre quelques instants, pour le replacer bientôt dans l'eau. Cela dura jusqu'au soir.

« Mon père fit amener le blessé à sa demeure; il lui défendit de recouvrir la place de la saignée et de défaire le bandage, avant que cinq jours ne fussent écoulés. L'individu obéit; mais mon père alla le trouver au troisième jour, et vit que le bras, ainsi que l'avant-bras, étaient très-gonflés. Alors il desserra un peu la ligature, et dit au malade : « Le gon-« flement est une chose moins grave que la mort. » Le cinquième jour, mon père enleva le bandage, et nous trouvâmes que l'écorce de la pistache était adhérente aux chairs de l'individu. Mon père lui dit : « C'est au moyen de cette écorce que tu as été sauvé « du trépas; si tu l'ôtes avant qu'elle ne se détache « et qu'elle ne tombe par elle-même et sans aucun « effort de ta part, tu occasionneras ta mort. » 'Îça ajoute : « L'écorce tomba le septième jour, et à sa place, il resta du sang sec, ou un caillot, ayant la forme de la pistache. Mon père dit à cet homme de ne pas toucher à ce caillot, de ne point gratter autour du grumeau sanguin, et de ne pas chercher à en briser avec les doigts. Le sang se détacha, il tomba peu à peu, et le lieu de la saignée ne fut visible qu'après plus de quarante jours. Cet homme guérit complétement [1]. »

[1] Le procédé qu'on vient de lire, quoique compliqué, et peut-être même dangereux, est loin d'être irrationnel. Il ressemble beaucoup, du reste, à la pratique des Égyptiens dans des cas analogues, telle que nous l'a fait connaître Prospero Alpino. Ce célèbre médecin

'Îça (ou Jésus), fils de Hacam, de Damas.

Il est célèbre sous la dénomination de Messie, il est l'auteur de la grande collection connue sous son nom et qui lui est attribuée [1]. Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, rapporte d'après 'Îça, fils de Hacam, que Ghadhîdh, concubine de Rachîd, qui l'avait rendue mère, fut atteinte de douleurs d'entrailles [2], et qu'elle fit appeler 'Îça, ainsi que les deux *calculateurs* ou astrologues Alabahh et Atthabary [3]. Elle demanda à 'Îça quel trai-

vénitien, qui a habité l'Égypte dans le xvi[e] siècle de l'ère chrétienne, a écrit, comme on sait, un ouvrage sur la médecine de cette contrée. Le chapitre consacré à la section des artères se termine ainsi : « Atque « hæc de sectione arteriarum apud illos usita sufficiunt, ex quibus « colligitur duo in sectione illa observari, scilicet in iis affectum « minimum vulnus, peroblique acutissimoque phlebotomo adac« tum, et applicationem æneí denarii supra arteriæ vulnus. Quo et « frigiditate, et duritie pulsus arteriæ motus cohibetur, atque ne valide « arteria pulsu vulnus percutiat, atque ne vehemens ille motus fiat, « quo possit arteriæ vulnus rursum dilatari, atque obstare, quin ar« teria secta recte coalescat, prohibetur. » (Prosperi Alpini *Medicina Ægyptiorum*, lib. II, cap. xii.)

[1] عيسى بن حكم الدمشقي وهو المشهور بمسيح صاحب الكنّاش الكبير الذى يعرف به وينسب اليه.

[2] انّه عرض لغضيض أمّ ولد الرشيد قولنج. Cette expression d'*oumm oualad* s'appliquait à la femme non mariée, et qui procréait un ou plusieurs enfants.

[3] واحضرت الابحّ والطبرىّ الحاسبين. Le ms. 674 offre en cet endroit la glose marginale que je vais traduire : « Ceux-ci étaient deux personnages distingués dans la science astrologique. Chacun d'eux a laissé des ouvrages sur cette branche des connaissances. »

J'ajouterai que le nom du premier était Alhaçan, fils de Moham-

tement il conseillait. Celui-ci dit : « Or, je l'avertis que les coliques étaient chez elle d'une grande gravité, et que si elle ne les attaquait pas au moyen des lavements, on ne pourrait pas la sauver de la mort. » Alors elle dit à Abahh et à Thabary : « Choisissez pour moi « l'instant de la cure. » Abahh répondit : « Ta maladie « n'est pas de celles dont on peut retarder le traite- « ment jusqu'au temps jugé favorable par les astro- « logues. Mon avis est que tu entreprennes la cure « sans aucun délai ; et telle est aussi l'opinion d'Îça, « fils de Hacam. » Elle m'interrogea à ce sujet, et je répondis qu'Abahh avait dit vrai. La malade demanda ensuite l'avis de Thabary, qui dit : « Aujourd'hui la « lune est avec Saturne, demain elle sera avec Jupi- « ter ; et je pense qu'il convient que tu attendes la « conjonction de la lune et de Jupiter avant de com- « mencer le traitement. » Abahh reprit : « Moi je crains « que, lorsque la lune sera avec Jupiter, les douleurs « d'entrailles n'aient agi de telle manière que toute « cure deviendra impossible. » Ghadhîdh, ainsi que sa fille, la mère de Mohammed, tirèrent un mauvais présage de ces paroles, et ordonnèrent de chasser Abahh de la maison. La malade suivit le conseil de Thabary, et elle mourut avant la réunion de la lune avec Jupiter. Quand elle eut lieu, Abahh fit dire à la mère de Mohammed : « Voici l'instant choisi par « Thabary pour commencer la cure. Où donc est la « personne malade, afin que nous la soignions ? » Ce

med Atthoûcy Attamîmy, et son sobriquet, Alabahh ; le second s'appelait 'Omar, fils d'Alfarhân Atthabary.

propos augmenta la colère de cette femme contre Abahh, et elle ne cessa de lui en vouloir, jusqu'au moment où elle quitta ce monde. »

Yoûçuf raconte ce qui suit : « J'allais visiter 'Içа, fils de Hacam, dans sa demeure à Damas, l'année 225 de l'hégire, et j'avais alors un catarrhe chronique. Il me donnait à manger des aliments succulents, et me faisait boire de l'eau à la glace. Je n'approuvais pas cela, et lui dis que ces mets étaient nuisibles dans les rhumes. Il prétexta contre mon opinion l'influence de la température, et il dit : « Je connais mieux que « toi le climat de mon pays; ces choses qui sont « dangereuses dans l'Irâk, sont utiles à Damas. » Je mangeais ce qu'il m'offrait. Quand je quittai Damas, il sortit avec moi pour m'accompagner, et me dire adieu jusqu'à notre arrivée au lieu nommé *Arrâhib* ou « le moine », et c'est là qu'il me laissa. Il me dit alors : « J'ai préparé pour toi des mets que tu em-« porteras, ils sont d'une nature différente de ceux « dont tu t'es nourri ces jours passés. Je t'ordonne « de ne point boire de l'eau froide, et de ne pas faire « le moindre usage d'aliments pareils à ceux que tu « as goûtés chez moi. » Je lui fis des reproches, pour m'avoir fait prendre de tels aliments; mais il répliqua : « Il ne convient pas que l'homme intelligent « observe strictement les règles de la médecine à « l'égard d'un hôte, et dans sa maison. »

Yoûçuf raconte encore : « Je marchais un jour à Damas avec 'Îça, et celui-ci vint à faire mention de l'oignon. Or, il insista sur son blâme, et sur l'énu-

mération de ses défauts [1]. Il est à noter qu'Îça, ainsi que Salmaouaïh, fils de Baïân [2], suivaient tous les deux les errements des moines, et n'approuvaient aucune de ces choses qui augmentent la faculté génératrice [3]. Ils disaient que les aphrodisiaques contribuent à ruiner les corps, et à enlever du monde les créatures. Je n'osai pas argumenter contre 'Îça au sujet de cette action excitante de l'oignon; mais je lui dis que, pendant ce voyage même, savoir, entre Sorrmanraa [4] et Damas, j'avais été frappé d'un de ses avantages. Il me demanda ce que c'était, et je l'informai alors que j'avais goûté de l'eau dans une station, et que je l'avais trouvée salée; que j'avais mangé de l'oignon cru, qu'après cela j'avais encore bu de cette eau et que j'avais trouvé qu'elle n'était presque plus salée. 'Îça ne souriait pour ainsi dire jamais, cependant il se mit à rire de mon discours; puis il eut l'air triste de ce que j'avais dit, et il ré-

[1] فانبرك فى ذمّه ووصف معائبه. J'attribue à انبرك le sens de تبرّك; telle doit être sa signification, si la leçon est exacte, comme je le crois.

[2] سلمويه بن بيان. C'est le médecin célèbre du calife Almo'tassim; et il est mort l'an 225 de l'hégire, commencé le 12 novembre 839 de J. C. Ibn Aby Ossaïbi'ah parle de ce personnage dans le huitième chapitre (ms. 673, fol. 94 v. à 97 v.). On peut voir aussi le كتاب تواريخ الحكماء (ms. cité, p. 177 à 178), et Aboû'l Faradj (ouvrage cité, p. 255 à 256 du texte, et p. 166 à 167 de la traduction).

[3] ممّا يزيد فى الباه.

[4] سرّ مَن رأى, qu'on appelait aussi سامرّا, *Sâmarra*, etc. était une ville célèbre, située dans l'Irâk arabe.

prit: « Je suis fâché qu'un homme comme toi soit « tombé dans cette erreur. En effet, tu as commis « au sujet de l'oignon la plus vilaine méprise, et la « faute la plus grave; néanmoins, tu fais de cela un « éloge pour ce végétal. » Il me dit ensuite : « N'est-« il pas vrai que, lorsqu'un dérangement survient « dans le cerveau, les sens s'altèrent, au point que « l'odorat, le goût, l'ouïe et la vue se corrompent[1]? » Je lui répondis par l'affirmative; alors il ajouta : « Certes, la propriété de l'oignon c'est de faire surgir « une altération dans la cervelle; ainsi la sensation « de l'amertume de l'eau a été seulement diminuée « chez toi, à cause du dérangement que l'oignon a « produit dans ton cerveau. »

Yoûçuf rapporte aussi ce qui va suivre : « 'Îça, dit-il, après m'avoir conduit jusqu'à Râhib, et étant sur le point de me quitter, me tint le propos suivant, et ce furent les dernières paroles qui eurent lieu entre moi et lui : « Certes, mon père, dit 'Îça, « est mort à l'âge de cent cinq ans, sans voir sa fi-« gure ridée et sans qu'elle perdît rien de sa fraîcheur. « Ce fut par suite de certaines pratiques de sa part, « que je vais maintenant te transmettre, comme une « provision pour ton voyage, et que tu dois suivre: « 1° ne goûte pas la viande séchée et salée; 2° ne « lave jamais tes mains ni tes pieds à ta sortie du « bain, à moins que cela ne soit avec de l'eau froide, « et la plus froide que tu pourras trouver. Sois fidèle

[1] يفسد, selon le ms. 674, et ينقص « diminuent », d'après les autres manuscrits.

« à ces préceptes, car ils te seront utiles. » J'ai observé, dit Yoûçuf, tout ce qu'il m'a communiqué [1] sur ce sujet; seulement, j'ai sucé quelquefois un petit morceau de viande sèche et salée, une fois par an, et même un peu plus souvent. »

Les livres composés par 'Îça, fils de Haçam sont: 1° La Collection; 2° Les Utilités des animaux[2].

Taïâdhoûk[3].

C'était un médecin de mérite, et il est auteur de choses rares ou aphorismes, et de beaux discours, concernant l'art de guérir; il a vécu longtemps et il existait au commencement de la dynastie des Banoû Omayyah, chez lesquels il était célèbre pour ses connaissances médicales. Il se lia aussi avec Haddjâdj, fils de Yoûçuf, de la tribu de Thakîf, qui était gouverneur sous 'Abd almalic, fils de Marouân. Il fut son médecin, et Haddjâdj se livrait à lui, étant plein de confiance dans sa méthode de traiter les maladies. Il lui fixait de riches honoraires[4], et le demandait souvent. Parmi les préceptes de Taïâdhoûk à Haddjâdj il y a ce qui suit: « Ne te marie qu'avec des femmes jeunes; ne mange que les chairs d'animaux peu avan-

[1] La phrase suivante, jusqu'à la fin du paragraphe, n'est donnée que par le ms. 674.

[2] Le كتاب تواريخ الحكماء (manuscrit cité, p. 208) consacre quelques lignes à 'Îça, fils de Hacam.

[3] تياذوق, Theodokos, Théodocus.

[4] الجامكية الوافرة. Le premier mot vient du persan جامكى « salaire, appointements, etc. »

cés en âge, et bien cuites; ne fais pas usage de médicaments, à moins que tu ne sois vraiment malade; ne mange pas les fruits hors l'époque de leur maturité; mâche les aliments avec beaucoup de soin; lorsque tu prends ton repas pendant le jour, il n'y a pas de mal si tu dors tout de suite après; mais si c'est au soir, ne t'endors point avant d'avoir marché, quand même ce ne serait que cinquante pas. » Une personne présente dit à Taïâdhoûk : « Si la chose est telle que tu le dis, pourquoi Hippocrate, Galien et autres sont-ils morts, et pourquoi aucun d'eux n'a-t-il pu durer jusqu'ici? » Le médecin répondit : « Ô mon fils! tu as mis en avant un argument; or, sache que ces personnages ont gouverné leurs corps au moyen de ce qui était en leur pouvoir; mais ce qui n'était pas en leur pouvoir l'a emporté. Je veux parler du trépas et de tout ce qui arrive par une cause externe ou traumatique, comme la chaleur, le froid, la chute, la submersion, les plaies, le chagrin, et autres choses analogues. » Taïâdhoûk recommanda encore à Haddjâdj ce qui va suivre : « Attends pour manger le moment où tu éprouveras le sentiment de la faim; ne te force pas trop dans le coït; ne retiens point ton urine; et profite du bain avant qu'il profite de toi[1]. » Il dit aussi à Haddjâdj : « Quatre choses ruinent l'existence, et souvent même elles

[1] وخذ من الحمّام قبل ان ياخذ منك. C'est-à-dire, je pense : « reste dans le bain un temps convenable, mais n'y demeure pas trop longtemps; car, dans ce cas, il t'enlèverait de tes forces, il t'affaiblirait. »

tuent; ce sont : 1° d'aller au bain ayant les voies digestives pleines d'aliments; 2° d'avoir des rapports avec la femme immédiatement après le repas; 3° de manger la viande salée et séchée; 4° de boire de l'eau froide à jeun. Quant au coït avec une vieille femme, cela n'est pas moins nuisible que tout ce que nous venons de dire. »

Haddjâdj étant venu à souffrir d'une forte migraine, envoya chercher Taïâdhoûk, qui arriva, et ordonna au malade de se laver les pieds avec de l'eau bien chaude, de les oindre et frotter. Il y avait un eunuque de Haddjâdj qui se tenait debout près de son maître, et qui dit : « Pour Dieu, je n'ai jamais vu de médecin qui ait moins de connaissances que toi dans ton art. L'émir se plaint du mal de tête et tu lui prescris un médicament aux pieds! » Le médecin lui répondit : « Tu offres cependant toi-même un indice manifeste de ce que je viens de dire. » — « Quel est-il? » fit l'esclave. — « Tes deux testicules ont été enlevés, et les poils de ta barbe sont tombés. » Haddjâdj et tous les assistants se mirent à rire. Une autre fois Haddjâdj se plaignit à Taïâdhoûk de faiblesse dans son estomac, et de difficulté dans ses digestions. Le médecin lui dit : « Que l'émir se fasse apporter des pistaches ayant l'écorce extérieure rouge, qu'il les casse et qu'il mange de leur moelle; car cela fortifie l'estomac. » Le soir Haddjâdj fit dire à ses favorites que Taïâdhoûk lui avait ordonné les pistaches ; alors chacune d'elles lui envoya un plat rempli de leurs amandes. Il en mangea au point

qu'il eut une indigestion, et, par suite, une sorte de de choléra-morbus qui faillit le faire mourir. Le malade se plaignit à Taïâdhoûk de son état, en disant qu'il lui avait prescrit une chose qui lui avait été nuisible, et il lui raconta ce qu'il avait pris. Le médecin répondit : « Je t'avais seulement dit de faire venir des pistaches, portant leur écorce extérieure, de les casser l'une après l'autre, et de mâcher ladite écorce, vu qu'elle renferme une substance aromatique et astringente, laquelle fortifie l'estomac[1]. Tu as fait autre chose que ce que je t'ai conseillé. » Taïâdhoûk le soigna du mal qui lui était survenu.

Parmi les anecdotes de ce médecin avec Haddjâdj, on raconte qu'il entra un jour chez l'émir, qui lui demanda : « Qu'est-ce qui peut servir de remède contre l'habitude de manger la terre sigillée[2]? » Le médecin répartit : « La résolution d'un homme de

[1] On sait que le fruit du pistachier est un drupe sec, ou une petite noix, de la grosseur et de la forme d'une olive. Elle a deux écorces; l'extérieure est membraneuse, et d'un gris roussâtre; l'intérieure est ligneuse, compacte, légère et blanche. L'amande qu'elle contient est la pistache, qui peut servir aussi à fortifier l'estomac; mais elle nourrit beaucoup.

[2] ایّ شیء دوآء اكل الطين. Il s'agit ici sans doute de la substance appelée *terra lemnia*, *latum*, *lutum sigillatum*, etc. C'était une matière astringente, dont on faisait des pastilles volumineuses, sur lesquelles on imprimait le sceau du souverain; de là le nom de terre sigillée, طين مختوم.

Les anciens appelaient aussi *terre de Lemnos* une substance solide, rougeâtre et légèrement astringente, préparée en Égypte, suivant Prosper Alpin, avec la pulpe du fruit du *baobab* (*adansonia digitata*).

ta trempe, ô prince. » Haddjâdj jeta tout de suite la terre sigillée qu'il tenait à la main, et n'en mangea plus jamais. On rapporte aussi qu'un roi ayant vu Taïâdhoûk vieux et très-vieux, il craignit qu'il ne vînt à mourir sans laisser son égal; car il était le plus savant des hommes et le plus habile dans toute la contrée, à son époque, dans l'art médical. Or, il lui dit : « Ordonne-moi ce que je dois faire avec confiance pour gouverner mon corps, et je veux agir suivant ce que tu me diras, tout le temps que je vivrai. J'ai peur que la mort ne vienne te visiter, et je ne trouverai plus ton pareil. » Taïâdhoûk répondit : « Ô roi! avec l'aide de Dieu, et pour tes avantages, je te ferai connaître dix articles; si tu t'y conformes, tu ne seras point malade tout le restant de tes jours; voici mon *décalogue* : 1° ne prends point de nourriture, aussi longtemps que ton estomac contiendra des aliments; 2° ne mange pas ce que tes dents ne peuvent broyer, car ton ventricule ne pourra le digérer; 3° ne bois pas de l'eau après le repas, à moins que deux heures ne se soient écoulées : en effet, l'origine de la maladie c'est l'indigestion, et l'origine de l'indigestion c'est de boire de l'eau sur les aliments; 4° je te recommande de prendre un bain tous les deux jours, attendu qu'il fera sortir de ton corps ce que le médicament ne saurait atteindre; 5° fais abonder le sang dans ton corps : c'est par ce fluide que tu conserveras ton individu; 6° à chaque saison tu prendras un vomitif et un purgatif; 7° gardetoi bien de retenir ton urine, quand même tu serais

à cheval; 8° va t'asseoir aux commodités avant de te coucher; 9° ne multiplie pas le coït, parce qu'il enlève une portion du feu de la vie, lequel peut être en grande ou en petite quantité; 10° n'aie pas de rapports sexuels avec une vieille femme, parce que cela occasionne une mort imprévue. » Lorsque le roi eut entendu ces préceptes, il ordonna à son secrétaire de les écrire avec de l'or rouge[1], et de les placer dans un coffre d'or incrusté de pierres précieuses. Il les lisait tous les jours, il s'y conformait, et ne fut point malade pendant toute sa vie. Enfin, il fut surpris par la mort, que nul ne peut éviter, et contre laquelle il n'existe pas de refuge.

D'après Ibrâhîm, fils d'Alkâcim l'écrivain, Haddjâdj aurait dit ce qui suit à son fils Mohammed : « Ô mon fils, certes, Taïâdhoûk le médecin m'avait fait des recommandations touchant la conservation de la santé, qui ont été suivies par moi à mon grand avantage. Lorsque ce savant homme fut sur le lit de la mort, j'allai le visiter, et il me dit : « Attache-« toi bien aux préceptes que je t'ai donnés. » Je n'en ai oublié aucun, ne les oublie pas non plus, ô Mohammed; les voici : « Tu n'auras recours aux médi-« caments que dans les cas de nécessité absolue; tu « ne mangeras rien tant que tes voies digestives con-« tiendront de la nourriture; lorsque tu auras pris « tes aliments, marche une quarantaine de pas; quand « tu auras pris trop de nourriture, dors sur ton côté

[1] بالذهب الاحمر « avec de l'or rouge », ou de l'or pur.

« gauche[1]; tu ne mangeras pas les fruits qui auront « reçu de trop abondantes pluies après celles du « printemps[2]; tu ne goûteras point d'autres viandes « que celles d'animaux encore jeunes; tu n'épouseras « point une femme âgée; je te recommande l'usage du « cure-dents; tu ne mangeras pas de la viande coup « sur coup, car c'est cette pratique même qui tue « les lions dans les déserts. »

Ibrâhîm, fils d'Alkâcim l'écrivain, dit encore dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de Haddjâdj*[3], que celui-ci a condamné à mort Sa'îd, fils de Djobaïr[4], un des

[1] فنم على جنبك الايسر. Il est manifeste qu'il faudrait dire ici الايمن « sur ton côté droit ». Cela évite la pression de l'estomac sur le cœur.

[2] ولا تاكلنّ الفاكهة وهى مَوْلِيّة. Si l'on aimait mieux lire مُوَلّية, le sens serait « de ne pas manger les fruits dont la saison est sur la fin. »

[3] Le livre qui porte le titre de اخبار الحجّاج a pour auteur, suivant Hâdji Khalfah (ms., ancien fonds arabe, n° 875), le personnage nommé Aboû 'Obaïdah Ma'mar, fils d'Almothanna Albaghdâdy (ou mieux, Albasry), mort l'an 209 de l'hégire, qui a commencé le 4 mai 824 de J. C. (Voyez l'édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 185.). Il a vécu près d'un siècle, et a laissé un grand nombre d'ouvrages. On peut voir aussi, à son sujet, Ibn Khallicân, *Biographies* (ms., suppl. ar. n° 702, fol. 280 r° à 281 v°), et Aboû'l Fédâ (*Annales muslemici*, ouvrage cité, t. II, p. 145). Ces écrivains ne mentionnent point Ibrâhîm, fils d'Alkâcim, qui est nommé ici.

[4] سعيد بن جبير. C'était un personnage remarquable, très-vénéré, et il n'était âgé que de quarante-neuf ans, lorsqu'il fut mis à mort par Haddjâdj, à Ouâcith. Ce fut, d'après Ibn Khallicân, dans le mois de cha'bân de l'année 94 de l'hégire (mai 713 de J. C.), ou bien dans le même mois de cha'bân de l'année 95 de l'hégire (avril-mai 714 de J. C.). (Voyez Ibn Khallicân, *Biographies*, édition de M. de Slane, p. 289 à 290.)

meilleurs *tâbi'oûn,* c'est-à-dire un de ceux qui ont vécu avec les compagnons de Mahomet, ou avec les personnages qui les ont connus; que de longs pourparlers se sont passés entre Sa'ïd et Haddjâdj, et qu'enfin ce dernier donna l'ordre de le faire mourir. Il fut égorgé en sa présence, et il coula de la blessure une quantité considérable de sang. Haddjâdj en fut surpris et terrifié, de sorte qu'il demanda à Taïâdhoûk, son médecin, la cause de ce phénomène. Taïâdhoûk répondit : « Cela vient de ce que l'âme « de Sa'ïd est encore unie à son corps; car, il n'a « pas eu peur de la mort, et ne s'est laissé nullement « abattre par tout ce que tu as fait contre lui. Les « autres individus que tu as tués jusqu'ici avaient « déjà leur esprit séparé du corps, et c'est pour cette « raison qu'ils ont laissé échapper peu de sang. »

Taïâdhoûk a vécu jusqu'à un âge très-avancé, et il est mort à Ouâcith, à peu près vers l'année 90 de l'hégire[1]. Il a écrit les livres suivants : 1° Une grande collection qu'il a composée pour son fils; 2° De la permutation des médicaments, de la manière de les pulvériser, de les infuser et de les dissoudre, ainsi que quelques explications sur les noms des remèdes[2].

[1] Cette année-là a commencé le 20 novembre 708 de J. C. Mais, si ce qu'on a lu plus haut est exact, il est clair que la mort de Taïâdhoûk doit être reculée au moins de quatre à cinq ans.

[2] On lit quelques mots sur Taïâdhoûk ou Théodocus dans Aboû'l Faradj (ouvrage cité, p. 200 du texte, et p. 128 de la traduction latine).

Zaïnab (Zénobie), femme médecin des Banoû Aoud[1].

Elle connaissait les pratiques médicales, elle était expérimentée dans le traitement et dans la guérison des maux d'yeux et des blessures. Elle était célèbre pour cela chez les Arabes. Aboû'l Faradj Alispahâny rapporte, dans le grand livre des chansons, la tradition suivante, d'après[2] Mohammed, fils de Khalaf, le satrape; celui-ci la tenait de Hammâd, fils d'Ishak; celui-ci de son père, celui-ci d'Ibn Cannâçah, qui la tenait de son père, et celui-ci de son aïeul. Ce dernier aurait donc raconté ceci : « J'allai trouver, dit-il, une femme des Banoû Aoud pour qu'elle me mît du collyre dans l'œil, à l'effet de me guérir d'une ophthalmie dont j'étais atteint. Elle le fit, puis elle me dit de me coucher un peu sur le côté, afin que le médicament pénétrât bien dans mon œil. J'obéis, et après cela je récitai le vers suivant du poëte : »

Est-ce que la mort m'enlèvera sans que j'aie visité la femme médecin des Banoû Aoud qui demeure dans le lointain, je veux dire, Zaïnab[3]?

« Elle se mit à rire, ensuite elle dit : « Sais-tu

[1] زينب طبيبة بنى أَوْد.

[2] Le ms. 674 seul donne ce qui suit, jusqu'au mot *Cannâçah*.

[3] Ce distique est du mètre طويل :

امْخْتَرِمى رَيْبُ المَنـــون ولم أَزُرْ
طبيبَ بنى اود على النَّأْى زينبا

pour qui cette poésie a été composée?» Je répondis, non. Elle répliqua : « Pour Dieu, c'est pour moi Je suis cette Zaïnab dont le poëte a parlé, et je suis la femme médecin des Banoû Aoud. » Elle ajouta : « Connais-tu le nom du poëte ? » Je répondis par la négative. Elle reprit : « C'est ton oncle Aboû Simâc, de la tribu d'Açad[1]. »

[1] عَمُّكَ ابو سماك الأَسَدِىّ.

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT-SEPTEMBRE 1855.

QUATRIÈME EXTRAIT

DE

L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR L'HISTOIRE DES MÉDECINS;

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. LE Dr B. R. SANGUINETTI.

AVERTISSEMENT.

L'Extrait qu'on va lire contient les notices de trois médecins qui ont fleuri sous les premiers califes abbâcides et sous Haroûn Arrachîd. On y trouvera des détails qui ont assurément un grand intérêt historique, et d'autres qui ne manquent pas d'une certaine importance scientifique. Je dois avertir que la plus étendue des trois biographies, celle de Gabriel, fils de Bakhtïechoû', a déjà été traduite de l'arabe en latin par le nommé Salomon Negri, de Damas, et insérée par Freind, comme appendice, dans son Histoire de la médecine. On ne doutera pas que je n'aie examiné attentivement ce travail, avant d'entreprendre une nouvelle version, afin de voir s'il convenait, oui ou non, de la faire; je n'ai pas hésité à me décider pour l'affirmative. Mes motifs sont que la traduction du Damasquin n'est ni exacte, ni complète, ni claire. Bien des passages y sont fort mal rendus; d'autres, et très-longs, manquent entièrement; les noms propres de

personnes et de lieux sont souvent défigurés ou estropiés; la diction est obscure, et jamais une note ne vient en aide aux embarras du texte. L'on peut même dire que l'original, quoique en partie difficile et parfois embrouillé, est, dans son ensemble, plus intelligible que la version dont il s'agit. Il ne tiendrait qu'à moi de donner de nombreux et frappants exemples sur ce que je viens d'avancer; mais je suis heureux de pouvoir me dispenser de cette besogne, en citant le fragment ci-dessous, œuvre d'un juge bien compétent. C'est J. J. Reiske, qui, dans ses *Opuscula medica*, apprécie, avec assez de justesse, en ces termes, la traduction dont j'ai parlé :

« Tandem etiam nostro Abu Oseiba usus fuit Io. Freind, « et ex eo dedit unam vitam excerptam, latine, ad calcem « *Historiæ suæ medicinæ.* Optandum fuerat, ut iste vir arabice « calluisset : cognovisset enim sic verum huius libri pretium. « Sed novit eum tantum ex unius atque alterius laciniæ in« terpretatione latina, quam in eius usum fieri a Salomone « Negri, Damasceno, curaverat magnus ille litterarum et « litteratorum patronus, illustre Britanniæ decus, Richardus « Mead. Bene quidem calluit arabice Damascenus ille Salomo « Negri, qui mihi christianus Arabs aut Syrus videtur fuisse. « Sed ideo huic negotio non fuit aptus. Non statim potest « aliquis, qui linguam aliquam habet vernaculam, libros in « ea scriptos intelligere et interpretari. Sartori Parisino de« mus Boilavium, Anglo nautæ Miltonum, Batavo lanifici « Hoofdium, et videbimus, quam præclare illi homines suam « linguam calleant. Idem accidit illi Damasceno. Nudus erat « omni historia et litteratura arabica, quod vel inde patet. « Nomen ipsum auctoris perverse legit, et Abu Osbaia extu« lit, qui Abu Oseiba est. In illa quoque celeberrimi casus « narratione, ruinæ nimirum Barmakidarum, omisit versus, « quos non intelligebat scilicet, unde tamen tota illa lucu« lenta historia lucem accipit egregiam, et sic pulcherrimo « corpori ocellum eruit. Tantummodo ait : *Cecinit musicus « aliquot versus.* Sane nimis multa scire debet, qui historicum « non Arabem tantum, sed quemcunque tandem, bene et

« præclare vult interpretari..... Mirum itaque non est, si « frigida nonnunquam et obscura evasit versio illa vitæ Ga- « brielis, filii Bachtischuæ (Servi Iesu) et palato Freindii se « non approbavit, quin potius eum irritavit, et auctorem, nes- « cio quo iure, aut quid sibi volens, *enthusiasticum* appella- « vit....... »

(*Opusc. med. ex monim. Arab. et Ebraeor.*, ouvrage publié par Gruner, p. 41 à 43.)

Il y aurait quelques remarques à faire sur ce passage; il y aurait aussi quelque chose à y ajouter; mais je puis abandonner tout cela sans crainte à l'intelligence de mes lecteurs et à leur érudition.

EXTRAIT D'IBN ABY OSSAÏBI'AH.

CHAPITRE HUITIÈME.

DES CLASSES DES MÉDECINS SYRIENS QUI ONT VÉCU AU COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE DES ABBÂCIDES.

Nous mentionnerons d'abord Djoûrdjis, son fils Bakhtïechoû', et successivement les enfants distingués de ce dernier; puis nous parlerons des médecins de cette époque qui méritent d'être cités.

Djoûrdjis, fils de Djabrîl [1].

Il avait beaucoup d'expérience dans l'art médical, il connaissait la thérapeutique et les différentes sortes de remèdes. Il fut le médecin du calife Mansoûr, qui le favorisait, l'estimait d'une manière considérable, et lui donnait de fortes sommes d'argent. Djoûrdjis a traduit, pour ce prince, de nombreux ouvrages grecs, dans la langue arabe.

[1] جورجس بن جبريل, ou Georges, fils de Gabriel.

Kaïnoûn, l'interprète[1], dit que la première fois qu'Aboû Dja'far Almansoûr appela Djoûrdjis près de lui, ce fut dans l'année 148 de l'hégire (765 de J. C.). Il souffrait d'une maladie de l'estomac et d'un manque d'appétit; toutes les fois que ses médecins ordinaires le traitaient, son mal augmentait. Le calife ordonna à Rabî' [2] de rassembler ces médecins en consultation, et il leur dit : « Quel est le médecin habile que vous connaissiez dans toute autre ville que celle-ci? (Bagdad). » Ils répondirent : « Il n'y a point dans ce temps-ci le pareil de Djoûrdjis, chef des médecins à Djondaïçâboûr[3]; il est expert dans l'art de guérir, et il est auteur d'ouvrages illustres. » Mansoûr expédia tout de suite quelqu'un pour l'amener; et quand cet envoyé fut arrivé chez le gouverneur de la ville de Djondaïçâboûr, il fit venir Djoûrdjis, et lui proposa de partir avec lui. Le médecin dit : « J'ai ici des devoirs à remplir, et il faut absolument que tu m'attendes quelques jours, si je dois me mettre en route en ta compagnie. » L'am-

[1] قينون الترجمان, ou Kaïnoûn le drogman.

[2] Il s'agit ici, sans doute, de Rabî', fils de Yoûnis (ربيع بن يونس), le grand chambellan de Mansoûr. C'était un affranchi ou client de ce calife, et il fut plus tard vizir du calife Alhâdi. (Cf. Aboû'l Faradj, *Historia dynastiarum*, édition Pococke, *passim*, et notamment p. 219, 230 du texte arabe, et p. 142, 149 de la traduction latine; Ibn Khallicân, *Biographies*, édition de M. de Slane, p. 266 à 268.)

[3] جندیسابور, ville célèbre, située dans le Khoûzistân, ou l'ancienne Susiane. Elle possédait alors une académie de médecine fort renommée.

bassadeur répliqua : « Tu obéiras, et partiras avec moi demain, sinon je te ferai sortir de cette ville par force. » Djoûrdjis ayant résisté, l'envoyé de Mansoûr le fit charger d'entraves. Quand on sut qu'il était garrotté, les chefs de la ville se réunirent avec le métropolitain, et ils conseillèrent à Djoûrdjis de partir. Le médecin se soumit, après avoir recommandé à son fils Bakhtïechoû' tout ce qui regardait l'hôpital, ainsi que ses affaires particulières dans la ville. Il prit avec lui Ibrâhîm, son disciple, ainsi que Serdjis [1], son autre disciple. Son fils Bakhtïechoû' lui dit alors : « Ne laisse pas ici 'Îça, fils de Chahlâ [2]; car il nuit aux gens de l'hôpital. » Djoûrdjis laissa à Djondaïçâboûr son élève Serdjis, il prit avec lui 'Îça à sa place, et partit pour la ville de la paix (Bagdad). Au moment où son fils Bakhtïechoû' lui fit ses adieux, il dit à son père : « Pourquoi ne me prends-tu point avec toi? » Djoûrdjis répondit : « Ne te hâte pas, ô mon cher fils, tu serviras les rois, et tu atteindras à la position la plus élevée [3]. »

Lorsque Djoûrdjis fut arrivé dans la capitale, Mansoûr donna ordre de le conduire en sa présence. Le médecin le salua, tant en persan qu'en arabe, et le prince admira la beauté de sa figure et l'élégance de son discours. Il le fit asseoir devant lui, et l'interrogea sur plusieurs points, auxquels Djoûrdjis

[1] سرجس, Sergius, ou Serge.

[2] عيسى بن شهلاء. *Chahlâ* se dit d'une femme aux yeux bleus.

[3] وتبلغ من الاحوال اجلها.

répondit avec calme. Alors le calife lui dit : « J'ai déjà obtenu de toi ce que je voulais pour le moment, et ce que je désirais. » Il l'entretint de sa maladie, et lui dit la manière dont elle avait commencé. Djoûrdjis lui répondit : « Je te soignerai suivant ta volonté. » Mansoûr lui fit donner sur-le-champ une robe d'honneur superbe; il dit à Rabî' de le loger dans un des plus beaux appartements de ses châteaux, et de l'honorer à l'exemple des membres les plus intimes de sa famille. Le lendemain, Djoûrdjis entra chez le calife, il examina son pouls, ainsi que son urine [1], et lui fit promettre de manger moins qu'il ne faisait. Il le traita d'une manière douce et convenable, jusqu'à ce qu'il revînt à son état primitif de santé. Mansoûr s'en réjouit beaucoup, et ordonna d'accorder au médecin tout ce qu'il demanderait. Quelques jours après, le calife dit à Rabî' : « Je vois que la physionomie de cet homme (Djoûrdjis) est altérée; ce ne serait pas, par hasard, que tu lui aurais défendu de boire selon son habitude? » Rabî' répondit : « Je ne lui ai pas permis d'introduire de la boisson (du vin) dans cette demeure. » Mansoûr répliqua d'un façon très-vive [2], et il lui dit : « Il faut nécessairement que tu ailles toi-même chercher, et que tu lui apportes ici tout ce qu'il voudra en fait de boisson. » Rabî' se rendit alors à Kothrobboul [3],

[1] ونظر الى نبضه والى قارورة المآء.

[2] فاجابه بقبيح. Plus littéralement : « Il lui répondit par une injure. »

[3] قطربّل. Kothrobboul, ou Kathrabboul, etc., était un bourg à

et fit porter de ce lieu, à Djoûrdjis, tout ce qu'il put trouver de meilleur parmi les vins de cette contrée.

Deux années plus tard, le calife dit à Djoûrdjis : « Envoie quelqu'un pour conduire ici ton fils; car j'ai su qu'il est aussi savant que toi dans la médecine. » Djoûrdjis répondit : « La ville de Djondaïçâboûr a besoin de lui, et s'il la quittait, tout ce qui concerne l'hôpital serait ruiné. De plus, tous les habitants de cette cité ont recours à lui lorsqu'ils sont malades; mais j'ai ici, avec moi, des disciples que j'ai élevés moi-même, et que j'ai exercés dans l'art médical, au point qu'ils en savent autant que moi. » Mansoûr lui dit de les lui amener le jour suivant, afin qu'il pût les examiner. Le lendemain, Djoûrdjis prit avec lui 'Îça, fils de Chahlâ, et il le présenta au calife, qui lui fit plusieurs questions. Il vit par ses réponses qu'il était d'un naturel piquant, et qu'il était intelligent dans les choses du ressort de la médecine. Le calife dit à Djoûrdjis : « Comme tu as bien dressé ce disciple, et comme tu l'as bien instruit! »

Kaïnoûn raconte encore que, dans l'année 151 de l'hégire, Djoûrdjis entra chez Mansoûr le jour de Noël [1], et que le calife lui demanda : « Que dois-je

peu de distance de Bagdad, au nord de cette ville. C'était un lieu de plaisirs, où surtout l'on vendait des vins. Il existait aussi un village de même nom dans la Mésopotamie, ou le Diyâr Becr (Diarbek), en face de la ville d'Âmid, et où l'on débitait également du vin. (Cf. Aboû'l Fédâ, *Géographie*, texte arabe, publié par MM. Reinaud et de Slane, p. 301.)

[1] في يوم الميلاد.

manger aujourd'hui? » Le médecin répondit : « Ce que tu voudras, » et il partit; mais, arrivé à la porte, Mansoûr le rappela, et lui dit : « Qui est-ce qui te sert dans cette ville? » — « Mes disciples. » — « J'ai su que tu n'as pas de femme. » — « J'ai une épouse âgée et infirme, qui ne peut pas se rendre près de moi du lieu où elle est. » Sur cela, le médecin quitta le calife, et il se rendit à l'église. Mansoûr ordonna à son domestique ou eunuque, appelé Sâlim[1], de choisir trois belles esclaves grecques, et de les conduire chez Djoûrdjis avec trois mille dînârs, ou pièces d'or. L'eunuque obéit, et quand Djoûrdjis retourna chez lui, son disciple 'Îça, fils de Chahlâ, l'informa de ce qui s'était passé, et il lui montra les jeunes esclaves. Le médecin désapprouva fort un tel fait, et il dit à son élève 'Îça : « Ô disciple de Satan, pourquoi as-tu permis à ces créatures d'entrer dans ma demeure? va, rends-les à leur maître. » Ensuite il monta à cheval, en compagnie de 'Îça; il conduisit les jeunes esclaves au palais du calife, et les consigna à l'eunuque. Lorsque Mansoûr en fut informé, il fit venir le médecin, et lui dit : « Pour quelle raison as-tu rendu les jeunes filles? » Djoûrdjis repondit : « Ces êtres ne doivent pas demeurer dans la même maison que moi; car nous sommes de la communion des chrétiens, et ne nous marions qu'avec une seule femme à la fois; tant que celle-ci est de ce monde, nous n'en prenons point d'autre. » Le calife conçut

[1] فامر الخليفة خادمه سالمًا.

une très-bonne opinion du médecin, et il ordonna immédiatement que celui-ci eût à entrer chez ses favorites, ainsi que chez ses femmes légitimes, pour les servir dans sa profession. Mansoûr estima de plus en plus Djoûrdjis, et l'éleva encore en dignité.

Kaïnoûn rapporte que, dans l'année 152 de l'hégire (769 de J. C.), Djoûrdjis tomba sérieusement malade, et que le calife envoyait chez lui tous les jours ses serviteurs, pour en avoir des nouvelles. Quand la maladie de Djoûrdjis fut devenue très-grave, Mansoûr donna ordre de le transporter sur un lit à *Dâr al'âmmah*[1], où il alla le visiter à pied. Le calife vit le malade, et lui demanda comment il allait. Djoûrdjis pleura beaucoup, et il lui répondit : « Si le prince des croyants (puisse Dieu prolonger son existence!) me donnait la permission de retourner dans mon pays, afin que je voie ma femme et mon fils, et si je meurs, pour que je sois enterré avec mes pères? » Mansoûr reprit : « Ô Djoûrdjis, crains Dieu, fais-toi musulman, et je te garantis le paradis. » Le médecin répliqua : « Je veux mourir dans la religion de mes ancêtres, et je désire me trouver où ils sont, soit dans le paradis, soit dans l'enfer. » Le calife sourit à ce propos et dit : « J'avais éprouvé un grand bien-être dans mon physique, depuis que je t'ai vu, et

[1] الى دار العامّة. Littéralement : « A la maison du public, ou de la communauté, etc. » Je pense que ces mots signifient ici toute autre partie de la ville de Bagdad que celle habitée par le calife, sa famille, sa suite, et où Djoûrdjis était d'abord logé. Celle-ci aurait pu être appelée دار الخاصّة, ou la demeure des grands.

jusqu'au moment présent; j'ai été délivré des affections dont j'étais atteint. » Djoûrdjis répondit : « Je laisserai près de toi 'Îça, qui est mon élève. » Mansoûr ordonna de laisser partir Djoûrdjis pour son pays, et de lui payer dix mille dînârs. Il le fit accompagner par un de ses domestiques, à qui il dit : « Si Djoûrdjis meurt en route, conduis-le jusqu'à sa demeure, afin qu'il soit inhumé dans son pays, comme il l'a préféré. » Djoûrdjis arriva encore vivant à Djondaïçâboûr.

'Îça, fils de Chahlâ, devint le médecin de Mansoûr; il tyrannisa les archevêques et les évêques, et il s'empara de leurs biens. Une fois il écrivit au métropolitain de la ville de Nassîbîn (Nisibe) une lettre, où il lui demandait des vases d'une grande valeur et appartenant à l'église. Il le menaçait, s'il tardait à le satisfaire, et il s'exprimait ainsi dans sa lettre au prélat : « Ne sais-tu pas que la vie du roi est entre mes mains? Si je veux, je le rends malade, et si je veux, je le guéris. » L'archevêque ayant lu cet écrit, eut l'idée de l'apporter à qui de droit. Il vit donc Rabî', il lui expliqua son contenu, et lui fit lire la lettre. Le chambellan la montra au calife, qui fut ainsi informé de toute l'affaire. Il commanda de chasser 'Îça, fils de Chahlâ, après la saisie de tout ce qu'il possédait.

Mansoûr dit alors à Rabî' : « Fais des recherches au sujet de Djoûrdjis; s'il vit encore, envoie quelqu'un pour le faire revenir ici; et s'il est mort, fais venir son fils. » Rabî' écrivit à ce sujet au gouverneur

de Djondaïçâboûr ; mais il arriva que Djoûrdjis était tombé, dans ces jours-là mêmes, d'une terrasse, ou toit en plate-forme; il était pour lors tout à fait infirme. Quand le gouverneur de la ville lui parla de partir, il lui répondit : « J'enverrai au calife un médecin habile, qui le soignera jusqu'à ce que je sois guéri, et que je puisse me rendre près de lui[1]. » Il envoya à sa place son disciple Ibrâhîm, que l'émir expédia à Rabî', avec une épître, où il lui expliquait ce qui concernait Djoûrdjis. Le chambellan introduisit Ibrâhîm chez le calife, qui lui parla de plusieurs choses, et qui le trouva d'un naturel pénétrant et excellent dans ses réponses. Mansoûr se l'attacha, il l'honora, il lui fit cadeau d'une robe d'honneur, lui donna une somme d'argent, et le prit tout à fait pour son médecin principal. Il ne cessa de servir le calife Mansoûr, tant que celui-ci vécut.

Djoûrdjis, fils de Djabrîl, a composé sa célèbre *Collection médicale*. Cet ouvrage a été traduit, du syriaque en arabe, par Honaïn, fils d'Ishak[2].

Bakhtïechoû', fils de Djoûrdjis[3].

La signification du mot Bakhtïechoû' est « le ser-

[1] Djoûrdjis mourut, quelque temps après, des suites de sa chute, et dans l'année 154 de l'hégire (771 de J. C.).

[2] On pourra aussi consulter sur Djoûrdjis, fils de Djabrîl, les deux ouvrages suivants : كتاب تواريخ الحكماء, manuscrit de la Bibliothèque impériale, suppl. ar. n° 672, p. 137 à 139; Aboû'l Faradj, *Historia dynastiarum*, ouvrage cité, p. 221 à 224 du texte, et p. 143 à 145 de la traduction.

[3] بختيشوع بن جورجس.

viteur du Christ »; car dans la langue syriaque, *bakht* veut dire « serviteur, » et *Iechoû'*, c'est « Jésus, » sur qui soit la paix[1]! Bakhtïechoû' égalait son père dans la connaissance de l'art de guérir et dans les différentes pratiques de la médecine. Il a servi Haroûn Arrachîd, et il s'est distingué sous son règne.

Kaïnoûn, l'interprète, dit que, lorsque Moûça Alhâdi tomba malade, il envoya quelqu'un à Djondaïçâboûr pour lui amener Bakhtïechoû'; mais qu'il mourut avant l'arrivée de ce médecin. On raconte qu'il avait réuni ses médecins ordinaires, savoir: Aboû Koraïch 'Îça, 'Abdballah atthaïfoûry[2], et Dâoud, fils de Serâbïoûn (Sérapion). Il leur tint ce langage: « Vous prenez mes trésors et mes cadeaux, et au moment critique, vous m'abandonnez. » Aboû Koraïch répondit: « Il est de notre devoir de faire tous nos efforts; mais c'est Dieu seul qui sauve. » Le calife se mit en colère, et Rabî' lui dit: « On m'a parlé d'un médecin habile, qui se trouve à Nahr Sarsar[3], et

[1] Ibn Aby Ossaïbi'ah n'est pas le seul qui ait adopté cette étymologie; mais elle ne me semble pas bien fondée. En effet, *Bakht* est un mot persan qui signifie sort, bonheur; *Iechoû'* est bien syriaque ou hébreu (יֵשׁוּעַ, pour יְהוֹשֻׁעַ), et c'est le nom propre de Josué, Jésus, etc. Le sens paraît donc être: « Le bonheur de Jésus. »

Je dois ajouter qu'Assemani (*Bibliotheca orientalis, passim,* et t. III, 1re partie, p. 213) donne *Bochtjesu,* et écrit ce mot avec les lettres syriaques ܒܘܟܬܝܫܘܥ, ou Boûkhtïechoû'.

[2] Ce mot est tiré probablement de طيفور, qui est un endroit de la ville de Bagdad. Thaïfoûr est aussi un nom propre d'homme, etc.

[3] Sarsar, vulgairement Sursur, était une petite ville située tout près de Bagdad, et à la distance de deux lieues environ. Quant à

qui s'appelle 'Abdïechoû' (le serviteur de Jésus), fils de Nasr. » Hâdi ordonna de le faire venir, et de couper le cou des médecins ordinaires. Rabî' ne fit pas cette dernière chose; car il savait que l'intelligence du calife était altérée par l'effet de la maladie grave dont il était affligé; d'ailleurs, il n'avait rien à craindre de celui-ci. Mais il envoya à Sarsar, afin de faire venir à Bagdad ledit médecin.

Au moment où 'Abdïechoû' entra chez Moûça (Alhâdi), le malade lui dit : « As-tu vu l'urine ? » — « Oui, certes, ô prince des croyants. Je vais te préparer un médicament composé que tu prendras, et neuf heures après, tu seras guéri et délivré. » Il sortit de chez le calife, et il dit aux médecins : « N'ayez aucune inquiétude; car dans ce jour même vous retournerez à vos demeures. » Hâdi avait donné ordre de payer à 'Abdïechoû' dix mille drachmes, qui devaient servir à acheter le médicament. 'Abdïechoû' prit cette somme et l'envoya chez lui; il fit venir des drogues, il réunit les médecins tout près du lieu où se trouvait le malade, et il leur dit : « Pilez ces substances, afin que le calife entende et que son esprit se calme; vers la fin de la journée, vous serez en liberté. » Toutes les heures, Hâdi appelait le médecin et lui demandait le remède; mais il lui répondait : « Le voici; tu entends le bruit du pilon. »

نهر صرصر, ou le canal de Sarsar, c'était un cours d'eau qui mettait en communication l'Euphrate avec le Tigre. Il se trouvait entre Nahr 'Iça et Nahr Almalic. (Cf. Aboû'l Fédâ, *Géographie*, édition citée, p. 3o3.)

Alors le malade se taisait. Quand les neuf heures furent écoulées, le calife mourut, et les médecins furent délivrés. Cela eut lieu dans l'année 170 de l'hégire (786 de J. C.).

Kaïnoûn rapporte encore que, l'an 171 de l'hégire, Haroûn Arrachîd fut atteint d'une forte céphalalgie. Il dit à Yahia, fils de Khâlid [1] : « Ces médecins-ci ne font rien de bien. » Yahia répondit : « Ô prince des croyants, Aboû Koraïch a été le médecin de ton père et de ta mère. » — « Il n'est nullement versé dans l'art de guérir; mais je l'honore, à cause de la considération dont il jouit depuis fort longtemps. Il faut absolument que tu me trouves un médecin habile. » — « Quand ton frère Moûça a été malade, ton père a envoyé à Djondaïçâboûr pour faire venir de là un individu nommé Bakhtïechoû'. » — « Pourquoi l'a-t-il laissé partir? » — « Lorsque ton père a vu que 'Îça Aboû Koraïch, ainsi que ta mère, lui en voulait, il lui a donné la permission de retourner dans son pays. » — « Envoie tout de suite des gens en poste, pour l'amener, s'il vit. » Peu de temps après cela, Bakhtïechoû' l'ancien, fils de Djoûrdjis, arriva; il fut présenté à Haroûn Arrachîd, et le salua en arabe et en persan. Le calife sourit, et il dit à Yahia, fils de Khâlid : « Tu es éloquent [2]; or, parle avec lui, afin que j'entende sa conversation. » Yahia répondit :

[1] Il est presque superflu d'avertir qu'il s'agit ici du célèbre vizir de l'illustre famille de Barmec ou des Barmékides.

[2] Ou plus littéralement : « Tu es un logicien ou un dialecticien, » انت منطقى.

« Il vaut mieux que nous appelions les médecins. » Il les fit venir, en effet; c'étaient Aboû Koraïch 'Îça, 'Abdallah atthaïfoûry, Dâoud, fils de Sérapion, et Sergius.

Lorsque ces derniers furent en présence de Bakhtïechoû', Aboû Koraïch dit : « Ô prince des croyants, il n'y a point parmi nous un individu qui puisse discuter avec ce personnage; car il est l'essence même du discours; lui, son père, son aïeul, et toute sa race, ce sont des philosophes. » Alors Rachîd dit à un de ses domestiques : « Présente à Bakhtïechoû' de l'urine d'une bête de somme, afin que nous le mettions à l'épreuve. » Le serviteur sortit, puis il apporta l'urinal; Bakhtïechoû' l'ayant examiné, dit : « Ô prince des croyants, ce n'est point là de l'urine humaine. » Aboû Koraïch répondit : « Tu te trompes[1], c'est l'urine de la favorite du calife. » Bakhtïechoû' répliqua : « A toi je dirai, ô cheïkh respectable, qu'aucune créature humaine n'a jamais rendu cette eau. Si la chose est telle que tu le dis, cette favorite du calife est devenue un quadrupède. » Rachîd dit : « Comment as-tu su que ceci n'était pas de l'urine humaine? » Bakhtïechoû' répondit : « Ce liquide n'a pas la consistance, ni la couleur, ni l'odeur de l'urine de l'homme. » Le calife reprit : « Sous la direction de qui as-tu étudié? » Le médecin répondit : « Sous la direction de mon père Djoûrdjis. » Les autres médecins dirent à Rachîd : « Son père s'appelait, en effet, Djoûrdjis, et il n'y

[1] A la lettre : Tu as menti; كذبت.

avait pas son pareil dans son temps. Aboû Dja'far Almansoûr l'honorait extrêmement. » Ensuite le calife se tourna vers Bakhtïechoû', et il lui demanda : « Que conseilles-tu de faire manger à celui qui a rendu cette eau [1]? » Le médecin répondit : « De l'orge de la meilleure qualité. » Rachîd se mit à rire beaucoup; puis il fit donner au médecin un vêtement d'honneur, beau et riche, ainsi qu'une forte somme d'argent. Il dit : « Bakhtïechoû' sera le chef de tous les autres médecins, ou l'archiatre : ils l'écouteront et ils lui obéiront. »

Bakhtïechoû', fils de Djoûrdjis, a composé les deux ouvrages suivants : 1° Une collection médicale, en abrégé; 2° Le livre dit Mémorial, qu'il a rédigé à l'usage de son fils Djabrîl [2].

Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', fils de Djoûrdjis.

Il avait un mérite reconnu, il excellait dans la pratique de l'art de guérir, il était d'un esprit élevé, d'un sort heureux, favorisé par les califes, qui l'ont tenu en grande considération, et qui l'ont comblé de bienfaits. Les trésors qu'ils lui ont donnés, aucun autre médecin que lui ne les a obtenus.

Kaïnoûn, l'interprète, dit que, l'an 175 de l'hégire (791-792 de J. C.), Dja'far, fils de Yahia, fils

[1] صاحب هذا الماء.

[2] On trouve des détails sur Bakhtïechoû', fils de Djoûrdjis, dans les deux ouvrages qui suivent : le كتاب تواريخ الحكماء, manuscrit cité, p. 86 à 88; Aboû'l Faradj, *Hist. dynast.* ouvrage cité, p. 235 du texte, et p. 152 à 153 de la traduction.

de Khâlid, fils de Barmec, tomba malade, et que Rachîd ordonna à Bakhtïechoû' de lui donner ses soins et de le traiter. Quelques jours après cela, Dja'far dit au médecin : « Je voudrais que tu me choisisses un praticien habile, afin que je puisse l'honorer et lui faire du bien. » Bakhtïechoû' lui répondit : « Mon fils en sait plus que moi, et nul autre médecin ne saurait l'égaler. » — « Fais-le venir près de moi. » Lorsqu'il fut arrivé, il soigna Dja'far pendant trois jours, et le malade guérit. Dja'far l'aima comme sa propre personne; il ne pouvait pas rester une heure sans lui, il mangeait et buvait en sa compagnie.

Dans ce temps-là, une favorite de Rachîd s'allongea, s'étendit, par lassitude ou envie de dormir; elle éleva son bras[1], qui resta étendu, sans qu'il lui fût possible de le ramener à elle. Les médecins la traitèrent par les onctions et les onguents, ce qui ne produisit aucun effet avantageux. Rachîd dit alors à Dja'far, fils de Yahia : « Cette jeune fille reste ainsi avec sa maladie ! » Dja'far répondit : « J'ai un médecin expert, le fils de Bakhtïechoû'; appelons-le, et parlons-lui au sujet de cette affection; peut-être a-t-il un moyen de la guérir. » Le calife ordonna de le faire venir, et quand le médecin fut devant lui, Rachîd dit : « Quel est ton nom? » — « Djabrîl. » — « Que connais-tu en fait de médecine? » — Je sais refroidir ce qui est chaud, réchauffer ce qui est froid, humecter ce qui est sec, et sécher ce qui est humide. » Le calife sourit et dit : « C'est là tout ce qu'on peut

[1] Ou ses bras? ورفعت يدها.

demander à l'art médical. » Il lui fit connaître ensuite l'état de la jeune fille, et Djabrîl lui dit : « Si tu promets de ne pas te mettre en colère contre moi, ô prince des croyants, je possède un expédient pour guérir cette infirmité. » — « Quel est-il? » — « Tu feras venir ici la jeune personne, en présence des assistants, afin que je fasse ce que je désire; mais tu auras de la patience à mon égard, et ne te hâteras pas trop de te fâcher. » Rachîd donna ordre d'amener la jeune fille, et lorsque Djabrîl la vit, il courut à elle, il lui prit la tête et l'inclina, il toucha la queue de sa robe, comme s'il avait l'intention de la découvrir. La jeune personne fut troublée, et par l'excès de la pudeur et de la commotion, ses membres se relâchèrent, elle porta ses mains en bas et saisit le pan de sa robe. Djabrîl dit : « La voilà guérie, ô prince des croyants. » Rachîd dit alors à sa concubine : « Étends tes bras, le droit, comme le gauche. » Elle le fit, et Rachîd, ainsi que toutes les personnes présentes, furent surpris. Le calife commanda à l'instant de donner à Djabrîl cinq cent mille drachmes, il le tint en grande considération, et le nomma chef de tous les autres médecins.

Djabrîl ayant été interrogé sur la cause de cette maladie, répondit : « Cette femme, au moment du coït, a eu une humeur ténue, qui s'est versée dans ses membres, par suite de l'agitation et de l'expansion de la chaleur. Comme il arrive que le mouvement occasionné par la copulation s'arrête tout à coup, ce qui est resté de cette humeur s'est coagulé

dans l'intérieur de tous ses nerfs ou tendons, et n'a pu être dissous que par un mouvement de la nature du premier. Mon moyen a consisté à dilater la chaleur, de sorte que l'excédant de ladite humeur a pu se liquéfier[1]. »

Kaïnoûn rapporte que la position de Djabrîl se raffermissait de plus en plus, au point que Rachîd dit aux gens qui l'entouraient : « Tous ceux qui auront besoin de quelque chose de moi, qu'ils en parlent à Djabrîl; car je ferai tout ce qu'il implorera de moi et tout ce qu'il me demandera. » Les chefs allaient trouver ce médecin dans toutes leurs affaires, de sorte que sa situation se renforçait. Depuis le jour où il commença à servir Rachîd, et jusqu'à ce que quinze années fussent écoulées, ce calife n'avait jamais été malade, et il avait toujours favorisé Djabrîl. Mais vers la fin de sa vie, et au moment où il arrivait à Thoûs, Rachîd fut atteint de l'affection dont il mourut. Lorsque son mal eut acquis de la gravité, il dit au médecin : « Pourquoi ne me guéris-tu pas? » Djabrîl répondit : « Je t'avais sans cesse défendu de manger trop d'aliments divers à la fois, et je t'avais dit depuis longtemps de te modérer dans les plaisirs

[1] On s'aperçoit bien que cette explication n'est pas satisfaisante. Je dirai même qu'elle est du genre de celles dont Molière devait plus tard se moquer avec juste raison. Djabrîl aurait dû parler à peu près ainsi : « Cette jeune femme était affectée d'une luxation incomplète du bras ou de l'épaule. La frayeur subite que je lui ai occasionnée à dessein a relâché ses muscles, et lui a permis ainsi de surmonter la résistance qu'ils opposaient à la réduction des parties déplacées. »

sexuels; mais tu ne m'as pas écouté. Maintenant je t'avais prié de retourner dans ton pays; car il convient davantage à ton tempérament, et tu n'as point non plus suivi mon conseil. Ta maladie est dangereuse; espérons que Dieu te fera la grâce de te rétablir. » Le calife ordonna d'emprisonner Djabrîl.

On informa Rachîd qu'il y avait en Perse un évêque, lequel était instruit dans la médecine, et il envoya quelqu'un pour le lui amener. Quand il fut arrivé, il examina le malade, et lui dit : « Celui qui t'a traité n'a pas connu ton mal. » Ces paroles augmentèrent l'éloignement du calife pour Djabrîl; mais Fadhl, fils de Rabî'[1], aimait Djabrîl; il voyait bien que l'évêque était un menteur, qui voulait assurer le débit de sa marchandise[2], et il connaissait toute la différence qu'il y avait entre ce dernier et Djabrîl. L'évêque traitait Rachîd, dont la maladie empirait, et il disait au patient : « Ta santé est proche. » Il ajoutait : « Tout ton mal est venu par suite de la faute de Djabrîl. » Or Rachîd donna ordre de le tuer; mais Fadhl, fils de Rabî', n'obéit pas; car il avait désespéré de la vie du calife, et il épargna Djabrîl. Au bout de peu de jours, Rachîd mourut.

Ce fut vers ce temps-là que des douleurs d'entrailles, d'une nature sérieuse, atteignirent Fadhl, fils de Rabî'; de sorte que les médecins avaient perdu

[1] C'était le vizir de Rachîd, après la chute de la famille illustre des Barmékides.

[2] وراى ان الاسقف كذّاب يريد إقامة السوق.

l'espoir de le sauver. Djabrîl le soigna de la manière la plus douce et la plus habile, et Fadhl guérit. Son amitié pour ce médecin augmenta, ainsi que son admiration pour lui.

Kaïnoûn raconte encore que, du moment où Mohammed Alamîn fut investi du pouvoir, Djabrîl se présenta à lui, et qu'il fut reçu de la manière la plus favorable. Ce calife l'honora, il lui donna des richesses considérables, et plus abondantes encore que celles que son père Rachîd avait accordées à ce médecin. Amîn ne mangeait, ni ne buvait, sans la permission de Djabrîl. Lorsque la catastrophe fondit sur ce souverain [1], et que son frère Mamoûn s'empara du pouvoir, celui-ci écrivit à son lieutenant dans la capitale, Haçan, fils de Sahl, de se saisir de Djabrîl et de l'emprisonner; car ce médecin n'avait pas fait la cour à Mamoûn après la mort de son père Rachîd, et il s'était rendu près de son frère Amîn. Haçan, fils de Sahl, le fit arrêter.

L'année 202 de l'hégire (817-818 de J. C.), Haçan, fils de Sahl, fut affligé d'une maladie fort grave. Il fut traité par les médecins; mais il n'en ressentit aucune suite avantageuse. Alors il fit sortir Djabrîl de sa prison, pour qu'il le soignât; et, en effet, il le médicamenta et le guérit en peu de jours. Haçan lui donna en cachette des sommes énormes, et il écrivit à Mamoûn pour l'informer de son affection et de la manière dont il en avait été délivré,

[1] فلمّا كان من الامين ما كان.

grâce à Djabrîl. Il lui demandait comment il devait agir envers celui-ci; et Mamoûn lui répondit de lui pardonner.

Quand Mamoûn fit son entrée dans la métropole, l'année 205 de l'hégire (820 de J. C.), il ordonna à Djabrîl de rester chez lui et de ne point servir à la cour. Il se fit amener le médecin Mîkhâïl, gendre de Djabrîl, il le mit à la place de ce dernier, il l'honora beaucoup, pour contrarier Djabrîl et lui tendre des piéges[1].

L'année 210 de l'hégire (825-826 de J.C.), Mamoûn fut atteint d'une maladie très-grave; les médecins les plus notables le traitèrent, et il ne s'en trouva pas mieux. Il dit à Mîkhâïl : « Les médicaments que tu me donnes augmentent mon mal; rassemble les docteurs, et consulte avec eux sur mon état. » Son frère, Aboû 'Îça, lui dit : « Ô prince des croyants, faisons venir Djabrîl; car il connaît nos tempéraments depuis notre enfance. » Le calife ne fit pas attention à ces paroles; et son autre frère, Aboû Ishak, lui amena Ioûhanna, fils de Mâcéoueïh. Le médecin du calife, Mîkhâïl, repoussa Ioûhanna, il en fut jaloux et l'injuria. Quand les forces de Mamoûn furent tellement diminuées, qu'il ne pouvait même plus prendre les remèdes, les assistants lui rappelèrent Djabrîl, et il commanda de le faire venir. Ce médecin changea tout à fait la méthode du traitement, le mal diminua dès le lendemain, et trois jours après,

[1] كيادا لجبريل.

le malâde était bien. Mamoûn s'en réjouit beaucoup, et au bout d'un temps assez court, il guérit complétement. Djabrîl lui permit de manger et de boire, et il obéit. Son frère Aboû 'Îça, qui était assis avec le calife, et qui buvait avec lui, dit : « Comment pourrait-on ne pas honorer cet homme (Djabrîl), dont on ne saurait trouver le pareil? » Mamoûn lui fit donner un million de drachmes, mille mesures de froment[1], et lui rendit tout ce qu'il lui avait saisi, en fait de biens meubles et immeubles. Lorsque le calife adressait la parole à Djabrîl, il le surnommait Aboû 'Îça Djabrîl, et il l'honorait plus encore que ne l'avait fait son père. Son illustration devint si éclatante, que toute personne qui était chargée de quelque gouvernement allait rendre hommage à Djabrîl avant d'en prendre possession; ce médecin était comme le père du calife. La situation du médecin Mîkhâïl, gendre de Djabrîl, diminua, et elle fut fort abaissée.

Voici ce que raconte Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm : « J'allai voir Djabrîl dans sa maison, située dans l'hippodrome ou sur la place, un jour du mois de juillet. Il était assis devant une table, sur laquelle se trouvaient de jeunes oiseaux, appartenant au genre des gros plumipèdes ou pattus; ils étaient préparés *à la cardibâdj*, avec du poivre[2], et Djabrîl en mangeait.

[1] وبالف كُرّ حنطة. Le mot *corr* vient du grec *κόρος* et cette mesure contenait sept mille cent livres en poids.

[2] وبين يديه المآئدة وعليها فراخ طيور مُسَرْوَلة كبار وقد

Il m'invita à en faire autant; mais je lui dis : « Comment pourrais-je en goûter, à cette époque de l'année, « moi qui ne suis qu'un adolescent? » Djabrîl répondit : « Que penses-tu que soit le régime? » — « L'acte de s'abs- « tenir des aliments nuisibles. » — « Tu te trompes, « ce que tu dis là n'est pas du régime. » Puis il ajouta : « Je n'ai jamais connu personne, tant parmi les grands « que parmi les gens des classes inférieures, qui soit « parvenu à ne pas se servir d'un mets quelconque, « tout le long de sa vie. A moins cependant que ce « mets ne lui ait été absolument antipathique, et qu'il « n'ait jamais pu le supporter. Il arrive qu'un individu « s'abstient de manger telle chose, un certain temps « de sa vie. Plus tard, il est forcé d'en goûter, soit par « manque d'un autre aliment, suite d'une cause quel- « conque, soit pour complaire à un malade qu'il aura « chez lui, ou à un ami qui l'en conjurera, soit enfin « en conséquence d'un vif désir qui lui surviendra. « Quand il en aura pris, après avoir été privé de cette « nourriture pendant un espace fort long, sa nature « y répugnera, la rejettera, la substance avalée pro- « duira plus d'une maladie, et quelquefois même elle

عُملت كردباج بفلفل. La préparation appelée كردباج paraît consister, entre autres choses, à faire d'abord bouillir une volaille, par exemple, et à la rôtir ensuite. Avicenne (t. I, p. 101) écrit كردناج, et en parlant de celui qui s'est fait vomir, il dit que la nourriture qui lui convient, c'est le poulet *cardinâdj*, plus trois verres de vin par-dessus : وغذاؤه الملائم ايضًا فرّوج كردناج وثلاثة اقداح بعده. On peut voir aussi ce que Castell dit de ce mot et d'un autre analogue, dans son Dictionnaire heptaglotte, col. 1800

« occasionnera la mort. Ce qui vaut mieux pour les « corps, c'est de les exercer à faire usage des aliments « nuisibles, afin qu'ils s'y habituent. On doit en « prendre tous les jours un peu, d'une seule espèce; « l'on doit se garder de manger le même jour deux « substances différentes, de mauvaise qualité. Celui « qui a fait usage d'une de ces choses un jour, ne doit « pas y revenir le lendemain. Lorsque les corps se « sont accoutumés à recevoir quelque peu de ces ma- « tières, et que l'homme a besoin ensuite d'en user « en plus grande quantité, la nature ne s'y refuse pas. « Nous voyons, en effet, que les médicaments pur- « gatifs n'agissent que peu, ou même pas du tout, « chez l'individu qui en a fait un long usage, et qui « s'y est habitué. Nous observons aussi chez les Es- « pagnols que, du moment où l'un d'eux veut évacuer « son corps, il prend ordinairement trois drachmes « de scammonée; l'effet qu'il en obtient est pareil à « celui que produit dans notre pays la dose d'une « demi-drachme de cette substance. Puisque les corps « peuvent s'accoutumer aux remèdes, au point de les « empêcher d'agir, ils le pourront bien plus aux ali- « ments, quand même ceux-ci seraient, de leur na- « ture, lourds et nuisibles. »

Yoûçuf dit : « Je rapportai ce récit à Bakhtïechoû', fils de Djabrîl, qui me pria de le lui dicter. Il l'écrivit ainsi lui-même sous ma propre dictée. »

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, raconte encore ce qui suit : « J'ai su par Soleïmân le serviteur, le Khorâçânien, l'affranchi de Rachîd, qu'il se trouvait un jour à Hî-

rah en présence de ce calife, qui mangeait. Il vit entrer 'Aoun Al'ibâdy, le bijoutier[1], portant un grand plat, dans lequel était un poisson extrêmement gras, et qu'il plaça devant Rachîd. En outre, il y avait une sauce ou farce, préparée pour manger avec le poisson. Le calife voulait goûter de ces choses; mais Djabrîl le lui défendit; il fit signe au maître d'hôtel[2] de les mettre de côté pour lui, et Rachîd s'en aperçut. Quand la table fut desservie, et que Rachîd eut lavé ses mains, le médecin sortit. »

Soleïmân s'exprime ainsi : « Le calife m'ordonna de suivre Djabrîl en cachette, d'examiner ce qu'il ferait, et de l'en informer. J'obéis; mais je suppose que le médecin m'aperçut, à cause des précautions que je lui vis prendre. Il se rendit dans une pièce de la maison d'Aoun, il demanda à manger, et on le servit. Parmi les mets, je reconnus le poisson dont il a été parlé tout à l'heure. Djabrîl fit venir trois timbales d'argent; il mit dans l'une de celles-ci un morceau de poisson, il versa par-dessus du vin de Thîzanâbâdh[3], sans eau, et dit : « Voilà la part de

[1] عون العِبادىّ الجوهرىّ. Rachîd logeait à Hîrah dans le palais de ce personnage. Quand au mot 'Ibâd, d'où vient 'Ibâdy, on sait qu'il désignait surtout les chrétiens habitants de Hîrah et de ses environs; mais on l'appliquait aussi à la population mélangée de cette ville. Plus d'un musulman a été appelé 'Ibâdy.

[2] وغمز صاحبَ المآئدة. Littéralement : « Il fit signe des yeux au maître de la table. » Peut-être l'auteur veut-il indiquer par ces mots 'Aoun lui-même, qui était, comme on l'a vu, l'hôte ou l'amphitryon du calife.

[3] طيزناباذ était le nom d'un lieu situé entre Coûfah et Kâdi-

« Djabrîl. » Il mit dans la seconde timbale un morceau de poisson, il versa par-dessus de l'eau à la glace, et dit : « Voilà la part du prince des croyants, « s'il veut manger le poisson seul et sans le mélanger avec d'autres aliments. » Il plaça dans la troisième timbale un morceau de poisson, des fragments de viandes de différentes sortes, du rôti, de la pâte douce, des mets froids, des portions de poulets et des légumes; il versa par-dessus le tout de l'eau à la glace, et dit : « Voilà le manger du prince des « croyants, s'il veut jouir du poisson avec d'autres « mets. » Puis il remit les trois gobelets au maître d'hôtel [1], en lui disant : « Garde-les jusqu'à ce que « le prince des croyants se réveille de sa sieste. »

Soleïmân, le serviteur, continue ainsi : « Après cela, Djabrîl se mit à attaquer le poisson, et il en mangea à ventre déboutonné [2]. A mesure qu'il avait soif, il faisait remplir une coupe de vin pur et la vidait; puis il se mit à dormir. Lorsque Rachîd se fut éveillé, il m'appela, il me demanda quelle nouvelle j'avais à lui apprendre au sujet de Djabrîl, et si ce dernier avait mangé dudit poisson, ou s'il n'en avait pas goûté. Je lui dis ce qui s'était passé; et le calife ordonna alors d'apporter les trois gobelets. Il vit que celui dans lequel on avait versé le vin pur avait le

ciyyah, à un mille de distance de cette dernière ville. (Cf. *Mérâssid*, édition de M. Juynboll, t. II, p. 219.)

[1] الى صاحب المائدة. Même observation que ci-dessus.

[2] فاكل منها حتى تضلع. Mot à mot : « et il en mangea tant, qu'il fut gonflé jusqu'aux côtes. »

poisson tout réduit en miettes ou en bouillie, et qu'il n'en restait aucune partie intacte. Le deuxième, où il avait été versé de l'eau à la glace, montrait son contenu plus que doublé du volume primitif. Quant au troisième gobelet qui renfermait le poisson, les viandes, etc., l'odeur de ces substances s'était altérée, et il en était résulté une forte puanteur. Rachîd me commanda de porter à Djabrîl cinq mille dînârs, et il dit : « Qui pourra me blâmer d'avoir de l'amitié « pour cet homme, lequel me gouverne d'une si belle « manière? » Je versai cette somme d'argent à Djabrîl. »

L'auteur appelé Ishak, fils d'Aly arrohâouy, dit dans son livre intitulé l'*Éducation du médecin*[1], et sur l'autorité d'Îça, fils de Mâssah, que Ioûhanna, fils de Mâcéoueïh, a instruit ce dernier que Rachîd a dit à Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', au retour d'un pèlerinage à la Mecque, ce qui suit : « Ô Djabrîl, connais-tu le rang que tu occupes près de moi? » Il répondit : « Ô mon maître, comment pourrais-je l'ignorer? » Le calife reprit : « J'ai prié pour toi, par Dieu, pendant la station d'Arafât, et j'ai fait en ta faveur des vœux en grand nombre. » Puis il se tourna du côté des Banoû Hâchim ou sa famille, et il leur dit : « Peut-être désapprouvez-vous ce que je lui ai dit? » Or ils répondirent : « Ô notre maître, Djabrîl

[1] الرُهاوىّ فى كتاب أَدَب الطبيب. Son nom indique qu'il était de Rohâ, ville de la Mésopotamie. C'était un médecin du ve siècle de l'hégire, et l'ouvrage nommé ici se trouve cité dans le *Dictionnaire bibliographique* de Hâdji Khalfah (édit. de M. Gust. Fluegel, t. I, p. 219, n° 333).

est un sujet tributaire (non musulman)[1]. » Le calife reprit : « Oui, mais la santé et la conservation de mon corps dépendent de lui; le bien-être des musulmans est subordonné au mien; par conséquent, leur bon état se rattache à celui de Djabrîl et à sa durée. » Ils répliquèrent : « Tu as dit vrai, ô prince des croyants. »

J'ai extrait d'une chronique les détails que voici : « Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', le médecin, dit : « J'achetai un hameau, ou une grande ferme, pour la somme de sept cent mille drachmes; je payai une partie du prix, et l'autre portion resta en arrière. Un jour, j'entrai chez Yahia, fils de Khâlid, qui se trouvait avec ses enfants, et j'étais pensif. » Il me dit : « Je te vois soucieux, qu'as-tu? » — « J'ai fait l'acquisition d'un hameau pour sept cent mille drachmes; j'ai versé une partie de la somme, et je suis débiteur du restant. » Or, Yahia demanda l'encrier, et il écrivit : *On donnera à Djabrîl sept cent mille drachmes.* Il passa le papier à chacun de ses fils, et il y fut ajouté : *trois cent mille drachmes, trois cent mille drachmes,* deux fois. Je dis à Yahia : « Puissé-je me sacrifier pour toi! J'ai déjà payé la plus grande partie de la somme, et ce qui reste est peu de chose. » — « Dépense tout cela dans ce qui te fera « plaisir. » J'allai, tout de suite après, au palais du prince des croyants (Rachîd), qui me dit, aussitôt

[1] فقالوا يا سيّدنا ذمّيّ.

qu'il m'eut vu : « Quel est le motif de ton retard ? » — « Ô prince des croyants, j'ai été chez *ton père* et *tes frères*, et ils ont agi à mon égard de telle et telle façon; mais tout ceci n'est que la conséquence de ma place auprès de toi. » — « Et moi, que ferai-je ? » Alors le calife fit venir sa monture, et se rendit chez Yahia, à qui il dit : « Ô mon père, Djabrîl m'a dit « tout ce qui s'est passé. Quel est mon lot, à moi, « parmi tes enfants ? » — « Ô prince des croyants ! « ordonne quelle somme tu veux envoyer au méde- « cin. » Il me fit donner cinq cent mille drachmes. »

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, le calculateur (astronome ou astrologue), connu sous le nom du *Fils de la nourrice* [1], raconte qu'Oumm Dja'far, fille d'Aboû'l Fadhl [2], avait un local dans le château d'Îça, fils d'Aly, qu'elle habitait [3], et où se tenaient seulement les astrologues et les médecins. Elle ne se plaignait jamais d'aucune maladie à un médecin, sans avoir fait venir tous les gens des deux professions (de l'astrologie et de la médecine), qui l'attendaient dans cet

[1] الحاسب المعروف بابن الدايـة.

[2] C'est, je pense, Zobaïdah, cousine germaine et femme du calife Rachîd, mère de Mohammed Alamîn, etc. Elle était appelée, suivant Ibn Khallicân, امّ جعفر زبيدة بنت جعفر الخ. (Édition de M. de Slane, p, 271).

[3] فى قصر عيسى بن علىّ الذى كانت تسكنه. Tous les manuscrits, excepté le ms. 674, donnent الذى كان يسكنه, ce qui se rapporterait à 'Içа, fils d'Aly. Ce personnage était l'oncle paternel du calife Mansoûr; il est mort l'an 164 de l'hégire, commencé le 6 septembre 780 de J. C., et à l'âge de 78 années.

endroit, jusqu'à ce qu'elle vînt. Oumm Dja'far s'asseyait dans l'un ou l'autre des deux lieux qui suivent : soit près de la fenêtre grillée qui domine la grande boutique ou estrade, laquelle est vis-à-vis de la grille et de la première porte du palais; soit près de la petite entrée, qui est en face de la mosquée de l'habitation. Les astrologues et les médecins se tenaient assis en dehors du lieu où était Oumm Dja'far. Celle-ci manifestait alors ce qu'elle souffrait, et les médecins se consultaient entre eux jusqu'à ce qu'ils tombassent d'accord sur la maladie, ainsi que sur le traitement. Dans le cas d'une divergence dans les opinions, les astrologues intervenaient et parlaient en faveur de l'avis qui leur semblait le meilleur. Ensuite la malade demandait aux astrologues de lui choisir le temps pour la cure. S'ils étaient unanimes en cela, tout était dit; dans le cas contraire, les médecins décidaient la question et se prononçaient en faveur de l'avis, suivant eux, le plus raisonnable. Or, Oumm Dja'far devint malade, au moment où elle décida de faire un nouveau pèlerinage à la Mecque, lequel fut son dernier. Les médecins furent tous d'accord pour proposer de lui tirer du sang des jambes, au moyen des ventouses *scarifiées*. Les astrologues choisirent un jour pour cela, et c'était pendant le mois du jeûne ou de ramadhân. On ne pouvait pratiquer l'application des ventouses que sur le soir. Les astrologues qui avaient émis une opinion différente étaient, entre autres : 1° Alhaçan, fils de Mohammed atthoûcy attamîmy, nommé

Alababh ; 2° 'Omar, fils d'Alfarhân atthabary ; et 3° Cho'aïb, l'Israélite[1].

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, continue en ces termes : « Lorsque Alababh était indisposé, ou que quelque empêchement lui défendait de se rendre dans la demeure d'Oumm Dja'far, j'y allais pour lui. Je m'y rendis justement le jour où l'on choisit le temps pour mettre les ventouses à Oumm Dja'far. Je vis là un enfant de Dâoud, fils de Sérapion, tout jeune, paraissant à peine avoir vingt ans. Oumm Dja'far avait commandé de l'introduire dans ce lieu avec les médecins, afin qu'il s'y instruisît par sa présence durant les délibérations. Elle avait dit à tous les médecins qui l'entouraient de l'instruire, de le garder avec eux, et de le traiter avec égards, à cause du rang que son père occupait quand il était à son service.

« A mon arrivée, ce jeune homme discutait avec un médecin et moine d'Ahouâz, qui avait été introduit ce jour-là dans la maison d'Oumm Dja'far, sur la question de savoir si l'individu qui se réveille de son sommeil pendant la nuit fait bien ou mal de boire de l'eau. Le fils de Dâoud se mit à dire : « Pour « Dieu ! il n'existe pas d'individu plus insensé que ce« lui qui boit de l'eau en s'éveillant de son sommeil. » Djabrîl arrivait à la porte du palais, au moment où le jeune garçon proférait ces paroles, et, à peine fut-il entré dans la salle, il dit : « Pour Dieu ! plus

[1] الحسن بن محمّد الطوسىّ التميمىّ المعـروف بالابحّ وعمـر بـن الفرحان الطبرىّ وشعيب اليهودىّ ،

« fou que celui-là est l'individu dont les entrailles « sont dévorées par le feu, et qui ne l'éteint pas[1]. » Puis il s'avança, et dit : « Qui a tenu le propos que « je viens d'entendre tout à l'heure ? » On lui répondit que c'était le fils de Dâoud ; il le gronda à cause de cela, et lui dit : « Ton père occupait un poste il- « lustre dans l'art médical, et tu parles comme je viens « d'écouter ? » Le jeune homme lui répondit : « On « dirait, puisse Dieu t'élever en gloire et en puissance ! « que tu permets d'avaler de l'eau, pendant la nuit, « quand on se réveille de son sommeil. » Djabrîl reprit : « Pour ce qui est de l'homme à tempérament « chaud, de celui dont l'estomac est sec, et de celui « qui a soupé et mangé des mets salés, je leur per- « mets cette boisson. Je la défends, au contraire, à « ceux qui ont l'estomac humide, et aux gens qui ont « de la pituite salée ; car, par cette abstinence, ils « peuvent guérir des humidités de leurs estomacs, et « une partie de leur pituite salée absorbera l'autre et « la détruira. »

« Toutes les personnes présentes à cette séance gardèrent le silence, toutes, excepté moi, qui dis à Djabrîl : « Ô Aboû 'Îça, il reste une observation à « faire. » — « Laquelle ? » — « Il faudrait que celui « qui a soif connût la médecine comme toi et sût que « sa soif provient d'amertumes ou bien de pituite sa-

[1] احمق والله منه مَن تتضرّم نارٌ على كبده فلم يطفئها. Tous les manuscrits portent مِمّن, au lieu de مَن ; ils donnent aussi فلم يطفها.

« lée. » Djabrîl se mit à rire, puis il me dit : « Lorsque « tu seras altéré pendant la nuit, mets tes pieds hors « de ta couverture et attends quelques instants. Si ta « soif augmente, c'est qu'elle est l'effet d'un échauf- « fement ou d'une alimentation qui exige qu'on boive « de l'eau; et alors bois-en. Si, par contre, ta soif di- « minue un peu, abstiens-toi de boire de l'eau, car « ce qui t'altère, c'est de la pituite salée. »

Yoûçuf[1], fils d'Ibrâhîm, rapporte qu'Aboû Ishak Ibrâhîm, fils d'Almahdy, interrogea Djabrîl sur la maladie nommée *werchekîn*, et qu'il répondit : « C'est là un terme que les Persans ont formé des deux mots *fracture* et *poitrine*. Cette dernière, en bon persan, se dit *wer*, vulgairement *ber;* fracture ou rupture se dit *echekîn;* quand les deux mots sont réunis, on dit *werchekîn*. C'est cette maladie singulière qui fait désirer que la poitrine soit rompue[2].

[1] Deux seuls manuscrits, le ms. 673 et le ms. 674, ont le fragment qui commence ici, et qui finit p. 163, l. 20.

[2] Voici en partie le texte de ce passage : عن علّة الورشكين فقال هو اسم ركّبته الفرس من الكسر والصدر واسم الصدر بالفارسيّة الفصيحة ور والعامّة تسمّيه بر واسم الكسر اشكين فاذا اجتمعت اللفظنان كانتا ورشكين اى هذه العلّة من العلل التى يجب ان يكسر عليها الصدر الخ،

Je fais d'abord observer : 1° que le ms. 673 porte ورسكين et اسكين ; 2° que fracture, en persan, se dit شِكَسْت ou شكستگی, etc., mais non pas, que je sache, اشكين, ni اسكين ; 3° que les deux manuscrits donnent irrégulièrement اللفظنين ; et 4° que tous les deux aussi portent bien يجب, que j'ai par conséquent lu, au passif,

Elle ne dure jamais longtemps chez un individu, et il est bientôt rétabli de ce mal. Mais celui qui en guérit n'est point en sûreté contre la récidive pendant un an, à moins qu'il ne lui survienne une perte de sang considérable, que la nature rejette soit par le nez, soit par les parties inférieures, et cela durant la maladie, ou après celle-ci, et avant que l'année ne soit révolue. Si cet événement a lieu, il est alors garanti contre la récidive. » Aboû Ishak fit, comme un homme étonné : « Une année ! » Djabrîl répondit : « Oui, Dieu veuille me permettre de me sacrifier pour toi[1] ! Il y a aussi une autre affection que les hommes regardent comme légère, je veux dire la rougeole. Cependant, je crains toute une année la rechute de celui qui en a été atteint, si à la fin de la maladie il n'a pas souffert d'un cours de ventre qui ait failli l'emporter, ou s'il ne lui est pas survenu un gros furoncle ou bien un abcès. Dans le cas où l'une de ces choses arrive, je suis en sûreté à l'égard du malade. » Yoûçuf raconte encore que Djabrîl entra un jour chez Aboû Ishak, sur la fin d'une maladie dont

يُجَبّ. On pourrait être tenté de croire que la vraie leçon soit يَجِب. Avec celle-ci, il me serait très-difficile de conjecturer de quelle maladie l'auteur veut parler, dans ce qu'on a vu jusqu'ici et dans ce qui suit. Devrait-on alors penser à l'hémoptysie?

Je soupçonne plutôt qu'il s'agit de l'angine de poitrine ou sternalgie (*angor, angina pectoris*), et que les derniers mots du texte cité ci-dessus font allusion à la constriction douloureuse et à l'angoisse extrême dont souffre l'individu atteint par ce mal, et qui lui font désirer, pour ainsi dire, que sa poitrine fût dilatée ou ouverte.

[1] جعلنى الله فداك.

ce dernier avait souffert. Il lui avait déjà permis de faire usage de la grosse viande, et lorsque ce médecin fut introduit, il vit qu'on avait placé devant Aboû Ishak une sorte de mets tendre ou de bouillie, faite avec de l'orge mondé (كَشْكِيّة رطبة); Djabrîl ordonna de l'emporter. Yoûçuf poursuit en ces termes : « Or je lui en demandai le motif, et il me répondit : « Je « n'ai jamais permis à un calife [1] qui a eu la fièvre « un seul jour de manger de cette préparation d'orge « (الكِشْك) pendant une année entière. » Aboû Ishak dit : « De quelle préparation veux-tu parler [2] ? De « celle où entre du lait, ou de celle sans lait ? » Djabrîl reprit : « Celle qui ne contient pas de lait, je la « défends durant un an ; et, suivant les règles que la « médecine prescrit, il ne faut point permettre l'u- « sage de celle faite avec du lait, si ce n'est après « trois ans révolus. »

Maïmoûn, fils de Haroûn, rapporte ce qui suit, comme le tenant de Sa'îd, fils d'Ishak, le chrétien, auquel Djabrîl, fils de Bakhtïechoû' aurait dit : « J'étais avec Rachîd, à Rakkah, et il avait avec lui ses deux fils, Mamoûn et Mohammed Alamîn. Rachîd

[1] Pour l'intelligence de ce passage, il est bon de se rappeler qu'Aboû Ishak Ibrâhîm, fils d'Almahdy, fut, dans une révolte, proclamé calife à Bagdad, sous le nom d'Almobârec, ou le béni. Ce fut en l'année 202 de l'hégire, et pendant que son neveu, le calife Mamoûn, se trouvait absent dans le Khorâçân. Le pouvoir d'Ibrâhîm dura à peine deux années. (Cf. Abulfedæ *Ann. musl.* ouvrage de Reiske, édition de Adler, t. II, p. 115, 117 et 121.)

[2] اىّ الكشكين اردت.

était un homme corpulent; il mangeait et il buvait beaucoup. Un jour, il avala bon nombre de mets différents, puis il se rendit aux commodités et perdit connaissance. On le fit sortir, sa syncope ou sa défaillance augmenta, et on le crut mort. Alors on m'envoya quérir; j'arrivai, je tâtai l'artère, et trouvai son pouls voilé ou latent[1]. Quelques jours auparavant, il s'était plaint de pléthore et d'agitation dans le sang. Je dis aux assistants : « Il se meurt, et il n'y a rien « de mieux à faire que de lui appliquer les ventouses « à l'instant même. » Mamoûn y consentit, et fit venir le chirurgien. Je fis asseoir le malade; lorsque les ventouses eurent été posées sur lui et qu'elles eurent attirées les humeurs[2], je vis l'endroit rougir. Ceci me satisfit beaucoup, et je connus, par là, que le patient vivait encore. Je dis au chirurgien : « Sca- « rifie; » il fit les incisions, et le sang s'échappa. Je me prosternai pour rendre grâce à Dieu; à mesure que le sang sortait, Rachîd remuait la tête, son teint s'animait; enfin il parla, et dit : « Où suis-je ? » Nous le consolâmes, nous lui donnâmes à manger une poitrine de francolin[3], lui fîmes boire du vin, et ne cessâmes de lui faire respirer de bonnes odeurs et de

[1] نبضًا خفيًّا. Le ms. 674 porte خفيفًا.

[2] Plus littéralement : « Lorsque le chirurgien eut posé les ventouses sur lui et qu'il les eut sucées, je vis, etc. » فلمّا وضع المَحاجمَ عليه ومصّها.

[3] وغدّيناه بصدر دُرّاج. Le ms. 673 porte دجاج; ce serait peut-être alors la poitrine, ou le blanc de poulet.

placer des parfums dans ses narines que les forces ne fussent revenues. Il fit entrer ses gens près de lui, et Dieu lui rendit la santé[1].

« A peine quelques jours s'étaient écoulés, que le calife fit appeler le chef de ses gardes (صاحب حرسه), et lui demanda à combien se montait son traitement annuel; celui-ci répondit qu'il était de trois cent mille drachmes. Rachîd fit la même question au commandant de ses gendarmes ou satellites (صاحب شُرَطه), et il apprit que cet officier recevait cinq cent mille drachmes. Il voulut savoir le revenu de son chambellan, qui était d'un million de drachmes. Alors Rachîd me dit : « Nous ne t'avons pas fait justice, car le traitement de ceux-ci est tel qu'ils viennent de dire; pourtant, ils ne me garantissent que des hommes. Tu me « préserves des maladies et des infirmités, et ton re- « venu ne se monte qu'à la somme que tu m'as déjà « mentionnée. » En conséquence, il ordonna de m'allouer, en champs, le revenu d'un million de drachmes; mais je lui dis : « Ô mon maître, je ne désire pas avoir « des terres en fief; donne-moi plutôt de quoi acheter « des fermes. » Rachîd me contenta, et j'acquis avec ses largesses des domaines qui me rapportent un million de drachmes. Toutes mes fermes, ce sont des propriétés à moi, et non point des biens-fonds dont je perçoive seulement le revenu comme apanage[2]. »

[1] Il est probable que la maladie que Djabrîl a eu à traiter ici était une congestion sanguine à la tête, ou, en d'autres termes, un coup de sang.

[2] Tout ce qui suit, jusqu'à la p. 171, l. 9, n'est donné que par les deux mss. 673 et 674.

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, dit tenir d'Aboû Ishak Ibrâhîm, fils d'Almahdy, que Djabrîl se réfugia chez lui lorsque la populace pilla sa maison, sous le califat de Mohammed Alamîn. Aboû Ishak le garda dans son palais, et il le protégea contre ceux qui voulaient le tuer. Aboû Ishak s'exprime ainsi : « J'ai vu de la part de Djabrîl une telle poltronnerie honteuse, un dépit si grand pour les biens qu'il avait perdus, et un chagrin si cuisant, que je ne soupçonnais pas qu'une personne pût éprouver pour ses richesses un attachement aussi fort que celui de ce médecin. » Aboû Ishak dit encore : « Quand les *Moubayydhah* ou les Blancs se soulevèrent[1], et que les Alides parurent à Basrah et Ahouâz, Djabrîl vint à moi tout joyeux, comme si on lui avait donné cent mille dînârs. Je lui dis : « Je vois qu'Aboû 'Îça est « content. » Il répondit : « Oui, par Dieu! je suis con- « tent, et je suis la joie même[2]. » Je lui demandai la cause de son bonheur, et il reprit : « Les Alides se « sont emparés de mes fermes, où ils ont mis un fa- « nal ou autre signe[3]. » Je répliquai : « Que ton af-

[1] فلمّا ثارت المبيّضة. On sait que ces sectaires avaient reçu ce nom, ou bien celui analogue de مبيّضون, parce qu'ils affectaient de porter des vêtements blancs, pour faire opposition à la couleur de ceux des Abbâcides et de leur partisans, qui était la noire.

[2] انّى واللّه لمسرور عين السرور.

[3] فقال حاز العلويّة ضياعى وضربوا عليها المَنار. Les deux manuscrits donnent à tort ضياعه. Pour ce qui est du mot مَنار, on n'ignore pas qu'il veut dire *signe* en général; il peut aussi indiquer un drapeau, etc.

faire est étonnante ! Le bas peuple a pillé une partie de tes biens, et tu as éprouvé la tristesse que tu connais. Maintenant, les Alides prennent possession de tout ce qui t'appartient, et tu fais paraître une telle joie ? » Djabrîl me répondit ainsi qu'il suit : « Mon affliction pour les crimes de la populace en-« vers moi venait de ce que j'ai été forcé de chercher « un asile, de ce qu'on a porté atteinte à ma dignité[1], « et de ce que ceux qui auraient dû me défendre « m'ont abandonné. La conduite des Alides ne me pèse « pas autant ; car c'est une chose inouïe qu'un homme « comme moi puisse vivre sous deux gouvernements « différents, avec la même faveur. Si les Alides n'a-« vaient point agi à l'égard de mes fermes comme « ils ont fait, ils auraient été obligés de donner des « ordres pour que les intendants et les mandataires « dans mes fermes et dans mes campagnes fussent « protégés. Ils savent pourtant que mon dévouement « pour mes maîtres est très-sincère, et que Dieu m'a « fait obtenir par leurs bienfaits tout ce dont ils m'ont « gratifié. Les Alides auraient pu se dire : « Djabrîl ne « manquera pas de nous favoriser pendant le règne

[1] لأنّى أُوتيت فى مأمنى وسُلبت فى عِزّى ; telle est la leçon du ms. 674. Celle du ms. 673 me semble moins bonne, et la voici : لأنّى ارقيت فى مَنامى وساب فى عزّى. Si, dans la première, on lisait مَنامى au lieu de مَأمنى, le sens pourrait être : « Car je reçus les dons pendant mon sommeil, et je fus dépouillé au temps de ma gloire. »

J'ajouterai que ce passage, et celui qui le suit immédiatement, sont écrits d'une façon fort peu claire.

« de ses maîtres ; il nous donnera une partie de ses « richesses et nous fera connaître les nouvelles de « ses seigneurs. » Il serait arrivé alors que le sultan, « une fois informé de ces projets des Alides, m'au- « rait fait mourir. Par conséquent, je suis satisfait « que mes fermes aient été séquestrées ou saisies, et « que ma personne, au moins, ait été sauvée du butin « que ces ignorants ont fait de mes biens. Ils n'ont « pas pu arriver à s'emparer de celle-ci. »

Yoûçuf raconte ce qui suit, d'après le serviteur Faradj, connu sous le nom d'Aboû Khorâçân, affranchi de Sâlih, fils de Rachîd, et son mandataire. Faradj s'exprime en ces termes : « Mon maître, Sâlih, fils de Rachîd, était gouverneur de Basrah[1], et son agent ou percepteur dans cette ville, c'était Aboû Arrâzy. Lorsque Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', fit rebâtir sa maison, située dans l'hippodrome, il sollicita de mon maître le don de cinq cents pieds des arbres appelés *sâdj* ou *sâdjah*[2]. Chacun de ces arbres valait treize dînârs ; et mon maître trouva que le présent aurait été trop considérable. Par conséquent, il dit à Djabrîl : « Pour cinq cents, non ; mais, j'écrirai

[1] قال كان مولاى صالح بن الرشيد على البصرة. On doit probablement sous entendre le mot واليًا avant على.

[2] ان يُهدى له خمس ماية ساجة. Il s'agit du bois précieux de l'Inde, nommé aussi *teak* ou *tek* (*tectonia grandis*). Roxburgh, parlant de cet arbre, s'exprime ainsi : « The wood of this tree, the only useful part of it, has from long experience been found to be by far the most useful timber in Asia ; it is light, easily worked, and at the same time both strong and durable. » (*Flora indica*, t. I, p. 601.)

« à Aboû Arrâzy de t'en faire apporter deux cents. » Djabrîl répondit : « Je n'en ai pas besoin du tout. » Faradj continue ainsi : « Or, je dis à mon maître : Je pense que Djabrîl médite contre toi un dessein hostile. » Sâlih me répondit : « Je méprise Djabrîl « au suprême degré; car je ne prends aucun de ses « médicaments, et n'accepte nulle cure de sa part. » Peu de temps après cela, mon maître demanda la faveur d'une visite du prince des croyants, Almamoûn (son frère)[1]. Quand ils furent assis, en présence l'un de l'autre, Djabrîl dit au calife : « Je m'a« perçois que ta figure est changée. ». Puis il alla à lui, il tâta son pouls et lui dit : « Il faut que le prince « des croyants boive de l'oxymel, et qu'il suspende « toute nourriture, jusqu'à ce que nous sachions de « quoi il s'agit. » Mamoûn suivit le conseil du médecin, qui lui touchait l'artère de temps en temps et qui ne disait rien, jusqu'au moment où ses propres esclaves entrèrent, portant un seul pain rond et mince, ainsi que quelques mets préparés avec des courges, des haricots verts et autres objets de cette sorte. Il dit alors au calife : « Je ne suis pas d'avis « que le prince des croyants goûte aujourd'hui la « moindre partie des chairs d'animaux. Il fera bien « de manger ces aliments-ci, que je lui ai fait ap« porter. » Mamoûn obéit, puis il s'endormit; et aussitôt qu'il fut réveillé de sa sieste, Djabrîl lui dit : « Ô prince des croyants! l'odeur du vin augmente

[1] ثمّ استزار مولاى امير المؤمنين المأمون.

« l'échauffement; par conséquent, il convient que tu « te retires. » Le calife sortit, et toutes les dépenses que mon maître avait faites furent dès lors complétement perdues. Sâlih me dit : « Ô Aboû Khorâçân, « la différence qui existe entre deux cents et cinq « cents *sâdjah* et la demande d'une visite au calife « (واستزارة الخليفة), ce sont deux choses qui ne s'ac- « cordent point ensemble. »

Yoûçuf dit : « Djoûrdjis, fils de Mîkhâîl m'a rapporté ce qui suit, comme le tenant de Djabrîl, son oncle maternel. Mais j'observerai d'abord que Djabrîl honorait beaucoup ce Djoûrdjis, à cause de ses grandes connaissances. En effet, je n'ai vu dans aucun membre de cette famille (les Bakhtïechoû'), après Djabrîl, personne qui fût plus savant que Djoûrdjis. Il avait aussi beaucoup d'orgueil et une sorte de folie [1]. Djoûrdjis raconte donc que Djabrîl lui a dit avoir une fois blâmé, chez Rachîd, le peu de nourriture qu'il prenait dans un certain moment. Ce fut au commencement du mois de moharram de l'année 187 de l'hégire. Il n'avait vu rien, ni dans les urines du calife, ni dans les battements de son pouls, qui dénotât une maladie et qui rendît ainsi compte de son abstension des aliments. Djabrîl disait à Rachîd : « Ô prince des croyants! ton corps « est sain, et, grâce à Dieu, il est exempt de toute « maladie. Je ne comprends pas pourquoi tu te prives

[1] لانّى لم أَرَ فى اهل هذا البيت بعد جبريل اعلمَ منه على عُجْب كان فيه شديد وسُخف كثير،

« de ta nourriture habituelle. » Djabrîl s'exprime ainsi : « Ayant insisté longtemps près du calife sur ce chapitre, il me répondit : « Je trouve que la ville de « Bagdad n'est pas salubre; mais je ne voudrais pas « maintenant m'en éloigner beaucoup. Connaîtrais-« tu un lieu, dans les environs, dont l'air fût pur ? » Je lui dis : « Hîrah, ô prince des croyants ! » Il répliqua : « Nous y avons déjà été plusieurs fois, et « nous avons incommodé 'Aoun Al'ibâdy, pendant « notre demeure dans son pays; d'ailleurs, Hîrah est « encore trop éloignée. » Je répliquai : « Ô prince des croyants ! Anbâr est une cité saine, elle est tout près de Bagdad, et son climat est meilleur que celui de Hîrah[1]. » Rachîd s'y rendit, mais il ne mangea pas plus qu'il ne faisait précédemment; au contraire, il mangea même moins. Il jeûna tout à fait le jeudi, deux jours et une nuit avant qu'il fît mourir Dja'far.

« Au soir, le calife, encore à jeun, fit venir Dja'far à son souper; mais Rachîd toucha à peine aux aliments. Dja'far lui dit : « Ô prince des croyants ! « si tu mangeais un peu plus ? » Il répondit : « Je le « pourrais, si je voulais; seulement, j'aime mieux « passer la nuit avec l'estomac léger, pour éprouver « demain matin l'envie de manger, et prendre un « repas avec mes femmes. » Le vendredi, de bonne heure, le calife monta à cheval pour aller respirer

[1] فالانبار طيّبة وظهرها فاصحّ هوآءً من الحيرة. Peut être faudrait-il traduire ainsi : « Anbâr est un lieu sain, de même que son extérieur, etc. »

l'air, et Dja'far, fils de Yahia, alla avec lui à cette promenade. Je vis Rachîd introduire sa main dans la manche de Dja'far jusqu'à ce qu'elle touchât son corps, puis le serrer contre lui, l'embrasser et baiser ses yeux. Il chemina plus de mille coudées, tenant toujours sa main dans celles de Dja'far. De retour à son pavillon, le calife dit à Dja'far : « Par « ma vie, ne boiras-tu pas du vin ce matin, et cette « journée ne sera-t-elle point pour toi une journée « de plaisir? Quant à moi, je serai occupé avec ma « famille. » Après cela, il me dit : « Ô Djabrîl! je « mangerai, moi, avec mes femmes, tu tiendras « compagnie à *mon frère*, et jouiras de son bonheur. » Je partis avec Dja'far, qui fit servir le repas, et nous mangeâmes. Il fit venir Aboû Zaccâr, le chanteur aveugle[1], et aucune autre personne n'assista à notre festin. Je vis les serviteurs entrer tour à tour et parler à Dja'far en secret. Il soupirait alors, et disait : « Malheur à toi! ô Aboû 'Îça, le prince des croyants « n'a pas encore goûté de nourriture. Par Dieu! je « crains qu'il n'ait une maladie qui l'empêche de « manger. » Toutes les fois que Dja'far voulait vider une coupe, il disait à Aboû Zaccâr de lui chanter les vers suivants :

Ce fut lorsque les fils de Moundhir[2] eurent fini leur temps, ici où le moine a bâti l'église,

[1] واحضر ابا زكّار الاعمى المغنّى. Cet Aboû Zaccâr était un chanteur et poëte de Bagdad, attaché à la famille des Barmékides, et très-dévoué à celle-ci.

[2] Ces Manâdhirah, ou les Moundhir, étaient des rois de Hîrah

Qu'ils se trouvèrent un beau jour sans que, vraiment, nul homme timide eût rien à craindre d'eux, ni aucun solliciteur, rien à espérer.

Leurs vêtements étaient de l'étoffe nommée *khazz*[1], et personne n'avait pour eux importé la laine.

On aurait dit que leur cadavre était un jouet; un seul cavalier l'amenait à mes briques[2].

« Aboû Zaccâr lui chantait cette mélodie, et Dja'far ne lui en demandait point d'autre[3]. Nous conti-

avant l'époque musulmane. Quelques-uns d'entre eux avaient embrassé le christianisme.

[1] مِن الخَزّ. Ce mot *khazz* indique souvent une sorte de filoselle; quelquefois, une étoffe précieuse soie et laine; dans d'autres cas, un drap de laine ou de castor, plus ou moins fin.

[2] الى لِبْنِى. Par ces mots, l'auteur entend peut-être un tombeau, dont ces vers étaient l'épitaphe. *Libn* signifie : « carreaux de brique, plaques, etc. »

Voici maintenant le texte de ces distiques, qui sont du mètre سريع :

إنّ بنى المنذر حين انقضوا بحيث شاد البيعةَ الراهبُ
أضحوا ولا يرهبهم راهبٌ حقًّا ولا يرجوهمُ راغبُ
كانت من الخَزّ لبوساتهم لم يجلب الصوفَ لهم جالبُ
كأنّما جُثّتهم لُعْبة سار الى لبنى بها راكبُ

[3] Pour bien saisir le sens de ces vers, et pour apprécier convenablement le degré d'importance qu'ils ont dans cet endroit, il faut connaître ce qui suit : quelque temps avant l'époque dont il est parlé ici, Dja'far revenait avec Rachîd du pèlerinage de la Mecque, et il s'était déjà aperçu d'une sorte de froideur du calife envers lui. Ils se trouvaient à Hîrah, et Dja'far entra par hasard dans une église, où il vit une pierre, avec une inscription qu'il ne sut pas bien déchiffrer. Il eut l'idée d'en tirer un présage, favorable ou funeste, sur ce qui lui arriverait avec Rachîd; il fit venir des experts

nuâmes ainsi jusqu'à ce que l'on eût fait la dernière prière du soir ou celle de la nuit close[1]. Puis, nous vîmes arriver Aboû Hâchim Masroûr, l'ancien, accompagné de khalîfah (lieutenant) Harthamah, fils d'A'yan[2], qui avait avec lui beaucoup de soldats. Khalîfah Harthamah saisit avec sa main celle de Dja'-

pour interpréter ces caractères, et ils lui lurent quatre vers, dont les deux premiers sont analogues aux deux premiers des quatre distiques qu'on a vus ci-dessus. On devine aisément que Dja'far en fut attristé; en effet, il s'écria : « Nous sommes perdus », et il n'oublia pas cette inscription.

Ces détails se trouvent dans Ibn Khallicân, empruntés à Ibn Badroûn, ainsi que les quatre vers dont je viens de parler. (*Biographies*, édition de M. de Slane, p. 160 à 161.) Les deux premiers étant, sauf des variantes, pareils à ceux de mon texte, il est inutile de les donner; mais les deux autres en diffèrent totalement, et les voici :

تنفح بالمسك ذفاريهمُ   والعنبر الورد له قاطبُ
فاصبحوا اكلاً لدود الثرى   وانقطع المطلوب والطالبُ

Traduction.

Leurs cheveux répandaient l'odeur du musc, ainsi que celle de l'ambre gris, et dont la rose était jalouse.

Puis ils ne furent plus que l'aliment pour les vers de la terre; sollicité et solliciteur, l'un et l'autre avaient trépassé.

Je dois ajouter que, dans l'ouvrage même d'Ibn Badroûn (édition de M. R. P. A. Dozy, p. 235), on lit, à la fin du second hémistiche du premier vers ci-dessus, la variante خاطب, au lieu de قاطب. Dans ce cas, il faudrait traduire comme il suit : « . . . . celle de l'ambre gris, avec lequel se marie la rose. »

[1] الى ان صُلّيت العَتَمة. C'est la même prière qui est quelquefois appelée صلاة العشآء الاخيرة, ou avec ellipse, العشآء الاخيرة.

[2] ابو هاشم مسرور الكبير ومعه خليفة هرثمة بن اعين.

far, et il lui dit : « Lève-toi, ô impie ! » Djabrîl continue : « On ne m'adressa aucune parole, je ne reçus aucun ordre, et je me rendis immédiatement à mon logis, sans avoir rien compris à ce qui s'était passé. A peine une demi-heure s'était-elle écoulée, qu'un messager de Rachîd vint à moi avec l'ordre de me rendre chez le calife. J'y allai, et vis devant lui, sur un bassin, la tête de Dja'far. Rachîd me dit : « Ô « Djabrîl, ne m'avais-tu pas demandé le motif qui « me faisait abstenir des aliments ? » Je répondis : « Oui « bien, ô prince des croyants ! » Il reprit : « Le souci « de la chose que tu vois m'avait mis dans l'état où « j'étais ; mais à présent, ô Djabrîl ! je me sens l'ap- « pétit d'une chamelle[1]. Assiste à mon repas, si tu « veux voir une augmentation surprenante dans ce « que tu avais remarqué. Tu sais que je n'osais alors « manger que peu à peu, de peur que les mets ne « fussent lourds sur mon estomac et ne me rendis- « sent malade ! » Ensuite le calife fit venir sa nourriture, et il mangea cette nuit-là même très-abondamment. »

Yoûçuf[2] dit avoir entendu de la bouche d'Ibrâhîm, fils d'Almahdy, qu'il n'était pas allé un certain soir à la réunion du prince des croyants, Mohammed Alamîn, sous le califat de celui-ci, à cause d'une médecine qu'il avait prise ; que Djabrîl, fils de Bakhtîechoû', était allé le trouver de bonne heure le jour

[1] وانا اليوم يا جبريل عند نفسى كالناقة.

[2] Le fragment qui commence ici, et qui finit p. 178, l. 18, ne se trouve que dans les deux mss. 673 et 674.

suivant; qu'il l'avait salué de la part du calife, et qu'il s'était informé de son état, après l'emploi du médicament. Ensuite Djabrîl s'approcha du malade, et lui dit : « Le prince des croyants est sur le point d'envoyer 'Aly, fils d'Îça, fils de Mâhân, dans le Khorâçân, afin de lui amener Mamoûn captif, et maintenu par une chaîne d'argent. Djabrîl renoncera à la religion chrétienne, si Mamoûn ne l'emporte point sur Mohammed, s'il ne le tue pas, et s'il ne s'empare de son empire. » Ibrâhîm lui répondit : « Malheur à toi! Pourquoi as-tu tenu ce discours, et comment as-tu pu parler ainsi? » Djabrîl répliqua : « C'est que ce calife, fou ou endiablé [1], s'est enivré la nuit dernière, et qu'il a fait venir Aboû 'Ismah, le sectateur d'Aly [2], chef de sa garde. Il lui fit ôter ses vêtements noirs, endosser mes habits, mettre ma ceinture et mon bonnet. Il me fit revêtir les robes et les habillements noirs d'Aboû 'Ismah, son ceinturon et son sabre, puis il me mit à la place du chef de sa garde, jusqu'à la pointe du jour, et fit prendre à Aboû 'Ismah mon propre poste. Le calife dit à chacun de nous deux : « Je t'investis de l'emploi qu'avait « ton compagnon. » Alors je me dis ceci : « Dieu, « certes, altérera sa faveur envers ce souverain, « puisqu'il renverse ainsi lui-même les avantages qu'il « possède. » Il s'est fait garder par un chrétien, dont la religion est de toutes la plus humble. En effet,

[1] لان هذا الخليفة الموسوس.

[2] فدعا ابا عصمة الشيعى.

aucune autre religion que la mienne n'oblige à ce qui suit : 1° à se soumettre à tous les désagréments que vous inflige un ennemi : comme ce serait de supporter les corvées et les ridicules ; 2° à marcher plutôt deux milles, si l'on vous force seulement à un mille de marche ; 3° à présenter l'autre joue pour être souffletée, si l'on a déjà reçu un soufflet sur une des deux joues. »

Djabrîl continue : « Or, je jugeai que la dignité de ce personnage allait cesser. De plus, je pensai qu'il ne lui restait pas longtemps à vivre, et qu'il était perdu ; car il a constitué pour son médecin, c'est-à-dire pour celui qui doit lui conserver une vie saine, gouverner convenablement son corps et servir sa constitution, cet Aboû 'Ismah, qui ne comprend en vérité rien à toutes ces choses. » Aboû Ishak (Ibrâhîm) dit : « Il arriva à Mohammed Alamîn, précisément ce que Djabrîl avait prédit à son égard. »

Yoûçuf, fils d'Ibrâhîm, dit avoir entendu Djabrîl, fils de Bakhtiechoû', raconter à Aboû Ishak Ibrâhîm, fils d'Almahdy, qu'il se trouvait chez Al'abbâs, fils de Mohammed, lorsqu'un poëte se rendit près de celui-ci pour le louer. Or, Djabrîl écouta patiemment ce panégyrique, jusqu'à ce que son auteur fût arrivé au vers suivant :

Si l'on disait à 'Abbâs : « Ô fils de Mohammed, réponds *non*, et tu seras immortel » ; eh bien ! il ne le ferait pas[1].

[1] Ce vers est du mètre كامل :

لو قيل للعبّاس يا بن محمّدٍ   قُلْ لا وانت مُخَلَّدٌ ما قالها

Djabrîl s'exprime ainsi : « Lorsque j'eus entendu ce distique, je ne pus plus me taire ; car je savais qu'Abbâs était l'homme le plus avare de son époque. Je dis donc au poëte : « Ô toi, je pense que tu as employé un mot pour un autre[1] ; tu voulais sans doute dire *oui*, et tu as dit *non.* » 'Abbâs se mit à rire, puis il me dit : « Va-t'en, que Dieu enlaidisse ton visage[2] ! » Ibn Aby Ossaïbi'ah ajoute que le poëte dont il est question ici, c'est Rabî'ah Arrakky[3].

Yoûçuf[4] dit que Djabrîl a raconté à Aboû Ishak, dans cette même séance, qu'il entra une fois chez 'Abbâs le lendemain de la fête de Pâques des chrétiens, et qu'il avait encore dans sa tête un restant du vin qu'il avait bu le jour précédent. C'était avant le temps où Djabrîl entra au service de Rachîd. Ce médecin dit à 'Abbâs : « Comment se trouve l'émîr ce matin ? Puisse Dieu augmenter sa gloire ! » 'Abbâs répondit : « Je me trouve comme tu désires. » Djabrîl répliqua : « Pour Dieu, l'émîr n'est pas tel que je le désire, ni tel que Dieu le désire, ni même tel que le diable le voudrait. » 'Abbâs se montra offensé de ces paroles ; ensuite il dit : « Quel discours est-ce là ? Que Dieu te déteste ! » Djabrîl reprit : « Je de-

[1] يا هذا احسبك تقول بالإبدال.

[2] Ou, que Dieu haïsse ton visage ! قبّح اللّهُ وجهك.

[3] Son nom entier était رَبيعة ابن ثابت الاسدىّ الرقّىّ. Quant à 'Abbâs, fils de Mohammed, il était l'oncle du calife Haroûn Arrachîd.

[4] Il manque ce qui suit, jusqu'à la p. 180, l. 17, dans les deux mss. 756 et 757.

mande à en fournir la preuve. » 'Abbâs répondit : « Donne-la tout de suite; sinon, sois à l'avenir plus poli, et ne mets plus les pieds chez moi. » Djabrîl dit alors : « J'aimerais, pour ma part, que tu fusses le prince des croyants; es-tu cela? » 'Abbâs répondit : « Non. » Djabrîl continua : « Ce que Dieu aime dans ses créatures, c'est l'obéissance complète pour toutes les choses qu'il leur a ordonnées, comme pour celles qu'il leur a défendues; est-ce là ton état, ô émîr? » 'Abbâs fit : « Non, et j'en demande pardon au ciel. » Djabrîl reprit : « Ce que le diable cherche chez les hommes, c'est qu'ils se montrent ingrats envers l'Être suprême, et qu'ils nient sa puissance; est-ce là, ô émîr, ce que tu fais? » 'Abbâs dit à Djabrîl : « Non; mais ne parle jamais plus ainsi que tu as fait aujourd'hui. »

Kaïnoûn, l'interprète, rapporte que lorsque Mamoûn se disposa à marcher vers la Grèce, ou l'Asie Mineure, dans l'année 213 de l'hégire (828 de J. C.)[1], Djabrîl tomba très-grièvement malade. Mamoûn, le voyant infirme, lui demanda de faire partir avec lui, en Asie Mineure, son fils Bakhtïechoû'. Il le fit venir en présence de Mamoûn, qui le trouva pareil à son père en savoir, en intelligence et en noblesse de caractère. Quand le calife lui eut adressé la parole, et qu'il eut entendu ses belles réponses, il s'en réjouit

[1] إلى بلد الروم. C'est en l'année 215 de l'hégire (830 de J. C.), et dans les deux années suivantes, que Mamoûn fit en personne les expéditions contre l'empire de Constantinople. (Cf. Abulfedæ *Ann. Musl.*, ouvrage cité, t. II, p. 152 à 155.)

beaucoup, il l'honora excessivement, l'éleva en dignité et le fit partir en sa compagnie vers le pays de Roûm. Après le départ de Mamoûn, la maladie de Djabrîl se prolongea jusqu'à ce qu'il en mourût. Il avait écrit un testament pour le calife[1], qu'il remit entre les mains de son gendre Mîkhâïl. Ses funérailles eurent lieu avec une pompe inusitée pour ses pareils[2], à cause du mérite qu'il s'était acquis par ses belles actions et par sa grande bonté. Il fut enseveli à Madâïn, dans le couvent de saint Serge[3]. Lorsque son fils Bakhtïechoû' fut revenu du pays de Roûm, il rassembla des moines dans ce couvent, et il leur fournit tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Kaïnoûn, l'interprète, assure que les gens de la lignée de Djoûrdjis et de ses fils étaient les individus les plus parfaits de leur temps. Dieu les avait distingués par la noblesse de leurs âmes, la générosité de leurs pensées, leur piété, leur bienfaisance et leur libéralité. Ils répandaient d'abondantes aumônes, ils visitaient les malades pauvres et indigents, ils secouraient les malheureux et les opprimés. Tout cela d'une manière qui dépasse ce qu'on pourrait dire à ce sujet.

Ibn Aby Ossaïbi'ah dit que Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', a servi Rachîd pendant vingt-trois années, à

[1] وعمل وصيّة الى المأمون. C'est-à-dire, qu'il nomma Mamoûn son curateur, ou son exécuteur testamentaire.

[2] فمضى الى تجميل مّوته ما لم يمض لامثاله.

[3] ودُفن فى ديرمار سرجس بالمدآئن.

compter du moment où il a commencé d'être attaché à ce calife, et jusqu'à ce que ce dernier fût mort[1]. On a trouvé dans le trésor de Bakhtïechoû', fils de Djabrîl, un rouleau de papier[2], contenant un travail de la main du secrétaire de Djabrîl, fils de Bakhtïechoû' l'ancien, et avec des corrections de l'écriture de Djabrîl, sur les sommes qu'il a reçues au temps où il était médecin de Rachîd. Il dit que ses appointements ordinaires (من رسم العامّة) étaient de dix mille drachmes par mois, en argent comptant (من الورق), ce qui fait cent vingt mille drachmes par an ; et deux millions sept cent soixante mille drachmes dans les vingt-trois années. Il recevait en outre, pour son entretien (نُزْله), cinq mille drachmes par mois, ou soixante mille par an; ce qui fait pour les vingt-trois années, un million trois cent quatre-vingt mille drachmes. Ses appointements particuliers (من رسم الخاصّة) étaient de cinquante mille drachmes, au mois de moharram de chaque année. Ce qui fait, en vingt-trois ans, la somme d'un million cent cinquante mille drachmes. Il recevait encore en habillements la valeur de cinquante mille drachmes par an; ce qui

[1] Ce nombre de vingt-trois ans est sans doute exagéré; car on a vu plus haut que Djabrîl n'a commencé d'être le médecin de Rachîd que dans le cours de l'année 175 de l'hégire. Ce calife étant mort l'an 193, il en résulte qu'il fallait dire ici dix-huit ans, tout au plus. On sait, du reste, que le règne de Rachîd a duré vingt-trois ans et quelques mois, savoir : de 170 à 193 de l'hégire.

[2] مُدْرَج, rouleau de papier ou de parchemin, livre, etc.

fait, en vingt-trois ans, la même somme que ci-dessus.

Énumération des vètements ou des étoffes (تفصيل ذلك).

1° Vingt pièces de toile de lin fin de Thérâz[1];

2° Vingt pièces de toile de Thérâz, appelée *moulham* (ملحم, ou tissu)[2];

3° Dix pièces de drap nommé *Mansoûry* (الخزّ المنصوريّ);

4° Dix pièces de drap en grande largeur (الخزّ المبسوط);

5° Trois vêtements en étoffe de soie peinte du Yaman;

6° Trois vêtements en étoffe de soie peinte de Nassîbîn, ou Nisibe;

7° Trois *thaïléçân*, ou manteaux[3];

8° De la martre zibeline, de la belette, de l'hermine, de la fouine et du petit-gris. Toutes ces fourrures, pour doubler les habillements.

Djabrîl recevait aussi tous les ans, au commencement du jeûne des chrétiens, ou carême, et en espèces sonnantes, cinquante mille drachmes. Ceci

[1] القَصَب الخاصّ الطرازيّ عشرون شقّة. Thérâz ou Thirâz était une ville de la Transoxane, où l'on fabriquait surtout des étoffes brodées.

[2] On fabriquait aussi de fort beau *moulham* dans le Khorâçân.

[3] الطيالسة ثلاثة طيالس. C'étaient des manteaux courts, dont l'étoffe était, le plus souvent, un tissu de poils de chèvre, ou de chameau.

donne, en vingt-trois ans, la somme d'un million cent cinquante mille drachmes. Le dimanche des Rameaux, il recevait tous les ans des habits de soie peinte, de lin fin, de toile, etc., de la valeur de dix mille drachmes. Ce qui fait, en vingt-trois ans, la somme de deux cent trente mille drachmes. Il touchait tous les ans, le jour de la rupture du jeûne des musulmans, cinquante mille drachmes; ou un million cent cinquante mille drachmes dans l'espace des vingt-trois années. Il recevait, de plus, des vêtements valant, d'après le récit (على الحكاية), dix mille drachmes; en vingt-trois ans, cela donne la somme de deux cent trente mille drachmes. Tous les ans, Djabrîl saignait Rachîd deux fois, et recevait, chaque fois, la somme de cinquante mille drachmes; cent mille drachmes par an, cela fait deux millions trois cent mille drachmes dans l'espace de vingt-trois années. Il faisait prendre médecine au calife deux fois par an, et touchait, chaque fois, la même somme que pour la saignée; ce qui donne, en vingt-trois ans, un total comme ci-dessus. Djabrîl recevait, à ce qu'il dit, de la suite la plus immédiate de Rachîd, la somme de quatre cent mille drachmes par an; y compris cependant la valeur de vêtements, de parfums et de montures, qui était de cent mille drachmes par année. Tout cela donne, en vingt-trois ans, le total de neuf millions deux cent mille drachmes.

Énumération des personnages, et des sommes d'argent.

1° 'Îça, fils de Dja'far, cinquante mille drachmes;

2° Zobaïdah Oumm Dja'far, cinquante mille drachmes;

3° 'Abbâçah, cinquante mille drachmes;

4° Ibrâhîm, fils d'Othmân, trente mille drachmes;

5° Fadhl, fils de Rabî', cinquante mille drachmes;

6° Fâthimah Oumm Mohammed, soixante et dix mille drachmes;

7° Habillements, parfums, montures ou bêtes de somme, cent mille drachmes.

Djabrîl touchait chaque année, pour le revenu de ses fermes à Djondaïçâboûr, à Soûs, à Basrah et Saouâd[1], impôt déduit, la somme de huit cent mille drachmes. En vingt-trois ans, cela donne dix-huit millions quatre cent mille drachmes. Il emboursait tous les ans, du reste de ses rentes, sept cent mille drachmes; en vingt-trois années, seize millions cent mille drachmes. Les Barmékides lui payaient par an deux millions quatre cent mille drachmes.

Dénombrement des personnes, et des sommes payées.

1° Yahia, fils de Khâlid, six cent mille drachmes;

2° Dja'far, fils de Yahia, un million deux cent mille drachmes;

3° Fadhl, fils de Yahia, six cent mille drachmes.

Cela fait, pendant l'espace de treize années, la somme de trente et un millions deux cent mille

[1] Les deux premières villes, ou localités, étaient situées dans le Khoûzistân. Quant à Saouâd, qui veut dire « noirceur », c'était le nom d'une grande étendue de pays, dans l'Irâk; en d'autres termes, c'était toute la partie cultivée de la Chaldée et de la Babylonie.

drachmes. Tout ce que nous venons de dire se rapporte au temps où Djabrîl a servi Rachîd, savoir : vingt-trois années, et au temps où il a été le médecin des Barmékides, ce qui fut de treize années. Les riches présents que Djabrîl a reçus ne sont pas mentionnés en détail dans ledit registre. Cependant nous avons ici un total général de quatre-vingt-huit millions huit cent mille drachmes [1], qui résulte des trois totaux suivants : quatre-vingt-cinq millions de drachmes; trois millions quatre cent mille drachmes; et quatre cent mille drachmes.

Remarque. En dehors de ces revenus, il y a les dons qui ne sont pas portés parmi les dépenses, et autre chose que contient le registre. Cela fait, en or ou en nature, neuf cent mille dînârs, et en diverses valeurs, quatre-vingt-dix millions six cent mille drachmes.

Dénombrement ou emploi de ces sommes d'argent.

1° Dépenses de Djabrîl, consistant chaque année en deux millions deux cent mille drachmes environ : le total, pour les années susmentionnées (ici treize

[1] Ayant vérifié tous ces calculs, je trouve qu'on a porté ici cent mille drachmes de trop. Je fais cette observation pour être exact; mais, après ce que j'ai dit plus haut, il est clair pour mes lecteurs, qu'il ne faut pas avoir une bien grande confiance dans tous ces chiffres. Un peu plus loin, j'aurai encore occasion de signaler quelques autres erreurs. Malgré tout cela, j'ai voulu donner la traduction de ce fragment, afin qu'on connaisse l'auteur qui nous occupe, dans ses défauts comme dans ses mérites.

ans!), est de vingt-sept millions six cent mille drachmes[1];

2° Prix des maisons, jardins, lieux de plaisance, esclaves, montures ou bêtes de somme et dromadaires (الجمّازات), soixante-dix millions de drachmes;

3° Prix des instruments ou ustensiles, gages, métiers et autres frais de ce genre, huit millions de drachmes;

4° Dépense pour des fermes que Djabrîl a achetées pour sa famille, douze millions de drachmes;

5° Prix des pierres précieuses et autres objets, conservés dans le trésor, estimés d'une part à cinquante mille dînârs, et d'autre part à cinquante millions de drachmes;

6° Dépenses en œuvres de piété, en dons, bienfaits et aumônes; de plus, en pertes pour des cautionnements que Djabrîl dit avoir payés en faveur d'individus ayant commis des extorsions : le tout pendant les années susmentionnées, et se montant à trois millions de drachmes;

7° Pertes occasionnées par des gens qui avaient reçu de Djabrîl des objets comme dépôts et qui les ont niés : elles montent aussi à trois millions de drachmes.

Après tout, Djabrîl, au moment de sa mort, a fait un testament à Mamoûn pour son fils Bakhtïechoû', lui laissant une somme de neuf cent mille dînârs. Il a nommé le calife son mandataire à ce

[1] Il fallait dire ici vingt-huit millions six cent mille drachmes.

sujet, et Mamoûn remit tout l'argent à l'héritier, sans en rien garder pour lui.

C'est de ce même Djabrîl, fils de Bahhtïechoû', que veut parler le poëte Aboû Nouâs[1] dans les vers qui suivent :

J'ai interrogé *mon frère* Aboû 'Îça[2], et ce Djabrîl a beaucoup d'intelligence[3]. (Ou bien : et plus d'un Djabrîl a de l'intelligence.)

Or, je dis : « Le vin me plaît. » Il répondit : « A le boire en trop grande quantité, il engendre la mort. »

Je lui dis : « Donne-moi la mesure. » Il répliqua, et sa parole est un jugement décisif :

« Les éléments de l'homme sont, à ce que j'ai vu, au nombre de quatre; et ceux-ci en constituent la base.

« Ainsi, quatre pour quatre; un litre pour chacun des quatre éléments (ou principes[4].) »

Aboû'l Faradj 'Aly, fils d'Alhoçaïn Alispahâny,

[1] Son nom était الحسن ابو نُوَاس ابن هانئٍ. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, et dans l'année 195 de l'hégire (811 de J. C.).

[2] Il est presque superflu de dire, après tout ce qui précède, qu'Aboû 'Îça est le surnom de Djabrîl.

[3] وَجبريلٍ له عقل. Je pense que ce وَ est le واوُ رُبَّ. Autrement on devrait lire وجبريلُ.

[4] Voici le texte de ces vers, qui sont du mètre وافر :

سَألتُ اخى ابا عيسى وجبريلٍ له عَقْلُ
فقلتُ الراح تُعجبنى فقال كثيرها قَتْلُ
فقلت له فقدّرْ لى فقال وقوله فَصْلُ
وجدتُ طبآئع الانسا ن اربعةً هى الأصْلُ
فاربعةٌ لاربعة لكلّ طبيعة رَطْلُ

cite les vers suivants dans son livre abrégé des chansons[1] :

Holà, dis à celui qui ne suit pas la religion, ni la loi musulmane ;
Dis à Djabrîl Aboû 'Îça, frère des gens lâches et de la canaille :
« Est-ce que ta médecine, ô Djabrîl, sait guérir ? A-t-elle un remède pour ma maladie ?
« Une gazelle a captivé mon esprit, sans crime de ma part et sans faute[2]. »

Aboûl Faradj dit que cette poésie est de Mamoûn, sur Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', le médecin ; que le chant est de Motayyim, et du genre appelé *khafîf ramal,* ou rhythme léger du ramal[3].

Voici quelques-uns, parmi les mots de Djabrîl, fils de Bakhtïechoû' : « Quatre choses, dit-il, ruinent l'existence : 1° l'habitude de manger avant d'avoir digéré ce qu'on avait sur l'estomac ; 2° boire de l'eau froide étant à jeun ; 3° se marier avec une vieille

[1] فى كتاب المجرّد فى الاغانى.

[2] Ces vers sont du mètre هزج :

أَلا قل للّذى ليس على الاسلام والمِلَّة
لجبريلَ ابى عيسى اخى الانذال والسِفْلَة
افى طبّك يا جبريلَ ما يشفى دوا العلّة
غزالٌ قد سبا عقلى بلا جُرْم ولا زَلَّة

[3] والغناءُ لمتيّم خفيفُ رَمَلٍ. C'est sans doute la célèbre chanteuse nommée Motayyim la Hichâmite. Elle avait aussi beaucoup de talent pour la poésie.

femme; 4° prendre dans le bain les plaisirs de Vénus. »

Djabrîl, fils de Bakhtïechoû', est l'auteur des ouvrages ci-dessous : 1° Épître à Mamoûn sur les aliments et sur les boissons; 2° Livre d'introduction à l'art logique; 3° Livre sur l'union des sexes (فى الباه); 4° Traité abrégé de la médecine; 5° Pandectes de l'art de guérir; 6° Livre sur l'art des parfums, composé pour (le calife) 'Abd Allah Almamoûn[1].

Ici finit la première partie de l'ouvrage intitulé : *Sources de nouvelles au sujet des classes des médecins.* La seconde partie commencera par la biographie de Bakhtïechoû', fils de Djabrîl. Louange au Dieu unique!

[1] On trouve quelques détails sur Gabriel, fils de Bakhtïechoû', dans Aboû'l Faradj, *Hist. dynast.* ouvrage cité, p. 235 à 236 du texte, et p. 153 de la version latine.

Le كتاب تواريخ الحكماء, manuscrit cité, p. 115 à 133, s'étend beaucoup sur ce médecin.

Les lignes qui suivent, à partir d'ici, terminent le ms. n° 674.

DE QUELQUES LÉGENDES BRAHMANIQUES QUI SE RAPPORTENT AU BERCEAU DE L'ESPÈCE HUMAINE.

LÉGENDE DES DEUX SŒURS, LA KADROÛ ET LA VINATÂ.

PREMIER ARTICLE.

1. De la Kadroû, comme du prototype de la race brune, ou éthiopienne.

La légende brâhmanique parle de deux femmes, de deux sœurs : l'une d'elles est le prototype de la race âryenne, l'autre de la race éthiopienne. Toutes les deux constituent, mythiquement parlant, une même femme qui se présente sous deux aspects opposés; être idéal, véritable génie de l'espèce féminine, ce type correspond à la Pandore des Grecs, à l'Ève de la Genèse. Dans la séparation de ses deux natures, une d'elles, représentant l'origine *céleste*, est de nature *lumineuse :* c'est, en son principe, la femme d'*avant* l'ouverture de la boîte fatale, celle qui n'a pas encore goûté du fruit défendu. D'origine *terrestre* et de nature *ténébreuse*, l'autre sœur, la *Nâga-kanyâ*, est la fille du serpent. On peut la comparer à Koré, qui descend dans le Hadès comme vierge et y règne comme Perséphoné, ou comme reine des morts; à Koumârî, qui est ravie par Rou-

dra; à Sîtâ, enlevée par Paulastya, etc. Vierges terrestres et souveraines d'un monde inférieur, elles donnent l'aliment aux laboureurs en protégeant les céréales, en même temps qu'elles recueillent, dans leur sein, la poussière de leurs adorateurs chez les Pélasges, comme parmi la vieille caste des laboureurs de l'Inde.

Cette légende des deux femmes, que je me propose d'examiner, fait partie de l'*Âstîka-parva*, un des chapitres de l'*Âdi-parva* du *Mahâbhâratam*, chapitre dont M. Pavie a donné la traduction.

La déesse de la nuit et des fils de la nuit, qui est l'une des deux femmes, la déesse du jour et des fils du jour, qui en est l'autre, représentent deux cultes hostiles, deux ordres de civilisations d'une opposition tranchée. Symbole de la croyance d'une race éthiopienne, à la peau *brune, noirâtre* ou d'un *rouge foncé*, peuple qui adorait les grandes divinités chthoniennes, les dieux de l'agriculture d'un monde antique, les dieux d'un vieux commerce et d'une vieille navigation, la première des deux déesses est primitivement invoquée par les ancêtres d'un peuple de *Shoûdras*. Organe d'une race d'hommes à la face *blanche*, qui est censée être *brillante* et *lumineuse*, peuple qui adorait les divinités solaires, dieux des chasseurs, des pasteurs et des guerriers, sa sœur reçoit les adorations d'un peuple d'*Âryas*. Ensuite la femme céleste devient, temporairement, l'*esclave* de la femme terrestre, jusqu'à ce qu'elle soit délivrée par son fils, vrai type du génie solaire. C'est

CINQUIÈME EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

EXTRAIT N° 12 DE L'ANNÉE 1856

DU JOURNAL ASIATIQUE.

CINQUIÈME EXTRAIT

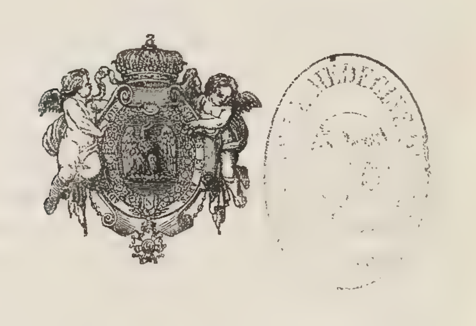
DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR LE Dr B. R. SANGUINETTI.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVI.

CINQUIÈME EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ARABE D'IBN ABY OSSAÏBI'AH

SUR

L'HISTOIRE DES MÉDECINS.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

AVERTISSEMENT.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah est consacré à l'histoire d'Hippocrate et de ses disciples, ainsi qu'à celle des principaux philosophes, tels que Pythagore, Empédocle, Socrate, Platon, Aristote et autres. Dans le cours de la biographie de la plupart de ces personnages, et surtout vers la fin, avant de passer aux détails concernant leurs livres, l'auteur fait connaître un assez grand nombre de sentences qui leur sont attribuées. Ce sont les sentences que je traduis dans cet extrait. Bien que je sois persuadé que la majeure partie en est apocryphe, je crois néanmoins qu'elles ne sont pas dénuées d'intérêt, et que, parmi les lecteurs du *Journal asiatique*, il y en aura plusieurs qui aimeront à les retrouver dans ce recueil. C'est là le mobile qui m'a déterminé à entreprendre cette tâche, qui, du reste, n'a pas été sans offrir quelques difficultés. La nature du sujet les fait pressentir, et la lecture du texte arabe de ces sentences dans les manuscrits en fournirait au besoin la preuve manifeste.

On verra qu'Ibn Aby Ossaïbi'ah a emprunté une portion considérable des maximes qu'il cite aux œuvres de Mobacchir, fils de Fâtic, philosophe et médecin, qui vivait en-

core au Caire dans les premières années du XIIe siècle de l'ère chrétienne. J'ai déjà dit quelques mots sur ce personnage dans mon *Premier extrait;* mais, puisque cette fois il est nommé souvent, je crois devoir le faire connaître d'une manière plus détaillée. C'est dans ce but que je vais consigner ici la version de toute la biographie de Mobacchir, qu'Ibn-Aby Ossaïbi'ah donne dans le quatorzième chapitre de son ouvrage. Je fais cette version d'après le manuscrit n° 673, le seul, comme je l'ai indiqué précédemment, qui renferme en entier l'œuvre de notre auteur. Le *Kitâb Téouârîkh al hocamâ,* manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 672, consacre un petit nombre de lignes à Mobacchir; je les traduirai aussi, à la suite de la notice donnée par Ibn Aby Ossaïbi'ah.

« Almobacchir, fils de Fâtic. — C'est l'émîr Mahmoûd addaoulah, Aboû'l Ouafâ, Almobacchir, fils de Fâtic Alâmiry, un des émîrs les plus notables du Caire, et un de ses savants les plus illustres. Il était sans cesse occupé, aimait les sciences, cherchait la conversation, ainsi que la discussion, avec les hommes instruits, et profitait des avantages qu'il tirait de ses rapports avec eux.

« Parmi les doctes personnages qu'il fréquentait, il y avait: 1° Aboû 'Aly Mohammed, fils d'Alhaçan, fils d'Alhaïtham, duquel il apprit beaucoup de choses touchant les sciences astronomiques et mathématiques; 2° le cheïkh Aboû'l Hoçaïn, nommé Ibn Alâmidy, qui lui enseigna les diverses branches de la philosophie, et 3° Aboû'l Haçan 'Aly, fils de Rodhouân, le médecin, auquel il s'attacha, s'occupant ainsi de médecine avec lui.

« Mobacchir, fils de Fâtic, est auteur d'ouvrages illustres sur la logique et sur les autres parties de la philosophie; ces ouvrages sont fort célèbres parmi les savants. Il écrivait beaucoup, et j'ai vu, écrits de sa propre main, un bon nombre de livres, contenant les œuvres des auteurs anciens. De plus, il avait acheté une grande quantité de volumes, que l'on trouve pour la plupart, mais dont la couleur du papier est altérée, à cause qu'ils ont été sous l'eau.

« Voici ce que m'a raconté le cheïkh Sadîd eddîn, le logicien, qui s'est exprimé en ces termes : « L'émîr Almobacchir, « fils de Fâtic, était animé d'un extrême désir d'apprendre « les sciences. Il possédait beaucoup de livres, remplissant « diverses pièces; et la plupart du temps, dès qu'il descen- « dait de cheval, il ne quittait pas sa bibliothèque. Il ne pen- « sait qu'à lire attentivement, à beaucoup écrire, et c'était là « sa sollicitude principale. Sa femme jouissait aussi d'un rang « distingué, et elle appartenait à une des premières familles « de l'État. Quand Mobacchir fut mort, son épouse, accom- « pagnée de ses femmes esclaves, se précipita dans la biblio- « thèque de son mari; elle avait dans son cœur un vif ressen- « timent contre les livres, car ils étaient la cause que son « époux la négligeait, s'occupant uniquement de ceux-ci. Elle « commença à pleurer, à regretter son mari; et, tout en fai- « sant cela, elle se mit à jeter les livres dans un vaste bassin « d'eau, qui se trouvait au milieu de la maison; ses esclaves « l'imitèrent. A la vérité, l'on retira les livres de l'eau plus « tard; mais un bon nombre d'entre eux avaient été submer- « gés. C'est là le motif pour lequel les livres de Mobacchir, fils « de Fâtic, sont généralement trouvés dans cet état de détério- « rioration. »

Ibn Aby Ossaïbi'ah reprend : « Parmi les disciples de Mobacchir, fils de Fâtic, il convient de citer Aboû'l Khaïr Salâmah, fils de Mobârec, fils de Rahmoûn, qui s'est instruit en écoutant ses leçons. Mobacchir, fils de Fâtic, est l'auteur des ouvrages suivants : 1° le Livre des préceptes et des proverbes, et le résumé des beaux discours; 2° le Livre du choix des sentences et des bons mots; 3° le Livre du commencement, ou de l'introduction, de la logique, et 4° le Livre de la médecine. » (Supl. ar. ms. n° 673, fol. 211 r° et v°.)

« Mobacchir, fils de Fâtic, Aboû'l Ouafâ. — C'était un personnage originaire de Damas, mais habitant au Caire; un savant illustre dans la connaissance des anciens, possesseur d'un mérite éminent et d'un esprit qui embrassait toutes les sciences : on le nommait *Émîr*. Les hommes distingués parmi

ses contemporains étudièrent sous sa direction, et ils devinrent chefs; ils implorèrent la pluie bienfaisante de sa générosité dans le savoir, de sorte qu'ils furent riches et grands, et qu'ils purent ainsi donner à leur tour. Mobacchir, fils de Fâtic, avait une fille qui a vécu longtemps après lui. Il a hérité, à Alexandrie, des traditions prophétiques (ou des récits de Mahomet), et il existait à la fin du ve siècle de l'hégire[1]. » (Supl. ar. ms. n° 672, p. 221.)

EXTRAIT D'IBN ABY OSSAÏBI'AH.

SENTENCES.

1° Hippocrate.

. . . .

. . . .

. . . .

Honaïn, fils d'Ishak, dit dans son livre intitulé : *Les Aphorismes des philosophes et des médecins*, que le chaton de la bague d'Hippocrate portait gravé ce qui suit : « Le malade qui a quelque désir m'offre plus d'espoir que l'homme sain qui ne désire rien du tout. »

Voici maintenant quelques apophtegmes d'Hippocrate, et quelques-uns de ses aphorismes détachés sur la médecine :

1. La médecine est un raisonnement et une expérience.

[1] ...... وورث بالاسكندرية احاديث نبوية وكان فى اخر المائة الخامسة للهجرة.

2. Si l'homme eût été formé d'un seul principe, ou d'une seule humeur, nul n'aurait été malade ; car il n'y aurait rien eu qui contrariât cette humeur, et qui produisît la maladie.

3. L'habitude, lorsqu'elle est invétérée, devient comme une seconde nature. La divination et le présage sont des sentiments, ou une voix de l'âme.

4. L'homme le plus habile pour les pronostics à tirer des étoiles, est celui qui connaît le mieux leur nature, et qui sait le mieux employer l'allégorie.

5. Tant que l'homme séjourne dans le monde sensuel, il est obligé de recevoir des sens sa portion, qu'elle soit petite ou grande.

6. De toute maladie dont on connaît la cause, on trouve aussi le remède.

7. Les hommes, quand ils se portent bien, se nourrissent comme font les bêtes féroces, et alors ils deviennent malades. Nous leur donnons à manger comme à des oiseaux, et par ce moyen ils guérissent.

8. Il nous faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

9. Ne mange pas sans autre but que de manger.

10. Chaque malade se soigne avec les plantes médicinales, ou les simples, de son pays ; car la nature se trouve bien de leur usage.

11. Le vin est l'ami de l'homme, et la pomme est l'amie de l'âme.

12. On demanda ceci à Hippocrate : « Pourquoi le corps n'est-il jamais plus agité, que lorsqu'une per-

sonne a pris médecine? » Il répondit : « Parce que la maison n'est jamais plus remplie de poussière qu'au moment où l'on vient de la balayer. »

13. La semence dans l'homme est comme l'eau dans un puits. Si tu l'épuises, elle bouillonne, et si tu la laisses tranquille, elle s'engouffre.

14. Celui qui accomplit le commerce sexuel puise dans le fluide vital.

15. On questionna Hippocrate pour savoir dans quelles limites l'homme devait se livrer aux plaisirs de Vénus? Il répondit : « Une fois par an. » — « Et « s'il ne peut pas se retenir? » — « Une fois chaque « mois. » — « Et s'il trouve que ce n'est pas assez? » « — Chaque semaine, une fois. » — « Et si pour lui « c'est encore trop peu? » — « Il s'agit ici de son es- « prit : toutes les fois que ça lui plaira, il pourra le « faire sortir. »

16. Les bases fondamentales des plaisirs mondains sont au nombre de quatre : la jouissance de manger, celle de boire, le plaisir de Vénus, et les délices de l'audition. On ne se procure les trois premières choses, même en petite quantité, si ce n'est avec fatigue, avec peine, et elles offrent des inconvénients, si l'on en prend trop. Les délices de l'ouïe, qu'elles soient peu ou beaucoup, sont exemptes de toute fatigue, libres de toute peine.

17. Puisque la perfidie est dans la nature de l'homme, c'est une faiblesse d'avoir confiance en tout le monde. Les avantages et les biens étant partagés, l'avidité est vaine et sans but.

18. Avoir peu de personnes à nourrir, c'est un des deux genres de richesse.

19. La santé est un domaine occulte; celui qui en est privé, ou qui l'a perdue, connaît seul sa valeur.

20. On demanda à Hippocrate : « Quelle est la meilleure condition d'existence? » Il répondit : « Un état tranquille, avec la pauvreté, vaut mieux que la richesse accompagnée de la crainte. »

21. Hippocrate ayant vu un jour des gens qui enterraient une femme, s'écria : « Quelle excellente parenté, ou alliance, que la tienne! »

22. L'on raconte qu'Hippocrate, pendant qu'il enseignait, s'adressa particulièrement à un tout jeune homme, parmi ses disciples, et que les anciens, ou les docteurs, lui firent quelques doux reproches au sujet de la préférence qu'il semblait lui donner sur eux. Hippocrate leur dit : « Vous ne connaissez donc pas la cause qui me fait accorder le pas sur vous à ce jeune élève? » — « Non. » — « Quelle est la chose la plus merveilleuse de ce monde? » L'un d'eux répondit : « Le ciel, les sphères célestes et les astres. » Un autre dit : « La terre, avec les animaux et les plantes qu'elle renferme. » Un troisième s'écria : « L'homme et sa structure. » Chacun d'eux successivement dit une chose différente à ce sujet, et Hippocrate répliquait toujours : « Non, ce n'est pas cela. » Puis il demanda au jeune homme : « Quelle est la chose la plus merveilleuse de ce monde? » Il répondit : « Ô sage! puisque tout ce qui est au monde est une merveille, il

n'y a donc pas de merveille. » Le maître reprit : « C'est pour cela que j'ai distingué ce jeune garçon ; c'est à cause de sa sagacité. »

23. Il est plus facile de combattre les désirs, que de guérir les maladies.

24. C'est un art bien remarquable et très-difficile, que celui qui délivre des maladies graves.

25. Hippocrate entra chez un individu malade, et lui dit : « Moi, la maladie et toi, nous faisons trois ensemble. Si tu m'assistes contre celle-ci en accomplissant ce que je t'ordonne, nous serons deux réunis, et l'affection restera isolée. Alors nous en viendrons à bout ; car, deux se mettant contre un, ils l'emportent. »

26. Au moment de rendre le dernier soupir, Hippocrate dit (à ses disciples) : « Voici pour vous le résumé de la science : « Celui qui dort bien, qui a « le ventre libre et la peau moite, vivra longtemps. »

Les maximes d'Hippocrate qui vont suivre sont citées par Honaïn, fils d'Ishak, dans le livre des *Aphorismes des philosophes* :

27. La belle place que le cœur occupe dans le corps est comparable à celle que les yeux ont sous les paupières.

28. Deux calamités tourmentent le cœur : ce sont le chagrin et le souci. Le chagrin produit le sommeil, et le souci engendre l'insomnie. La cause en est, que le souci est accompagné d'une pensée de crainte pour ce qui doit arriver ; de là l'insomnie. Dans le

chagrin, il n'y a point de sollicitude; car il est l'effet d'une chose passée et déjà accomplie.

29. Le cœur est formé de sang [1] concret, la tristesse excite la chaleur vitale, et cette chaleur liquéfie le sang épaissi. C'est pour cela qu'on doit se garder de la tristesse, par crainte des accidents fâcheux qui mettent en mouvement la chaleur, et qui échauffent le tempérament. Le sang concret est alors dissous, et la complexion ruinée.

30. Celui qui fréquente le roi ne doit pas s'affliger, ou s'impatienter, de sa cruauté, pas plus que le plongeur ne s'impatiente de l'amertume de l'eau de la mer.

31. Celui qui aime la vie pour sa propre personne, lui donne la mort.

32. La science est vaste, la vie est courte. Or, étudie de manière à arriver d'un petit nombre de connaissances à un nombre plus considérable.

33. L'amitié arrive entre deux personnes intelligentes, au moyen de la ressemblance qu'elles ont dans l'esprit; mais elle n'arrive pas entre deux sots, au moyen de leur ressemblance dans la sottise. Le motif en est que l'intelligence procède avec ordre, et qu'il peut se faire que deux individus s'y rencon-

[1] Voici la traduction de la glose marginale du manuscrit n° 674: «On a commenté cette expression : «le cœur est formé de sang «concret», en disant que cela signifie : «la partie interne du cœur.» Quant à la phrase : «la tristesse excite la chaleur vitale», cela veut dire que cette chaleur devient aiguë, à cause du chagrin, et qu'elle persiste comme chaleur accidentelle, et non plus comme innée et naturelle. Il s'ensuit alors ce que l'auteur a indiqué.»

trent dans la même voie. La sottise, au contraire, ne garde aucune règle, et il n'est pas possible qu'un accord s'y établisse entre deux êtres différents.

Voici ce qu'Hippocrate dit sur la passion de l'amour :

34. L'amour extrême est une sorte d'avidité qui s'engendre dans le cœur, où se réunissent les matériaux d'un désir ardent. A mesure que cet état se renforce, l'homme devient de plus en plus agité, obstiné, inquiet, et son insomnie augmente. Alors le sang s'échauffe, il dégénère en bile noire, la bile jaune s'enflamme et se change aussi en atrabile. La surabondance de celle-ci produit l'altération de la pensée, d'où naissent l'extravagance, la diminution de l'intelligence, l'espoir de choses qui n'existent pas, ou chimériques, et le désir d'autres qui ne sauraient arriver. Tout cela conduit à la folie. Alors l'amoureux se suicide quelquefois, ou bien il meurt de chagrin; d'autres fois, il se rend près de la personne qu'il aime passionnément, et meurt, soit de joie, soit de douleur. Ou bien, il pousse un seul sanglot, à la suite duquel son esprit est comme emprisonné l'espace de vingt-quatre heures; on le croit mort, on l'enterre, tandis qu'il était vivant. Quelquefois aussi il fait un très-long soupir, son âme est suffoquée dans le sang de son cœur, et ce dernier se serre contre elle, de sorte qu'elle ne s'en sépare qu'au moment de la mort. Il arrive encore que l'amoureux regarde, plein de joie et d'attention, l'objet désiré, ou qu'il voit celui-ci à l'improviste, et que son âme

sort aussi inopinément et tout d'un coup. Tu vois que l'amant, lorsqu'il entend parler de celle qu'il aime, change de couleur, et que son sang fuit ou se cache. Seul, le maître des créatures peut délivrer par sa grâce celui qui se trouve dans cet état; le conseil des hommes n'y peut rien.

La raison en est que les maux résultant d'une cause qui persiste toute seule, et isolée, peuvent très-bien être enlevés en faisant cesser cette cause; mais qu'au contraire, quand deux causes existent en même temps, et que chacune d'elles produit l'autre, il n'y a pas moyen de faire cesser l'une des deux. Puisque l'atrabile est la cause qui atteint la pensée, que l'atteinte de celle-ci produit l'échauffement du sang et de la bile jaune, ainsi que leur changement en bile noire; puisque l'atrabile, à mesure qu'elle s'augmente, accroît son action sur la pensée, et que la pensée, devenant plus intense, augmente l'atrabile, il en résulte que c'est là une maladie incurable, et que les médecins ne peuvent guérir.

35. Hippocrate dit : « On soigne le corps de l'homme par cinq procédés différents. Les maux qui ont leur siége dans la tête se traitent par les gargarismes; ceux qui sont dans l'estomac, par le vomissement; les maladies de ventre se soignent par les purgatifs; celles qui ont lieu entre les deux peaux (la peau et la membrane muqueuse), par la sueur; les affections dont le siége est plus profond, et celles qui arrivent dans l'intérieur des vaisseaux sanguins, se traitent au moyen de l'émission du sang. »

36. La bile jaune a sa maison, ou son siége, dans la vésicule du fiel, et son maître dans le foie; le phlegme a son siége dans l'estomac, et son maître dans la poitrine; le siége de l'atrabile est la rate, et son maître est dans le cœur; le sang siége dans le cœur, et a son maître dans la tête.

37. Hippocrate dit à un de ses disciples : « Ta meilleure recommandation auprès des hommes doit être ton amour pour eux, ta sollicitude pour leurs intérêts, et pour la connaissance de tout ce qui les concerne, ainsi que tes bienfaits à leur égard. »

Les maximes et les préceptes d'Hippocrate qui vont suivre sont extraits de l'ouvrage intitulé *Choix de sentences et de bons mots*, qui a pour auteur Mobacchir, fils de Fâtic :

38. La longue durée de la santé s'obtient en évitant la paresse dans l'exercice, et le trop plein dans les aliments et les boissons.

39. Si tu as fait ce qu'on devait faire, et de la manière dont on devait le faire, mais sans en obtenir le résultat désiré, ne change pourtant pas de procédé, toutes les fois que le tien t'a jusqu'alors constamment réussi.

40. Diminuer ce qui est nuisible est encore préférable que d'augmenter ce qui est utile.

41. Aux hommes intelligents on doit faire boire du vin; aux sots, on doit donner l'ellébore.

42. Le seul avantage que je tire de la science, c'est de connaître que je ne suis nullement savant.

43. Contentez-vous des aliments indispensables, et repoussez loin de vous toute obstination. Vous aurez alors une sorte d'affinité avec l'Être suprême; car Dieu (qu'il soit loué!) n'a besoin d'aucune chose. Toutes les fois que vous augmenterez vos besoins, vous serez d'autant plus éloignés de lui. Fuyez les méchancetés, abandonnez les crimes, et cherchez seulement les excès dans les bonnes œuvres.

44. Le possesseur d'une chose peut en disposer à son gré. Celui qui veut être libre ne doit pas se prendre à désirer ce qui ne lui appartient pas; il doit, au contraire, s'en éloigner; car, sans cela, il en deviendrait esclave.

45. Il faut que l'homme soit, au sujet des biens de ce monde, comme l'individu qui est invité dans un festin : lorsque la coupe lui arrive, il la prend; si elle est portée plus loin, il ne l'épie pas et ne la demande point. C'est ainsi que l'homme doit faire pour ce qui concerne femme, richesses, enfants.

46. Hippocrate dit à un de ses disciples : « Si tu veux que la chose souhaitée ne t'échappe pas, désire seulement ce qu'il t'est possible d'obtenir. »

47. On interrogea Hippocrate au sujet de certaines choses honteuses, et il ne dit rien. On reprit : « Pourquoi ne réponds-tu pas sur ces choses? » — « La seule réponse à faire sur cela, dit-il, c'est le silence. »

48. Ce monde n'est pas éternel. Toutes les fois qu'il vous est possible de faire du bien, faites-le; quand cela n'est pas en votre pouvoir, sachez du

moins mériter des éloges et acquérir la meilleure renommée.

49. Sans la pratique, on n'étudierait point la théorie; et, sans la théorie on ne s'occuperait pas de la pratique. S'il m'arrive de m'éloigner de la vérité par ignorance, j'aime encore mieux cela que de le faire volontairement et par aversion de la vérité.

50. Il ne faut pas que la maladie de ton ami sincère, même si elle se prolonge beaucoup, soit plus tenace près de lui que ta sollicitude et que tes visites fréquentes.

51. La théorie est un esprit, et la pratique est un corps; la théorie est une cause, et la pratique un effet; la théorie est un père, et la pratique un enfant. Celle-ci a pu occuper la place de la théorie; mais la théorie n'a jamais tenu la place de la pratique.

52. La pratique est l'esclave de la théorie. La pratique est un but; la théorie cherche ou marche à la découverte, et la pratique est un envoyé.

53. Il est plus avantageux de donner à un malade une partie des choses qu'il désire, que de le tourmenter par des remèdes qu'il ne désire pas.

2° Pythagore.

. . . .

. . . .

. . . .

Pythagore voilait quelquefois sa science et s'ex-

primait d'une manière énigmatique ; voici quelques-unes de ses énigmes ou symboles :

1. « Tu ne seras pas injuste dans la balance. » C'est-à-dire : Évite les excès.

2. « Tu ne frapperas pas le feu avec le couteau ; car celui-ci a déjà été chauffé au feu une fois. » C'est-à-dire : Évite les paroles excitantes auprès de l'homme qui est en colère et irrité.

3. « Tu ne t'assoiras pas sur du fumier[1]. » C'est-à-dire : Tu ne vivras point dans l'oisiveté.

4. « Tu ne passeras pas par les repaires des lions. » C'est-à-dire : Tu ne t'habitueras point aux avis de l'amitié, ou tu n'y compteras pas[2].

5. « Tu ne construiras pas des maisons pour les hirondelles. » C'est-à-dire : Tu ne fréquenteras point les hommes vantards et bavards, qui ne savent pas maîtriser leur langue.

6. Il disait aussi : « Que, d'habitude, on ne renverse pas la charge de dessus celui qui la porte ; mais qu'au contraire on l'aide à la porter. » C'est-à-

[1] ولا تجلس على قفير. Si la leçon était قفيز « boisseau », le sens serait analogue au grec *χοίνικι μὴ ἐπικάθισαι*, ainsi qu'au latin *in chœnice ne sedeto*, ou *chœnici ne insideas*. Les manuscrits n°s 673 et 757 portent فقير.

[2] ولا تمرّ بغياض الليوث اى لا تعتند برأى المودة. Le manusc. n° 673 porte : ولا تمرد بغياض الليوث اى لا تقتند براى المردة

Par cette dernière leçon, l'on a le sens suivant : « Tu ne fréquenteras pas les repaires des lions ; » c'est-à-dire : Tu ne suivras point les avis des insolents.

dire : Que personne ne mette des entraves aux actes de sa propre volonté qui ont trait aux mérites des bonnes œuvres.

7. « Qu'on ne place pas, d'ordinaire, les images des anges sur les chatons des bagues. » C'est-à-dire : Ne fais point connaître aux ignorants ta religion, ni les secrets des sciences divines.

8. Sur la bague de Pythagore il y avait gravé ce qui suit : « Un mal qui ne dure pas toujours est préférable à un bien qui ne dure pas toujours. » C'est-à-dire : Un mal dont on attend la cessation est plus agréable qu'un bien qu'on sait devoir perdre.

9. Sur sa ceinture on lisait : « Le silence est une sauvegarde contre le repentir. »

Voici une partie des préceptes et des exhortations de Pythagore, que j'ai extraits de l'ouvrage intitulé *Choix de sentences et de bons mots*, qui a été composé par l'émîr *Mahmoûd addaoulah* (c'est-à-dire « celui qui mérite les éloges de l'État »), Aboû'l Ouafâ Almobacchir, fils de Fâtic :

10. Puisque le commencement de notre existence vient de Dieu (qu'il soit loué!), de même il faut que nos âmes soient dirigées vers le Dieu très-haut.

11. La pensée appartient particulièrement à Dieu ; car l'amour de la pensée se lie d'une manière intime avec l'amour de Dieu. Celui qui aime Dieu (qu'il soit loué!) pratique l'affection, celui qui pratique l'affection est proche de Dieu, et celui qui est proche de Dieu est heureux et sauvé.

12. Les holocaustes et les oblations ne sont pas les seules marques de vénération pour Dieu (dont le souvenir soit exalté !); mais la croyance en Dieu, ou la foi convenable, suffit pour honorer l'Être suprême.

13. Les discours nombreux au sujet de Dieu (qu'il soit loué et exalté !) sont une preuve manifeste de l'impuissance de l'homme à le bien connaître.

14. Qu'il est utile à l'homme de parler sur les choses sublimes et excellentes ! S'il ne le peut pas, qu'il écoute du moins ceux qui s'en entretiennent.

15. Évite de commettre un acte honteux, soit quand tu es seul, ou bien en présence d'un autre. Que la pudeur pour ta propre personne soit encore plus grande que celle que tu éprouverais devant qui que ce soit.

16. Ton but à l'égard des richesses doit être de les acquérir par des voies légitimes et de les dépenser de la même façon.

17. Lorsque tu entendras un mensonge, tâche de le mépriser et de le supporter avec patience.

18. Il ne faut pas que tu négliges les soins de la santé de ton corps. Au contraire, tu dois être modéré dans l'emploi des aliments, des boissons, du coït et des exercices.

19. Ne sois pas prodigue, à l'exemple de celui qui n'a aucune notion de la valeur des biens qu'il possède; ne sois pas avare non plus; car alors tu violerais les principes de noblesse. Le meilleur, en

toute chose, c'est de garder la voie moyenne et d'agir avec modération.

20. Sois éveillé dans tes opinions, tant que tu vivras; car la léthargie dans la pensée participe de la mort dans l'espèce.

21. Évite de trop penser aux choses que tu ne dois pas faire.

22. Ne déshonore pas ta langue par les injures, et ne prête point tes oreilles à ces dernières.

23. Il est bien difficile que l'homme soit libre pendant qu'il se soumet aux actions honteuses qui, pour lui, sont devenues une habitude.

24. Il n'est pas nécessaire que l'homme se procure une acquisition mondaine ni des édifices élevés ou solides; car, après sa mort, ils resteront dans les limites de leur nature, et un autre que lui en disposera. L'homme doit rechercher une acquisition dont l'usage puisse lui être utile après son trépas.

25. Les images enjolivées ou vaines, et les choses ornées de clinquant, n'ont pas un temps bien long pour s'enorgueillir.

26. Crois bien que la base de la crainte de Dieu (qu'il soit loué!), c'est la miséricorde.

27. Toutes les fois que tu entreprendras quelque chose, commence par supplier ton Seigneur de te permettre de réussir.

28. Quand l'expérience t'aura appris sur tel homme qu'il ne mérite pas d'être ton ami sincère et intime, garde-toi bien alors de t'en faire un ennemi déclaré.

29. Qu'il est beau pour l'homme de ne point pécher! ou, s'il a péché, que l'avantage est grand pour lui de savoir qu'il a commis une faute, et de faire tous ses efforts pour l'éviter à l'avenir!

30. Ce qui convient le mieux à l'homme, c'est de faire ce qu'il doit, et non pas ce qu'il désire.

31. Il faut savoir connaître le temps dans lequel il est avantageux de parler, et celui dans lequel il convient de faire silence.

32. L'homme libre est celui qui ne néglige aucune des facultés de l'âme, pour satisfaire ses désirs naturels.

33. Plus tu étudieras, et plus tu sauras; plus tu sauras, et plus tu étudieras.

34. Ce n'est pas une condition nécessaire pour le sage de ne jamais éprouver un sentiment d'angoisse ou d'affliction. Il faut seulement que cette tristesse soit contenue dans de justes limites.

35. L'homme sage n'est pas celui qui est chargé de ce qu'il peut porter, et qui a de la patience et le porte; mais bien celui qui est chargé de beaucoup plus que la nature ne peut supporter, et lequel néanmoins fait preuve de constance.

36. Ce monde est une suite de vicissitudes; quelquefois elles te sont favorables, et d'autres fois contraires. Or, si tu exerces l'autorité, fais du bien; si tu es gouverné, sois paisible et docile.

37. La plupart des calamités arrivent aux animaux parce qu'ils sont privés de la parole, et elles arrivent à l'homme par suite de ses discours.

38. Celui qui sait se garantir de quatre choses mérite que le malheur ne tombe pas sur lui comme il fond sur les autres. Ce sont : la précipitation, la dispute, l'orgueil et la paresse. Or, le fruit de la précipitation, c'est le repentir; le fruit de la dispute, c'est le trouble de l'esprit; le fruit de l'orgueil, c'est la haine; enfin, le fruit de la paresse, c'est l'humiliation.

39. Pythagore vit une fois un homme qui portait des habits magnifiques et qui parlait fort mal. Ce philosophe lui dit : « Il faut, ou que ton langage ressemble à tes vêtements, ou bien que tu revêtes des habits analogues à ton discours. »

40. Pythagore dit à ses disciples : « Ne cherchez pas seulement les choses en raison de votre amour pour celles-ci; mais aimez dans les choses ce qui est aimable de sa nature. »

41. Ce philosophe dit : « Supporte patiemment les malheurs quand ils t'arrivent, sans t'irriter et sans murmurer; mais cherche leur remède avec tous tes moyens.

42. « Fais usage de la réflexion avant d'agir. »

43. Plus les ennemis sont nombreux, et moins la tranquillité est grande.

44. Lorsque Pythagore était assis dans sa chaire, il recommandait à ses disciples les sept préceptes qui suivent : 1° Dressez vos balances et connaissez bien leurs poids. 2° Faites la part juste, et vous vivrez en paix. 3° N'allumez pas le feu dans le lieu où vous verrez le couteau qui coupe. 4° Modérez vos

désirs, et vous ferez durer votre santé. 5° Agissez avec justice, et vous vous attirerez l'amitié. 6° Servez-vous du temps comme font ces gouverneurs qui sont préposés sur vous, et qui, plus tard, sont révoqués. 7° N'habituez pas vos corps ni vos âmes à la mollesse et aux plaisirs; car vous les perdriez dans le temps des calamités et lorsque les malheurs fondront sur vous.

45. On mentionna les richesses devant Pythagore et on en fit l'éloge. Ce philosophe dit : « Qu'ai-je besoin de ce que la fortune donne, de ce que l'avarice conserve et de ce que la libéralité dissipe? »

46. Pythagore, apercevant un vieillard qui aimait à s'occuper de la science, mais qui avait honte d'être vu étudier à son âge, lui dit : « Ô toi, peux-tu avoir honte d'être plus instruit ou meilleur sur la fin de ta vie qu'à son commencement! »

47. Pythagore dit : « Le plus grand dommage que tu puisses faire à ton ennemi, c'est de ne pas lui laisser voir que tu le prends pour tel. »

48. La femme de Pythagore étant venue à mourir dans une terre étrangère, ses disciples se mirent à montrer de la douleur et de la tristesse, à cause de cette mort hors du pays natal. Pythagore leur dit : « Ô assemblée de frères, il n'y a aucune différence entre la mort qui arrive dans un pays étranger ou dans la patrie; car le chemin pour se rendre dans l'autre monde est le même, quel que soit le point de celui-ci que l'on quitte. »

49. On demanda à Pythagore : « Quelle est la

chose la plus agréable? » Il répondit : « Celle que l'homme désire. »

50. Pythagore dit : « L'homme aimé de Dieu est celui qui n'obéit point aux mauvaises pensées. »

3° Socrate.

. . . .
. . . .
. . . .

De même que Pythagore, Socrate parlait aussi quelquefois un langage couvert; nous citerons de lui les énigmes suivantes.

1. « Pendant que je cherchais la cause de la vie, je trouvai la mort; en trouvant la mort, je connus alors comment il fallait que je vécusse. » C'est-à-dire : Celui qui veut mener une vie divine doit priver son corps de tous les actes sensuels, autant que le lui permet la force dont il a été doué. C'est seulement dans cet état qu'il pourra vivre dans la voie de Dieu.

2. « Parle pendant la nuit, là où ne sont pas les nids des chauves-souris. » C'est-à-dire : Il faut que tu t'entretiennes avec toi-même dans l'isolement; que tu réfléchisses bien, et que tu empêches ton âme de s'occuper des choses matérielles.

3. « Bouche les cinq ouvertures, et alors sera éclairé le siége de la maladie. » C'est-à-dire : Empêche tes cinq sens de faire attention à ce qui n'est pas utile, afin que ton âme soit illuminée.

4. « Remplis le vase ou le coffret de parfums. »

C'est-à-dire : Dépose dans ton cerveau la démonstration, la science et la sagesse.

5. « Délivre le triple bassin des cruches qui sont vides. » C'est-à-dire : Rejette loin de ton cœur tous les chagrins qui surviennent dans les trois genres des facultés de l'âme, et qui sont la source de toutes les calamités [1].

6. « Ne mange pas celui qui a la queue noire. » C'est-à-dire : Garde-toi bien du péché. — « Et ne néglige pas la balance. » C'est-à-dire : Ne quitte point la justice.

7. « Auprès de la mort, ne sois pas une fourmi. » C'est-à-dire : Dans le temps de sécurité pour ta propre personne, ne divulgue point les trésors du sentiment.

8. « Il faut que tu saches qu'à toutes les époques tu peux avoir le printemps. » C'est-à-dire : Rien ne t'empêche, en tout temps, d'acquérir les sciences ou les mérites.

9. « Recherche avec diligence trois chemins; et, si tu ne les retrouves pas, prends le parti de dormir, à ce sujet, du sommeil de l'individu qui est noyé. » C'est-à-dire : Médite sur la science des corps, sur la science de ce qui n'a pas de corps, et sur celle des choses qui, bien qu'elles n'aient pas de corps, sont cependant trouvées parmi les corps. Tout ce qui y sera trop difficile pour toi, et que tu ne pourras

[1] Peut-être fait-on allusion ici à la faculté qui sert à apprendre, ou *méditation;* à celle qui fait pratiquer ce que l'on a appris, ou *pratique, exercice;* enfin, à celle qui fait aimer ce que l'on a appris, ou *amour.* Les trois facultés seraient donc : méditer, pratiquer, aimer.

point comprendre, laisse-le, et contente-toi de ne plus t'en occuper.

10. « Le nombre *neuf* n'est pas plus parfait que le nombre *un.* » C'est-à-dire : Le nombre *dix* est un *nœud* (l'intervalle fini, ou la dizaine) dans la numération, et c'est plus que *neuf;* mais ce dernier ne devient *dix* que par l'addition de l'unité. Il en est ainsi des neuf mérites ou vertus, lesquelles se complètent et se perfectionnent par la crainte du Dieu puissant et glorieux, par l'amour et la contemplation de l'Être suprême.

11. « Acquiers avec les douze (objets, au masculin), douze (choses, au féminin)[1]. » C'est-à-dire : Avec les douze organes au moyen desquels on gagne les mérites et les crimes, enrichis-toi des vertus. Or, ces douze organes sont les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines, la langue, les deux mains, les deux pieds et les parties sexuelles. Ou bien encore : Dans les douze mois de l'année, procure-toi les différentes choses qui apportent des éloges et de la perfection à l'homme pour sa conduite et pour ses connaissances dans ce monde.

12. « Ensemence avec le noir et moissonne avec le blanc. » C'est-à-dire : Sème avec les pleurs et récolte avec la joie.

13. « Tu n'enlèveras point la couronne afin de la déshonorer. » C'est-à-dire : N'abandonne pas les usages louables; car ils gardent tous les peuples, et

[1] إقتنِ بالاثنى عشر اثنتى عشرة ،

les entourent, pour ainsi dire, comme la couronne ceint la tête.

14. Honaïn, fils d'Ishak, dit, dans l'ouvrage intitulé : *Les Aphorismes des philosophes et des médecins*, que le chaton de la bague de Socrate portait gravé ce qui suit : « Celui dont la passion l'emporte sur l'intelligence est déshonoré. »

Les préceptes de Socrate qui vont suivre sont extraits de l'ouvrage de l'émîr Almobacchir, fils de Fâtic :

15. Je m'étonne que l'homme qui connaît la caducité des choses de ce monde puisse abandonner pour celles-ci ce qui n'est pas mortel.

16. Les âmes sont des formes ou des images diverses; ce qu'elles ont de commun produit l'harmonie, et ce qu'elles ont de contraire, le désaccord.

17. L'harmonie des âmes est le produit de l'accord dans leurs pensées; leur désaccord vient de la différence dans leur volonté.

18. L'âme renferme toute chose. Celui qui connaît son âme connaît toute chose, et celui qui ignore son âme ignore toute chose.

19. Celui qui est avare pour lui-même est encore plus avare pour les autres; celui qui est libéral pour sa personne permet à autrui d'espérer avec confiance dans sa générosité.

20. Quiconque se connaît soi-même ne périt pas. Combien est perdu celui qui s'ignore lui-même[1] !

[1] وقال ما ضاع من عرف نفسه وما اضيع من جهل نفسه
On pourrait peut-être expliquer autrement cette sentence; mais,

21. L'âme dont la nature est bonne a besoin de peu d'instruction; celle dont la nature est mauvaise ne profite pas de l'instruction, même donnée très-abondamment, à cause du terrain ingrat où cette âme est placée.

22. Si ceux qui ne savent pas se taisaient, la discorde tomberait.

23. Il y a six sortes de personnes qui vivent toujours dans l'affliction. Ce sont : 1° l'homme haineux; 2° l'envieux; 3° celui qui est riche depuis peu de temps; 4° l'individu riche qui craint la pauvreté; 5° celui qui ambitionne un rang qu'il est impuissant à atteindre; 6° enfin, l'homme qui fréquente les gens instruits sans être lui-même instruit.

24. Celui qui est le maître de son secret laisse le public ignorer sa situation.

25. Celui qui pratique le bien est meilleur que le bien même; celui qui exerce le mal est pire que le mal même.

26. Les intelligences sont des dons et les sciences sont des profits.

27. Tu n'es pas parfait au point que ton ennemi puisse avoir confiance en toi; mais que serait-ce si tu étais tel que ton ami même ne pût point se fier à toi?

28. Craignez ceux que vos cœurs détestent.

29. Ce monde est une prison pour ceux auxquels il inspire de la répugnance, et il est un jardin pour ceux qui l'aiment.

de toute manière, j'avoue que le sens n'est pas pour moi très-clair, ni tout à fait satisfaisant.

30. Chaque chose a son fruit ou son avantage. Celui d'une fortune modique est la promptitude de la tranquillité et un état prospère de l'âme vertueuse.

31. Les biens de ce monde sont comme un feu allumé sur une grande route. Celui qui en prend tout juste ce dont il a besoin pour s'éclairer dans son chemin est en sûreté contre les maux que ce feu peut lui occasionner; celui qui se tient assis pour l'accaparer se trouve brûlé par sa chaleur.

32. Celui qui s'occupe avec trop de sollicitude des biens de ce monde perd son âme; celui qui a grand soin de son âme néglige les biens de ce monde.

33. Celui qui recherche les biens de ce monde, s'il obtient ce qu'il désire, le laisse à autrui; s'il ne l'obtient pas, il meurt de chagrin.

34. Ne réfute pas l'erreur de celui qui s'est trompé; car il profitera de ton savoir et te regardera comme un ennemi.

35. On dit à Socrate : « Nous ne t'avons jamais vu attristé. » Il répondit : « C'est que je n'ai jamais possédé aucune chose que j'aie regrettée une fois qu'elle a été perdue pour moi et que j'en ai été privé. »

36. Celui qui ne veut pas voir la chose qu'il a désirée lui échapper ne doit souhaiter que ce qu'il lui est possible d'obtenir.

37. Fais un bel éloge de ton ami à toutes les personnes que tu verras; car, la chose la plus essentielle, dans l'amitié, c'est la bonté des louanges.

De même, le principal, dans l'inimitié, c'est l'amertume du blâme.

38. Lorsque tu exerceras l'autorité, éloigne de toi les méchants, car tous leurs vices te seraient imputés.

39. Un homme de race noble, mais vil et plébéien par caractère, dit à Socrate : « N'as-tu pas honte, ô Socrate, de la bassesse de ta lignée? » Le philosophe répondit : « Ta lignée finit en toi, et la mienne commence par moi. »

40. Le meilleur, dans les choses, c'est une voie moyenne ou une juste mesure.

41. Les habitants du monde sont comme les figures sur une feuille de papier ou dans un livre; toutes les fois qu'on en met quelques-unes en évidence on en cache d'autres.

42. La patience vient en aide à toutes les actions.

43. Celui qui marche vite s'expose à broncher souvent.

44. Lorsque l'intelligence de l'homme ne l'emporte pas chez lui sur toutes les choses, sa perte, dans la plupart des choses, est toujours suspendue sur lui.

45. On ne peut point dire du sage qu'il est sage, tant qu'il n'a pas vaincu les désirs du corps ou les appétits charnels.

46. Agis envers ton père et envers ta mère comme tu souhaites que tes fils agissent avec toi.

47. Il faut que l'homme intelligent adresse la pa-

role à l'ignorant de la manière dont le médecin parle au malade.

48. Celui qui recherche les biens de ce monde a la vie courte et des soucis en grand nombre.

49. La possession est une maîtresse; et celui qui sert tout autre que lui-même n'est pas un homme libre.

50. On demanda à Socrate : « Quelle est la chose la plus rapprochée? » Il répondit : « Le terme de la vie. » — « Quelle est la chose la plus éloignée? » — « Celle qu'on désire. » — « Quelle est la chose la plus agréable? » — « L'ami qui vient à notre secours. » — « Quelle est la chose la plus désagréable? » — « La mort. »

51. Quand il s'agit des méchants, la mort est la cause qui nous met à l'abri de leur iniquité.

52. L'homme a été doué d'une seule langue et de deux oreilles afin qu'il écoute bien plus qu'il ne parle.

53. Le plus grand roi est celui qui domine ses passions.

54. On demanda à Socrate : « Quelle est la chose la plus délicieuse? » Il répondit : « Jouir de l'instruction, et entendre des récits ou des nouvelles pour la première fois. »

55. La chose la plus précieuse à laquelle les jeunes gens doivent s'attacher, c'est une bonne éducation; et le principal avantage qu'ils en tirent, c'est qu'elle les empêche de commettre de mauvaises actions.

56. Ce qu'un homme peut posséder de plus utile, c'est un ami sincère et dévoué.

57. Celui qui se tait est accusé d'hésitation, et il se sauve; celui qui parle est accusé de bavardage, et il regrette son discours.

58. Méprisez la mort, car son amertume n'est qu'un effet de la crainte qu'elle vous inspire.

59. On demanda à Socrate : « Quelle est l'acquisition qui mérite des éloges? » Il répondit : « Celle qui sert à accroître la dépense. »

60. L'homme qui doit être loué est celui qui cache le secret de quelqu'un sans avoir été invité à garder ce secret. Quant à celui qui a été invité à le garder, c'est un devoir pour lui de n'y point manquer.

61. Cache le secret d'autrui comme tu souhaites que les autres cachent le tien.

62. Si tu es impatient pour divulguer ton secret, tout autre que toi en sera encore plus impatient.

63. On demanda à Socrate : « Pourquoi l'homme intelligent a-t-il recours aux conseils d'autrui? » Le philosophe répondit : « C'est pour arriver à séparer l'avis de la passion. Or, l'homme intelligent demande avis par crainte des inconvénients de la passion. »

64. Celui dont le naturel est bon mène une vie agréable, passe ses jours dans la sérénité, et il est beaucoup aimé par les hommes. Au contraire, celui dont le naturel est mauvais mène une vie triste, ses

jours sont empoisonnés par la haine, et les hommes s'éloignent de lui.

65. L'homme qui a un bon caractère cache les délits d'autrui; l'homme qui a un mauvais caractère fait un crime aux autres même de leurs mérites et de leurs bienfaits.

66. Le principe de la sagesse est un bon naturel.

67. Le sommeil est une lipothymie, ou une mort légère; et la mort est un sommeil prolongé.

68. Socrate dit à un de ses disciples : « N'aie pas confiance dans le temps, car il trompe vite celui qui compte sur lui. »

69. Celui que le temps a réjoui dans une occasion en a été maltraité dans une autre.

70. Celui dont l'âme respire l'amour des choses du monde a le cœur rempli de trois maux. Ce sont : 1° une pauvreté qui ne deviendra point richesse; 2° une espérance qui n'arrivera jamais à son but; 3° une occupation qui durera sans cesse.

71. Ne confie pas ton secret à celui que tu es obligé de prier pour qu'il le garde.

72. On demanda à Socrate : « Pourquoi l'eau de la mer est-elle salée? » Il répondit à celui qui lui avait adressé la question : « Si tu peux m'apprendre l'utilité que tu tireras de la connaissance de cette chose, je t'en dirai la raison. »

73. Il n'y a point de calamité plus grande que l'ignorance; il n'y a point de mal pire que les femmes.

74. Socrate vit une jeune fille à qui l'on ensei-

gnait l'écriture et il dit : « N'ajoutez pas le mal au mal. »

75. Celui qui désire se sauver des embûches du diable ne doit obéir à aucune femme. Or, les femmes sont une échelle toute dressée, et la ruse de Satan consiste à monter sur cette échelle.

76. Socrate dit à un de ses disciples : « Ô mon cher fils, si tu ne peux absolument pas te passer de femmes, conduis-toi, à leur égard, de la manière dont tu uses lorsque tu manges d'une bête morte ou d'une charogne. Or, tu ne le fais que par nécessité et tu n'en prends qu'autant qu'il t'en faut pour maintenir le dernier souffle de la vie. Si celui qui mange de la charogne en avale plus que le strict nécessaire, il tombe malade et meurt. »

77. L'on demanda à Socrate : « Quelle est ton opinion par rapport aux femmes ? » Il répondit : « Elles sont comme l'arbre du laurier-rose, qui est doué d'éclat et de beauté; mais lorsque l'homme inexpérimenté en mange, il meurt. »

78. On dit à Socrate : « Comment peux-tu blâmer les femmes, tandis que, sans elles, ni toi, ni les sages, tes pareils, vous n'auriez existé ? » Il répondit : « La femme est comme la plante du palmier, qui est fournie d'épines dans ses branches. Si ces épines pénètrent dans le corps de l'homme, elles le blessent. Pourtant, c'est le même palmier qui a produit ces dattes mûres et fraîchement cueillies. »

79. Archigène dit à Socrate : « Le discours que tu as tenu aux habitants de la ville, ou aux

Athéniens, n'a pas été agréé.» Socrate répondit: «Ça ne m'afflige nullement qu'il n'ait pas été agréé; mais je serais fâché qu'il ne fût pas raisonnable ni juste.»

80. Ne t'occupe pas de quiconque n'a point éprouvé un sentiment de pudeur.

81. Que l'ingratitude de celui qui nie d'avoir reçu les bienfaits ne te détourne pas de faire le bien.

82. L'ignorant est celui qui trébuche deux fois à la même pierre.

83. Les épreuves, ou les malheurs, suffisent comme châtiment; les vicissitudes des choses du monde, comme exhortation; les mœurs des personnes que tu as fréquentées suffisent pour ton instruction.

84. Sache que tu suis les traces de ceux qui sont partis; que tu occupes la place de ceux qui ont passé; et que tu retourneras au principe ou à l'élément dont tu es sorti.

85. Les changements du sort suffisent à l'instruction de ceux qui savent apprendre par les exemples. Or, tous les jours le sort t'offre un nouvel enseignement.

86. C'est par les malheurs accidentels que sont troublées les joies des gens riches et comblés des bienfaits de Dieu.

87. Celui qui ne s'afflige pas pour les choses qu'il a perdues voit son âme en repos, et son intelligence pure et claire.

88. Celui qui n'a pas été reconnaissant pour les

services qu'on lui a rendus est bien près de voir que les bienfaits, à son égard, ne se renouvelleront point.

89. Que de personnes qui ont craint une chose et dont le malheur est venu de cette chose même !

90. Traitez ou guérissez la colère par le silence.

91. La bonne renommée vaut mieux que la richesse; car celle-ci se dissipe et l'autre reste. La sagesse est un trésor qu'on ne perd point et qui ne s'évanouit pas.

92. Préfère la pauvreté, avec ce qui est licite, à la richesse accompagnée de ce qui est défendu.

93. La meilleure conduite c'est la légitimité dans le gain et une sage mesure dans la dépense.

94. Celui qui acquiert de l'expérience augmente sa science; celui qui croit augmente sa certitude; celui qui cherche à bien connaître agit avec zèle; celui qui est avide d'agir augmente sa force; celui qui est paresseux augmente sa langueur; celui qui va et vient, ou qui reste en suspens, augmente son doute.

95. Un vers de Socrate a été imité en arabe (au moyen du mètre *madîd*, ou *l'étendu*). Il signifie [1] :

Certes, le monde, si on l'examine, n'est qu'un moment ou un clin d'œil de celui qui regarde [2].

96. Socrate dit : « Ne fais pas connaître à chacun

[1] بيت لسقراط وُزن بالعربيّة. Le ms. n° 673 ajoute ايضا après وزن, et le ms. n° 757 porte معناه en place de وزن.

[2] إنّما الدنيا وانْ رُمقتْ   خَطْرةٌ مِن لَحْظ مُلتفت

La leçon des mss. n°s 674 et 757 est وان ومقت « si on l'aime. »

ce que tu as dans l'esprit. Qu'il est honteux, en effet, de voir les hommes cacher soigneusement leurs biens dans les maisons et découvrir tout ce qu'ils ont dans leurs cœurs! »

97. Si dans mon expression : « je ne sais pas, » il n'y avait point des preuves que je suis instruit, je n'aurais pas dit que je ne sais pas [1].

98. La propriété, ou l'acquisition, est la source des tourments. Or ne vous procurez pas les tourments.

99. Acquérez peu, et vous aurez peu de malleurs.

4° Platon.

. . . .

. . . .

. . . .

Honaïn, fils d'Ishak, dit, dans l'ouvrage intitulé : *Les Aphorismes des philosophes et des médecins*, que le chaton de la bague de Platon portait gravé ce qui suit : « Il est plus facile de mettre en mouvement ce qui est en repos que d'arrêter ce qui est en mouvement. »

Voici quelques sentences et préceptes de Platon qui se trouvent mentionnés dans l'ouvrage de Mo-

[1] وقال لولا ان فى قولى انّنى لا اعلم اخبارًا انّى اعلم لقلتَ انّى لا اعلم. Le ms. n° 757 a deux fois de suite le mot اخبارًا. Je crois qu'il faut lire ما قلت pour لقلت.

bacchir, fils de Fâtic (que Dieu ait pitié de lui!):

1. D'ordinaire, chaque chose a son maître.

2. Lorsque le sage fuit les hommes, recherche-le; lorsqu'il les recherche, fuis-le.

3. Celui qui n'a pas porté secours aux amis, dans le temps de sa prospérité, mérite que vous l'abandonniez lors de sa misère.

4. On demanda à Platon : « D'où vient que la sagesse et les richesses ne se trouvent pas réunies? » Il répondit : « C'est que la perfection est rare. »

5. On interrogea Platon pour savoir quel était l'homme le plus digne d'être chargé du gouvernement de la ville. Le philosophe répondit : « Celui qui sait bien gouverner sa propre personne. »

6. On demanda à Platon : « Quel est celui qui se garantit de tous les vices et de toutes les actions honteuses? » Il répondit : « Quiconque prend son esprit pour confident, sa précaution pour ministre, les exhortations pour frein, la patience pour conducteur, une prudence constante pour auxiliaire, la crainte de Dieu pour compagnon et le souvenir de la mort pour ami intime. »

7. Le roi est comme un grand fleuve qui sert à remplir tous les petits canaux. Si son eau est bonne et douce, la leur l'est aussi; si elle est salée, l'eau de ces canaux est pareillement salée.

8. Si tu veux que le plaisir dure longtemps pour toi, n'épuise jamais sa source tout d'un coup; mais laisses-y intact un excédant, et le plaisir durera.

9. Garde-toi bien, dans la guerre, d'employer

seulement la valeur et de négliger l'intelligence. Or l'intelligence a des ressources qui peuvent réussir sans avoir besoin de recourir au courage, tandis que le courage ne peut jamais se passer de l'intelligence.

10. Le but de l'éducation est que l'homme éprouve un sentiment de pudeur devant soi-même.

11. Mon âme n'a ressenti de la douleur que pour trois sortes de personnes : 1° pour l'homme riche qui s'est appauvri; 2° pour l'homme puissant qui s'est avili; 3° pour le sage dont les ignorants se sont moqués.

12. Ne faites pas votre société des méchants. Or, le seul bienfait que vous puissiez attendre de ceux-ci, c'est d'en être débarrassés.

13. Ne cherche pas à faire vite, mais cherche à faire bien; car les hommes ne s'informent point en combien de temps tel ouvrage a été fini, mais ils s'enquièrent s'il est bien exécuté.

14. Ton bienfait envers un homme noble l'excite à te récompenser. Ton bienfait envers un homme vil l'excite à renouveler ses sollicitations.

15. Les méchants suivent constamment les vices des hommes et laissent de côté leurs mérites. Il en est ainsi de la mouche, qui s'attache aux parties du corps qui sont malades et abandonne celles qui sont saines.

16. Ne méprise pas ton ennemi de peur que le mal ne tombe sur toi. Or, la puissance de ton adversaire serait alors supérieure aux mesures que tu aurais prises contre lui.

17. La bonté de l'homme ne sera point parfaite tant qu'il ne se montrera pas l'ami sincère de ceux qui se trouvent très-éloignés[1].

18. Recherche, dans ce monde, la science et les richesses, si tu veux obtenir de l'autorité sur les hommes. Ceux-ci se divisent en nobles et en plébéiens; les premiers te préféreront à cause du bien que tu fais, et les autres à cause de ce que tu possèdes.

19. Celui qui a su réunir la noblesse de sa personne à la noblesse de son origine, a bien rempli son devoir, et peut prétendre à la distinction par un bon argument ou témoignage. Quant à celui qui a négligé sa personne, et s'est appuyé sur la noblesse de ses aïeux, il est d'abord un rebelle à leur égard, et puis il ne mérite pas d'être, à cause de ceux-ci, préféré à qui que ce soit.

20. N'achète pas un esclave ayant beaucoup de désirs; car il aurait un maître autre que toi. Ne l'achète pas très-colère, car il serait impatient, et toujours agité sous ton pouvoir. Ne l'achète point non plus doué d'un grand discernement; car alors il pourrait employer la ruse contre toi.

21. Emploie, conjointement avec une grande sincérité dans les bons conseils, le même art dont se servent les trompeurs, en fait de belles paroles, de

[1] Ou qui se traitent en ennemis. وقال ليس يكمل خيريّة الرجل حتّى يكون صديقًا للمُتعاديين. Le ms. n° 674 porte : لمُتعاديين.

jolies manières, et de grande affabilité. N'éprouve point un sentiment d'orgueil à cause de ton mérite, s'il est supérieur à celui de tes pareils; car alors le fruit ou les avantages des qualités par lesquelles tu l'emportes sur eux seraient perdus pour toi.

22. Ne considère pas les hommes suivant le rang dans lequel la fortune ou leur siècle les a mis; mais considère-les plutôt selon leur valeur véritable; car c'est elle qui doit les placer à leur rang naturel.

23. Lorsque les temps sont corrompus, les vertus ne trouvent pas d'emploi, et elles nuisent; tandis que les vices sont recherchés et très-utiles. La crainte de celui qui serre avec des liens, ou du gendarme, est alors plus grande que la crainte qu'inspire l'homme qui exige du débiteur le payement de sa créance.

24. Le tyran continue à jouir d'un certain répit, jusqu'à ce qu'il se propose de fouler aux pieds, de détruire les colonnes de l'édifice et les constructions de la loi divine. C'est alors que le maître du monde marche contre lui et l'anéantit.

25. Lorsque le discours s'accorde bien, ou est en harmonie avec l'intention de celui qui parle, il ne manque pas de produire un effet sur la résolution de la personne qui écoute. Au contraire, s'il est en opposition, le but que l'on se proposait ne sera pas atteint.

26. Le meilleur roi est celui qui observe la justice, et cherche à transmettre tous ses mérites à celui qui vient après lui.

27. Un homme ignorant dit à Platon : « Comment es-tu parvenu à apprendre tout ce que tu sais? » Le philosophe répondit : « C'est que j'ai usé autant d'huile que tu as consommé de vin. »

28. Les yeux de l'amant sont aveugles et n'aperçoivent point les défauts de l'objet aimé.

29. Lorsque tu parles à un homme plus savant que toi, expose-lui tout simplement tes idées, sans te donner la peine d'insister beaucoup, et sans chercher à embellir ton discours. Au contraire, quand tu parles à celui qui en sait moins que toi, développe-lui bien tes pensées, pour qu'il puisse saisir à la fin ce qu'il n'a pu comprendre au commencement.

30. On ne doit attribuer la longanimité, ou la douceur de caractère, qu'à celui qui peut exercer la force et la rigueur; on ne doit attribuer l'abstinence des biens de ce monde, qu'à celui qui les a négligés après les avoir possédés, et après l'opulence.

31. Celui dont l'âme est forte et noble, c'est l'individu qui ne s'avilit point lors de l'adversité et de l'indigence.

32. L'homme d'un bon naturel est celui qui sait supporter la personne d'un mauvais naturel.

33. Le plus noble des hommes est celui qu'ennoblissent les mérites, et non celui qui s'honore par les mérites. C'est que l'individu dont les mérites sont naturels et constants en est ennobli, tandis que celui dont les mérites ne sont que fortuits et acci-

dentels s'honore par ceux-ci, mais ils ne l'ennoblissent pas.

34. La pudeur, lorsqu'elle est modérée, retient l'homme de tout ce qui pourrait le couvrir de honte; lorsqu'elle est excessive, elle le retient de ce dont il a besoin; enfin, lorsqu'elle est insuffisante, elle le dépouille, le plus souvent, du manteau de la décence et de la belle conduite.

35. Quand ton ennemi est tombé en ton pouvoir, il ne fait plus partie de tes ennemis, et il est au nombre de tes familiers ou de ta clientèle.

36. Il faut que l'homme regarde son visage dans le miroir. S'il est beau, il doit avoir honte de l'associer à une mauvaise action; s'il est laid, il doit avoir honte de réunir ensemble deux choses laides : sa face à une action déshonnête.

37. Ne fréquente pas le méchant; car ta nature pillera et s'appropriera les vices de la sienne, quoiqu'à ton insu.

38. Lorsque, dans la discussion, tu emploies un argument contre un homme noble, celui-ci t'honorera et te respectera; mais lorsque tu l'emploies contre un homme vil, ce dernier deviendra ton ennemi, et il haïra ton argument avec toi.

39. Celui qui te loue d'un mérite que tu n'as point, quand il est satisfait de toi, te blâme aussi d'un vice que tu n'as point, lorsqu'il t'en veut.

40. La raison pour laquelle l'autorité est nécessaire dans ce monde, c'est que la faiblesse des hommes y est constante.

41. L'homme qui apprend la science par amour pour celle-ci, et à cause de son mérite intrinsèque, ne s'afflige point si elle est négligée, et ne trouve pas de débit. Celui qui l'étudie en vue des avantages à en tirer s'en détourne aussitôt que la faveur abandonne les savants, et il s'adonne alors à ce qui peut procurer cette faveur et ses profits.

42. Il convient que ta crainte, au sujet de ce que tu entreprendras contre ton ennemi, soit supérieure à celle que te fait éprouver ce qu'il entreprendra contre toi.

43. Combien de gens sont réputés heureux à cause d'une richesse qui est la source de leurs tourments! Que de gens sont enviés à cause d'une situation qui est justement leur maladie!

44. Les désirs des hommes s'agitent suivant les désirs et la volonté du roi.

45. Le seul bienfait que me procure la science, c'est de me faire connaître que je ne suis nullement savant.

46. L'espoir est le grand trompeur des hommes.

47. Observe la loi, si tu veux qu'elle te protége.

48. Lorsque tu te lies d'amitié avec une personne, il faut que tu deviennes l'ami de son ami; mais il n'est pas nécessaire que tu sois aussi l'ennemi de son ennemi.

49. Le conseil que l'on te donne te révélera le naturel de la personne que tu as consultée.

50. Il faut que l'homme intelligent cherche à acquérir seulement ce qui est supérieur à ce qu'il pos-

sède déjà. Il ne doit servir que la personne dont le caractère est analogue au sien.

51. La plupart des vertus ont les commencements amers et les suites douces; au contraire, la plupart des vices ont les commencements doux et les suites amères.

52. Évite le plus possible de te trouver en société avec ces gens qui divulguent les défauts et les vices des hommes; car ils ne manqueront pas de recueillir toutes les fautes que tu laisseras échapper, et les rapporteront à autrui, de même qu'ils t'ont fait part de celles des autres.

53. La victoire est la médiatrice qui intercède en faveur des coupables auprès des hommes généreux.

54. Il faut que l'homme prévoyant et avisé prépare tout ce que l'intelligence lui indique comme nécessaire pour obtenir la chose qu'il recherche. Il ne doit pas se fier pour cela sur les moyens qui sortent de son action ou de son propos, sur ces moyens que l'espérance appelle, et qui ne réussissent pas constamment. Or ils ne sont pas en son pouvoir, mais dépendent du hasard, sur lequel la prudence ne saurait s'appuyer.

55. On demanda à Platon : « Pourquoi l'homme fait-il acquisition de richesses, tandis qu'il ne dépense pas, qu'il est avare [1] ? » Le philosophe répondit : « Parce qu'il vaut mieux pour lui de laisser, lors de sa mort, des biens à ses ennemis, que d'avoir, pendant sa vie, besoin de ses amis. »

[1] Suivant une autre leçon : tandis qu'il est vieux.

56. Platon vit un médecin ignorant, et dit : « Voilà celui qui excite et entraîne à la mort. »

57. Les excès dans les conseils sincères attirent à leur auteur de nombreux soupçons.

58. Il ne convient pas que l'homme occupe son esprit de ce qu'il a perdu; mais il doit avoir soin de conserver ce qui lui reste.

59. Aristote demanda à Platon : « Comment le sage connaît-il qu'il est devenu sage ? » Platon répondit : « S'il n'admire pas les pensées justes qu'il a eues; s'il ne se mêle point de ces choses qui ne le regardent pas; si la colère ne l'agite point quand on le blâme; enfin, s'il ne s'enorgueillit pas lorsqu'on le loue. »

60. On demanda à Platon : « De quoi doit-on se garder ? » Il répondit : « De l'ennemi puissant, de l'ami troublé et du despote en colère. »

61. On demanda encore à Platon : « Quelle chose est la plus utile à l'homme ? » Ce philosophe répondit : « S'occuper de la direction ou de la correction de soi-même, bien plus que de celle d'autrui. »

62. Le mauvais savant trouve sa satisfaction à injurier les hommes instruits qui l'ont précédé, et s'afflige de la présence de ceux qui vivent encore de son temps. Il voudrait être le seul individu reconnu pour docte, et son grand désir est de dominer. Par contre, le bon savant souffre et s'attriste de la perte de quelqu'un parmi ses confrères dans le savoir. C'est que le désir qu'il éprouve d'augmenter ses connaissances et de faire vivre sa science, au moyen des

entretiens et de la discussion, l'emporte chez lui sur le souhait de la domination, de la prééminence ou de la victoire.

63. Réprimander quelqu'un à cause de sa faute, après la lui avoir pardonnée, c'est diminuer et avilir le bienfait. Le blâme doit précéder le pardon du péché ou du crime.

64. Cherche à posséder pendant ta vie la science, les richesses et les bonnes œuvres. Or les gens distingués ou les notables t'honoreront à cause de tes mérites, la multitude te respectera à cause de ta fortune, et tout le monde à cause de tes actions.

65. L'on questionna Platon au moment de sa mort, au sujet du monde. Ce philosophe répondit: « J'y suis venu par force, et comme contraint; j'y ai vécu tout stupéfait, et voici que j'en sors malgré moi. Je n'ai jamais rien su à son égard, si ce n'est que je ne sais rien. »

5° Aristote.

. . . .
. . . .
. . . .

Honaïn, fils d'Ishak, dit, dans son livre intitulé : *Les Aphorismes des philosophes et des médecins*, que le chaton de la bague d'Aristote portait gravé ce qui suit : « Quiconque nie ce qu'il ne sait pas est plus savant que celui qui avoue ce qu'il sait. »

Voici un certain nombre de préceptes et de

maximes d'Aristote, que j'ai trouvés dans le livre de l'émîr Aboû'l Ouafâ, Almobacchir, fils de Fâtic :

1. Sache qu'il n'y a rien de meilleur pour les hommes que d'être gouvernés par des gens probes; comme aussi il n'y a rien de pire pour eux et pour leurs âmes que d'être gouvernés par des gens corrompus. Or ceux qui exercent l'autorité sont, à l'égard des sujets, dans la position de l'esprit par rapport au corps : ce dernier ne peut vivre que par celui-là.

2. Évite la cupidité. La chose qui te sera le plus salutaire, et que tu as à ta disposition, c'est l'abstinence des biens de ce monde. Or, sache que celle-ci s'obtient par la foi, la foi par la patience, et la patience par la réflexion. Quand tu auras bien médité sur ce monde, tu trouveras qu'il n'est pas digne que tu l'honores par le mépris de l'autre vie; car ce monde-ci est la maison des malheurs et le lieu de la gêne.

3. Lorsque tu désires la richesse, cherche-la dans la tranquillité intérieure et dans le contentement du peu que tu as. Celui qui n'agit pas ainsi ne sera point satisfait de son avoir, quand même il serait très-copieux.

4. Sache qu'un des signes des vicissitudes, de l'instabilité des choses de ce monde, et de la vie troublée que l'on y mène, c'est qu'une partie ne peut se trouver heureuse qu'au moyen du malheur de l'autre. Celui qui possède les biens de ce monde n'arrive à la puissance que par l'avilissement d'au-

trui, ni à la richesse que par l'appauvrissement des autres.

5. Sache aussi que souvent on obtient les biens de ce monde sans aucune prévoyance dans le conseil, ni aucun mérite dans la religion. Si, par hasard, tes besoins dans cette vie ont été satisfaits, quoique tu aies commis des fautes dans ta conduite, ou s'ils ne l'ont pas été, quoique tu aies agi convenablement, que cela ne t'entraîne point à répéter à l'étourdie les fautes, ou à mettre de côté les règles de la bonne conduite.

6. Ne passe pas ta vie dans l'oisiveté et sans aucun avantage pour toi; ne dissipe pas ou ne perds point ton bien sans raison et sans motif légitime[1]; ne dirige pas ton pouvoir vers la richesse; ne t'approprie pas un conseil, s'il n'est conforme à la justice. Sois très-attentif à ce que tu fais dans tout cela, particulièrement en ce qui se rapporte à la manière de vivre; car on peut se procurer toute chose, ou tout est acquis, excepté la vie. S'il faut donc absolument que tu t'occupes de quelque objet qui te fasse plaisir, que ce soit au moins de la conversation avec les savants et de la lecture des livres qui traitent de la sagesse.

7. Apprends que nul n'est tout à fait exempt de défauts, et nul tout à fait exempt de mérites. Que les défauts d'un homme ne t'empêchent pas de l'utiliser dans ce qu'il a de bon, et que les mérites d'un autre ne te portent pas à te servir de lui dans les

[1] Ou, suivant une autre leçon : ne prends pas un bien illégitime.

choses où il ne peut être utile. Or sache que la quantité de mauvais auxiliaires te sera plus nuisible que le manque d'amis sincères.

8. La justice est la balance sur la terre du Dieu puissant et glorieux. C'est pour cela que le fort est puni en faveur du faible, et celui qui a tort en faveur de celui qui a raison. Quiconque détourne la balance de Dieu du but qu'il a voulu au sujet de ses créatures, tombe dans l'ignorance la plus grande, et se trompe à l'égard de Dieu (qu'il soit loué !) de la manière la plus manifeste.

9. L'homme docte reconnaît celui qui est ignorant, car il a été lui-même ignorant; mais l'ignorant ne reconnaît point l'homme docte, car il n'a jamais été savant.

10. Mon désir n'est pas de pénétrer bien loin dans les mystères de la science, ni d'arriver à l'extrême limite de celle-ci. Je ne demande à connaître que ce qu'on ne doit pas ignorer, et ce qu'un homme intelligent ne peut négliger de savoir sans honte.

11. Recherche la richesse qui ne périt point, la vie qui ne change pas, ou qui n'est pas troublée, la possession qui ne cesse pas, et la durée qui n'a pas de fin.

12. Fais que ton âme soit honnête et pure à cause d'elle-même; alors les hommes t'obéiront, et ils seront tes partisans.

13. Sois clément et miséricordieux; mais que ta miséricorde et ta clémence ne soient pas nuisibles

à celui qui mérite un châtiment, et qui doit être corrigé par une bonne éducation.

14. Force ton âme à observer constamment la loi et les règles d'une belle conduite; car c'est en cela que se trouve la perfection de la piété ou de la crainte de Dieu.

15. Saisis l'occasion que t'offre ton ennemi, et agis dans la croyance que la fortune est changeante.

16. Ne combats point quiconque est dans le vrai et se conduit avec équité; ne sois pas hostile à quiconque observe fidèlement la religion.

17. Le succès ou le but de la religion est la place de ton domaine; quiconque s'oppose à ce succès est l'ennemi de ton domaine. Celui qui observe la loi doit être sacré pour toi, et il t'est défendu d'humilier sa personne. Prends exemple sur ceux qui ne sont plus, et tâche de ne pas servir d'exemple à ceux qui viendront plus tard.

18. Il n'y a pas de gloire dans ce qui périt, et il n'y a point de richesse dans ce qui est inconstant.

19. Traite le faible parmi tes ennemis comme s'il était plus fort que toi; prends bien soin de tes troupes comme le ferait celui sur lequel une calamité serait descendue, et qui aurait besoin de ses soldats pour la repousser et s'en débarrasser.

20. Traite les sujets avec la douceur et l'affabilité qu'emploirait celui dont le royaume se dissoudrait, et dont les ennemis seraient en très-grand nombre.

21. Favorise les gens religieux, probes, droits, et donne-leur le pouvoir. Tu obtiendras par là le

salut dans l'autre vie, et un bel ornement pour toi dans le monde d'ici-bas.

22. Frappe sur les impies; par cette conduite, tu feras du bien à ta religion, et en même temps à tes sujets.

23. Ne sois point paresseux et négligent; car la paresse lègue, pour tout héritage, le regret et le repentir.

24. N'espère pas la paix et la tranquillité pour ta personne, tant que les hommes ne seront point à couvert de ton injustice et de ta tyrannie. Ne punis point autrui pour une action que tu te permets aisément toi-même.

25. Prends exemple sur ceux qui t'ont précédé, et rappelle-toi bien le passé. Tiens-toi ferme dans la probité, si tu veux que la victoire ne t'abandonne pas.

26. La sincérité est la base fondamentale, le soutien de tout ce qui concerne les créatures humaines.

27. Le mensonge est un mal qui perd quiconque en est affecté.

28. Celui qui a toujours devant ses yeux le terme de la vie purifie son âme; celui dont l'âme est impure est un objet de haine pour ses proches et pour tous ceux qui l'entourent.

29. Quiconque poursuit ou recherche instamment les défauts cachés de ses amis intimes n'exercera jamais l'autorité.

30. Le peuple souhaite l'avilissement de l'homme orgueilleux qui le tyrannise.

31. Les hommes ont en aversion la vie de qui-

conque ne garde aucune mesure dans la réprimande ni dans le blâme.

32. La situation de celui qui meurt en méritant des éloges est meilleure que celle de la personne qui vit couverte d'opprobre.

33. Celui qui cherche querelle à son souverain périt d'une mort prématurée.

34. Tout roi qui se dispute avec ses sujets porte atteinte à sa noblesse.

35. Il serait beaucoup plus honorable pour un roi de mourir, que d'avoir du penchant vers les objets vils.

36. Celui qui aime excessivement les biens de ce monde meurt pauvre; celui qui se contente de ce qu'il a meurt riche.

37. Quiconque boit sans modération doit faire partie du menu peuple, des plébéiens.

38. Celui qui meurt n'a plus d'envieux.

39. La sagesse ou la science est le titre de noblesse de l'homme qui ne participe pas aux dignités ou qui n'a pas d'ancêtres.

40. L'avidité laisse pour héritage une humiliation qui ne vous abandonne pas.

41. L'avarice détruit, efface toute noblesse, et conduit l'âme à sa perte.

42. Un mauvais système dans l'éducation ruinerait tout l'édifice bâti par nos ancêtres.

43. L'ignorance est la pire compagnie qu'on puisse avoir.

44. Prodiguer son honneur aux hommes, c'est bien là ce qu'on peut appeler la petite mort.

45. Il faut que celui qui gouverne les hommes ne considère pas ses sujets comme une richesse et une propriété, mais plutôt comme des parents et des amis intimes. Qu'il ne soit pas avide des marques de respect qu'il obtient des peuples, par force et contre leur gré; mais bien de celles qu'il méritera par une belle conduite et une excellente administration.

46. Parmi les préceptes qu'Aristote écrivit pour Alexandre, il y a ce qui suit: « On gouverne les méchants par la crainte et les bons par la pudeur. Sache donc bien faire la distinction entre ces deux classes d'hommes; emploie envers les premiers la sévérité et la rigueur; prodigue aux autres les grâces et les bienfaits. »

47. Il y a aussi: « Que ta colère soit une chose ou un état qui garde le milieu entre ces deux degrés ou limites : qu'elle ne soit ni violente ni cruelle, languissante ni faible. Dans le premier cas, tu suivrais l'instinct des bêtes féroces; dans l'autre, les mœurs des enfants. »

48. Il y a encore ceci : « Trois choses ennoblissent les rois : suivre les règles d'une très-belle conduite, remporter des victoires célèbres, et repeupler les villes abandonnées. »

49. Abréger le discours, c'est cacher les pensées.

50. Désirer celui qui te fuit, c'est avilir ton âme;

fuir celui qui te désire, c'est montrer peu de bienveillance ou de générosité.

51. La médisance ou la calomnie engendre une haine violente dans les cœurs. Celui qui montre un trop grand empressement à te parler le premier d'une chose de cette nature a dit, sans doute, aussi du mal de toi. Celui qui se fait le rapporteur auprès de toi de ce qui concerne les autres racontera également à autrui ce qui te concerne.

52. L'ignorant est un ennemi pour lui-même ou pour son âme; et comment pourrait-il être l'ami d'autrui?

53. L'homme bien heureux est celui qui écoute les exhortations des autres.

54. Aristote dit à ses disciples : « Mettez toute votre sollicitude à bien diriger vos âmes; quant à vos corps, occupez-vous de ceux-ci autant que l'exige la nécessité. Fuyez les plaisirs; car ils captivent les âmes faibles, tandis qu'ils ne peuvent rien sur les fortes. »

55. Certes, nous aimons la vérité, et nous aimons aussi Platon; mais quand ils sont séparés, c'est la vérité qui mérite d'être aimée davantage.

56. La fidélité à remplir ses engagements est fille de la vertu, de la noblesse du caractère.

57. La langue de l'ignorant est la clef de sa mort, ou l'instrument de sa perte.

58. La nécessité ouvre la porte des expédients, des ressources.

59. Il vaut mieux se taire que de demeurer court dans l'oraison ou le discours.

60. Les vertus et les bienfaits rehaussent le prix du pouvoir et du mérite des hommes.

61. L'humilité est le digne complément de la grâce, de la faveur qu'on accorde.

62. L'autorité est nécessaire à celui qui se charge de pourvoir à tous les besoins de la vie.

63. Quand la conduite est équitable, les projets, les desseins sont en petit nombre.

64. Ce sera un vrai mérite pour toi, si tu évites de mettre la main aux choses qui ne te regardent pas.

65. Les accusations et les calomnies donnent naissance aux malheurs.

66. Aristote vit un jeune homme qui montrait de la négligence pour l'étude, et qui méprisait la science; il lui dit : « Si tu ne sais pas supporter patiemment les fatigues de la science, tu seras bien forcé d'endurer les misères de l'ignorance. »

67. Un disciple d'Aristote en accusa un autre près de ce philosophe, leur maître commun, qui répondit : « Veux-tu qu'on admette tout ce que tu viens de dire au sujet de ton camarade, à la condition que j'admettrai aussi tout ce qu'il dira sur toi? » Le disciple répondit : « Non. » Alors le sage reprit : « Cesse donc de pratiquer le mal, si tu ne veux point que ce dernier t'atteigne à ton tour. »

68. Aristote vit un homme convalescent qui mangeait beaucoup, dans la persuasion que cela lui don-

nerait bien des forces. Ce philosophe médecin lui dit : « Certes, la force ne s'augmente point en raison de la quantité d'aliments que l'on donne au corps, mais plutôt en raison de la quantité qu'il accepte. »

69. Les expériences, les épreuves suffisent pour l'instruction et pour l'éducation; les vicissitudes de la fortune suffisent comme avertissement et comme exhortation.

70. L'on demanda à Aristote : « Quelle est la chose qu'il ne faut pas dire, quand bien même ce serait la vérité? » Il répondit : « Ce qui constitue l'éloge de soi-même. »

71. On lui demanda encore : « Pourquoi les sages gardent-ils les richesses? » Aristote répondit : « C'est afin de ne pas avoir à se mettre dans une situation qu'ils ne méritent pas. »

72. Étudie l'homme au moment de sa colère, et non au moment de sa satisfaction; au temps de sa puissance, et non pas au temps de son avilissement.

73. La satisfaction des hommes est un but qu'on ne saurait atteindre. Or, qu'il ne te répugne point de haïr quiconque cherche sa satisfaction dans l'injustice et la tyrannie.

74. Ce qui rend l'homme le plus noble de tous les animaux, c'est la parole et l'intelligence. S'il se tait sans avoir compris, sa nature devient bestiale.

75. Ne buvez pas le vin avec excès, car il troublera votre esprit et corrompra votre intelligence.

76. Aristote répéta une question à un de ses dis-

ciples, et lui dit : « Est-ce que tu as compris? » Le disciple répondit : « Oui, bien. » — « Je ne vois pourtant pas les traces de cette compréhension, ou de cette intelligence, sur toi. » — « Comment cela? » — « Je ne t'aperçois point joyeux; or, l'indice que l'on a compris, c'est la satisfaction et la joie. »

77. De toutes les choses de ce monde, les plus neuves sont les meilleures. Il faut en excepter les affections amicales, dont les meilleures sont les plus anciennes.

78. Chaque chose a sa propriété; celle de l'intelligence, c'est la bonté du choix.

79. On ne doit pas blâmer un homme d'attendre, pour répondre à la question que l'on lui fait, de s'être assuré que la demande a été bien formulée. En effet, une question convenablement posée est une voie et un moyen pour obtenir une belle réponse.

80. Le discours précipité se trouve placé sous la tutelle de l'erreur.

81. Ce qui porte l'homme à négliger de s'instruire des choses qu'il ignore, c'est le peu d'utilité qu'il tire de celles qu'il connaît.

82. Quiconque a goûté la douceur d'une action sait prendre en patience l'amertume qui l'accompagne; quiconque a trouvé l'avantage d'une science s'occupe avec soin de la connaître plus à fond.

83. Rendre le mal pour le mal, c'est là de la force et de la vigueur; mais rendre le bien pour le mal, c'est là du mérite et de la vertu.

84. Que les choses que tu écris soient formées

de ce qu'il y a de meilleur dans tes lectures; que les choses dont tu conserves le souvenir, ou que tu apprends par cœur, soient composées de ce qu'il y a de meilleur dans tes écrits.

85. Aristote écrivit à Alexandre ce qui suit : « Lorsque Dieu t'aura accordé la victoire que tu désires, agis suivant ce qu'il aime, en fait de pardon et de bienfaits. »

86. L'homme orgueilleux et vantard n'est pas loué; l'homme colère n'est pas joyeux; l'homme généreux et noble n'est pas envieux; l'homme très-avide n'est jamais riche; l'homme ennuyé et mélancolique n'est pas constant dans l'amitié; enfin, celui qui commence une chose avec trop de précipitation, la finit sans doute avec regret et repentir.

87. Le motif pour lequel la passion l'emporte d'ordinaire chez les hommes sur le jugement, c'est que la première se trouve avec eux depuis leur enfance, tandis que l'autre ne les accompagne qu'après leur âge adulte et leur formation complète. Or, la familiarité des hommes avec la passion est supérieure à celle qu'ils ont avec le jugement; car la passion est pour eux comme une vieille connaissance; mais le jugement est pour eux comme une personne étrangère.

88. Lorsqu'Aristote eut fini d'instruire Alexandre, il fit venir cet élève et lui adressa plusieurs questions touchant la manière de gouverner la multitude et les grands. Alexandre répondit fort bien; mais alors Aristote le battit et le tourmenta de la façon la plus

révoltante. Quelqu'un lui ayant demandé la raison d'une telle conduite, Aristote dit : « Voici un jeune homme qui a été élevé pour régner; j'ai voulu lui faire goûter la saveur de l'injustice, afin que cela serve à l'empêcher d'être, à son tour, injuste envers les hommes. »

89. Au moment de sa mort, Aristote donna l'ordre qu'on l'enterrât, que l'on élevât sur sa tombe une maison octogone, et que l'on écrivît sur les huit côtés huit phrases concernant toutes les choses qui servent à l'avantage des hommes. Voici ces phrases :

1° Le monde est un jardin dont la haie est la fortune.

2° La fortune est un souverain que protége la résolution.

3° La résolution est un gouvernement dirigé par le roi.

4° Le roi est un gardien aidé par les troupes.

5° Les troupes sont des auxiliaires nourris par le trésor.

6° Le trésor est un bien amassé par les sujets.

7° Les sujets sont des esclaves subjugués par la justice.

8° La justice est une habitude dont dépend la paix du monde.

